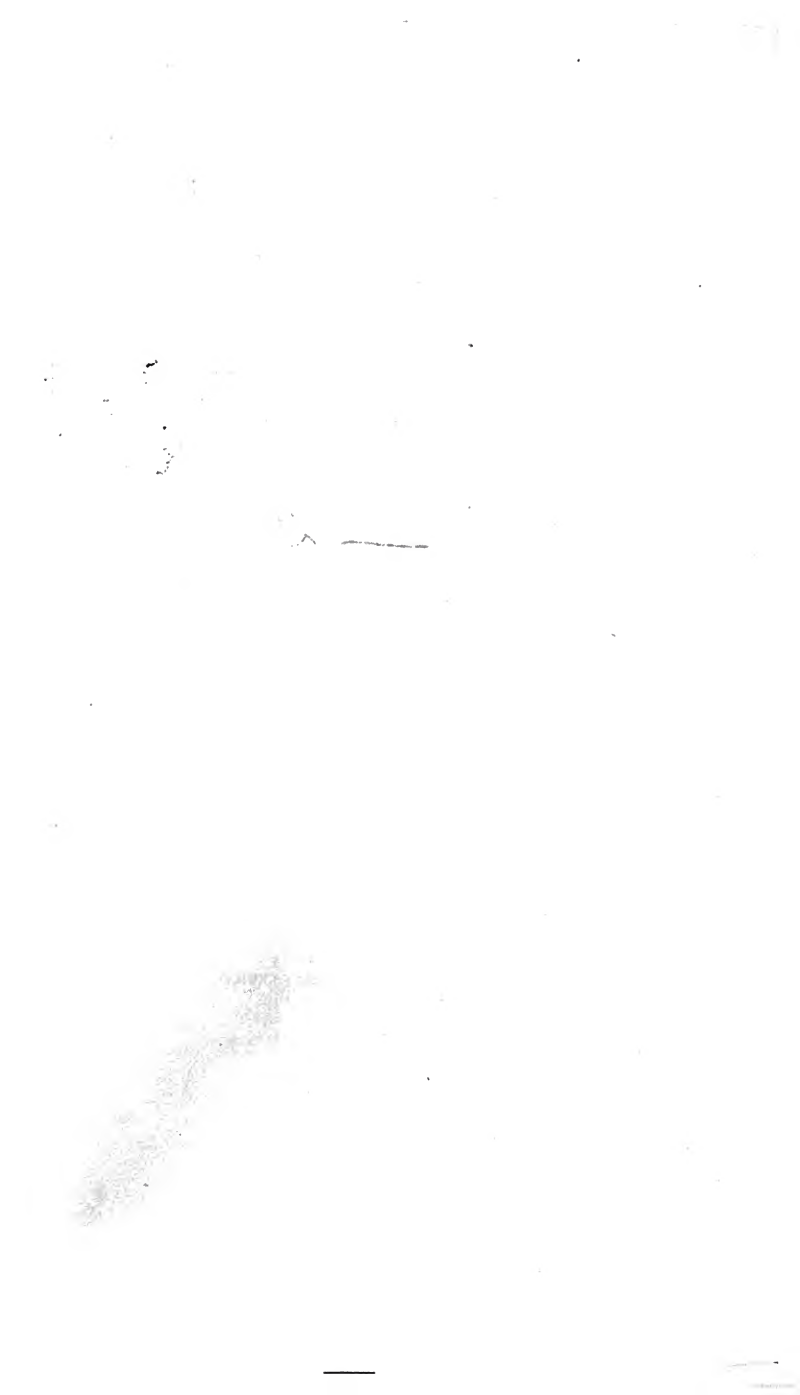
DE LA RÉFORME

ET

DU CATHOLICISME;

AUX HOMMES DE BONNE FOI.



DE LA RÉFORME

ET

DU CATHOLICISME;

AUX HOMMES DE BONNE FOI.

Par M. l'Abbé POLGE,
PROFESSEUR DE DOGME A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE D'AIX.

De hoc quidem si quis dubitat, constabit penes nos esse id quod à Christo institutum est.

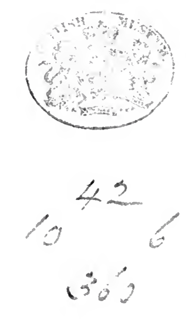
Si quelqu'un est incertain de ce que Jésus-Christ a enseigné, on lui démontrera que sa doctrine ne se trouve que chez nous.

(Tertull. *Præsc.* IX.)



PARIS,
PARENT-DESBARRES, LIBRAIRE, RUE DE BUSSY-SAINT-GERMAIN.
LYON,
A LA LIBRAIRIE ECCLÉSIASTIQUE DE LESNE.
ROME,
CHEZ MERLE, LIBRAIRE.

1842.



PRÉFACE.

On n'a pas oublié que mon discours pour la rentrée des Facultés d'Aix rencontra, de la part de quelques hommes, une opposition violente. Peu contents de s'être plaints au pouvoir, de me menacer des tribunaux, des relations mensongères et passionnées me dénoncèrent à la France, comme un homme intolérant et un fanatique.

Quel était donc mon crime? Sur quoi fondait-on ces accusations étranges ? Je venais d'énoncer une vérité catholique, une vérité démontrée par les faits, une vérité que le sang et les ruines avaient laissée grande et terrible sur toutes les parties de l'Europe; j'avais dit : *On a détruit la religion et la société, en se séparant de l'autorité de l'Église; il faut revenir à cette autorité, si l'on veut réédifier l'une et l'autre.*

Ici donc le doute n'est point permis ; et Dieu aurait refusé l'intelligence à ceux qui ne verraient point dans ces paroles une question d'un grand intérêt. Il s'agit tout simplement de savoir si nous devons conserver la religion et la société. Cette question mérite donc bien d'être débattue, et peut-être même l'on conviendra qu'elle est la première dont on devrait s'occuper.

Je ne doute point que les hommes de bonne foi, les hommes graves auxquels j'adresse ce livre, ne soient de cet avis. Je leur montrerai la réforme dans son origine, dans ses apôtres, dans ses doctrines, dans ses succès, dans ses actes, dans sa durée; et l'erreur apparaissant ici de tous côtés, portant

écrit sur son front : « Elle a désorganisé l'Europe et fait son malheur en détruisant la foi de ses pères, » il faudra bien tirer cette conclusion : La réforme n'étant qu'une erreur, et une erreur funeste, l'Europe ne peut plus être protestante.

Ensuite se présentera le Catholicisme, venant de Dieu, avec ses lettres de créance que la réforme même avouera ; enseignant aujourd'hui le même Evangile que Jésus-Christ lui confia, il y a dix-huit siècles ; et, comme il n'est étranger à rien de ce qui intéresse la famille et les nations, les sujets et les rois, leur apportant avec la foi l'ordre et la liberté, c'est-à-dire, tout ce qui peut les rendre grands et heureux sur la terre, en attendant le ciel. Or, avec ces caractères qui sont ceux de la vérité, nous demanderons encore aux hommes de bonne foi, si l'Europe, qui est faite pour la connaître, la vérité, qui a mission d'éclairer le monde, ne doit pas redevenir catholique, et cela au nom de son bonheur et de sa gloire ?

La réponse ne peut être douteuse, parce que les faits ont une éloquence que tout le monde entend, excepté peut-être certains hommes dont

nous ne parlerons pas ; ils sont assez à plaindre d'avoir des yeux et de ne point voir, des oreilles et de ne pas entendre.

Quiconque aime la vérité, ses semblables, son pays, fera des vœux pour que toutes les nations de l'Europe reviennent au Catholicisme, et montrent encore à l'univers cette *belle république* détruite par Luther, et que les hommes marquants de tous les partis ont tant regrettée.

En effet, « La réunion de tous les esprits constitue la cité de Dieu, et le monde moral dans le monde physique. Rien dans les œuvres du Créateur de plus sublime et de plus divin. C'est la monarchie vraiment universelle, et l'état le plus parfait sous le plus parfait des monarques (1). »

La sagesse, la science, le génie, l'histoire ont dit à la politique : « Il n'y a pas un seul homme d'état, s'il est digne de ce nom, qui ne pense que l'unité des différentes communions chrétiennes est le plus grand bienfait que l'Europe puisse attendre de ses chefs, parce qu'elle est le seul moyen de

(1) Leibnitz.

conserver la religion chrétienne en Europe; et par là notre civilisation et celle du monde, avec l'ordre, la justice, la paix, la vertu, la vérité, tout ce qu'il y a de moral, c'est-à-dire, de grand et d'élevé dans l'homme comme dans la société, dans les mœurs comme dans les lois, dans les arts même, comme dans la littérature (1)! »

Voilà pour les hommes de foi et de talent des raisons assez éloquentes; et dans leurs méditations, leurs travaux, peuvent-ils se proposer un but plus noble, une fin plus désirable? Déjà, je le sais, ils ont acquis bien de la gloire. Tous les systèmes hostiles au Christianisme ont été réfutés; aucun n'a échappé. Nous leur savons gré de ces *bons combats*; ils ont montré que ces systèmes offensent la raison, blessent la morale, effacent l'histoire, détruisent toute religion, nient Dieu; or, l'ignorance et la corruption seules peuvent être séduites, c'est-à-dire, qu'ils ne peuvent moissonner que dans la honte. Mais alors on n'est pas dangereux : le bon sens public a bientôt fait justice de semblables doctrines; et, au nom de

(1) M. de Bonald.

la vertu, de la morale, de la société dont elles feraient le malheur, si elles étaient accueillies, il faut envoyer aux petites-maisons celles que vous n'aurez pas jugées dignes de l'échafaud.

Maintenant, à d'autres triomphes! Assez pour des erreurs qui sont fières d'avoir attiré l'attention, et qui ne vivent, peut-être, que parce qu'on les a honorées par le combat.

Aidez l'Europe à se débarrasser, non plus de son suaire d'incrédulité, comme le disait, il y a quelques années, M. Ballanche; mais de son suaire de protestantisme. Montrez aux peuples combien ils ont été dupes au seizième siècle; quelle faute énorme ils ont commise en préférant la foi d'un seul homme à celle de tous les siècles, de tout l'univers; qu'ils apprennent tout ce qu'ils ont perdu dans cet échange funeste, et ils iront tous ensemble, en se donnant la main, chanter le même symbole au pied du même autel. Hommes de foi et de talent, voilà ce que Dieu vous demande, voilà ce que l'Europe attend de vous!

Les circonstances sont favorables : l'Europe

commence à comprendre qu'avec les erreurs de Luther et de Calvin, elle finirait par ne plus être chrétienne.

Elle sait qu'en Allemagne, la réforme n'a laissé partout que des *rationalistes*. Et ce sont les ministres eux-mêmes qui l'avouent, en conjurant les protestants qui veulent conserver quelque chose de l'Evangile, de revenir au Catholicisme. D'après eux, les princes doivent se mettre à la tête de leurs peuples ; il le faut, *s'ils veulent sauver la société et se sauver eux-mêmes.*

L'Angleterre rougit de ne s'être séparée de l'unité, que parce que de viles passions l'ont voulu. Tous les jours des conversions nombreuses qui alarment terriblement *l'église établie*, viennent nous le dire, pendant que les docteurs de ses plus illustres universités osent déclarer sans détour, à leurs compatriotes, que *l'Église de Rome seule a conservé les vraies doctrines* (1).

(1) « Nous tenons d'une source certaine que le Souverain Pontife a reçu une lettre d'un membre de l'Université d'Oxford, dans laquelle, au nom de plus de cent de ses collègues, celui-ci exprime,

En France, la réforme *hachée en mille pelotons divers,* pour me servir de ses expressions, ne sait plus, depuis long-temps, ce qu'elle est, ce qu'elle croit, ni ce qu'elle doit croire; et fatigués de ne pouvoir former un symbole, les ministres laissent le dogme pour ne plus parler que de morale; ne pouvant être apôtres, ils ont pris le parti, comme leurs collègues d'Allemagne, de ne plus être que des *sentimentalistes.*

Tel est le spectacle que donne aujourd'hui au monde le pròtestantisme. Est-il étonnant que les bons esprits s'en dégoûtent, et que les nations, qui ont besoin de croire pourtant, abandonnent l'erreur qui est là si manifeste, et placent ailleurs leurs espérances ?

Oui, j'aime à répéter cette vérité; elle console et encourage : étrangers depuis long-temps à la réforme qui a détruit toute la révélation, beaucoup de protestants demandent la religion qui l'a conservée. Je les ai entendus; et moi,

avec quelle ardeur, on soupire en Angleterre après ce retour à l'unité que tout nous fait présager. » (*L'Univers*, 18 février 1842.)

le *dernier de tous*, comme parlait Vincent de Lerins, j'ai voulu écrire ce livre, afin de leur donner ce qu'ils désirent, *en leur prouvant que la doctrine de Jésus-Christ, qui est l'objet de leurs recherches et de leurs vœux, ne se trouve que chez nous*. Du moins, je puis leur promettre bonne foi, conviction, désir ardent de leur salut. Quant à mes preuves, je verrais avec plaisir et reconnaissance qu'ils prissent la peine de les réfuter.

Il est des catholiques qui ont besoin d'être affermis dans leur foi, j'ai voulu encore faire quelque chose pour eux. S'ils me comprennent bien, j'espère qu'ils seront heureux d'appartenir au Catholicisme, parce qu'ils verront que lui seul possède la vérité.

Ceux qui s'imaginent que *toutes les religions sont bonnes*, doivent aussi donner quelque attention à ce débat. Leur système est d'abord mis en cause, et je crois leur démontrer qu'ils ne peuvent le soutenir, sans se déclarer pour l'athéisme ou la folie. Mais comme aucun de ces partis n'est digne d'un homme, ils devront choisir entre la réforme et le Catholicisme, qui seuls peuvent avoir

des prétentions à la vérité. Arrivés à cet examen, l'erreur ne tardant pas à se montrer chez les protestants, et la vérité chez les catholiques, les indifférents viendront à nous, parce que l'homme est fait pour la vérité, pour lui tout est là; et il ne lui est jamais permis de la repousser quand il l'a connue.

S'il se rencontre des hommes qui appellent ces questions *irritantes*, je dirai à ces pacifiques à tout prix, que la vie de la société vaut mieux que leur repos, et que si la réforme a ébranlé l'Europe, si elle l'a divisée, si elle l'a remplie de troubles et de calamités, il est d'un bon citoyen de chercher à réunir toutes les nations de l'Europe, afin de leur rendre la paix et la félicité que l'erreur leur a ravies.

Pour ceux qui, en entendant la vérité, s'irritent ou poussent des cris, comme si vous leur jetiez des charbons ardents sur la tête, je leur rappellerai que la vérité a rencontré bien d'autres colères, depuis dix-huit siècles, et jamais on ne l'a empêchée de remplir sa grande mission. Si quelquefois elle a paru se taire, pour cela ses

ennemis n'avaient point prévalu. Son silence des catacombes, pendant lequel elle grandit sous terre, ne lui est pas moins fructueux que ses luttes si éclatantes du Colysée. Les Juifs, qui croient l'avoir vaincue, ne gardent qu'un tombeau vide; et pendant qu'ils sont là, attendant le troisième jour, la fille du ciel, qu'ils croyaient leur captive, sortie triomphante, éclaire l'univers.

Telle est la vérité : pour une issue que vous fermez, mille chemins s'ouvrent devant elle. Après les discours, les livres, la prière, tout, jusqu'à l'injure et la calomnie que vous appelleriez à votre aide, sont des moyens offerts à la vérité pour atteindre les âmes, les toucher et les conduire à la lumière.

Consolation bien douce ! Mobile puissant pour vous tous qui aimez Dieu et vos frères : ici tout devient apôtre, et la gloire est pour tous; car, sachez-le bien : un soupir, une larme, peuvent sauver une âme, peut-être même un royaume. Si vous avez appris de Jésus-Christ ce que vaut une âme, voyez s'il est un obstacle qui doive arrêter? un ennemi qui épouvante?

Oh! oui, la foi est une puissance! Regardez ces hommes simples marchant seuls sous le ciel de Dieu, mais croyant en lui : eh bien! *ils ont conquis les royaumes*, éclairé, sanctifié le monde!

Venez donc, ô vous qui voulez honorer votre vie; venez avec votre foi, et, au nom de Dieu, vous ranger sous la bannière du Catholicisme qui appelle à lui toutes les nations, afin de les donner toutes à la même Mère, comme le veut le Père commun qui est dans le ciel.

DE LA RÉFORME

ET

DU CATHOLICISME;

AUX HOMMES DE BONNE FOI.

CHAPITRE PREMIER.

EST-IL SAGE DE S'ATTACHER A LA PREMIÈRE RELIGION QUI SE PRÉSENTE, SOUS PRÉTEXTE QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT BONNES ? OU BIEN, FAUT-IL CHERCHER LA SEULE BONNE, SUPPOSÉ QU'IL Y EN AIT UNE QUI LE SOIT ?

Il est des hommes qui ne veulent s'occuper que *de leurs plaisirs et de leurs affaires*, laissant de côté les questions les plus importantes, leur origine, leurs devoirs, leurs destinées au delà du tombeau ; nous n'en parlons point, tout le monde voit combien un pareil système est insensé ; « Car voici comment raisonnent les hommes, quand ils

choisissent de vivre dans cette ignorance de ce qu'ils sont, et sans en rechercher d'éclaircissement.

» Je ne sais qui m'a mis au monde, ni ce que c'est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c'est que mon corps, que mes sens, que mon âme; et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l'univers qui m'enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu'en un autre; ni pourquoi ce peu de temps qui m'est donné à vivre, m'est assigné à ce point plutôt qu'à un autre, de toute l'éternité qui m'a précédé et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infirmités de toute part, qui m'engloutissent comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu'un instant sans retour. Tout ce que je connais, c'est que je dois bientôt mourir; mais ce que j'ignore le plus, c'est cette mort même que je ne saurais éviter.

» Comme je ne sais d'où je viens, aussi ne sais-je où je vais; et je sais seulement qu'en sortant de ce monde, je tombe pour jamais ou dans le néant, ou dans les mains d'un Dieu irrité, sans savoir à laquelle de ces deux conditions je dois être éternellement en partage.

» Voilà mon état plein de misères, de faiblesse, d'obscurité; et de tout cela je conclus que je dois donc passer tous les jours de ma vie sans songer à ce qui doit m'arriver, et que je n'ai qu'à suivre mes inclinations sans réflexions et sans inquiétude, en faisant tout ce qu'il faut pour tomber dans le malheur éternel, au cas que ce qu'on en

dit soit véritable. Peut-être que je pourrais trouver quelque éclaircissement dans mes doutes ; mais je n'en veux pas prendre la peine, ni faire un pas pour le chercher ; et en traitant avec mépris ceux qui se travaillent de ce soin, je veux aller sans prévoyance et sans crainte tenter un grand événement, et me laisser mollement conduire à la mort, dans l'incertitude de l'éternité de ma condition future (1). »

En attendant, cet homme n'est pas heureux ; sans religion, il est seul dans l'univers, avec ses peines, ses douleurs, ses alarmes continuelles. Oui ; il est là dans le domaine de la mort ; car Dieu n'y étant pas, rien ne vit autour de lui : il crie et personne ne lui répond, si ce n'est un cri comme de la tombe ; il se plaint, et sa voix n'atteint que des squelettes, qui n'ont point de cœur pour compatir à ses maux. Son âme brisée, sa poitrine pleine de sanglots lui font lever ses regards vers le ciel ; le ciel est d'airain, sa plainte va s'y briser et retombe sur la terre. Que deviendra l'indifférent au milieu de tous ces maux, qui n'ont plus d'amis, plus de consolation ? C'est un triste remède de vouloir faire le brave avec la douleur, de chercher à fuir le chagrin ; on ne peut se soustraire à ses coups. Je vois que la goutte d'eau creuse peu à peu la pierre ; et les plus fortes têtes sont pliées par l'orage. La raison et le génie ne peuvent faire que la souffrance ne soit pas un mal, et quand le malheur arrive, toujours sa main se fait sentir.

Or maintenant, que certains hommes fassent trophée

(1) Pascal, *Pensées.*

de leur indifférence; ils ont triomphé de la religion, banni les craintes de l'avenir, fait taire les cris de leur conscience; c'est-à-dire, obscurci leur raison, éteint toutes les lumières, et, arrivés au fond de ces ténèbres affreuses, ils ont tressailli en ne voyant autour d'eux que la tombe et des ossements desséchés. Oui, applaudissez-vous, vous avez raison; car vous avez conquis l'ignorance, les ténèbres, des maux sans remèdes, la mort!

Laissons ces hommes: leur poste n'est plus tenable; notre siècle veut croire quelque chose; il demande la vérité, il la cherche, et convient généralement que sous les coups de Pascal, il faut s'occuper de *quelque chose de plus que de ses plaisirs ou de ses affaires*, ou bien abjurer la raison humaine.

Voici d'autres indifférents. Ceux-là veulent que l'on ait une religion; elle est nécessaire aux individus et aux empires. Mais si vous leur demandez laquelle il faut embrasser, vous n'aurez jamais que cette réponse: soyez de la religion que vous voudrez, toutes les religions sont bonnes.

Bien que ce système, au premier coup d'œil, semble valoir mieux que le précédent, il n'en est pas moins insensé, et si l'on veut réfléchir un instant, on lui trouvera une qualité de plus, il sera impie. Qu'entendez-vous par ces paroles: toutes les religions sont bonnes? Il importe d'en saisir le sens; car la question qui nous occupe est grave, extrêmement grave. Veut-on nous dire que toutes les religions sont vraies, ou que toutes les religions sont fausses? Il faut choisir entre ces deux propositions; car il n'en est pas une troisième, à moins que l'on ne soit catho-

lique. Si toutes les religions sont vraies, voilà l'impiété. Pourquoi ? parce qu'on veut faire honorer Dieu par le mensonge.

En effet, il est manifeste que toutes les religions ne sont pas vraies. On les voit opposées les unes aux autres. La religion juive déclare Jésus-Christ malfaiteur, séducteur du peuple, et il est justement puni pour ses crimes ; tandis que les chrétiens le regardent comme l'envoyé de Dieu, le libérateur des hommes, le sauveur du monde, et ils l'adorent comme Dieu sur le même calvaire où les juifs l'on fait mourir comme un criminel. Les turcs n'ont rien de sacré comme l'alcoran ; c'est le livre envoyé du ciel. Pendant qu'ils le vénèrent comme le plus beau présent que Dieu ait fait à la terre, voilà que d'autres ont pitié d'eux, et foulent aux pieds cet alcoran si vénéré, le signalant comme un tissu d'erreurs, d'extravagances dont un homme de bon sens ne peut supporter l'idée. Les catholiques admettent la présence réelle ; ils adorent Jésus-Christ dans l'eucharistie, c'est pour eux un dogme essentiel, et vous ne pouvez l'attaquer, sans qu'ils crient à l'impiété, sans qu'ils en appellent au témoignage de Dieu même ; s'ils se trompent, c'est Dieu qui a menti. Les calvinistes, au contraire, disent aux catholiques qu'ils sont tombés dans une erreur grossière ; et quand ils les voient prosternés devant leurs saints tabernacles, ils s'irritent et les accusent d'idolâtrie.

Or, sans aller plus loin, il faut bien avouer que, dans ces croyances si opposées, si contraires les unes aux autres, quelqu'un se trompe, à moins que l'on ne se flatte d'accorder le oui et le non. Vous dites que le soleil brille, je sou-

tiens qu'il ne brille pas ; quelqu'un a tort. Mais, c'est trop prouver l'évidence. Parmi toutes ces religions, il en est qui se trompent, qui enseignent le mensonge, qui l'érigent en dogme, en croyance. Cependant, toutes ces religions élèvent les mains vers le ciel, elles adorent Dieu, elles lui rendent un culte ; et comme vous soutenez que toutes les religions sont bonnes, c'est-à-dire, probablement, qu'elles sont toutes agréables à Dieu, il s'ensuit que Dieu, qui est vérité, aime le mensonge, qu'il est honoré de ses hommages. Mais alors il faut nous dire ce que devient la divinité ; un Dieu pareil n'est pas, et votre système est athée.

Peut-être l'on aimera mieux soutenir que toutes les religions sont fausses. — Dans cette hypothèse on ne peut dire qu'elles sont bonnes. D'ailleurs on n'aurait pas résolu la difficulté ; on ferait honorer Dieu par le mensonge, cela est clair. Ensuite les embarras se multiplient. Si toutes les religions sont fausses, le christianisme l'est aussi ; mais alors vous rendez l'erreur bien puissante. Que de prodiges elle opère ! C'est elle qui a éclairé l'univers, qui a dissipé toutes ses ténèbres, qui l'a consolé dans tous ses maux, qui l'a corrigé de tous ses vices, qui l'a rempli de toutes les vertus ; en un mot, elle a fait une révolution mémorable et bienheureuse que la sagesse et la puissance de tous les philosophes et de tous les rois n'auraient pu faire. On n'aurait jamais cru l'erreur si puissante. On savait bien qu'elle causait beaucoup de maux ; mais on ne s'attendait pas que, tout à coup devenue bienfaisante, elle eût rempli de biens l'univers. Les philosophes avaient même dit que l'erreur n'était jamais utile aux hommes. Diderot avait avancé qu'elle ne pouvait être que nuisible,

ce qui tendrait à prouver que la religion chrétienne, avec tous ses bienfaits, est vraie, et par conséquent on ne pourrait plus dire que toutes les religions sont fausses.

Que si malgré tout, on voulait le soutenir, une terrible difficulté resterait à résoudre : Quelle idée vous nous donneriez de Dieu ? Il aime les hommes, il en est l'ami et le père, il a tout fait pour eux, il leur a tout donné, tout, excepté la vérité. Est-ce qu'il était indigne de lui, de sa bonté de les éclairer, de les instruire? Convenait-il mieux de les laisser dans les ténèbres, dans de monstrueuses erreurs ?

Mais vous allez plus loin encore : d'après vous, Dieu est l'ami du crime ; il l'approuve. N'est-il pas vrai qu'il est des religions coupables ? Il serait facile de faire un livre des abominations qu'elles prescrivent, et qui sont pour elles autant d'actes religieux. Ainsi, il est des peuples qui s'imaginent se rendre leurs dieux favorables, en se faisant écraser sous les roues du char qui porte leurs images. D'autres croient se sanctifier en égorgeant leurs semblables qui ne pensent pas comme eux, et mourir dans ces massacres, c'est mériter le ciel. Ceux-ci immolent sur leurs autels des victimes humaines ; ceux-là envoient dans leurs temples offrir l'honneur de leurs femmes et de leurs filles ; d'autres veulent que les épouses et les esclaves se fassent brûler sur le tombeau de leurs époux ou de leurs maîtres...

Or, si toutes les religions sont bonnes, celles-là le sont aussi ; et, bien qu'elles soient sanguinaires, pleines de brigandages et d'infamie, n'importe, elles sont agréables à Dieu ; il aime leurs temples et leurs autels ; il accepte

leurs vœux et leurs offrandes. Quel affreux système ! Par lui toutes les notions sont oubliées ; vous n'avez plus ni l'idée de la religion, ni celle de Dieu ! La religion doit rendre les peuples bons, vertueux, amis; et ici vous voulez qu'elle les rende méchants, libertins, ennemis ! Et il faut que Dieu, le Dieu de sainteté, approuve ces horreurs, qu'il sanctionne ces excès ! Défendez-vous tant qu'il vous plaira, vous ne pouvez échapper à ces conséquences; elles sont nécessaires.

Si vous dites que votre amour pour toutes les religions *ne s'étend pas jusqu'aux dogmes contraires à une bonne morale*, vous n'aurez rien gagné : la religion n'en sera pas moins immorale, et Dieu n'en sera pas moins le protecteur. Pourrait-on nous dire, par exemple, si les différents peuples, dont nous venons de parler, croient agir contre la bonne morale, au milieu de leurs pratiques religieuses, qui ont pour objet la débauche, le brigandage, les sacrifices abominables? Nos ancêtres en inondant de sang humain les autels de leur dieu Teutatès, les américains en dévorant leurs prisonniers, les turcs en égorgeant les chrétiens, les chinois en sacrifiant leurs enfants à l'esprit du fleuve ; tous ces peuples pensent-ils agir contre une bonne morale? Non, sans doute; leur religion prescrit tout cela; et loin de craindre d'offenser leurs dieux, ils croient par là se les rendre favorables et mériter leurs bénédictions.

Et puis, comment connaître les dogmes qui sont contraires à une bonne morale? Avez-vous des signes bien certains? Rousseau aurait bien fait de s'expliquer nettement. — C'est, dites-vous, la voix de la conscience. —

Bien ! mais dans ce cas, il est fort inutile de nous crier : n'allez pas plus loin que les dogmes contraires à une bonne morale ; car chaque peuple restera ce qu'il est, avec tous ses dogmes, ses cérémonies, ses crimes. Nous vous avons dit que leur conscience leur disait peu de chose contre leurs pratiques sanguinaires, contre leurs abominations.

De plus, si l'on en appelle à la conscience, on entre dans une forêt de difficultés d'où il n'est plus possible de sortir. Voilà d'abord chaque homme juge des dogmes et de la morale, ce qui ne laisse pas que d'avoir ses inconvénients, comme nous le verrons plus loin. Que faire alors ? S'en rapporter aux sages, aux philosophes ? Mais ceux-là pourront-ils répondre ? Le feront-ils d'une manière claire et satisfaisante ? Ici l'expérience a parlé ; parmi eux que de sentiments, que d'extravagances ! *Est-il une absurdité qui n'ait été soutenue par quelque philosophe* ? Pour les anciens, Lucien ne nous laisse rien à désirer ; et pour les modernes, personne n'ignore leurs erreurs, leurs folies. Que faire donc ? Douter de tout ? nier tout ? comme on l'a fait dans le siècle dernier. Mais c'est la mort des individus et des nations !

Troisième conséquence ; prétendre que toutes les religions sont bonnes, c'est vouloir que Dieu se plaise dans le désordre et la confusion. Nous l'avons dit, le monde est plein de religions ennemies, qui se haïssent, qui s'insultent, qui trop souvent se font la guerre, et une guerre à mort. Que de haine dans la religion juive pour les chrétiens! On sait toutes les fureurs de l'arianisme et des hérétiques du seizième siècle contre le catholicisme ! Et une grande partie du globe, ravagée, détruite par les soldats de Ma-

homet, dira ce qu'ils ont fait contre les enfants du Christ !

Or, si vous soutenez que toutes les religions sont bonnes, vous voulez donc aussi qu'elles soient toutes agréables à Dieu, qu'il les aime, qu'il les approuve ; et comme elles s'insultent, se font la guerre, s'égorgent entre elles, il faut convenir aussi qu'il se plaît dans ces désordres, dans cette confusion, dans ces batailles. Vraiment, vous donnez là une belle idée de Dieu. Tout le monde savait bien qu'il était le Dieu de l'ordre et de la paix ; mais on ignorait qu'il fût le Dieu du désordre et de la confusion ! Il est beau, n'est-ce pas ? de vous le représenter regardant toutes ces religions pleines de haine, de vengeance, qui s'anathématisent, qui se détruisent, qui inondent la terre de blasphèmes, de sang ; et du haut de son trône Dieu sourit à cet affreux tableau, bénit tous ces efforts, embrasse tous ces misérables, tous ces bourreaux de leurs semblables ! L'erreur, dans son délire, ne peut aller plus loin.

Et, lorsque vous nous montrez Dieu au milieu des vœux et des adorations de ces religions divisées et ennemies, êtes-vous plus sage ? Seigneur ! s'écrie la synagogue : envoyez-nous le Messie promis à nos pères ; qu'il vienne enfin, par sa gloire et sa puissance, sauver votre peuple de l'oppression et de l'opprobre ! O Dieu ! lui disent les chrétiens, exaucez nos prières ; nous vous en conjurons au nom de votre divin Fils, le Sauveur, le Messie, que, dans votre amour, vous nous avez envoyé, et que les juifs aveugles ne veulent pas reconnaître. Dieu ! bénissez nos armes, s'écrient les turcs ; que votre envoyé Mahomet triomphe des infidèles, et que son croissant rem-

place partout la croix ! Grand Dieu ! disent les chrétiens, fortifiez nos bras, nous marchons à la délivrance de nos frères qui gémissent dans de monstrueuses erreurs ; que votre croix s'élève sur les débris de ce croissant qui vous enlève votre gloire et vos adorateurs. O Dieu ! qui daignez habiter dans nos saints tabernacles, nous vous adorons dans cet amour infini, s'écrient les catholiques. Seigneur ! détrompe tes peuples, disent les calvinistes ; c'est un morceau de pain qui, sur ton autel, reçoit des adorations qui ne sont dues qu'à toi seul.

Ainsi, Dieu voit monter vers son trône ces prières si différentes, qui se choquent, qui se détruisent ; et il les accueille favorablement, elles lui sont également agréables (1), il se plaît au milieu de ce désordre, de cette confusion !

Qui dirait que des hommes estimables d'ailleurs, ont été jusque-là, et que tous les jours on en rencontre dans le monde ? Et beaucoup d'autres d'applaudir ! Ils élèveraient

(1) On a ri, dans le temps, d'une caricature qui représentait une girouette devant laquelle était un de ces hommes, comme il y en a tant, qui ont de l'amour et de la fidélité pour tous les gouvernements, quels qu'ils soient ; le vent faisait tourner la girouette, on y lisait : *monarchie*, il répondait levant la main : je jure ; *constituante*, je jure ; *convention*, je jure ; *directoire*, je jure ; *consulat*, je jure ; *empire*, je jure ; *restauration*, je jure ; *cent-jours*, etc.

C'est tout le système de ceux qui veulent que toutes les religions soient bonnes. Ils ont des bénédictions, des génuflexions pour toutes les turpitudes, comme pour tous les crimes. Mais ce qui est plus coupable encore, c'est qu'ils prêtent leurs pensées, leur manière de voir à Dieu, sans se douter, que si un pareil caractère convient parfaitement à un homme vil, ils doivent le garder pour eux, et non le donner à la Divinité.

un temple unique au Dieu de l'univers, dans lequel tous les peuples viendraient se prosterner et apporter leurs offrandes. Là vous verriez, aux pieds du même autel, le chrétien, le musulman, le juif, l'indien, l'idolâtre, avec leurs vœux différents et leurs croyances ennemies; et Dieu ne pourrait que les accueillir, les bénir, les exaucer!.. Et l'on donne à cela le beau nom de tolérance, comme si la tolérance avait quelque chose à faire ici; comme si l'on était tolérant en approuvant la déraison et l'impiété (1)!

Les indifférents traitent Dieu assez mal; que font-ils de l'homme? Regardez-le un instant, et il vous fera pitié. D'abord ils le soumettent au dernier imposteur qui se pré-

(1) Bernardin de Saint-Pierre, parlant du Panthéon, où l'on n'a admis aucun culte, afin, dit-il, de mettre d'accord, au moins après leur mort, les citoyens illustres qui sont souvent de différentes communions, Bernardin de Saint-Pierre nous traduit ainsi son indifférence : « Je voudrais que ce monument fût consacré à la Divinité, par ces mots : *A Dieu, père de tous les hommes.* Au lieu d'y faire figurer, comme on en avait le projet, quatre religions : la judaïque, la grecque, la romaine et la gallicane, il me semble bien plus convenable d'y introduire la religion patriarchale dont toutes les autres sont émanées, et d'en nommer pour pontifes, les premiers magistrats. Son culte antique, simple et répandu dans toute la terre, conviendrait aux grands hommes de toutes les communions, puisqu'ils ne peuvent être grands qu'en servant le genre humain. Il est le seul qui puisse rapprocher les hommes de toutes les religions, car il n'y en a aucune qui n'admette Dieu pour principe et pour fin; ainsi les morts donneraient aux vivants des leçons de tolérance. » (*Suite des Vœux d'un solitaire.*) On voit ce que devient l'esprit de l'homme, quand il veut se conduire seul; le sage alors devient fou.

sente. La religion est une affaire de la plus haute importance. Là, sont nos plus chers intérêts. On ne doit donc se décider qu'après un mûr examen ; mais une fois convaincu de la vérité, on y tient, on la défend, on souffre tout, plutôt que de l'abjurer, parce que ce serait abjurer la vérité, embrasser l'erreur, et exposer évidemment son salut. — On ne raisonne pas tant dans le système que toutes les religions sont bonnes ! L'une vaut l'autre ; donc, on ne tient à aucune ; donc, on peut en changer à volonté. Ainsi vous aurez admiré l'Évangile, vous vous serez prosterné devant ses vérités si belles, sa morale si pure, si sublime, si bien faite pour l'homme, si nécessaire à son bonheur. Enfin, dites-vous, si Dieu a parlé aux hommes, c'est ainsi qu'il devait parler ; et Jésus-Christ a des caractères si frappants de divinité, qu'il faut fléchir le genou et l'adorer. Mais arrive un nouvel apôtre, qui prêche de nouveaux dogmes, une nouvelle morale; il semble d'abord que vous ne devez pas l'écouter ; si vous avez la vérité, il ne peut prêcher que l'erreur ! Si l'Évangile est divin, sa religion est toute humaine. Il n'est donc plus qu'un imposteur qui vous séduit, qui vous égare. N'importe, vous pouvez le croire, le vanter, vous attacher à ses pas, favoriser sa prédication ; les résultats ne sauraient être fâcheux, car vous avez écrit sur votre drapeau : toutes les religions sont bonnes.

Ainsi, vous êtes enfants de l'église, vous tenez à la foi de Pierre par le fond de vos entrailles. Si donc Luther vous fait entendre son éloquence fougueuse ; s'il vous prêche une religion toute différente de la vôtre ; s'il vous dit de l'embrasser, parce que celle-là est la religion des

savants, des grands, du génie, Luther ne sera point écouté ; vous repousserez ce nouveau prédicateur, qui vient apprendre à l'univers qu'il s'est trompé pendant quinze siècles? Vous le regarderez comme un novateur, qui vient tout détruire, pour élever sur les ruines immenses du passé, un édifice nouveau ? — Ce serait bien ridicule. Malgré ses contradictions sans nombre, sa qualité de moine rebelle, bien qu'il souffle de toute part la rébellion, qu'il bouleverse l'Europe, qu'il n'ait d'autre mission que celle qu'il tient de son orgueil blessé, laissez-le faire, soyez de son avis, embrassez sa religion nouvelle, vous ne risquez rien ; son évangile vaut celui que vous allez quitter.

Après ce prédicateur viennent ceux qui, à la fin du siècle dernier, résument ainsi toute leur foi et toute leur morale : un Être-Suprême et le culte de la raison. Quelle sera votre conduite à leur égard? Refuserez-vous de prendre part à leurs assemblées, à leurs orgies ? Non ; vous avez un esprit trop conciliant, vous ferez ce que l'on voudra. Les souvenirs qu'ils traînent après eux, les larmes, le sang, les ruines qui sont entre eux et vous, vous retiennent bien un peu, il est vrai, mais qu'importe ! Il ne vous faut qu'un peu de courage ; mettez-vous au dessus de toutes ces petites considérations. Du reste, il n'est aucun inconvénient pour vous; votre foi ne reçoit aucune atteinte. Votre symbole cadre avec toutes les religions ; pour vous elles sont toutes de plein-pied, il ne vous en coûte pas plus de passer à l'une qu'à l'autre. Vous seriez bien bon, vraiment, de faire ici quelque façon. Mettez une courtisane à la place de Jésus-Christ ; si votre système est bon, nul n'a le droit de vous blâmer !

Mais , direz-vous , c'est un rôle si méprisable, si vil ! Quoi donc ! je suis convaincu de la vérité de l'Évangile, et par là même de la fausseté de toutes les autres religions , et vous voulez que j'aille leur donner ma foi ! Cela n'est pas possible , ce n'est pas là un rôle d'homme ! — Eh ! qu'avez-vous peur , ne vous tourmentez pas tant , soyez en repos ; n'est-il pas vrai que vous avez pesé toutes les religions , et que vous leur avez trouvé le même poids et la même valeur !

Avec ce système , l'indifférent n'est point à la fin de ses misères. Il va changer de religion selon le pays ou le climat , et la vérité dépendra, pour lui, des différents degrés qu'il parcourra sur le globe ; ce qui ne laisse pas que d'être un peu singulier. C'est pourtant l'auteur d'*Émile*, l'oracle des indifférents, qui prêche cette doctrine. Écoutez-le: « Je regarde toutes les religions particulières comme autant d'institutions salutaires, qui prescrivent, dans chaque pays, une manière d'honorer Dieu par un culte public, et qui peuvent, toutes, avoir leur raison dans le climat, dans le gouvernement, dans le génie du peuple, ou dans quelque autre cause locale qui rend l'une préférable à l'autre (1). » Tel est votre guide, or voyons ce qui va vous arriver.

Vous voilà avec lui à Genève: là vous êtes protestant et protestant sincère, car vous savez que Rousseau fait un crime de *ne pas professer sincèrement la religion que l'on professe*, d'autant que cette religion, comme il l'a dit expressément, est *une religion très-sainte* (2). Cependant, vous

(1) *Émile*, t. 3, p. 184. — (2) *Ibid.* t. 3, p. 195.

passez les Alpes, et bientôt vous arrivez à Rome ; vous y trouvez la religion catholique ; vous devez abjurer la religion protestante et devenir catholique de bonne foi. Il vous en coûtera bien un peu, mais qu'importe ! Il y a là une raison locale qui doit vous la faire préférer. C'est d'ailleurs une religion salutaire comme une autre.

Nous ferons observer à notre voyageur, qu'il ne peut embrasser que l'erreur, et il le sait positivement ; car la religion qu'il vient de quitter est une religion *très-sainte*. Mais il ne peut y avoir qu'une religion *très-sainte*, comme on l'a remarqué, et une religion *très-sainte* est une religion vraie. Si celle-là est vraie, vous abandonnez sciemment la vérité pour l'erreur ; le catholicisme est faux d'après vous, vous agissez donc contre votre raison, contre votre conscience en l'embrassant.

Mais, vous ne bornez pas là votre voyage ; vous voulez voir du pays, et vous arrivez à Constantinople. Là, vous trouvez une autre religion ; vous cessez donc d'être catholique, d'être chrétien, et vous vous faites musulman. Si quelqu'un le trouvait mauvais, vous lui auriez bientôt fermé la bouche, en lui disant qu'après tout c'est une institution salutaire, en rapport avec le génie de la nation, le climat ; et puis vous avez votre arme redoutable qui fera taire tous les contradicteurs.

De là aux Indes, à la religion de Brahma, à celle des idolâtres, des sauvages qui adorent le soleil, le feu, les éléments, les animaux, il n'y a qu'un pas. Ainsi se passera tout votre voyage, à embrasser et à abjurer, tous les jours, des religions nouvelles : vous serez turc, chrétien, calviniste, idolâtre ! Mais est-ce bien là, une

conduite d'homme ? Sommes-nous donc faits pour être le jouet de toutes les erreurs, de toutes les extravagances ? « N'y a-t-il pas plus d'inconvénients à changer de religion, à laisser le Christianisme pour le mahométisme, qu'il n'y en a pour un homme à changer la couleur de ses vêtements, en quittant, par exemple, un habit blanc pour en prendre un rouge ? »

Et lorsque ce sont les passions qui font le symbole, l'homme est-il plus respecté, et donne-t-on à la religion une plus belle origine ? Or écoutez : vous êtes catholique, mais il faut convenir que cette religion inquiète un peu les passions. Que de pratiques pénibles ! Que de jeûnes sévères ! Et cette confession ! y a-t-il rien de plus humiliant, de plus insupportable pour le cœur de l'homme ? Eh bien ! vous laisserez le catholicisme, pour devenir protestant. La réforme est plus douce, plus simple, dégagée d'une infinité de choses gênantes ; elle va mieux avec vos passions, et vous seriez bien bon de vous gêner. Si celle-là vous paraît encore trop sévère pour vos penchants, vos plaisirs, il en est de plus faciles. Soyez disciple de Mahomet, vous aurez la religion des sens, de la volupté ; là vos passions seront à l'aise. Vous avez ici-bas toute la latitude possible, les coudées franches pendant la vie, et à la mort vous entrez en possession de délices éternelles. Pourquoi résister ? Faites ce que vos passions demandent. Vous pourriez même, si toutes les fêtes riantes du paganisme étaient encore célébrées, vous mêler au milieu de ses fidèles et sacrifier à tous ses autels. Vos passions s'en trouveraient si bien ! ne les contrariez pas ; au surplus ce

serait à pure perte, et vous le savez bien, puisque toutes les religions sont bonnes.

Nous ferons remarquer qu'il y a progrès de la part de notre siècle. On pensait autrefois qu'il fallait tout quitter pour chercher la vérité. La sagesse antique disait que ce n'était pas trop de lui consacrer son temps, ses veilles, ses voyages, sa vie ; assurément elle n'aurait jamais pensé à ce moyen nouveau. Laissez vos efforts, vos études, vos méditations, vos courses savantes, voici un chemin plus court, une voie plus douce : consultez vos passions, elles vous conduiront infailliblement à la vérité ; la religion qu'elles auront choisie sera celle que vous devez embrasser. O sages ! vous pensiez, jadis, que les passions n'étaient bonnes qu'à égarer, qu'à éloigner de la vérité, et vous le prouviez par de grands exemples. Ce sont elles, maintenant, qui y conduisent, qui la font briller !

Si vous hésitiez devant cette conséquence, ce serait le hasard qui vous conduirait dans la recherche de la vérité. Vous seriez, tout bonnement, de la religion de votre père. Ainsi, vous êtes né juif, vous resterez juif ; vous êtes né turc, vous resterez turc ; vous êtes né païen, vous resterez païen ; et n'ayez aucun doute, vous n'avez rien à risquer, vous aurez toujours la vérité pour vous ; car vous savez très-bien que toutes les religions sont bonnes.

Il est bien malheureux vraiment que Jésus-Christ, les apôtres, les martyrs, tant de zélés et saints missionnaires, qui ont fait tant de choses pour propager la religion chrétienne, ne se soient pas avisés de ce moyen de parvenir à la vérité et d'y conduire les peuples. Ils se seraient épar-

gné bien des sacrifices, des douleurs, des travaux. Au lieu de mourir, comme ils l'ont fait, pour sauver le monde, pour le tirer des ténèbres du paganisme, pour dissiper toutes ses erreurs, le corriger de tous ses vices, lui faire pratiquer toutes les vertus ; au lieu de mourir, afin d'obtenir ces grands résultats que l'impiété même a glorifiés, ils seraient restés chez eux, ils auraient passé leur vie doucement, à l'exemple des indifférents, et le monde n'y aurait rien perdu, car il n'y a rien gagné. Tous les hommes se seraient embrassés devant l'autel de l'indifférence qui les conviait au repos.

Mais si les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les saints ne sont point pour vos folies, s'ils ont cru leur religion assez importante pour lui tout sacrifier, vous avez d'autres suffrages ; le nombre est grand de ceux qui se sont rangés sous votre bannière ; consolez-vous ! Permettez qu'on vous les nomme ; on connaît pour l'ordinaire l'excellence d'une cause par ses défenseurs, et la noblesse d'un drapeau par les hommes généreux qui se rangent autour de lui. Or, voici ceux que nous trouvons dans votre camp, ceux qui se pressent sous votre bannière : là sont tous ces ennemis acharnés de la religion chrétienne, qui ont cherché à la détruire, bien qu'on leur prouvât, qu'en lui faisant la guerre, ils la faisaient aussi à l'ordre, à la vertu, à la gloire, à la société tout entière ; là vous trouvez cette foule de disciples de la philosophie voltairienne, si connue par le mal qu'elle a fait à la France et au monde ; là aussi tous ces êtres immoraux, aux yeux desquels la vertu n'est rien, pas plus que l'honneur, la fortune, la vie de leurs semblables, lorsqu'il s'agit de leurs plaisirs ou

de leurs intérêts ; corrupteurs, brigands, assassins, tous ceux-là vous appartiennent. Faites place à tous les vices et à tous les forfaits; pressez-leur la main, ils sont vos frères, car ils ont une devise qui ressemble beaucoup à la vôtre :

« Je ne te damne pas, pourquoi me damnes-tu ? »

Il n'est pas nécessaire de vous dire pourquoi tous ces hommes ont embrassé votre système : il détruit toute religion, il dispense de tous les devoirs; les penchants mauvais, les passions avides sont à l'aise avec vous, rien ne les gêne, pourquoi donc tenir à une religion sévère ? Les sacrifices, les renoncements sont inconnus dans votre indifférence, il n'y avait donc pas à balancer. — S'il est un indifférent qui n'ait pas adopté son système pour vivre sans religion, et par conséquent sans devoirs, qu'il nous dise quelle est sa religion d'abord, ensuite quels sont les devoirs religieux qu'il remplit. Vous dites que vous êtes catholique, je suppose; je vous en félicite, mais veuillez répondre à ces questions : « Assistez-vous régulièrement dans nos temples aux offices publics, aux instructions des pasteurs ? Obéissez-vous aux lois de l'église? Gardez-vous scrupuleusement les préceptes de l'abstinence et du jeûne? Fuyez-vous les spectacles dangereux ? Fréquentez-vous les tribunaux de la pénitence ? Vous souriez de ces questions, et vous n'avez pas tort. Persuadé que toutes les religions sont indifférentes, ignorant s'il en est une vraie et quelle est cette religion, pourquoi donc, dans l'incertitude, vous astreindriez-vous à tant de gêne, à tant de pratiques pénibles? Vous le devez cependant, d'après vos principes; mais ces principes contradictoires, exigeant et supposant

l'impossible, vous forcent, et c'est l'unique profit que vous en tirez, d'être inconséquent même dans l'erreur (1). »

Soyez sincère encore une fois, voici toute votre religion et les raisons qui vous ont porté à l'embrasser : les devoirs vous pèsent, les passions vous dominent, et pour finir tous les combats , vous vous êtes enrôlé sous la bannière des lâches, celle de l'indifférence !

Vous criez peut-être à la calomnie, et vous parlez de mœurs, de justice , de probité. Si vous êtes réellement chaste , juste , probe, c'est une raison de plus pour vous d'abandonner votre système ; vous êtes mal avec des libertins, des voleurs , des assassins , des impies. Fuyez ! cette société ne vous convient pas. Fussiez-vous une de ces rares exceptions qui nous montrent un homme sans croyance arrêtée et pourtant avec les vertus d'un vrai croyant, (ce que nous n'admettons pas facilement , car nous ajoutons peu de foi aux effets sans causes, aux édifices sans fondements) ; mais enfin fussiez-vous tel que vous le prétendez , pur aux yeux de Dieu, comme vous pouvez l'être aux yeux des hommes , nous vous dirions : Abandonnez votre système ; plus vous êtes saint, et plus il est indigne de vous : toutes les religions ne sont pas bonnes, vous l'avez vu; il n'en est qu'une de vraie ou de bonne, car la vérité est une. Mais vous ne pouvez pas dire de celle-là : je m'en passerai et je préfère mes doutes et mes ténèbres à ses lumières et à ses vérités. Quand les princes de la terre donnent des lois à leurs peuples, il n'est permis à personne de dire : elles ne me regar-

(1) *Essai sur l'Indifférence*, t. I, p. 123.

dent pas. Vous chercheriez en vain à vous défendre de votre indifférence, en nous disant que vous honorez Dieu, que vous l'aimez, comme si celui qui aime Dieu, dit Leibnitz, « pouvait être sauvé sans se mettre en peine des disputes et controverses ; je dirai plutôt le contraire ; et j'avoue que le plus sûr est de ne rien négliger, et que l'amour véritable le commande. Il faut chercher la véritable église, et l'écouter quand on la connaît, obéir aux supérieurs quand on le peut sans blesser sa conscience, et employer avec soin tous les moyens pour connaître toutes les vérités révélées de Dieu. »

C'est le cri de tous les hommes raisonnables, de tous ceux qui ont l'idée de Dieu. Pour eux, le système des indifférents n'est pas soutenable, il suffit d'en approcher pour le tuer ; car alors il leur apparaît donnant une main à l'athéisme et l'autre à la folie.

CHAPITRE II.

LES MOYENS INDIQUÉS ET EMPLOYÉS PAR LES APÔTRES DE LA RÉFORME POUR ARRIVER A LA VÉRITÉ, SONT-ILS DES MOYENS SURS?

Il y a trois siècles, toutes les nations de l'Europe étaient catholiques; elles croyaient avoir la véritable foi, parce qu'elle leur venait des apôtres, des saints docteurs, de la tradition, de tous les siècles, de tout l'univers. Quelques hommes leur disent : Vous vous êtes trompés avec tous les apôtres, tous les saints docteurs, toute la tradition, tous les siècles, tout l'univers; voici la voie simple et sûre tout à la fois pour arriver à la vérité, pour retrouver enfin la religion du Christ: « C'est la parole de Dieu, que tout homme peut lire, ou se faire lire, ou écouter lorsqu'on la lit publiquement. Cette parole contient nettement et clairement tout ce qui est nécessaire pour former la foi et pour former le culte et les mœurs; et Dieu nous favorisant de sa grace, il est aisé, même aux plus simples, de juger si le ministère sous lequel nous vivons peut nous conduire au salut, et par conséquent si notre société est la véritable Église. »

Les peuples qui écoutèrent ces hommes et qui embrassèrent cette doctrine, agirent-ils sagement? L'Europe, alors, ne fit-elle rien que de raisonnable? Et ceux qui professent maintenant une religion ainsi faite, n'ont-ils aucun doute, aucun devoir à remplir? On peut aujourd'hui demander ces choses; les esprits sont calmes, l'expérience est assez longue pour qu'ils aient eu le temps de réfléchir; les lumières luisent de toutes parts, et notre siècle curieux et grave aime assez à revenir sur le passé, à examiner ses actes et à les juger. Celui-ci mérite toute son attention; qu'il examine et qu'il juge, nous nous en rapportons à sa bonne foi, à sa justice. En attendant qu'il se prononce, nous lui soumettrons quelques difficultés qui pourront l'éclairer dans cette grande question.

PREMIÈRE DIFFICULTÉ. — Nous la trouvons dans la qualité même de réformateurs que prennent les nouveaux apôtres. Ils viennent réformer l'Église; mais un grand nombre, avant eux, étaient venus, disaient-ils, chargés de cette mission. « Saint Augustin, dans son *Traité des Hérésies*, compte 90 hérésies différentes qui, depuis la venue de Jésus-Christ, s'étaient élevées pour réformer l'Église. Entre saint Augustin et Luther, 180 nouvelles hérésies parurent. Depuis Luther (1557) jusqu'en 1595, Hosius Prateolus et autres écrivains modernes comptent 270 sectes nouvelles, venues toutes pour réformer ce qui existait quelques jours ou même quelques heures auparavant. » Or, laquelle sera la réformatrice véritable, et quels moyens il faudra employer pour faire cesser les autres prétentions? Pour nous c'est une difficulté, et il serait important, avant tout, qu'elle fût résolue.

DEUXIÈME DIFFICULTÉ. — Bien que les nouveaux apôtres n'aient point encore justifié des titres que tant d'autres revendiquent (1), nous voulons bien nous occuper de leur système. « L'Écriture est la règle de la foi, lisez et vous trouverez la religion véritable. » C'est fort bien; seulement ils auraient dû penser que lorsqu'on veut construire un édifice, il ne faut point abattre d'une main ce que l'on vient d'élever de l'autre, car autrement on avance peu. Or, tel est le spectacle que nous donnent les nouveaux *faiseurs*. Ils veulent que les protestants s'affranchissent de toute autorité, et en même temps ils leur prêchent la soumission à une autorité monstrueuse; ils leur disent : ne consultez dans la recherche de la vérité que votre jugement particulier; croyez ce que vous aurez trouvé après votre examen individuel; et les protestants les croient sur parole. Voilà donc et le commandement que rien ne justifie, et une obéissance aveugle qui ne demande pas même la raison du sacrifice qu'on lui ordonne; de sorte que « les calvinistes, en renonçant à l'autorité de l'Église, pour attribuer à l'esprit de l'homme la force de juger tout par le discernement, sont le plus grand exemple que l'on puisse concevoir de la faiblesse de l'esprit humain et de la force de l'autorité. On leur persuade par autorité qu'ils voient ce qu'ils ne voient pas, qu'ils sentent ce qu'ils ne sentent pas; et, ce qui paraît presque contradictoire et inconcevable, c'est par autorité qu'ils croient qu'on ne doit rien écrire par autorité. Quand ils vous disent fièrement qu'il ne se faut point fier à

(1) Nous prouverons, dans le chap. v, qu'ils ne les justifieront jamais.

l'autorité humaine, c'est un rôle qu'on leur a appris, et en le disant ils n'ont point d'autres principes de l'attachement qu'ils ont à ce sentiment, que l'autorité du ministre qui leur aura dit gravement que c'est là ce qui est enseigné par l'Écriture (1). »

Il y a donc en commençant, dans le système protestant, contradiction manifeste ; pour les personnes qui pensent, c'est une difficulté. Mais il ne faut pas trop pousser la réforme, elle vous dirait que c'est au Saint-Esprit qu'il faut s'en prendre, attendu que c'est lui qui l'inspire et que c'est de lui qu'elle tient son système.

Nous prions le lecteur de ne pas perdre de vue les réserves que fait ici la réforme. Comme souvent nous trouverons chez elle, non-seulement des contradictions, mais mille autres choses singulières, absurdes, coupables, quelquefois dignes de l'échafaud, il sera bon de se rappeler qu'elle est hors de cause, et qu'il ne faudra s'en prendre de tout cela qu'au Saint-Esprit.

TROISIÈME DIFFICULTÉ. — Ce système est historiquement faux. Voyez d'abord les apôtres ; ils connaissaient, apparemment, la bonne manière de faire connaître la vérité que J.-C. était venu apporter au monde ; eh bien ! suivaient-ils la pratique indiquée par la réforme ? Lorsqu'ils allaient convertissant les peuples, leur donnaient-ils les évangiles, les épîtres qui n'existaient pas ? Se bornaient-ils à cette recommandation : « Lisez et vous serez éclairés, et vous saurez la vérité ? Il faudrait que l'on nous répondît

(1) *Les Réformés convaincus de schisme*, p. 162.

là-dessus, c'est important; s'il fallait s'en rapporter aux apôtres, les protestants seraient obligés d'abandonner leur système tant vanté, et ils sont catholiques; car ils viennent de proclamer l'autorité. Or, nous voyons que les apôtres « prêchaient le royaume de Dieu en public et en particulier; enseignant avec grande confiance ce qui regarde le Seigneur Jésus-Christ; exhortant les juifs et les gentils à revenir à Dieu par la pénitence, et à croire à notre Seigneur Jésus-Christ (1). » « Ils allaient de ville en ville, et leur donnaient à garder les ordonnances faites par les apôtres et les prêtres qui étaient à Jérusalem (2). » L'apôtre saint Paul « traversa la Syrie et la Cilicie, affermissant les Eglises et leur ordonnant d'observer les préceptes des apôtres et des prêtres (3). » Il paraît bien, d'après ces passages et mille autres, que les apôtres ne disaient pas à leurs auditeurs: « voilà des livres, et faites votre croyance; il semblerait, au contraire, qu'ils leur donnaient leur foi toute faite.

Nos missionnaires, qui vont prêcher aux Indes, à la Chine, dans les forêts de l'Amérique, obtiennent, tout le monde le sait, des résultats autrement importants que ceux des sociétés bibliques, *qui mettent sept ans pour avoir un néophyte*; or quels sont les moyens qu'ils emploient? distribuent-ils des livres à l'infini, comme les protestants, ou bien la parole de Dieu? Ils prient, ils prêchent, et les succès les plus heureux couronnent leurs efforts; la réforme est obligée d'en convenir. C'est ainsi que nous tous, catholiques et protestants, avons reçu la foi.

(1) *Act.* c. XX, v. 20, 21; c. XXVIII, v. 31. — (2) *Ibid.* c. XVI, v. 4.— (3) *Ibid.* c. XV, v. 41.

Et les ministres, qui recommandent tant l'examen des Ecritures, lorsqu'ils vont faire leur prêche, se contentent-ils de dire : lisez ? Non certainement ; ils expliquent, ils commentent ; et ils croiraient n'avoir rien fait sans cela. Mais c'est encore une contradiction ! Si votre système est bon, ne dites rien ; il vous suffit de laisser vos livres. Pour cesser d'être inconséquents, restez chez vous ; tout le monde a la Bible, et chacun sera éclairé de ses lumières. Restez chez vous aussi, vous tous que l'on appelle dans le temple, vous avez dans vos maisons deux prédicateurs qui vous suffisent : la Bible et le Saint-Esprit. Donc si vous allez en entendre d'autres, nous dirons que c'est une perte de temps, ou bien un acte de pure courtoisie ; vous voulez épargner à vos ministres ce délaissement dont ils ont la maladresse de se plaindre, oubliant qu'on les a pris au mot. Qu'ils supportent en silence votre tiédeur ; vous êtes conséquents : vous savez que s'ils ont besoin d'auditeurs, vous n'avez pas besoin de ministres. Ils vous ont donné la Bible, et désormais, ministres et prêches ne sont que de vieux mots qui n'ont plus aucune signification, et que la société comme la langue pourraient supprimer sans nuire à aucun de leurs intérêts.

Quoi qu'il en soit des dispositions des peuples protestants à l'égard de leurs docteurs, nous ferons une dernière question aux partisans de l'examen : Si par quelque persécution terrible toutes nos Bibles étaient enlevées, brûlées, la religion périrait-elle aussitôt ? n'y aurait-il pas un autre moyen de se sauver que par la lecture de la Bible ? Sous Dioclétien, et sous d'autres empereurs, on fit la guerre aux livres saints, comme si tout le Christianisme était là ;

est-ce qu'il n'était pas brillant ? Les conversions n'étendaient-elles pas tous les jours les conquêtes de l'Église ? Cependant les Bibles alors n'étaient pas communes ; il n'y avait pas des sociétés qui dépensaient, tous les ans, 16 *millions* pour les imprimer et les répandre. On peut donc avoir la foi, se sanctifier sans la Bible ; votre système est donc faux.

Toutes les erreurs ont été réfutées par les Pères, même celles qui sont venues quinze cents ans après eux. S. Irénée disait donc aux protestants : « Si les apôtres ne vous eussent rien transmis par l'Écriture, ne faudrait-il pas suivre la tradition, telle qu'elle nous a été communiquée par ceux à qui ces mêmes apôtres ont confié l'administration des églises qu'ils ont fondées ? » Cette question du saint docteur est un peu embarrassante. Saint Irénée continue : « C'est sur cette autorité de la tradition que plusieurs nations barbares, qui croient en Jésus-Christ, placent le fondement de leur foi ; elles conservent fidèlement gravés dans leur esprit, sans le secours de l'Écriture, qui parle aux yeux, les commandements relatifs au salut et les principes de l'ancienne tradition ; elles croient en un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, et de tout ce qui existe, par l'intervention du Christ, fils de Dieu, du Christ qui, par un amour infini pour sa créature, a bien voulu s'incarner dans le sein de la Vierge, unissant ensemble la nature de Dieu et la nature de l'homme ; qui a souffert sous Ponce-Pilate, est remonté au ciel, après sa résurrection, dans l'éclat de sa gloire ; qui doit venir dans toute sa puissance à la fin des temps pour récompenser les justes et punir les méchants ; livrant au feu éternel ceux qui ont cherché à

obscurcir la vérité, ceux qui ont méprisé le pouvoir du Père et la venue du Fils sur la terre. Ceux donc qui, sans le secours des Écritures, ont cru tous ces articles de foi, peuvent bien être pour nous des barbares, relativement à la différence de leur langage avec le nôtre; mais, quant à leur sagesse, quant à leur conduite, quant aux principes qu'ils professent, nous devons les considérer comme très-civilisés; car ils savent faire ce qui est agréable à Dieu, et ils vivent dans la justice, dans la chasteté, dans la sagesse. Si quelqu'un venait, en parlant leur langage, leur proposer les rêveries inventées par les hérétiques, vous les verriez fermer aussitôt leurs oreilles à ces discours et s'enfuir au loin, jusqu'à ce qu'ils n'entendissent plus ces blasphèmes impies. Aussi, dans le profond attachement à la tradition qu'ils ont reçue des apôtres, ils ne supposent même pas qu'on puisse chercher à y porter atteinte; car il n'y a jamais eu parmi eux ni secte ni hérésie (1).»

La même thèse est soutenue par des protestants de mérite. Lessing, un des écrivains les plus savants et les plus généralement estimés dans la réforme, en a parlé en ces termes : « Toute la religion de J.-C. était déjà exercée, et cependant aucun des évangélistes ni des apôtres n'avait encore écrit. L'oraison dominicale était récitée avant que S.Matthieu la consignât par écrit, car J.-C. lui-même avait enseigné cette prière à ses disciples. Si, par conséquent les premiers chrétiens n'étaient pas dans le cas d'attendre, pour ces points, les écrits des apôtres et des évangélistes, pourquoi eussent-ils été astreints à cette obligation pour

(1) *Advers. hæres.* l. III, c. 4.

d'autres articles? Comment, après avoir prié et baptisé, conformément à la maxime de Jésus-Christ oralement transmise, eussent-ils pu se refuser à suivre la même méthode pour tout ce qui regardait nécessairement le reste du Christianisme? Mais, dira-t-on, si Jésus-Christ a statué ainsi oralement sur ces points, pourquoi n'a-t-il pas agi de même à l'égard de tout ce que ses apôtres enseignent d'ailleurs de lui, et de ce que le monde devait croire? Serait-ce parce que le Nouveau-Testament ne fait nulle mention d'une pareille maxime, ou d'une pareille disposition? Comme si les auteurs de celle-ci avaient jamais prétendu avoir consigné par écrit toutes les actions et toutes les paroles de Jésus-Christ! Comme s'ils n'avaient pas expressément dit le contraire, dans l'intention sans doute d'accorder, à côté deux, de la place aux traditions! Ne suffit-il pas que les premiers chrétiens aient cru une espèce de symbole, de tous les points de doctrine, rédigé par J.-C. lui-même, et qu'il appelait règle de la foi (1)? »

Semler, célèbre théologien protestant, partage le sentiment de Lessing: « C'est faire preuve d'ignorance en fait d'histoire, dit-il, que de confondre la religion chrétienne avec la Bible; comme s'il n'y avait pas eu des chrétiens avant l'existence de celle-ci; comme si tels et tels n'avaient pas pu être de bons chrétiens, en ne connaissant qu'un seul des quatre évangiles, ou quelques épîtres seulement de la collection entière (2)! »

Voilà donc la méthode de la réforme repoussée par les

(1) *Œuvr. théol. posth.*

(2) *Eléments hist. de Hiersching*, l. XXIII, p. 293. — S. Augustin avait dit: « Un homme étant soutenu par la foi, par l'espérance, par la

faits, par les apôtres, par les saints docteurs, par la pratique des ministres, par des protestants recommandables. Or, cette réprobation générale n'est-elle pas encore une difficulté ?

QUATRIÈME DIFFICULTÉ, qui selon nous n'est pas peu embarrassante. — On veut que nous formions notre foi sur la Bible. Soit; mais ne faut-il pas, avant d'entreprendre ce travail, qui doit être long et difficile, nous éclairer sur un point assez important ? Quel est le moyen de s'assurer que le livre que l'on nous présente est réellement le livre de Dieu, et non l'ouvrage d'un homme, d'un faussaire ? Car, enfin, je puis m'attendre à tout cela, et rien, dans les apôtres nouveaux, ne me tranquillise et ne me prouve que je ne suis point trompé. Ils me disent : c'est la parole de Dieu. Quelle raison m'en donnent-ils ? La tradition ? ils n'en veulent pas. Le consentement des Eglises ? elles me crient de m'en méfier. Leur autorité propre ? mais, quelle qu'elle soit, elle n'est pas plus grande que celle à laquelle j'obéissais (1). D'ailleurs, ils ne sont pas d'accord entre eux, et si l'on recueillait leurs sentiments divers, l'Ecriture n'inspirerait pas beaucoup de confiance. West et Vater soutiennent que le Pentateu-

charité n'a pas besoin des Écritures, si ce n'est pour instruire les autres. C'est ainsi que beaucoup de solitaires vivent avec ces trois vertus, même dans les déserts, sans avoir les livres sacrés. » *(De Doct. christ.* l. II, c. 36.*)*

(1) Selon vous, disait le ministre Papin aux protestants, on est coupable de résister aux décisions d'un synode, parce qu'il était composé de plusieurs ministres ; mais alors vous l'êtes bien davantage d'avoir résisté à celles du concile de Trente !

que n'est pas de Moïse ; le docteur Leo, que le passage de la mer rouge et les plaies d'Égypte ne sont que des traditions poétiques ; Carlostadt, que ni Samuel ni Esdras ne sont les auteurs des livres qu'on leur attribue. Haffner, prétend que le livre de Judith est un roman pieux ; les bons et les mauvais anges de Tobie, de purs symboles ; le Cantique des cantiques, un poëme gracieux, où l'amour conjugal est représenté en style d'idylle. Breischneider veut que le livre de Job ne soit qu'un drame ; les psaumes, des productions purement poétiques ; les prophètes, les moines des anciens temps, esprits fanatiques dont le caractère fantasque apparaît dans la mort d'Élie. Il n'est pas possible, dit-il, qu'Isaïe soit l'auteur des chapitres 40 à 66. Selon lui, le livre de Jonas est une jolie fable, tout-à-fait dans le goût des anciens temps ; et il est vraisemblable que la doctrine du Christ a été altérée dans le Nouveau-Testament. Schutz et Schutthess pensent que l'Évangile de saint Matthieu mérite peu de confiance ; que les trois de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc, ont été rédigés d'après un ancien codex araméen ; que l'Évangile de saint Jean est incontestablement l'œuvre d'un philosophe d'Alexandrie. Schleirmacher ne croit pas que l'Apocalypse de saint Jean soit prophétique ni apostolique ; il n'y trouve aucune trace d'inspiration divine ; il attaque la première Epître à Timothée ; Echlorn, la première et la seconde, ainsi que celle à Tite. Le docteur Baumgarten-Crosius établit que l'Epître aux hébreux est d'un philosophe d'Alexandrie (1).

(1) Quant aux miracles du Nouveau-Testament, les théologiens

A tous ces noms, que l'auteur de la *Vie de Calvin* s'est donné la peine de recueillir, nous pourrions en ajouter qui ne sont pas moins respectables. On sait que Luther a retranché de l'Ecriture les livres qui lui ont déplu, et en a traité d'autres assez durement. Il met de côté l'Épître de saint Jacques, *comme manquant tout-à-fait de manière apostolique*, et ne pouvant par conséquent être de cet apôtre; aussi l'a-t-il appelée *une épître de paille* (1). Il dit que le livre de Job est un *fablier*, que l'Ecclésiaste n'a *ni bottes ni éperons*, et *chevauche sur des chaussons;* que l'Epître aux hébreux renferme des erreurs contraires à

protestants en font peu de cas; d'après un ministre qui le savait bien, voici leur sentiment à cet égard : « Quand les bergers, dans les champs de Bethléem, ont été enluminés dans la gloire du Seigneur, ils n'ont vu réellement que la lumière d'une lanterne qu'on leur avait portée aux yeux. Quand Jésus-Christ a marché sur les flots de la mer, il se promenait seulement sur les bords de celle-ci, et s'il a conjuré l'orage, ce ne fut qu'en saisissant le gouvernail d'une main habile. En parlant de la nourriture miraculeuse qu'il donna à plusieurs milliers d'hommes, il est entendu que ceux-ci consommèrent leur propre pain, qu'ils tenaient encore en réserve dans leurs poches. Les morts qu'on prétendait avoir été ressuscités par lui, n'étaient que des léthargiques; et lui-même n'est pas réellement mort, quand on applique le même prodige à sa personne. Quand on crut le voir monter au ciel, il se dérobait à ses disciples à la faveur d'un brouillard. Quand Paul, enfin, se vit enveloppé de la lumière céleste au milieu de laquelle le Christ se révéla à lui, ce n'était que la foudre qui était tombée à ses côtés. »

(1) Calvin soutenait, au contraire, que cette Epître était *toute d'or*. Quelle inspiration faudra-t-il croire? Il n'est pas facile de décider; car c'est le même Saint-Esprit qui a soufflé à Luther et à Calvin; donc les deux sentiments contradictoires sont vrais.

toutes les Epîtres de saint Paul, et qu'il lui est impossible d'y trouver un esprit apostolique ou divin (1). »

Les autres réformateurs n'étaient guère plus respectueux envers les livres saints; et si Zwingle et Emser accusaient Luther d'altérer la parole de Dieu, d'avoir falsifié la Bible presque à chaque page, Luther faisait le même reproche à Muncer, Bèze attaquait la traduction d'Œcolampade, Castalio celle de Bèze, et Molinœus celle de Bèze et de Castalio.

Dans un écrit approuvé par les évêques anglicans, l'auteur, parlant de la manière dont Calvin et les siens ont traduit l'Écriture sainte, dit : « Jamais au monde il n'aurait pu se rencontrer un homme d'une audace assez débordée pour oser, sans la moindre couleur de vérité, abuser ainsi de la parole de Dieu, de soi-même, de ses lecteurs, de l'univers entier! » Quelques protestants zélés adressèrent à Jacques I[er] une pétition par laquelle ils se plaignaient que la traduction des psaumes, contenue dans leur livre de prières ordinaires, différait de la vérité du texte hébreu en plus de deux cents passages, faits par des additions, par des retranchements, par des altérations. Les ministres du

(1) *Opera*, t. I, p. 431 ; *Entretiens de Table*, et *Préf. pour les éditions de la Bible.* — Tertullien avait dit : « L'hérésie rejette certains livres des Écritures, et ceux qu'elle reçoit comme authentiques, elle ne les reçoit pas en entier ; elle les altère et par ce qu'elle en retranche, et par ce qu'elle y ajoute pour les plier à son système. Ceux qu'elle reçoit en entier, elle les pervertit encore par les interprétations qu'elle imagine ; car il est également contraire d'altérer le sens et le texte. L'audacieux novateur n'a garde de reconnaître ce qui le confond, mais il cite avec affectation tout ce qu'il a falsifié et les passages obscurs dont il abuse. » (*Præs.* c. XVII.)

diocèse de Lincoln prouvent également, en s'adressant au roi, que la traduction anglaise de la Bible est une traduction qui est absurde et dépourvue de sens, qui altère, en beaucoup de passages, la pensée du Saint-Esprit; et Brougton, ardent protestant, assure aux évêques, dans ses *Avertissements sur les corruptions*, que « la traduction de l'Écriture en anglais est telle, qu'elle corrompt le texte de l'Ancien-Testament en huit cent quarante endroits, et que cela est cause que des millions et des millions entendent mal le Nouveau-Testament et se précipitent dans les flammes éternelles (1). »

Voilà donc toute la Bible comme un édifice en démolition; elle s'en va pièce à pièce : selon les uns, elle n'est plus inspirée; selon les autres, elle est tellement défigurée, altérée, corrompue, que ce n'est plus un livre divin; et Jurieu avouait : « qu'il n'y avait pas un caractère de divinité dans toute l'Ecriture qui ne pût être éludé par les profanes, pas un qui pût faire une preuve; et considérés tous ensemble, ils ne sauraient faire une démonstration (2). » Mais alors l'Ecriture ne peut être une règle de foi, elle n'est plus une voie sûre pour arriver à la vérité. Cela nous paraît au moins une difficulté.

(1) *Voyage d'un Irlandais*, p. 181. — Voulez-vous savoir pourquoi ces hommes employaient leur temps à falsifier l'Écriture, ainsi que les Pères? vous n'avez qu'à vous rappeler, par exemple, la réponse de Dumoulin à un gentilhomme qui lui témoignait son étonnement de ce qu'il avait falsifié un passage de saint Basile : « C'est autant de peine donnée aux papistes. » Indigné de tant de mauvaise foi, le gentilhomme se convertit. (*Erreurs de la religion prétendue réformée*, p. 191.)

(2) Saurin, *Examen de la Théologie de Jurieu.*

CINQUIÈME DIFFICULTÉ. — **Quand même on pourrait recevoir sans imprudence, de la main des nouveaux apôtres**, la Bible comme un ouvrage inspiré; quand elle n'aurait point été falsifiée dans une infinité d'endroits, il faudrait que cette voie, qui est offerte à tous, fût à la portée de tous; or, qui ne voit qu'elle est impraticable pour le plus grand nombre ? Que deviendront alors les ignorants ? « Étrange prétention, répond Fitche, qu'a l'école réformée, de vouloir fermer le ciel à tous ceux qui ne savent pas lire (1) ! » « Pauvres gens, ajoute Lessing, nés sur une terre où la Bible n'a pas encore été traduite, que je vous plains ! Et vous, Insulaires qui n'avez jamais appris à lire, et qui êtes chrétiens puisque vous avez reçu le baptême, que votre sort est malheureux ! car mes frères voudraient me faire croire que pour être sauvé, il est aussi nécessaire de savoir lire que d'avoir reçu le baptême. Et quand vous aurez appris à lire, pauvres âmes, tout ne sera pas dit; il faudra encore que vous étudiiez l'hébreu, pour être plus sûres de votre salut. » Ces pauvres âmes se feront lire la Bible, me dira-t-on; à la bonne heure. Mais qui leur répond que le lecteur ne les trompe pas ? Si vous dites qu'elles peuvent s'en rapporter à lui, je répondrai qu'autant valait-il leur laisser l'autorité de l'Eglise; elle était tout aussi grave, tout aussi vénérable. Et voilà que le bon sens, la prudence vous ramènent forcément au Catholicisme.

(1) « Si, par une opération surnaturelle, on pouvait entendre les livres saints sans interprète, il semble qu'on pourrait aussi bien les lire sans l'avoir appris. » (M. de Bonald, *Pensées*). Il n'en coûterait pas davantage aux protestants d'aller jusque-là, alors il n'y aurait plus de difficulté.

Mais j'accorde que les ignorants ne seront pas tenus de savoir lire, de comprendre, avec la langue vulgaire, le latin, le grec, l'hébreu, comme le demande Lessing, et que votre lecteur saura parfaitement tout cela ; le moyen indiqué ne serait pas encore bien sûr, il faudrait aussi que l'Écriture fût claire et que l'on ne risquât pas de se tromper sur le sens, qu'il n'y eût aucun passage difficile, controversé ; car, s'il y a doute sur le sens, s'il y a danger de se tromper, il faut convenir que la Bible seule ne suffit pas pour nous guider dans la voie de la vérité. Dans une affaire de cette importance, il nous faudrait un moyen infaillible?

Or, malheureusement, les preuves de l'obscurité de l'Écriture ne manquent pas (1) ; nous prenons, pour exemple, les premiers textes qui se présentent. « Le péché est entré dans le monde par un seul homme, et la mort par le péché ; ainsi la mort est passée dans tous les hommes tous ayant péché dans un seul. » Ce passage paraît clair, et la preuve qu'en tire saint Augustin en faveur du péché originel est sans réplique. Cependant d'autres ont soutenu qu'il était mal traduit, et au lieu de dire : tous ayant péché dans un seul, ils ont traduit : parce que tous ont péché : *eo quod omnes peccaverunt*, ce qu'ils entendent du péché actuel et non du péché originel. Or, demande ici l'auteur des *Prétendus Réformés convaincus de schisme*, que fera une femme calviniste, à qui on voudra faire croire au péché originel par ce passage, pour s'assurer qu'il est bien traduit ?

(1) Luther assure que « Pour comprendre l'Écriture, il faudrait avoir vécu avec le Christ et les apôtres. »

On tire une grande preuve de la divinité du Messie de ces mots : « il est appelé conseiller et Dieu fort, *consiliarius, Deus fortis.* » Cependant cette preuve s'évanouit par la note de Grotius, qui prétend qu'il faut traduire : *consultor Dei fortis*, qui consultera le Dieu fort.

La divinité de Jésus-Christ paraît bien manifeste dans ces paroles de saint Paul aux romains : « Desquels est sorti selon la chair Jésus-Christ même, qui est Dieu au dessus de tout, et béni dans tous les siècles ; *ex quibus est Christus secundum carnem, qui est super omnia Deus benedictus in sæcula.* » Cependant Socin, pour éluder ce passage, allègue le sentiment d'Erasme, qu'il faut mettre un point après ces mots : *secundum carnem* ; et traduire ces paroles : *qui est super omnia Deus benedictus in sæcula*, comme une clause détachée, en l'exprimant par ces termes : Que Dieu, qui est au dessus de tout, soit béni dans tous les siècles.

Il suffit donc qu'un copiste oublie un point, une virgule, et il a détourné le sens des plus forts passages en faveur de dogmes essentiels ; mais cela est effrayant (1) !

Les textes les plus clairs ne le sont pas pour tous les interprètes, et l'on sait que ces paroles : *Ceci est mon corps*, ont eu, avant la fin du seizième siècle, jusqu'à 200 interprétations différentes. Osiandre, que cite Taylor, affirme que, pendant le même laps de temps, vingt opinions dif–

(1) Schleimacker, professeur à Berlin, soutient que l'Écriture change de sens tous les quinze ans. Ainsi, en 1820, l'Écriture, de concert avec Schleimacker, enseignait la divinité de Jésus-Christ ; mais en 1835 il a plu à notre docteur de rejeter cette vérité, et, dès ce jour, l'Écriture enseigne que Jésus-Christ n'est pas Dieu. (*Symbol.* t. II, p. 80.)

férentes sur la satisfaction furent tirées des écritures, seulement par les partisans de la confession d'Augsbourg. Il compte encore seize opinions différentes sur le péché originel, et autant de distinctions de sacrements qu'il y avait de sectes qui ne s'entendaient pas (1).

Il faudrait donc conclure que puisque les savants ne sont pas d'accord sur les interprétations des Écritures, et qu'ils disputent sans cesse sur leur véritable sens, un ignorant ne sera pas plus habile.

SIXIÈME DIFFICULTÉ. — Celle-ci est proposée par un ministre protestant : « Le principe fondamental du protestantisme c'est que la raison de chaque homme, interprétant l'Écriture sainte, est son unique règle de foi. Le protestant ne saurait en avoir d'autre, puisque c'est sa raison seule qui détermine pour lui le sens de la Bible. Or, comme nul ne peut se croire infaillible, ni par conséquent être assuré que la foi qu'il s'est faite ne renferme pas d'erreur, nul ne peut avoir une foi certaine. Remarquez, en effet, qu'il serait nécessaire que sa raison faillible eût une règle certaine pour déterminer le sens de l'Écriture; or, dès qu'on établit la raison de chaque homme juge de la vérité, toutes les règles qu'on peut lui donner se réduisent à celle-ci : *Tout ce qui paraît clair à votre raison est vrai.* Mais qui ne voit qu'il s'agit précisément de savoir comment le protestant s'assurera qu'il ne se fait pas illusion en prononçant, d'après sa seule raison, que tel dogme est clairement contenu dans l'Écriture

(1) Thom. Moore, *Voyage d'un Irlandais.*

sainte, et que tel autre n'y est pas renfermé. Prétendra-t-il qu'à cet égard toute illusion est impossible? Alors, qu'il se déclare nettement infaillible; mais, tant qu'il n'en viendra point à cet excès de folie, il sera contraint d'avouer qu'il n'a pas la certitude de sa foi, puisqu'elle ne repose que sur sa seule raison qui a besoin d'une règle, et que la règle qu'on lui donne n'est que sa raison même sujette à l'erreur (1). »

Mais on ne connaît pas toutes les ressources de la réforme; voici pour elle l'infaillibilité; le lecteur jugera : « Le simple sentiment de la conscience suffit aux plus petits pour discerner le bien et le mal, et par conséquent pour rejeter les fausses doctrines qui intéressent le salut (2). » Voyons pourtant : le sentiment individuel, ou bien, comme on l'appelle encore, le *rayon* de chacun sera la règle de sa foi; il décidera dans le doute. Mais de ce principe suivent certaines difficultés qu'il faut noter; par exemple : tous les Pères, tous les docteurs de l'Église, pendant quinze siècles, auront vu dans certains passages de l'Écriture la présence réelle, l'autorité de l'Eglise, la confession, etc.; mais, comme l'ignorant protestant n'aura vu dans ces mêmes passages que la figure du corps de Jésus-Christ, que l'autorité du sentiment particulier, que l'aveu de ses fautes à Dieu seul, il faudra être de son avis et croire qu'il a mieux entendu le sens de ces passages que tous les docteurs, que tous les conciles, que toute l'Église (3)!

(1) *Lettre de M. Laval, pasteur de Condé-sur-Noireau.*
(2) *Déf. de la Réf.* p. 207.
(3) Calvin admet cette conséquence; on lit dans *l'Inst.* c. IX : « Lorsque l'on allègue l'autorité d'un concile, je désire que l'on

Si nous demandions des preuves, pourrait-on les donner ? Si Claude parle de *son simple sentiment*, de *son rayon*, nous lui dirions que tant de savants théologiens, les saints docteurs, les conciles avaient aussi leur sentiment, leur rayon, et que, par conséquent, étant plus nombreux, pour le moins aussi instruits et aussi saints, ils devraient l'emporter, et leur doctrine avoir la préférence sur celle de l'ignorant. Si l'on répond que l'autorité est la même de part et d'autre, ce qui n'est pas du tout évident, nous demanderions à Calvin et à Claude si au moins il n'y a pas doute, et, dans ce cas, ils seraient forcés d'avouer que le simple sentiment ne suffit pas *aux plus petits* pour discerner le bien ou le mal, et qu'il faut autre chose *pour rejeter les fausses doctrines qui intéressent le salut* (1).

considère en quel temps et pour quel sujet il a été assemblé, et quelles personnes y ont assisté ; après, que l'on examine le point principal, selon la règle de l'Écriture, de sorte que la définition du concile ait son poids et qu'elle soit comme un préjugé, mais qu'elle n'empêche pas l'examen. » Ainsi, en dernière analyse, c'est l'ignorant qui juge le concile.

— On sait que Bossuet soutint cette proposition devant M. Claude, qui la reconnut pour appartenir à son parti ; ce qui décida mademoiselle de Duras à abandonner une secte qui défendait une doctrine si contraire à la raison.

— Un seigneur protestant, abandonnant aussi cette secte, disait à ses anciens coreligionnaires : « Quoi ! dans les difficultés qui me retiennent l'esprit en suspens sur l'Eucharistie, je trouve l'Écriture qui favorise au moins autant les romains que vous, je m'en rapporterais plutôt au jugement de mon sellier et de mon maréchal qui sont de votre Eglise, qu'au jugement de Mgr. l'évêque d'Angoulême et de tant d'évêques et de docteurs ! » (*Confér. fam. contre les prot.*)

(1) Rousseau réfute victorieusement ce système dans sa Première

SEPTIÈME DIFFICULTÉ. — N'est-il pas constant que l'on s'est trompé souvent dans l'interprétation des Écritures? Les juifs ont-ils pris le véritable sens des prophéties qui regardent le Messie? Au lieu de le reconnaître dans Jésus-Christ, ne l'ont-ils pas vu dans une foule de personnages qui n'avaient d'autre titre que l'aveuglement ou l'ignorance de ce peuple? N'a-t-on pas compté 70 de ces imposteurs depuis Barcochébas jusqu'à Zabbathay-Zeri ? Voilà donc toute une nation qui, pendant plusieurs siècles, s'égare sur un point essentiel. Les gnostiques, les nestoriens, les ariens et les autres hérétiques qui ont été condamnés justement par l'Église, de l'aveu même des réformés, trouvaient tous leurs dogmes dans l'Écriture; ils en appelaient tous au texte sacré, et cependant ils se trompaient, ils professaient de monstrueuses erreurs. La parole de Dieu[1], interprétée par le sentiment particulier, n'est donc pas un moyen sûr d'arriver à la vérité.

Il suit de là, que la réforme ne peut plus parler de *ses articles fondamentaux*, dont, si souvent, elle a étourdi le monde. « Chacun peut les trouver clairement exprimés dans l'Écriture. » Mais il restera toujours cette difficulté de Locke, à laquelle on n'a point répondu : comme chaque individu a droit de les expliquer à sa manière, qui pro-

Lettre de la Montagne : « Nous pouvons nous tromper dans nos idées, mais aussi vous pouvez vous tromper dans les vôtres; pourquoi ne le pourriez-vous pas, étant hommes? Vous pouvez avoir autant de bonne foi que nous, mais vous ne sauriez en avoir davantage; vous pouvez être éclairés, mais vous n'êtes pas infaillibles. Qui jugera donc entre les deux partis? Sera-ce vous? cela n'est pas juste; bien moins encore nous, qui nous défions si fort de nous-mêmes. »

noncera ? Cette difficulté a souvent été proposée par les protestants. « Qui pourra décider, au consentement de tous, dit un calviniste, quels sont les dogmes nécessaires au salut et qui y suffisent précisément, je le prendrai pour un grand prophète (1). » Un autre calviniste, l'auteur des *Remarques sur la réunion du Christianisme*, soutient que « découvrir ce qui est fondamental a été, jusqu'ici, une difficulté insurmontable ; » car, ajoute Locke, « les catholiques romains en expliqueront quelques-uns d'une manière, et les réformés d'une autre ; les remontrants leur donneront un sens tout différent de celui que leur donnent les contra-remontrants, et les trinitaires et les unitaires déclareront, selon toutes les apparences, qu'ils ne sauraient convenir sur l'explication de quelques-uns de ces articles.» Cette difficulté est, ce me semble, assez importante. Cependant notre docteur n'a pas daigné y répondre la moindre chose dans sa dernière réplique. C'est pourtant ce qu'il ne peut se dispenser de faire ; et cela, par la raison qu'il y aura autant d'articles fondamentaux, qu'il y aura de différents interprètes. C'est pourquoi, s'il ne peut nous faire voir que c'est à lui seul qu'appartient le droit d'être l'interprète des points fondamentaux, tout le bruit qu'il fait sur les articles fondamentaux est inutile ; car un autre interprète, dont l'autorité est aussi bien fondée que la sienne, proposera d'autres articles tout différents; et après ce beau combat, serons-nous plus en état de juger quels sont les vrais points fondamentaux qu'on doit croire pour devenir chrétien ? Sur quoi, je vous prie de considérer combien de

(1) Arnald. Polemborg, *in præst. viv. epist.*

divisions dans l'Église, et de persécutions sanglantes parmi les chrétiens, à cause de cette licence, d'opposer ainsi Christianisme à Christianisme, par la multiplication des points fondamentaux rendus nécessaires par l'infaillibilité de tant de systèmes contraires. Quant à notre docteur, il ne lui manque, pour donner du poids à son zèle, que le pouvoir de faire recevoir son système pour le seul Christianisme ; car il a déjà trouvé le symbole des apôtres défectueux. Il est aussi infaillible que le pape ; quelque autre docteur est aussi infaillible que lui ; et lorsque les hommes entreprennent, une fois, d'ajouter quelque chose aux conditions de l'Évangile, ils manquent rarement d'ardeur pour faire recevoir les opinions qu'ils ont inventées (1). »

Nous avons trouvé dans Calvin et Bèze la réponse à la difficulté de Locke ; écoutez bien : Ochin avait dit qu'il ne voyait pas la Trinité dans l'Écriture, ni le Saint-Esprit ; Calvin et Bèze le ramenant alors à l'autorité : « Par là, lui disent-ils, est repoussée l'arrogance d'aucuns insensés qui se vantent de n'avoir besoin des docteurs, parce que la lecture est suffisante ; qui ne tiendra compte de l'aide de la vive voix, et se contentera de l'Ecriture morte, sentira quel mal c'est de mépriser le moyen ordonné de Dieu et de Jésus-Christ pour apprendre. » C'est bien dit ; mais devant cette décision, qui est grave, comme on voit, que devient l'*Institution*, la merveille de la réforme ? que devient le *Système de l'Église* ?

HUITIÈME DIFFICULTÉ. — Le *criterium* de la réforme

(1) *Christian. raison.* t. II, p. 188 et 189.

a conduit quelquefois les protestants qui l'ont pris pour guide, à des interprétations étranges ; lorsqu'on y pense, on a bien de la peine à croire à son infaillibilité. Wiclef, Luther, Mélanchton, Calvin, Bèze et les autres réformateurs ont appris de lui qu'il n'y avait point de liberté dans l'homme, afin de bannir le péché du monde, ou qu'il n'y eût de coupable que Dieu ; que la trahison de Judas est aussi bien l'œuvre de Dieu que la conversion de saint Paul (1) ; qu'une prostituée est aussi agréable à Dieu qu'une religieuse dans un couvent (2) ; que Dieu est véritablement injuste (3) ; que les œuvres des plus grands saints sont des péchés mortels (4) ; qu'il nous est impossible de perdre le ciel (5) ; que la justice et la sanctification des enfants des

(1) Cheminesius, *De la Cause du Péché*, c. VIII.

(2) Voici les paroles de Luther : « Les femmes perdues sont plus agréables à Dieu que les filles qui vivent dans les monastères ; et une femme grosse, même d'un bâtard, peut se glorifier que ses œuvres sont agréables à Dieu, parce qu'elle porte un fruit qui est l'ouvrage de ses mains, et parce qu'elle a cette parole de Dieu : *Croissez et multipliez*, qui autorise son action. » (*Wittemb. Opera*, t. V, f. 125.)

(3) « En damnant les hommes, Dieu ne considère pas leurs mérites ; il damne des innocents, il répand sa colère et sa sévérité sur ceux qui ne l'ont pas mérité. » (Luther, *de servo Arbitrio.*)

(4) *Catéchisme, dimanche vingtième.* — Luther avait enseigné que « la foi sans les œuvres sauve l'homme. C'est le véritable Évangile et une inspiration que m'a donnée le Saint-Esprit ; l'empereur, le pape et tous les diables n'oseraient y toucher. » (*Wittemb. Opera*, t. VI, f. 160.) « Les âmes pieuses qui font le bien pour gagner le royaume des cieux, n'y parviendront non-seulement jamais, mais il faut même les compter pour impies, et il est plus urgent de se prémunir contre les bonnes œuvres que contre le péché. « (*Ibid.* t. VI, f. 475.)

(5) « Nous osons promettre que la vie éternelle est nôtre, et qu'elle ne peut nous manquer, non plus qu'à Jésus-Christ, et que

fidèles dans le sein de leurs mères ne se perdent jamais, jusqu'à la fin du monde; et que David, dans ses deux crimes, Salomon, dans ses idolâtries, et saint Pierre, dans son reniement, n'ont point perdu la justice.

Ce *criterium* a dit encore aux anabaptistes de mettre à mort les impies, de confisquer leurs biens, d'établir un nouveau monde composé des seuls justes; à Hermann, qu'il était le Messie et qu'il pouvait évangéliser le peuple en ces termes : Prêtres, magistrats, repentez-vous, votre rédemption approche; à un certain Nicolas, fondateur de la famille d'amour en Angleterre, que l'essence de la religion consistait dans l'amour divin, que la foi et le culte étaient inutiles, et qu'il était autorisé à rejeter les préceptes fondamentaux de la morale, afin que la grace pût abonder; au méthodiste Michel Hill, que l'adultère même et le meurtre ne nuisent point aux vrais enfants de Dieu, au contraire leur sont utiles. Mes péchés peuvent déplaire à Dieu, disait Michel, ma personne lui est toujours agréable; quand je pécherais plus que Manassès, je ne serais pas moins un enfant chéri de Dieu, parce qu'il me voit toujours en Christ. De là vient qu'au milieu des adultères et des meurtres, il peut m'adresser ces paroles : Tu es toute belle, ô mon amour, et il n'y a point de tache en toi... Quoique je blâme ceux qui disent : péchons, afin que la grace abonde en nous; cependant, après tout, l'adultère, l'inceste et le meurtre me rendront plus saint sur la terre et plus joyeux dans le ciel. » Enfin, c'est en se conformant au système

par nos péchés nous ne pouvons être damnés non plus que lui. » (*Institut.* l. IV, c. 17.)

protestant, qu'une femme, à Douvres, coupa la tête à son enfant, pour obéir au commandement que Dieu lui avait donné comme à Abraham.

Il nous serait facile de signaler bien d'autres découvertes faites par l'inspiration particulière, mais celles-là suffisent pour fixer l'homme de bonne foi. Il doit convenir que la réforme a très-bien fait de renvoyer tous les contradicteurs au Saint-Esprit; car si toutes ces inspirations étaient son œuvre, elle serait bien répréhensible, bien criminelle, et, comme nous l'avons dit, elle mériterait l'échafaud.

NEUVIÈME DIFFICULTÉ. — D'après les apôtres de la réforme, il est permis à chacun d'interpréter l'Écriture comme il l'entend. Mais n'est-ce pas proclamer la tolérance religieuse, légitimer toutes les erreurs, même l'athéisme, comme Jurieu et d'autres protestants en sont convenus? Et que direz-vous au déiste, à l'athée, quand ils prêcheront leur doctrine? rien, si vous êtes conséquent; car si vous vouliez vous élever contre eux l'Écriture à la main, ils s'élèveraient contre vous et vous diraient: Nous avons l'Écriture, et avec le secours de notre sentiment particulier et de notre rayon, nous avons fait notre système, comme vous avez fait le vôtre; respectez notre religion, si vous voulez que la vôtre soit respectée. « Ce qui était permis à Valentin, disait Tertullien, le sera aux valentiniens, et ce qui l'a été à Marcion, le sera de même aux marcionites; c'est-à-dire que chacun, selon son caprice, pourra changer de foi (1). »

(1) *Idem licuit valentinianis quod Valentino, idem marcionitis quod Marcioni de arbitrio suo fidem innovare.*

Melchior Canus disait aux premiers réformateurs : « Si l'on donne à chacun le droit d'expliquer à sa guise les saintes Écritures, je frémis d'avance des dangers qui menacent l'existence même de la religion ; car, si on livre une seule parole de ces écritures à la volonté humaine, bientôt elle s'emparera de la seconde, de la troisième, de toutes enfin, à la manière ordinaire des hommes qui se font une habitude de toutes choses. Si on permet au génie, au caprice de changer, de commenter l'Ecriture sainte, il n'y aura plus rien de stable ; et là où se trouvait jadis le sanctuaire de la sainte et pure vérité, on ne verra plus que le repaire honteux de toutes les erreurs, comme Vincent de Lérins l'avait déjà observé avec autant d'élégance que de vérité. »

Et ces erreurs, personne ne pourra les condamner. « Vous êtes protestant, dit Locke, vous trouvez dans l'Ecriture la transsubstantiation, l'ubiquité du corps de Jésus-Christ, la prédestination absolue ; vous êtes obligé d'y croire ; mais si je rejette ces doctrines, parce que je ne les trouve point dans l'Écriture, vous n'avez nul droit de m'attaquer, de me décrier, ni de me condamner comme maudit hérétique, dévoué au démon et à ses satellites. C'est là pour moi un vrai paradoxe (1). »

Luther n'est donc pas conséquent, il est injuste, lorsqu'il déclame avec tant de force et de colère contre ses disciples qui veulent faire quelques changements dans les dogmes et la discipline qu'il a établis. « De quel droit ? dit-il aux partisans de Zwingle, son disciple ; ils sont damnés eux-

(1) *Christian. raison.*

mêmes, ils entraînent les autres dans l'enfer. Les églises ne peuvent plus avoir communion avec eux, ni souffrir leurs blasphèmes (1). » Comment ose-t-il ajouter, en parlant de ces réformateurs, qui ne font que marcher dans la voie qu'il leur a ouverte, ou user du moyen qu'il leur a indiqué: « Satan règne tellement parmi eux, qu'ils ne peuvent plus dire que des mensonges (2)! » Évidemment Luther a tort; la justice demandait qu'il les laissât faire, qu'il respectât aussi le *sentiment*, le *rayon* d'autrui.

Aussi toutes ces colères et tous ces outrages n'aboutissaient à rien; il fallut subir les conséquences du principe. Les disciples qui venaient réformer après le maître, étaient dans leur droit, et l'on fit place à tous les fanatiques, à toutes les erreurs.

« Il est dit dans l'histoire de Cromwel qu'un soldat de son armée passa la Tamise pour se rendre à Londres; il portait avec lui une lanterne où brûlaient cinq chandelles. Arrivé sur le rivage, il appela hautement la multitude, et ouvrant sa lanterne, il prit une d'elles, souffla dessus et dit : Qu'ainsi meurent les dîmes! puis une seconde : Qu'ainsi meurent les parlements! puis une troisième et une quatrième, enfin la cinquième, et il cria : Qu'ainsi meure la Bible. Or, le peuple commençait à s'ameuter et à le maltraiter de paroles. Un des assistants dit au soldat: Où as-tu pris tout cela ? C'est la parole de Dieu, reprit le soldat, que je vous prêche. Luther a bien fait une religion nouvelle, Calvin a soufflé dessus; Calvin a fait une religion nouvelle,

(1) *Epist. ad Horrin.*
(2) *Epist. ad Jacob. prop. Brem.*

Cranmer, le grand archevêque, a soufflé sur tout cela; eh bien ! moi, à mon tour, je viens, au nom de la parole du Christ, balayer de mon souffle tout ce qui a été dit (1).»

DIXIÈME DIFFICULTÉ. — Si votre système est vrai, la société est perdue. En effet, si avec son interprétation individuelle un fanatique a vu qu'il devait s'emparer de la force publique, de l'autorité des magistrats, du trône; s'il arrive qu'un Cromwel (1), un Mahomet apparaissent avec leur voix inspirée qui a tant d'empire sur les populations, toujours faciles à s'émouvoir à la vue de tout ce qui est extraordinaire et nouveau; alors que ferez-vous? Et pourtant, on le sait, de pareils traits ne sont pas inconnus dans l'histoire de la réforme. On n'a pas oublié la révolte de Muncer, qui, prêchant également contre Luther et contre le Pape, contre les catholiques et les protestants, s'écriait: « Nous sommes tous frères, tous enfants d'un père commun, d'où viennent donc la pauvreté et la misère? Pourquoi gémirions-nous dans l'indigence, pourquoi serions-nous accablés de maux, tandis que les grands nagent dans

(1) *Vie de Luther*, t. II, p. 180.

(2) Un parlement illégalement convoqué par Cromwel avait proclamé sa vocation suprême : « Au ton dont nous avons parlé, dit-il, on peut voir que l'Esprit de Dieu est en nous. » Les rangs de l'armée étaient remplis de voyants, de prophètes, de prédicateurs; les officiers prêchaient les soldats; en allant au combat, on chantait des hymnes fanatiques; enfin la royauté était devenue si odieuse à ces républicains inspirés, qu'ils avaient voulu introduire la république jusque dans le ciel; dans le symbole, ils ne disaient plus « *que votre royaume* », mais « *que votre république nous arrive.* » (*Symbol.* t. II, p. 287.)

l'abondance? Rendez-nous, riches du siècle, avares usurpateurs, rendez-nous des biens que vous retenez dans l'injustice !... A la naissance de la religion n'a-t-on pas vu les apôtres n'avoir égard qu'au besoin de chaque fidèle, dans la répartition de l'argent qu'on apportait à leurs pieds? Ne verrons-nous jamais naître ces temps heureux?... Le Tout-Puissant attend des peuples qu'ils détruisent la tyrannie des magistrats, qu'ils redemandent la liberté, les armes à la main, qu'ils refusent les tributs et qu'ils mettent leurs biens en commun. C'est à mes pieds qu'on doit les apporter, comme on les entassait autrefois aux pieds des apôtres (1).»

On n'a pas oublié Jean de Leyde, qui courait dans les rues en disant: « le roi de Sion vient. » Puis il déclare, d'un ton prophétique, que le Seigneur lui a commandé d'établir douze juges sur Israël; se croyant bien affermi, il fait dire aux juges par un prophète: « Voici ce qu'annonce le Seigneur Dieu, l'Éternel: Comme autrefois, j'établis Saül roi d'Israël, et après lui David, bien qu'il ne fût qu'un simple berger, de même j'établis aujourd'hui Berold (c'est le vrai nom de Jean de Leyde) mon prophète, roi de Sion. » Bientôt vint un autre Samuel, et présentant une épée à Jean: « Dieu t'établit roi, non-seulement sur Sion, mais sur toute la terre. » Le nouveau David signala son règne par des indignités et des atrocités incroyables; les catholiques furent massacrés, ou subirent des tourments raffinés. On voit encore suspendues à la tour de la cathédrale de Munster, les cages en fer dans lesquelles ils étaient brûlés à petit feu (2).

(1) Cotibi, *Hist. des Anab.* l. x.
(2) *Symbol.* t. II, p. 177.

C'était aussi pour obéir à l'esprit, que Jean Bockler déclara que Dieu lui avait fait présent d'Amsterdam et de plusieurs autres villes. Il envoya, en conséquence, pour en prendre possession, quelques-uns de ses disciples qui, sans doute encore pour obéir à l'esprit, parcoururent les rues dans un état de nudité complète, en criant : Malheur à Babylone, malheur aux impies (1) !

On connaît Venner et les hommes de la 5e *monarchie.* Poussés par l'inspiration, ils se précipitaient hors du lieu de leurs assemblées, déclarant qu'ils ne reconnaissaient d'autre souverain que le Seigneur Jésus, et qu'ils ne mettraient l'épée dans le fourreau qu'après avoir fait de Babylone, c'est-à-dire, de la monarchie, un objet de risée et d'exécration, non-seulement en Angleterre, mais dans les pays étrangers.

La doctrine des quakers, toute d'inspiration et d'amour, a produit toute espèce d'extravagances et de crimes. Comme tout individu a son sentiment particulier et a droit de se faire croire, un quaker vint, l'épée à la main, à la porte du parlement, et blessa plusieurs personnes, disant que le Saint-Esprit lui avait inspiré de tuer tous ceux qui siégeaient dans cette chambre (2).

ONZIÈME DIFFICULTÉ, et celle-ci répond à tout. — La voie d'examen est expressément défendue par la réforme, comme un principe de destruction. Il est dit dans le synode de Charenton : « que s'il était permis à tous et à chacun

(1) Brandt, *Hist. abrég. de la Réf.* t. I, p. 49.
(2) *Notes de Mosheim*, t. v, p. 470.

de s'en tenir à des interprétations particulières, il y aurait autant de religions que de paroisses. » Zwingle et Calvin sont de cet avis et en donnent les mêmes raisons : « Si nous permettions, dit Zwingle, à tout homme à tête chaude et à esprit tracassier de répandre en public les folles élucubrations de son cerveau, de faire des disciples, d'instituer une secte, nous verrions les sectes et les factions pulluler dans cette Eglise du Christ, qui n'a conquis l'unité qu'après de si grands travaux et de si constantes luttes. Il est donc nécessaire, en cette occasion, de consulter l'Eglise et de ne pas écouter la passion et les préjugés. L'intelligence de l'Ecriture n'appartient ni à vous ni à moi, mais à l'Eglise ; à elle les clés et la puissance des clés (1). »

Calvin ne s'est pas expliqué moins clairement contre l'inspiration particulière : « Vray est qu'il est bon et expéditif d'obvier à la légèreté des esprits phantastiques qui se permettent trop de licence, de fermer aussi la porte à toutes curiosités et doctrines nouvelles ; mais le moyen y est bon et propre tel que Dieu nous le montre : c'est, 1° qu'il y aye *sonme resoulve de la doctrine que tous doibvent prescher,* laquelle tous prélats et curés jurent de suyvre, et que nul ne soit reçu à charge ecclésiastique qui ne promette de garder telle union ; après, *qu'il y aye un formulaire commun d'instructions* pour les petits enfants et les rudes du peuple, qui soit pour leur rendre la bonne doctrine familière ; ensuite qu'ils la puissent discerner d'avec les mensonges et corruptions qu'on pourrait introduire au contraire. Croyez que *jamais l'église de Dieu ne se conservera sans*

(1) *De Baptismo*, p. 72.

catéchisme. Si vous désirez de *bastir ung édifice de longue durée et qui ne s'en aille point tost en décadence, faites que les enfants soient introduits en un bon catéchisme...* qui servira à deux usages, à savoir, d'introduction à tout le peuple, pour tous profiter à ce qu'on prêchera, et aussi pour *discerner si quelque présomptueux avançait d'étranges doctrines...* Tiercement, pour couper la bresche à toute curiosité et invention nouvelle de ceux qui ne cherchent qu'à extravaguer (1). »

A la bonne heure ! Voilà qui nous tranquillise sur le sort des ignorants et des *pauvres âmes* qui ne savent pas l'hébreu ; il leur suffit d'un catéchisme, ou, comme dit Luther, *de la confession d'Augsbourg, pour être sauvés, quand même on ne serait éclairé qu'un peu tard.* » Mais quelle palinodie ! Comme ce pauvre protestantisme est embarrassé ! Locke, n'avait-il pas raison de lui dire : « Je voudrais qu'on considérât quel nom mérite cette momerie de recommander aux hommes l'Ecriture sainte, si, lorsqu'ils viennent à la lire, ils sont obligés de l'entendre justement dans le sens que lui donne celui qui prétend être leur docteur et leur maître ? S'ils trouvent quelque chose qui les conduise à des opinions que ces prétendus maîtres n'approuvent pas, quelque chose qui semble introduire ou ébranler les doctrines reçues, ils se rendent suspects par cela même qu'ils proposent leurs doutes. Dès lors, qu'ils raisonnent sur ces choses, ou qu'ils refusent d'acquiescer à tout ce que leur disent ces docteurs, on les regarde comme des gens qui manquent de respect et de déférence pour

(1) *Opusc de. Calv.* p. 200.

leurs guides spirituels. On flattait leur réputation, et les censures suivent de près les mauvais bruits qu'on fait courir contre eux ; et si, continuant de suivre leurs propres lumières, ils s'attachent à ce qu'ils croient que l'Ecriture même leur enseigne, ils sont chassés de l'Eglise et livrés à satan... Ainsi certaines gens s'attribuent le pouvoir de faire un catéchisme, un Christianisme à leur mode... Voilà comment des systèmes de théologiens, inventions de l'esprit humain, sont changés en autant d'évangiles ; de sorte que rien ne se trouve véritable dans chaque secte, que ce qui peut être adapté avec ces systèmes ; et par ce moyen, l'Ecriture n'est plus que comme un nez de cire, qu'on tourne et qu'on plie jusqu'à ce qu'elle cadre justement avec l'orthodoxie opposée des différentes sociétés ; par ce moyen, le peuple n'est jamais renvoyé à l'Ecriture, cette vraie source de lumière, que les yeux bandés. On leur met un voile sur la tête, et on leur ordonne après cela de lire la Bible (1). »

Nous n'entrons pas, pour le moment, dans de plus grands détails sur le système protestant. Il n'est pas le vrai moyen de connaître la vérité, puisqu'on n'arrive par là qu'au doute, à des erreurs monstrueuses, à des crimes énormes, à la ruine de la religion, à la mort de la société. Il est d'ailleurs proscrit par les premiers réformateurs et absolument défendu par les synodes, comme destructeur de l'Eglise du Christ. L'homme de bonne foi, qui cherche la vérité, devra donc employer d'autres moyens pour la trouver.

(1) *Christian. raison.*

CHAPITRE III.

LE PROTESTANTISME RÉUNISSANT TOUS LES CARACTÈRES DE L'ERREUR, EST-CE BIEN A LUI QUE L'HOMME DE BONNE FOI DOIT DEMANDER LA VÉRITÉ?

Nous venons de prouver que l'interprétation particulière est un système insensé, criminel ; donc le protestantisme, qui le défend, ne vient pas de Dieu, donc il n'est qu'une erreur. Pour les moins attentifs cela devrait suffire ; mais afin de rendre l'erreur plus manifeste et la faire toucher au doigt, nous ajouterons cette question : Une religion qui est toute nouvelle, qui rougit de son origine, qui déprave ceux qui l'écoutent, qui emploie la violence pour se propager, qui ne laisse après elle que l'anarchie, qui a fait le malheur des peuples qui l'ont accueillie, cette religion est-elle la vérité ? Or nous disons que c'est là le protestantisme.

« Nous n'avons pas encore trois siècles de notre existence (1). » C'est en 1775, à la face de toute l'Europe, que

(1) *Mémoire des Calvinistes de France, adressé à Louis XVI, pour obtenir l'état civil.*

les réformés de France faisaient cette déclaration ; leur religion remonte donc jusqu'à Luther et Calvin, ses premiers apôtres. Mais parler de ses fondateurs, quels qu'ils soient, (nous n'examinons pas encore ceux du protestantisme), c'est montrer un commencement ; or la vérité ne commence pas : elle était, elle est, elle sera. « La vérité, dit Tertullien, a existé dès le commencement, et l'erreur n'est venue qu'après. Dieu sème d'abord le bon grain, et le diable ennemi vient ensuite y mêler de l'ivraie. Cette parabole désigne manifestement des doctrines opposées. La parole de Dieu, dans le même chapitre, est appelée la semence ; il suffit donc de faire attention à l'ordre des temps, pour conclure que ce qui a été enseigné le premier, est le vrai et divin ; et que ce qui a été ajouté depuis, est faux et étranger. Voilà ce qui confondra à jamais toutes les hérésies modernes, dont aucune ne saurait se répondre à elle-même d'avoir la vérité de son côté (1). »

Et en effet, ce serait une prétention singulière de vouloir s'appeler religion véritable, et apporter, en même temps l'extrait de sa naissance, comme l'on pourra bientôt fournir celui de sa mort. Quoi ! vous êtes d'hier ; il y a deux jours que vous n'étiez pas, et vous vous appelez *vérité* ! Jusqu'à vous donc il n'y avait pas eu de vérité ! Laissez là ces prétentions ; votre nouveauté est un fait terrible, et nous n'avons pas besoin de votre mort pour vous juger. Fussiez-vous puissante, eussiez-vous des siècles de durée, vous n'êtes qu'une erreur. Effacez ce mot : *nouveauté*, de votre front, si vous pouvez ; écrivez-y : *per-*

(1) *Præs.* c. XXXI.

pétuité, si vous l'osez, ou si on vous laisse faire ; sinon, retirez-vous et laissez régner la vérité. Ainsi ont parlé tous les apologistes de la religion véritable; et l'on sait que c'est l'arrêt de mort de toutes les hérésies, comme la confusion de tous les hérésiarques. La vérité est de tous les temps, donc vous n'êtes pas la vérité (1).

Cependant, il est dans la réforme, comme dans toutes les sectes, des hommes qui ne sont jamais embarrassés. Convaincus que la nouveauté, en fait de doctrine, est quelque chose d'insoutenable, certains protestants ont cherché des ancêtres, et ils en ont trouvé ; nous demandons qu'on les connaisse, afin qu'ils soient appréciés, et que l'on sache s'il y a de la gloire ou de la honte dans une pareille parenté. Vous trouvez parmi les devanciers qu'ils réclament, Jean Hus, avec sa doctrine ennemie de tout pouvoir, et par conséquent subversive de la société ; Wiclef, qui déclare qu'on n'est plus rien quand on a perdu la grace, ni roi, ni magistrat, ni prêtre, ni pasteur; Bérenger, bien qu'il condamne la réforme sur tous les points, excepté sur la présence réelle qu'il nie ; Claude de Turin, quoique arien ; les iconoclastes, qui remplirent le monde de sédi-

(1) Cette réflexion qui apporte la conviction avec elle, s'est présentée aux bons esprits de tous les siècles. « Les Athéniens, dit Cicéron, dans son *Traité des Lois*, l. II, ayant demandé à l'oracle d'Apollon quelle était la religion à laquelle ils devaient particulièrement s'attacher, l'oracle répondit : *A celle de leurs pères*. Mais étant revenus le consulter, alléguant que leurs pères avaient varié, et faisant de nouvelles instances pour savoir à quoi ils devaient s'en tenir, il leur répondit : *A la meilleure*. Et certes, ajoute Cicéron, en fait de religion, il faut croire que la meilleure est en effet la plus ancienne et la plus proche de Dieu. »

tions et de ruines ; les manichéens avec toutes leurs infamies ; Aërius, parce qu'il ne voulait pas qu'on priât pour les morts ; Vigilance, opposé au culte des reliques et à l'invocation des saints ; et Simon le magicien, qui voulait acheter à prix d'argent les dons de Dieu, et que saint Pierre livra à satan.

Voilà les ancêtres du protestantisme. Cette liste n'est-elle pas bien honorable ? Ces hommes ne sont-ils pas bien capables de faire honneur, d'ennoblir la cause qu'ils défendent ? Nous ne disons pas tout ce qu'il y a d'odieux, de coupable dans leurs personnes, de répréhensible dans leur doctrine, condamnée souvent par les protestants eux-mêmes ; nous voulons prouver seulement que cette liste flétrit la réforme sans améliorer sa cause.

Il faut noter d'abord que tous ces hérétiques dont on ne craint pas de se prévaloir, et qui tous ont été condamnés, comme les protestants, à la vue et à l'approbation du monde entier, ces hérétiques avaient la même tache que Luther et que Calvin ; ils étaient sans précédents, sans aïeux, portant avec eux la date précise de leur naissance. Or, voyez comme les saints docteurs triomphent de cette nouveauté, qu'ils ne manquent pas de mettre en opposition avec l'ancienneté de l'Église catholique : « Quand l'Eglise jugeait, quand elle instruisait, où étaient les hérésies ? où était alors Marcion, demande Tertullien, ce pilote du Pont-Euxin, ce stoïcien zélé ? où était Valentin le platonicien ? car il est constant qu'ils vivaient, il n'y a pas long-temps, sous Antonin, et qu'ils professèrent la doctrine catholique dans l'Eglise romaine, sous le pontificat de saint Eleuthère, jusqu'à ce que leur caractère inquiet et leurs opinions, qui

séduisaient les fidèles, les fissent chasser de l'Église par deux fois l'un et l'autre, et Marcion même avec deux cents sesterces qu'il avait apportés. Depuis ce moment, ils répandirent plus que jamais le venin de leurs hérésies (1).

La réforme nuit à sa cause en allant chercher des hérétiques qui sont entachés du même vice, qui ont besoin d'établir d'abord pour eux-mêmes l'ancienneté, avant de prouver celle de ceux qui les invoquent. Recourir à de pareils témoignages, c'est montrer à tout le monde que l'on manque de moyens de défense.

Aussi, s'il faut en croire certains protestants, la réforme ne leur donne pas une grande valeur. Un de ses écrivains parlait dernièrement, en ces termes, à ceux qui avaient encore la prétention de s'appuyer de semblables autorités :

« Quoi ! dans les anciens temps quelques hérésiarques, dont la voix a été bientôt étouffée sous la grande voix de l'Eglise : un Marcion, un Arius, un Pélage ! Dans les temps modernes, un Socin ; et plus tard quelques autres docteurs qui ont fondé de petites sectes, chétives, impuissantes, inertes, honteuses d'elles-mêmes, se réfugiant dans la science comme dans une forteresse, parce qu'ils ne pouvaient se soutenir par la piété ! Quoi ! des débris arrachés à nos vieilles Églises, qui ont été se précipitant et se perdant, chaque jour, dans le vaste gouffre de l'indifférence du siècle ! Quoi ! ces hommes sans passé comme sans avenir, ces unitaires, ces universalistes, sans force par le nombre, comme sans puissance par la foi ; ces novateurs

(1) *Præs.* c. XXX.

qui n'ont pas même pu s'entendre pour composer un symbole; et qui, dans leurs profondes dissensions, n'en ont pas établi d'autre que celui de n'en avoir aucun ! Quoi ! ils viendront se placer en face de toutes les Églises, en face des dix-huit siècles du Christianisme, et diront que leur témoignage a le même poids (1) ! »

Nous remercions la réforme ; Tertullien ne disait pas mieux ; mais ce n'est point assez, il faut qu'elle soit conséquente ; et puisqu'elle convient qu'elle est sans aïeux, à moins qu'elle n'aille se rattacher à des gens flétris, lesquels ne peuvent que déshonorer sa cause, il est nécessaire qu'elle avoue sa nouveauté, et par conséquent elle n'est qu'une erreur.

Mais passons sur cette date malheureuse, qui au reste a décidé la question. Considérons l'origine de la réforme en elle-même, et voyons si les protestants doivent s'en glorifier ou en rougir. Les faits vont répondre. Je sais qu'il est des hommes qui n'aiment pas qu'on leur parle de l'histoire, parce qu'elle conserve certains monuments qui les blessent, qui les condamnent sans pitié. Les protestants sont de ce nombre ; ils voient tant de honte dans les commencements de leur religion, qu'ils détournent la tête pour ne pas voir leurs premiers apôtres ; parce que, nous le savons, ils les méprisent alors, s'ils ne les maudissent pas.

(1) *L'Espérance.*— A quoi donc pense la réforme en parlant ainsi? N'est-ce pas à elle que s'adressent ces terribles questions? N'est-ce pas là sa nouveauté? son petit nombre? son isolement? ses prétentions si déplacées? en un mot, toutes ses misères? Il ne manquait à ce tableau que sa signature et son compliment à M. de Felice.

Cependant c'est une voix terrible contre une religion, lorsqu'on la voit vicieuse, criminelle à son berceau ; lorsqu'on n'ose avouer ceux qui nous l'ont prêchée ; il est bien à craindre qu'elle ne soit pas la vérité. Car Dieu se doit à lui-même de revêtir ses envoyés de qualités qui inspirent quelque confiance, de leur donner ces vertus éclatantes qui frappent les peuples, les attirent, les convertissent, au lieu de laisser voir en eux des vices, des scandales qui ne sont propres qu'à les retenir dans l'erreur et qu'à exposer par là leur salut. On voit que, dans ce cas, les peuples qui fermeraient les yeux à la vérité auraient une excuse auprès de Dieu, et seraient autorisés à lui dire qu'ils n'ont pu reconnaître sa mission dans de tels apôtres, et que c'est lui qui les a trompés (1).

Voyons donc les premiers réformateurs ; et par quelques traits de leur vie, que l'on juge s'ils pouvaient être reconnus pour les apôtres de la vérité. A Dieu ne plaise ! que nous disions tout ce que les écrits du temps nous révèlent ; tout ce qu'ils nous ont conservé de flétrissant pour des hommes, que des écrivains de nos jours appellent *grands,* sans doute parce que s'il y a la grandeur des vertus et des services, il y a aussi la grandeur des

(1) Les protestants croient répondre quelque chose en disant : Il s'agit bien de cela aujourd'hui ! Laissez les hommes et prenez les résultats. — On voit que les hommes font beaucoup à la question, et que nous ne pouvons les laisser. S'ils sont mauvais, vils, indignes de la mission qu'ils s'attribuent, Dieu certainement ne la leur a pas donnée, et les premiers réformateurs n'ont été que les apôtres du mensonge. Quant aux *résultats*, nous verrons plus loin.

crimes et des calamités. Nous les jugerons d'après eux-mêmes *ces grands hommes,* d'après la justice qu'ils se sont rendue mutuellement ; ils se connaissaient bien ; il faut les supposer justes ; nous les verrons donc appréciés à leur valeur.

S'il faut en croire Calvin, « Luther était fort vicieux ; plût à Dieu qu'il eût songé davantage à reconnaître ses vices (1). » « On ne peut plus supporter ses emportements; l'amour-propre ne lui permet pas de reconnaître ses défauts (2). » Entendez Luther dans sa colère : « J'ai le Pape en tête, j'ai à dos les sacramentaires et les anabaptistes; mais je marcherai moi seul contre tous, je les défierai tous au combat, je les foulerai aux pieds (3). « De quelle manie, disait encore Calvin à Mélanchton, de quelle manie foudroyante est donc malade votre Périclès? Avec tous ces tumultes de paroles, qu'a-t-il fait penser ? qu'il joue un véritable jeu de fou furieux... Ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'il ne se trouve personne pour réprimer, ou seulement pour calmer cette fougue insolente (4). » Il fallait que tout ce qui l'entourait pliât, que tout fût victime. Mélanchton peint ses souffrances auprès de lui d'un seul mot : « Je suis en servitude comme dans l'antre d'un cyclope ; car je ne puis vous déguiser mes sentiments, et je pense souvent à m'enfuir (5). » Erasme déplore « que dans sa vieillesse, et malgré toute sa douceur, il soit condamné

(1) Schlussenb. *Theol. cal.* t. II, p. 126.
(2) *Epist. ad Bulling.*
(3) *Aug.* t. II, p. 498.
(4) *Ad Bucer.*
(5) *Epist.* l. IV, p. 255.

à combattre contre cette bête farouche, ce sanglier furieux. » « Cet homme est absolument furieux, disait Hospinien, *il ne cesse de combattre la vérité contre toute justice, même contre le cri de sa conscience* (1). »

Souvent la chaire retentissait de discours les plus capables de déshonorer Luther et son évangile. Nous ne citerons que ces paroles inspirées par des délibérations qui lui déplaisaient : « Au reste, si vous continuez à faire les choses par ces communes délibérations, je me dédirai sans hésiter de tout ce que j'ai écrit ou enseigné ; j'en ferai ma rétractation et je vous laisserai là, tenez-le-vous pour bien dit, une bonne fois ; et, après tout, quel mal vous fera la messe papale ? » Quelle conviction dans cet apôtre ! quelle singulière manière de recommander son évangile !

L'humilité de Luther égalait sa douceur. Œcolampade soutient « qu'il était enflé d'orgueil, d'arrogance, et séduit par satan. » Peu savant, il avait une idée folle de sa science : « Fort de mon savoir, disait-il, il n'est ni empereur, ni roi, ni diable à qui je voulusse céder, non pas même à satan (2). »

(1) Luther écrivait à Spalatin : « Qu'on ne me parle plus de mes emportements. Voyez, tout ce qu'on fait dans notre siècle avec calme s'évanouit et tombe. » Puis, parlant de ses contradicteurs : « Je veux bien leur pardonner pour le moment ; qu'on leur écrive donc de se taire et de ne rien faire contre Luther. Qu'ils prennent garde à eux : ils croient éviter la grêle, ils mourront sous une avalanche de neige. Quels imbéciles que vos docteurs de Misnie et de Leipsick ! est-ce qu'on leur a enlevé le sens commun ? Jamais je n'ai eu de semblables adversaires ; quels niais ! » (Février 1520.)

(2) On sait comment il était devenu si savant : c'est parce qu'il avait le diable attaché au cou...... Lui-même nous le dit. Comme Zwingle, Bucer, OEcolampade ne l'avaient point là, *ils n'étaient que de tristes théologiens.* (*In Coll. franc.* f. 158.)

Il fallait bien se garder de trouver quelquefois cette science en défaut, ou peu de fidélité dans ses interprétations des livres saints; alors c'était des torrents d'injures grossières: « Vous êtes fort ému, dit-il à Cochlée, de ce que je dis que nous sommes justifiés par la seule foi; bien que ce mot *seule* ne se trouve pas dans le texte de saint Paul aux romains, c. III, v. 18, cependant, si un papiste s'en scandalise, je dis qu'un papiste et un âne c'est une même chose; la seule raison que j'ai à rendre est qu'ainsi je le veux, qu'ainsi je le commande; *que ma volonté serve de raison.* »

Nous ne parlerons pas de ses mœurs; elles étaient assez connues, puisqu'en Allemagne lorsqu'on se livrait à une vie licencieuse, on avait coutume de dire: « *Hodie Lutheranicè vivimus*, nous vivons à la Luther (1). » Au reste, sur ce point, cet homme avouait tout, il se rendait même justice; car Mélanchton nous apprend « qu'il aurait désiré qu'on l'éloignât du ministère de la prédication (2). »

(1) Marguerten, *Traité de l'Eglise*, p. 22. — Si l'on voulait connaître Luther plus à fond, il faudrait lire ses *Propos de Table*, son sermon *du Mariage*, sa *Vie* par Audin; on verrait combien il était dépravé. Nous ne pouvons nous dispenser de rappeler qu'il valait un peu mieux avant la réforme, car il dit, t. v, c. I *ad Galat.*: « Qu'étant catholique il avait passé sa vie en austérités, en veilles, en jeûnes, en oraisons, avec pauvreté, chasteté et obéissance. »

Quand il était catholique, il ne savait pas cette belle prière que la réforme lui apprit plus tard et que l'on trouve à la fin d'une bible conservée au Vatican: « Mon Dieu! par votre bonté, pourvoyez-nous d'habits, de chapeaux, de capotes et de manteaux; de veaux bien gras, de cabris, de bœufs, de moutons et de génisses; de beaucoup de femmes et de peu d'enfants; bien boire et bien manger, c'est le moyen de ne pas s'ennuyer. » (*Dict. de Fell.* art. *Luther.*) Cette prière est en allemand et écrite de la main de Luther.

(2) *Sleid.* l. II, an 1520.

Calvin vaut-il mieux que son précurseur ? Plus dissimulé, plus artificieux, se piquant de modestie, de modération, le réformateur genevois n'avait pas moins d'orgueil, d'emportement, de colère. Luther fut apostat, à cause d'un orgueil froissé ; et Calvin, parce qu'on ne voulut pas le préférer, lui petit-fils d'un batelier, au neveu d'un connétable de France (1). Tout le reste de sa vie est empreint de ce caractère : il faut que tout tremble devant lui ; qu'il ne voie que des esclaves ; malheur à ceux qui osent le contredire, c'est alors toute la colère de Luther.

Westphale ose douter de ses talents, et le traiter de déclamateur ; il ose lui dire : « Je pourrais montrer telles pages où tu as enfermé plus de trente mensonges, et autant d'atroces injures. Chaque mot est imprégné de poison ; ce sont là, au reste, comme tout le monde sait, les ornements de ton style. » Calvin répond : « Il a beau faire, jamais il ne le persuadera à personne. L'univers sait avec quelle force je presse un argument, avec quelle précision je sais écrire. » Puis, s'adressant à son audacieux critique, il lui adresse ces mots : « Ton école n'est qu'une grande école de pourceaux ; m'entends-tu, chien ? m'entends-tu frénétique ? m'entends-tu, grosse bête (2) ? »

Les saints ont toujours aimé qu'on les avertît de leurs défauts, Calvin insulte ses meilleurs amis qui ont la charité de l'avertir de ses blasphèmes. « Vous faites Dieu auteur du mal, » lui dit son ami Chatillon. « Jamais homme, lui répond Calvin profondément blessé, n'a porté plus loin

(1) *Dict. de Fell.* art. *Luther.*
(2) *Opusc.* 838.

l'orgueil, la perfidie, l'inhumanité. Qui ne te connaît point pour imposteur, pour un bouffon, d'une impudence cynique, et toujours prêt à aboyer contre la piété, n'est fait pour juger de rien. » A la fin de sa réponse, il dit : « Que le dieu satan t'apaise, ainsi soit-il ! » Nul ne pourra avoir une foi différente de la sienne, sans en être puni ; la cène des luthériens sera pour lui une cène de cyclopes, où l'on voit une barbarie digne des scythes ; si le diable pousse les papistes, il a fasciné les luthériens. Il ne veut pas comprendre pourquoi ils s'attachent à lui plus violemment qu'à tous les autres, si ce n'est que satan, dont ils sont les vils esclaves, les anime d'autant plus contre lui, qu'il voit ses travaux plus utiles que le leur au bien de l'Eglise. »

Il faut que cet homme haïsse, tourmente, déchire tout ce qu'il peut atteindre : Caroli est « un chien enragé ; Luther, une méchante femme qui ferait mieux de se corriger de ses défauts que de blasphémer ; Mélanchton, un couard ; Osiandre, un séducteur, une bête sauvage ; Angilaud, ministre à Montbelliard, un orgueilleux et un emporté ; Cumulus, un homme de néant ; Memnon, un manichéen. » Aussi Bucer lui reprochait-il de fatiguer tous ceux qu'il connaissait ; et l'on disait publiquement à Genève, « qu'il vaudrait mieux l'enfer avec Bèze, que le paradis avec Calvin. »

Cependant cette âme, que la haine domine, s'épanouit quelquefois : que la réforme vienne présenter à Calvin les apostats qu'elle a faits parmi les catholiques, et surtout les richesses qu'elle leur a volées, tout joyeux, alors, il entonne en riant le cantique d'actions de graces : « Les peuples accourent de toutes parts, grands fruits, maintes

richesses !... Et si les papistes disputent la vérité de notre religion, ils ne pourront lui disputer la richesse.... Ne négligez nullement l'agrandissement de vos moyens, ajoute Calvin à M. de Poët ; viendra un temps où vous seul n'aurez rien acquis en ces nouveaux changements. Il faut que chacun songe à ses intérêts ; moi seul ai négligé le mien, dont j'ai grande repentance (1). Vous, au contraire, qui laissez vaillante lignée, bien disposée à soutenir le petit troupeau, ne les laissez pas sans moyens grands et puissants, sans lesquels bonne volonté serait inutile. »

Ce langage est tout-à-fait apostolique ! Ce qui suit ne l'est pas moins : « Que le roi fasse ses processions tant qu'il voudra, il ne pourra empêcher les progrès de notre foi ; ses harangues en public ne feront que émouvoir peuples, déjà trop portés au soulèvement... Ne faites faute de défaire le pays de ces zélés faquins, qui exhortent les peuples par leurs discours à se roidir contre nous, noircissent notre conduite, et veulent passer pour révérer notre croyance ; pareils monstres doivent être étouffés, comme fis ici en l'exécution de Michel Servet, espagnol. A l'avenir ne pense pas, que personne s'avise de faire chose semblable (2). »

Quoique Calvin vienne de se peindre assez bien lui-même, nous laisserons le philosophe de Genève ajouter quelques coups de pinceau à son portrait. « Quel homme, dit Rousseau, fut jamais plus tranchant, plus impérieux,

(1) Calvin se repent de n'avoir pas volé comme les autres. C'est fort édifiant ! Mais il se dédommage en engageant les grands seigneurs à s'enrichir de vols et de rapines.

(2) *Lettre à M. de Poët.*

plus décisif, plus divinement infaillible, à son gré ? La moindre opposition, la moindre objection qu'on osait lui faire, était toujours une œuvre de satan, un crime digne du feu. Ce n'est pas seulement au seul Servet qu'il en a coûté la vie, pour avoir osé penser autrement que lui, la plupart de ses collègues étaient, dans le même cas, tous en cela d'autant plus coupables, qu'ils étaient inconséquents ; leur dure orthoxie était elle-même une hérésie selon leurs principes (1). »

Enfin, de nos jours, un réformé de Genève termine le portrait de Calvin par cette apostrophe, qui semblerait dire que l'on se refroidit un peu, même dans la métropole du calvinisme. « Que veux-tu, Calvin ? lui dit M. Galife ; convertir la France au calvinisme, c'est-à-dire, à l'hypocrisie, mère de tous les vices ? Tu n'y réussiras pas. Que Bèze t'appelle à son aise le prophète du Seigneur, c'est un mensonge. Chassé de France, tu seras recueilli à Genève, où on te comblera de tous les honneurs imaginables, toi qui parles de pauvreté ! Tu t'y acquerras une autorité illimitée par toutes sortes de moyens ; et dès que tu seras sûr d'un parti puissant, tu confisqueras la réformation à ton profit ; tu feras bannir les fondateurs de l'indépendance genevoise, qui avaient donné leur sang et leurs biens pour la liberté ; tu leur crieras, en chaire, à ces âmes patriotes : balaufres, bélitres, chiens ; tu feras brûler, décapiter, noyer et pendre ceux qui voudront résister à ta tyrannie (2) ! »

Zwingle s'est peint en quelques mots : « Que si l'on vous dit que je pèche par orgueil, par gourmandise et par im-

(1) *Deuxième Lettre de la Montagne.*
(2) *Lettre à un Protestant.*

pureté, croyez-le sans peine; car je suis sujet à ces vices et à d'autres encore ; cependant il n'est pas vrai que j'enseigne le mal pour de l'argent (1). » Sur quoi M. de Haller ajoute : « C'est donc ce dernier vice qu'il n'avait pas : il enseignait le mal pour le mal et non pour de l'argent. »

Dans les réformes, Luther était *poussé par le diable*; Zwingle avait pour aide quelque chose de semblable : c'était un fantôme *blanc ou noir*, il ne savait trop lequel, qui le tirait d'une manière admirable des difficultés qu'on lui faisait; c'était lui qui lui fournissait des arguments toujours prêts pour répondre à ses adversaires. « Ceci est mon corps, lui disaient les luthériens, il n'y a pas là d'allégorie. » Tourmenté par cette objection, le fantôme *blanc ou noir* lui apparaît en songe : « Lâche, lui dit-il, que ne réponds-tu ce qui est écrit dans l'Exode : « L'agneau est la pâque, pour dire qu'il en est le signe; » et il fut arrêté, une fois pour toutes, d'après cette décision, que les paroles de Jésus-Christ : « Ceci est mon corps » signifieraient : « Ceci est la figure de mon corps. »

Si vous voulez connaître Carlostadt, Mélanchton, le saint de la réforme vous dira que : « c'était un homme brutal, sans esprit, sans science, sans aucune lumière du sens commun ; qui, bien loin d'avoir quelque marque de l'esprit de Dieu, n'a jamais su ni pratiqué aucun des devoirs de la civilité des hommes. Il paraissait en lui des marques évidentes d'impiété ; toute sa doctrine est judaïque ou séditieuse. Il condamnait toutes les lois faites par les païens ; il voulait que l'on jugeât selon la loi de

(1) *Opuscule aux Frères de Foggenbourg.*

Moïse, parce qu'il ne connaissait point la nature de la liberté chrétienne. Il embrassa la doctrine fanatique des anabaptistes aussitôt que Nicolas Storce commença de la semer dans l'Allemagne. Une bonne partie de l'Allemagne, ajoute Mélanchton, peut rendre témoignage que je ne dis rien que de véritable (1). »

Le ministre Launay s'est chargé de nous faire connaître Bèze; voici ce qu'il nous dit de ce réformateur que la secte nous montre si brillant, si saint : « Après qu'il se fust souillé en toutes sortes d'infamies et du péché que lui-mesme n'a pas celé, il desbaucha la femme de son prochain, vendit ses bénéfices et fit sa retraite pour eschapper, non pas la persécution, mais le supplice et la punition de ses forfaits. Mais avant de partir, il déceut ses fermiers, et se fit faire des advances sur le revenu des bénéfices auxquels il n'avait plus rien ; de quoy nous fusmes fort empeschés durant le colloque de Poissy ; car l'une des veufves avec ses enfants vint crier après luy pour être satisfaite. Ceste pauvre femme me dit qu'il leur avait emporté plus de douze cents livres. Pour preuve de sa conversion, et qu'il était assisté du Saint-Esprit, il composa l'espître de Passavant : belle drôlerie contre le président Liset, auquel il voulait mal de mort, parce qu'il l'avait condamné à restituer les calices et ornements de la nation de Bourgogne, dont il avait esté procureur en l'université d'Orléans, et s'en estait venu les vendre sur le Pont-au-change, sans dire adieu à ses compagnons qui en obtinrent arrest. »

Launay vous a fait apprécier le ministre, Schlussen-

(1) *Epist. ad Fred. Miss.*

berg va vous parler de l'écrivain : Bèze, dit-il, retrace au vif, dans ses écrits, l'image de ces gens ignares et grossiers qui, au défaut de raisons et d'arguments, se prennent aux injures (1). J'ai passé vingt-trois ans de ma vie à lire plus de deux cent vingt productions calviniennes, je n'en ai rencontré aucune où les injures et les blasphèmes soient aussi accumulés que dans les écrits de cette bête farouche. » Bèze en effet avait pour ses adversaires, la haine de Luther et de Calvin. Ne semble-t-il pas qu'on les entende, quand il appelle Eliman, ministre luthérien, « une guenon, un âne coiffé d'un bonnet de docteur, un chien qui nage dans un bain, un sophiste asinissime, un impudent fripon, un sycophante, un polyphème, un monstre à la nature de singe et d'ogre, un animal carnassier, un cyclope, un papiste (2) ! » Selon lui, Ochin est un scélerat... ; fauteur des ariens, moqueur du Christ et de son Eglise. » Ici, Bèze fait tort à la réforme ; Ochin avait été religieux, supérieur des capucins, jouissant dans son ordre d'une grande réputation, par l'austérité de sa vie ; Bèze nous donne donc un exemple de plus, pour prouver que lorsque la réforme touchait quelqu'un, il était souillé.

Nous ne parlons pas des autres chefs ; de Faber, par exemple, qui soutenait, « que le Dieu de Calvin n'était pas le vrai Dieu, et qui, tous les soirs, avant de se coucher, faisait cette prière : « Seigneur Jésus ! brisez sous nos pieds au plus vite, la tête de satan, et délivrez votre Église de

(1) *In Theologia Calvini.*
(2) D'Artigny, *Nouv. Mém. d'Hist.* t. I, p. 163.

la peste calvinienne (1). Nous ne disons rien non plus de Bucer et d'Œcolampade, ces moines apostats qui, comme Luther, couronnent leur apostasie par leurs mariages avec des vierges consacrées à Dieu ; c'est trop de cette honte, qui, faisait baisser la tête même aux réformés, surtout quand Erasme, témoin de ces grands résultats, leur disait : « Il semble que la réforme aboutisse à défroquer quelques moines, et à marier quelques prêtres ; et cette grande tragédie se termine, enfin, par un événement tout-à-fait comique, puisque tout finit en se mariant, comme dans les comédies (2). »

Cependant nous ne voulons pas terminer cette courte biographie des réformateurs, sans donner une idée de leur bonne foi ; car cette vertu va bien à un apôtre ; peut-être même on pensera qu'elle est indispensable. Nous laisserons parler le célèbre professeur protestant Zanchius :

« Je suis indigné quand je vois la manière dont plusieurs d'entre nous défendent notre cause : souvent nous obscurcissons à dessein le véritable état de la question, afin qu'elle ne puisse pas être saisie ; nous avons l'impudence de nier les choses les plus évidentes ; nous affirmons ce qui est manifestement faux ; nous inculquons aux peuples, comme les premiers principes de la foi, les doctrines les plus impies, et nous condamnons comme hérétiques des opinions très-orthodoxes. Nous torturons les Écritures pour les faire accorder avec nos inventions, et nous nous vantons d'être les disciples des Pères, en refusant de suivre leur

(1) Hunisius, *in Cal. Judais.* p. 185–193.
(2) *Lib.* XVIII, *Epist.* 23.

doctrine. La tromperie, la calomnie, l'injure sont choses qui nous sont familières; nous ne nous inquiétons ni du bien, ni du mal, ni du vrai, ni du faux, pourvu que nous puissions défendre notre cause (1)... »

A la vue des apôtres de la réforme , qui se jettent à la face toutes leurs turpitudes, qui se souillent ainsi de leurs propres mains, comme s'ils voulaient apprendre à tous les siècles ce qu'ils furent, et l'accueil qu'ils doivent leur faire; à cette vue, on doit dire : La Providence est juste ! Il fallait à ces hommes un châtiment à part, et celui-là est bien le plus ignominieux.

Les ministres que l'on plaçait à la tête des nouvelles Églises, ressemblaient à ces illustres chefs : même caractère, mêmes penchants, même conduite. « Ce sont, disait Mélanchton, des gens ignorants, qui ne connaissent ni piété, ni discipline. Voilà ceux qui dominent, et je suis comme Daniel parmi les lions (2). » Leurs mœurs sont telles, que, pour en parler très-modérément, beaucoup de gens, émus de la confusion qu'on voit parmi eux, trouvent tout autre état un âge d'or, en comparaison de celui où ils nous mettent (3). » Luther parle plus clairement: « Êtres déchus, leur dit-il, qui ne pensent qu'à leur ventre, gardiens de chiens, plutôt que pasteurs d'âmes chrétiennes ! qui, joyeux d'être débarrassés de leur bréviaire, trouvent trop fatigant de lire matin et soir une page du Nouveau-Testament, et tombent de lassitude quand ils ont récité

(1) *Zanch. ad Hormium*, t. VIII, col. 828.
(2) *Lib.* I *et* IV, *Epist.* 107.
(3) *Lib.* VIII, *Epist.* 742.

l'oraison dominicale (1). » Calvin, dans son livre *De Scandalis*, n'en donne pas une meilleure idée. « Nos pasteurs qui montent dans la chaire sacrée du Christ, et qui devraient édifier les âmes par une pureté surabondante de bonnes mœurs, scandalisent l'Église du Seigneur par leurs déréglements; misérables histrions qui s'étonnent que leurs paroles n'obtiennent pas plus d'autorité qu'une fable jouée en public, et que le peuple les montre au doigt et les siffle; ce qui me surprend, moi, c'est la patience des femmes et des enfants, qui ne les couvrent pas de boue et d'immondices. »

Mais un témoignage qui mérite d'être recueilli, c'est celui du ministre Sébastien, prêchant devant Calvin et plusieurs autres de ses confrères. L'orateur expliquait ces paroles de saint Paul : « Nous montrant les ministres de Dieu tout pleins de charité. » Tout à coup Sébastien s'écrie : « Serviteurs de Dieu, nous! Paul, voilà le véritable serviteur! nous, nous sommes les esclaves de nos appétits et de nos passions. Paul veillait la nuit sur sa chère Église, et nous, nous passons la nuit au jeu; Paul était sobre, et nous, nous nous enivrons; Paul était tourmenté par les séditions, et nous, nous les excitons; Paul était chaste, et nous........ Paul fut mis dans les fers, et nous, nous y jetons ceux qui nous ont offensés; Paul s'appuyait sur le bras du Seigneur, et nous sur un bras de chair; Paul souffrait, nous tourmentons les autres (2). »

Quelquefois, pourtant, la réforme rougissait de ces

(1) Sœkendorf. *Com. Hist. de Lutheran.* l. II, sect. 17.
(2) *Ad Farel*, 30 mai 1544.

pasteurs. On trouve , dans un de ses synodes , les avis qu'elle leur donnait , en 1533 , après la mort de Zwingle : « Il faut que Léon Juda s'applique à prêcher avec plus de diligence. Nicolas Steiner est un querelleur qui a une très-mauvaise langue. Félix Deck n'étudie pas assez , pour se procurer de l'autorité ; il devient populacier quand il a bu un coup. Othmar, aussi , s'occupe plus de la bouteille que des livres. Matthias Bothmer est un paresseux , qui d'ailleurs n'a pas le respect convenable pour son vieux père et pour sa belle-mère ; il est tout-à-fait gouverné par sa femme très-adonnée à l'ivrognerie. Henri de Landenberg est un pauvre imbécile, qui passe tellement son temps à boire, qu'il n'est connu que sous le nom de Porc de Landenberg ; outre cela , il fait le maquignon , il aime les querelles , et il est sujet à manquer de parole. Le doyen , Laurens Meyer, est un homme de manières grossières et soldatesques ; il traîne une longue épée après lui , et il s'habille avec autant de licence qu'un cavalier. Le pasteur et le vicaire d'Osseingen ont , depuis treize ans , une haine scandaleuse l'un contre l'autre ; leurs femmes sont très-acariâtres ; celle du pasteur accable son mari d'injures , et celle du vicaire ne fréquente point la sainte-table , elle n'a pas même vu l'église depuis six mois (1). »

(1) Hess. *Recueils destinés à l'histoire des églises de la Réforme en Suisse.* — Dans les actes d'un synode de Berne, on lit : « Il y en a parmi nous qui portent les habits les plus immodestes qu'il soit possible de voir, tandis qu'il faut pourtant qu'il y ait une différence entre le vêtement d'un valet de boucher, et celui d'un ministre de la parole de Dieu. Il y en a d'autres qui tiennent des discours indécents, qui bouffonnent et plaisantent, ou qui approuvent que

Or, maintenant à côté de ces apôtres du protestantisme, en y comprenant Luther, Calvin, Bucer, Zwingle, etc., placez saint Paul, saint Ignace, saint Irénée, saint Cyprien, saint Jean-Chrysostôme, saint Ambroise, saint Augustin, saint François de Sales, et les autres qui ont fait tant d'honneur à la religion, et par leurs prédications, et par leurs écrits, et par leurs vertus... On est arrêté par ce parallèle. Des apôtres si différents donnent à penser, et l'on se demande si ceux de la réforme, sans autre examen, avaient pour eux le bon droit et la vérité (1)? Si de pareils hommes, se séparant avec éclat de l'Eglise, essayaient aujourd'hui de prêcher une religion nouvelle, quelle idée en aurait-on, même parmi les protestants? Qu'ils nous disent franchement ce que valent Chatel et ses collègues? Ont-ils assez

d'autres se divertissent, en leur présence, à parler de fornication, d'adultère ou de déshonneur fait à des vierges; d'autres, enfin, qu'on voit dans les cabarets boire avec la canaille, ou à des heures indues, comme si notre ministère ne consistait qu'à boire et à manger. »

(1) Le ministre Dallié, qui tient un rang recommandable parmi les protestants, s'est chargé de répondre, et, faisant abstraction de la conduite des premiers apôtres de la réforme, il les a jugés d'après leurs paroles : « S'ils n'avaient tort, dit-il, ils n'en viendraient pas aux injures; c'est assurément l'erreur qui les trouble : la vérité a plus de douceur et de retenue; elle n'est pas accoutumée de s'emporter ainsi. Car, que Luther et ses disciples fussent en colère quand ils écrivaient les violences et les horreurs que vous en avez ramassées, le désordre et l'extravagance de leurs propres paroles le montrent assez, comme, pour laisser le reste, ce titre ridicule du livre de l'un d'eux, que vous ne manquez pas de représenter : *Les absurdités très-absurdes des absurdités calomnieuses*. Un homme savant ne parlerait pas si sottement s'il était d'un sens rassis. » (*Cont. Cotibi*, c. XIV, p. 2.)

d'ironie, de mépris, de boue, pour les jeter à cette *église française*, bien reconnue pour être la fille des passions et de la révolte ? Mais qu'ont-ils donc faits, ces apostats du dix-neuvième siècle, qui les rende plus vils que Luther et ses compagnons du seizième? Ceux-ci avaient-ils acquis un titre de plus par leurs mariages sacrilèges? Si un crime de moins rend les prêtres de la nouvelle église plus coupables, attendez, il se peut que bientôt ils se marient, et alors ils vaudront vos premiers apôtres.

Les nouvelles églises sont dignes de leurs pasteurs ; car ce sont les pasteurs qui font les peuples. « Une chose aussi étonnante que scandaleuse, disait Luther, est de voir que, depuis que la pure doctrine de l'Évangile vient d'être remise en lumière, le monde s'en aille journellement de mal en pis (1). Les nobles et les paysans en sont venus à se vanter sans façon qu'ils aiment mieux qu'on les débarrasse tout-à-fait de la parole de Dieu, et qu'ils ne donneraient pas une obole de tous nos sermons ensemble. Et comment leur en faire un crime, dès qu'ils ne tiennent aucun compte de la vie future? Ils vivent comme ils croient, ils sont et restent pourceaux (2).» « Dans le petit nombre de ceux qui se sont séparés de l'idolâtrie du Pape, disait Calvin, la plupart sont remplis de perfidies et d'artifices; ils font paraître à l'extérieur un grand zèle, mais si vous les sondez un peu plus avant, vous les trouverez pleins de fourberies (3).. Et nous voyons que les hommes sont maintenant plus avares,

(1) *In serm. conv. Germ.*
(2) *Serm. sur la prem. Ep. Cor.* 15.
(3) *In Daniel.* c. II, v. 34.

plus impitoyables, plus abandonnés aux vices, plus insolents et beaucoup pires qu'ils n'étaient sous la papauté (1). » L'excès du mal fait avouer à Calvin l'inutilité de la réforme. « On voit des autres dissolutions tellement que tout en est plein... Et encore ces canailles viendront ici jouer de passe-passe... Quand donc tout sera bien compté et rabattu, et qu'on aura regardé la chose, il semblera que la parole de Dieu ne serve plus sinon d'esclairer, afin qu'on nous contemple de loin, et que les papistes et autres infidèles soient là ordonnez pour nous juger des énormités et vilainies qui règnent entre nous. »

Mélanchton raconte que dans les nouvelles églises « on doutait des plus grandes choses, que les maux étaient incurables (2). » Bucer écrit à Calvin, plus de vingt ans après la réforme, que « parmi eux les plus évangéliques ne savaient pas seulement ce que c'était que la véritable pénitence (3). » Il ajoute dans un autre endroit : « Nos gens ont été plus soigneux de paraître disciples de Jésus-Christ que de l'être en effet ; et quand il a nui à leurs intérêts de le paraître, ils se sont encore défaits de cette apparence. Ce qui leur plaisait, c'était de sortir de la tyrannie et de la superstition du Pape et de vivre à leur fantaisie. »

Erasme nous parle en ces termes des premiers réformés : « Quelle race évangélique est ceci ? Jamais on ne vit rien de si licencieux ni de plus séditieux tout ensemble; rien enfin de moins évangélique que ces évangélistes prétendus.

(1) *In Post. domest.* pars I, *dom.* I, fol. 5.
(2) *Lib.* IV, *Epist.* 135.
(3) *Int. Epist. Calv. p.* 54.

Ils retranchent les veilles et les offices de la nuit et du jour ; mais il fallait donc les remplacer par quelque chose de meilleur, et ne pas devenir épicuriens à force de s'éloigner du judaïsme...... Les mœurs sont négligées ; le luxe, les débauches, les adultères se multiplient plus que jamais ; il n'y a ni règle ni discipline. Le peuple indocile, après avoir secoué le joug des supérieurs, ne veut plus croire à personne... J'aime mieux, disait-il aux protestants qui en convenaient, j'aime mieux avoir affaire aux papistes, que vous décriez tant... Ceux que j'avais crus purs, pleins de candeur et de simplicité, je les ai vus depuis, une fois passés à la secte (des évangéliques), commencer à parler filles, courir les jeux de hasard, mettre de côté la prière, s'adonner tout entiers à leurs intérêts, devenus les plus impertinents, vindicatifs et frivoles, changés d'hommes en vipères ; je sais bien ce que je dis (1). »

De pareils témoins nous dispensent de toute réflexion ; seulement il faudra se souvenir que la réforme n'a pour premiers apôtres que des hommes vicieux, comme ils viennent de l'avouer eux-mêmes, et ensuite qu'elle a rendu ses prosélytes plus mauvais qu'auparavant, au lieu de les rendre meilleurs.

Nous ajouterons que la réforme a eu recours à la violence, ce que ne fit jamais la vérité.

Voyez le grand modèle : lorsque Jésus-Christ, la vérité

(1) *Epître aux Frères de la Basse-Allemagne.* — Nous n'osons pas rapporter tout ce qu'on a dit de l'église nouvelle ; ceux qui en voudront savoir davantage peuvent lire les *Généalogies* de M. Galife. Ce protestant, à la voix haute et ferme, ne craint pas de tout dire.

même, envoie ses apôtres vers les peuples qu'il veut convertir, il les prévient, avant tout, de l'opposition que rencontrera sa doctrine, des obstacles qu'ils auront à surmonter, des persécutions qui les attendent; mais en même temps il leur prescrit la conduite qu'ils doivent tenir, les exemples qu'ils sont obligés de donner. La douceur, la charité, la patience, l'amour des croix et des douleurs sont les vertus qu'il leur recommande; et, dans son langage toujours admirable, il leur dit « qu'il les envoie comme des agneaux au milieu des loups (1). » Ils seront jetés dans les prisons, battus de verges; on les traînera aux tortures et à la mort, et il ne leur doit échapper ni plaintes, ni murmures; il faut qu'ils se taisent, pour ne faire parler que leur douceur, leur inaltérable charité. « On nous maudit, et nous bénissons; on nous persécute, et nous souffrons tout avec douceur; on blasphème contre nous, et nous répondons par des prières; nous sommes devenus comme la balayure du monde (2). »

C'est là l'esprit de l'Evangile, et le grand apôtre conjure tous les vrais chrétiens de reproduire ces exemples: « Soyez donc mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ (3). » Tels étaient les apôtres; ils se présentaient avec cette charité aux peuples vers lesquels l'Esprit de Dieu les poussait;

(1) *Ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos.* Luc. c. x, v. 3.

(2) *Maledicimur et benedicimus, persecutionem patimur et sustinemus; blasphemamur et obsecramus; tamquam purgamenta hujus mundi facti sumus.* I. Cor. c. IV, v. 12 *et seq.*

(3) *Rogo vos: imitatores mei estote sicut et ego Christi.* Ibid.

et s'ils en trouvaient qui ne voulussent pas les entendre, ils se contentaient de secouer la poussière de leurs pieds, et de pleurer sur eux.

Voyons faire maintenant le protestantisme, recueillons quelques-uns de ses actes, et cherchons ce beau caractère. N'a-t-il jamais employé que la douceur et la charité pour s'établir parmi les peuples? Hélas! bien différent des apôtres de Jésus, qui voulaient que l'on ne répondît à tous les obstacles, à toutes les contradictions, que par l'amour, la patience et la prière, les obstacles et les contradictions l'irritent, et tout devra plier, tout périra pour assurer ses succès. Le Pape lui déplaît, et aussitôt son premier apôtre fait entendre ces paroles peu apostoliques: « O Seigneur! qui croit à notre parole? » et après ce début prophétique, s'adressant aux peuples chrétiens: « Cessez, leur dit-il, de faire la guerre aux turcs, jusqu'à ce que le nom du Pape soit ôté de dessous le ciel; j'ai dit. » Vous remarquerez que Luther commence son évangile par deux crimes: il est mauvais chrétien, puisqu'il aurait souffert les progrès du mahométisme dans la chrétienté, et mauvais citoyen, puisque ses progrès s'étendant sur sa patrie, n'y auraient laissé que des ruines et des esclaves.

Ces considérations n'arrêtent point le zèle du nouvel apôtre; il revient au Pape qu'il regarde comme un obstacle à ses desseins; et cette fois, c'est une croisade qu'il prêche contre lui et contre les rois qui le soutiennent: « Le Pape est un loup possédé du malin esprit; il faut s'assembler de tous les villages et de tous les bourgs contre lui. Il ne faut attendre ni la sentence du juge, ni l'autorité du concile. N'importe que les rois et les Césars fassent la

guerre pour lui ; celui qui fait la guerre sous un voleur, la fait à son dam (1). » « Si on pend les larrons aux gibets ; si l'on châtie les brigands et les hérétiques par le glaive, pourquoi n'attaquerions-nous pas, de toutes nos forces, les cardinaux et les papes, et toute cette racaille de la Sodome moderne, qui ne cesse de corrompre l'Église de Dieu ? Pourquoi ne laverions-nous pas nos mains dans leur sang ? » Cité à Rome, il fait cette réponse tout-à-fait digne d'un apôtre : « J'attends, pour y comparaître, que je sois suivi de vingt mille hommes de pieds et de cinq mille chevaux, et alors je me ferai croire. »

Il faut donc des armées à la foi nouvelle ; elle ne peut donc rien par sa propre vertu ! Cette impuissance donne à penser. Les apôtres faisaient autrement : Pierre aussi voulut, un jour, s'emparer de Rome ; mais il y fut seul avec une croix.

Luther, lui, a besoin d'autre chose. Malgré ce grand exemple, et s'en tenant toujours aux moyens qui lui paraissent indispensables, il ajoute : « l'Evangile a toujours causé du trouble, et il faut du sang pour l'établir (2). » En conséquence, il reproche aux seigneurs allemands, qui voulaient préserver leurs terres de ses ravages, « d'exercer une tyrannie que les peuples ne pouvaient, ni ne voulaient, ni ne devaient plus souffrir (3). » Ailleurs il mande aux princes « d'exterminer sans miséricorde les misérables qui n'avaient pas profité de ses avis, et de ne pardonner qu'à ceux qui se rendraient volontairement. » Cette re-

(1) *Disp.* 1540. *Prop.* 59 *et seq.*
(2) *De serv. Arbit.* fol. 431.
(3) Sleid. liv. v.

commandation lui parut trop douce, et dans un autre endroit il défend d'user d'aucune miséricorde envers les rebelles ; de ne pardonner à personne, pas même à ceux que la multitude avait entraînés, par force, dans quelque sédition (1). »

Tantôt il caresse les princes, tantôt il les menace, selon que le demande l'intérêt de sa cause. On voit dans le morceau suivant, que nos fameux révolutionnaires l'avaient copié. Pour les gagner il leur promet le pillage, et leur montrant l'Italie, comme Annibal à ses soldats, il s'écrie : « Voici Rome, la Romagne, le duché d'Urbain ; voici Bologne et toutes les terres de l'Église ; prenez, tout cela est à vous ; prenez au nom de Dieu, tout cela vous appartient. » Puis il se tourne vers les princes, qui n'ont pas voulu le croire ; leur vue seule fait bouillonner sa colère, et appelle sur leur tête les vengeances populaires. « Leur règne est clos ! ils vont descendre dans la tombe couverts de la haine du genre humain ! princes, évêques, moines, polissons sur polissons ; depuis que le monde est monde, c'est un oiseau rare sur la terre qu'un prince sage et prudent ; mais plus rare encore qu'un prince honnête homme. Que sont la plupart des grands ? des foux, des vauriens, et les plus grands vauriens qui vivent sous le soleil... Princes ! la main de Dieu est suspendue sur vos têtes; la contemption se répandra sur vous; vous mourrez, votre puissance fût-elle au dessus de celle du turc lui-même. Déjà votre récompense est arrivée ; on vous tient pour polissons et bélîtres ; on vous juge d'après le rôle que

(1) Sleid. liv. v, 77.

vous jouez. Le peuple a appris à vous connaître, et ce châtiment terrible que Dieu appelle le mépris, vous presse de tous côtés ; vous ne pourrez pas le détourner ! »

Saint Paul parlait un peu différemment des puissances, même quand elles le persécutaient ; surtout il ne prêchait point la révolte contre elles. Mais Luther entendait mieux l'Évangile ; et Sleidan raconte que le réformateur ayant déclaré qu'il était permis de se liguer contre l'empereur et contre tout autre qui ferait la guerre en son nom ; que non-seulement le droit, mais encore la nécessité et la conscience mettaient les armes à la main des protestants ; cette décision, ajoute Sleidan, fut comme le tocsin dans toute l'Allemagne (1). »

Le réformateur genevois croyait aussi devoir employer la violence pour propager le protestantisme, et ce droit il le trouvait dans l'Évangile : « Jésus-Christ, disait-il, est venu apporter le glaive. » Nous avons parlé de ses instructions à M. de Poët. Le sang ne coûtait rien à cet homme ; il voulait que tous ceux qui s'opposaient aux succès de la réforme *fussent traités comme il avait traité lui-même Servet.* Ce caractère bien connu le rendait cher à son parti : « Calvin est violent disait-on, il est pervers ; tant mieux ! voilà l'homme qu'il nous faut pour avancer nos affaires (2). »

Nous apprenons d'Erasme, que la devise de Zwingle était : « L'Évangile veut du sang (3). » Ses disciples ne l'oublièrent pas ; un article du synode de Bâle porte : « que

(1) Sleid. liv. VIII, 217.
(2) Wolmar.
(3) *Ad Fratres int. Germ.*

tous ceux qui ne veulent pas *écouter les avertissements de l'Eglise* et une instruction chrétienne, mais qui persistent opiniâtrement dans leurs erreurs, en offensant et troublant l'Eglise, doivent être châtiés et réprimés par le magistrat souverain; afin qu'ils n'infectent pas le troupeau par leur fausse doctrine. »

Jean Knox, un des disciples de Calvin, et le chef des réformateurs de l'Écosse, voulait « que les gentils-hommes, les gouverneurs, les juges, et le peuple d'Angleterre, non-seulement résistassent à Marie leur reine, cette nouvelle Jezabel, dès qu'elle commença à éteindre l'Évangile; mais encore la fissent mourir, avec tous les papistes et tous ceux qu'elle entraînait dans ses desseins (1). »

C'était dans les prêches, surtout, que les nouveaux apôtres soufflaient dans le cœur de leurs prosélytes la haine et la violence. « Je les voyais sortir, dit Erasme, avec un air farouche et des regards menaçants, comme gens qui viennent d'ouïr des invectives sanglantes, et des discours séditieux; aussi voyait-on le peuple évangélique aussi propre à combattre qu'à disputer. »

Tous les moyens étaient bons pour faire abjurer l'ancienne foi. « On a encore, dit Bossuet, les ordres des généraux et chefs des villes à la requête des consistoires, pour contraindre les papistes à embrasser la réforme, par taxe, par logements, par démolitions de maisons et par découvertes de toits (2). » Des remercîments sont votés par des synodes, à ceux qui montrent le plus de zèle pour la

(1) *Adm. ad not. et prop. Scot.*
(2) *Hist. des Var.* t. II, p. 52.

propagation de l'Evangile. Celui d'Alais, 1620, « remercie M. de Chatillon de sa promesse d'employer, à l'exemple de ses prédécesseurs, tout ce qui était en son pouvoir pour l'avancement du règne de Jésus-Christ. » On trouve dans les actes du synode de Lyon, une digne récompense accordée au zèle d'un abbé, qui s'était déclaré pour la bonne cause. « Il est venu à la connaissance de l'Évangile, dit le synode, il a brûlé ses titres ; il n'a pas permis depuis six ans, qu'on ait chanté messe en l'abbaye ; il a porté les armes pour maintenir l'Évangile : *qu'il soit admis à la cène!* s'écrient les pères du synode (1).

L'histoire est affreuse quand elle nous parle des moyens

(1) On connaît les lois anglaises contre le Catholicisme. Un fils qui quitte la religion catholique, s'empare de tous les biens de sa famille, quand même le père vivrait encore. Chaque protestant peut prendre le cheval d'un catholique, à charge de lui donner 5 liv. sterl., quelle que soit la valeur de l'animal. Un protestant a aussi la liberté de chasser un fermier catholique de sa ferme en lui bonifiant simplement les améliorations qu'il a faites pendant la tenue du bail. Un prêtre catholique qui dit la messe est banni pour la première fois, et s'il revient à la charge, il est pendu. (Voir le *Théâtre des Cruautés des Hérétiques.*)

Canning, demandant l'abrogation des lois tyranniques portées par la réforme en Angleterre, disait : « Nos ancêtres.... ne pouvant convertir, ont voulu punir. Le système qu'ils adoptèrent était horrible, mais admirablement combiné. Les lois pénales étaient révoltantes, mais elles allaient droit au but de punir et de dégrader ; elles ne pouvaient manquer l'effet qu'on se proposait, de jeter la désunion entre l'époux et l'épouse, entre l'enfant et les parents, entre le serviteur et le maître ; de détruire la confiance, le bonheur et les vertus sociales ; de semer la crainte dans toutes les familles, de réduire enfin la population à un état de misère et d'abrutissement complet. Mais bientôt la législature rougit elle-même de ce qu'elle avait conçu, et recula devant son propre ouvrage. » (*Dis-*

que la réforme a employés, des tyrannies qu'elle a exercées pour s'établir et *avancer ses affaires* : elle n'est parvenue à quelque chose, que par le vice, la rapine et le sang (1).

Ce n'était point ainsi que l'on comprenait autrefois le Christianisme, et que l'on étendait le règne de la vérité. « Ce n'est point par des exécutions, mais en mourant soi-même, disait Lactance, qu'on défend la religion : elle s'est maintenue par la patience, et non par les fureurs. Si on voulait la défendre par le sang, les tourments, ou tout autrement, loin de lui procurer cet avantage, on ne ferait que l'offenser et la souiller (2). »

Les nouveaux apôtres voyaient les choses différemment, et loin de rougir d'avoir employé ces moyens, loin de craindre qu'on reproche à la réforme, comme au mahométisme, d'être la religion du sabre, ils s'en vantent ; voici venir Jurieu, qui dit fièrement « qu'il est vrai que la réforme s'est faite par l'autorité des souverains. Ainsi s'est-elle faite à Genève, par le sénat ; en Suisse, par le conseil

cours à la Chambre des communes pour appuyer le Bill d'émancipation. 1825.)

(1) On ne comprend pas comment des écrivains, estimables d'ailleurs, ont osé dire que l'Europe était mûre pour la réforme, et que le peuple l'embrassa parce qu'il reconnut dans Luther la voix de son apôtre. Ils veulent, par là, donner à cette hérésie ce grand trait de ressemblance avec l'Evangile. On voit maintenant s'il n'y a pas quelque différence. Luther s'est adressé d'abord aux grands en flattant leurs passions, ensuite au peuple, et il a fallu employer les menaces, les persécutions, souvent une horrible tyrannie, tant la réforme était populaire !

(2) *Defenda est non occidendo sed moriendo, non sævitiâ sed patientiâ. Si sanguine, si tormentis, si malo religionem defendere vellis, religio non defenditur, sed magis polluetur et violabitur.*

souverain de chaque canton; en Allemagne, par les princes de l'empire; dans les Provinces-Unies, par les États; en Danemark, en Suède, en Norwége, en Ecosse, par l'autorité des rois et des parlements; et cette autorité ne s'est pas resserrée à donner pleine liberté aux réformés, elle a passé jusqu'à ôter les églises aux papistes, et même, en plusieurs lieux, cela est allé jusqu'à défendre par l'autorité l'exercice particulier du papisme. » Si l'on voulait faire des objections, Jurieu ne le souffrirait pas. « Le fait est certain, dirait-il, voilà, non une partie, mais toute la réformation établie dans le monde par la violence, par la contrainte, par des voies injustes et criminelles. » Après ces mots, le ministre ne se dissimule pas la conséquence. Elle est terrible, dit-il; ces messieurs sont de bonnes gens, de vouloir bien rester dans une religion ainsi faite... Voilà votre réformation qu'on livre, pieds et poings liés, à la malignité de ses ennemis et à toute l'ignominie dont on veut la couvrir. » Souillant ainsi la réforme dans tous les pays où elle s'est établie, le ministre ne voudra pas l'épargner dans notre patrie. « Quant à la France, si le roi de Navarre, les princes du sang et les grands du royaume ne s'en fussent mêlés, la véritable religion aurait entièrement succombé, comme elle l'a fait aujourd'hui (1). »

Ce cri de douleur que fait pousser au ministre la *véritable religion qui a succombé*, est bientôt remplacé par le cantique de l'espérance. A l'exemple de Luther, Jurieu appelle les turcs pour qu'ils viennent au secours de la réforme humiliée, et abattre cette Église romaine qui ne meurt jamais,

(1) *Lett.* VIII, p. 302. *et suiv.*

malgré toutes les prophéties. « Il y a beaucoup d'apparence, s'écrie Jurieu tout consolé, que les conquêtes des turcs sont poussées si loin pour leur donner le moyen de servir, avec les protestants, au grand œuvre de Dieu (le renversement du trône pontifical). Je regarde cette année, 1685, comme critique en cette affaire : Dieu y a abaissé les réformés et les turcs en même temps, *pour les relever en même temps* et les faire être les instruments de la vengeance contre *l'empire papal* (1). »

Comment le ministre ne voit-il pas que, dans ses vœux et ses espérances, il tire sur ses troupes et ne laisse à la réforme que la passion et la colère ? En quoi donc *l'empire papal* est-il si coupable ? Que lui a-t-il fait pour mériter tant de haine ? Des hommes de son parti, des hommes qu'il respecte, Mélanchton, Leibnitz, le savant Senkerberg, Starck, Lavater, Voltaire et tant d'autres, comme nous le dirons, ont aimé son influence et l'ont bénie.

CHAPITRE IV.

SUITE DU MÊME SUJET. — LA RÉFORME N'A LAISSÉ APRÈS ELLE QUE L'ANARCHIE ; PREUVE MANIFESTE QU'ELLE N'EST PAS LA VÉRITÉ.

Si la voix de la violence et du sang accusent la réforme, l'anarchie qu'elle a traînée partout après elle, a aussi son cri de réprobation, et d'après Dieu même rien ne ressemble moins à la vérité.

Écoutons l'oracle; Isaïe parlant de la vérité : « Sous son règne, dit-il, le loup habitera avec l'agneau, le léopard reposera auprès du chevreau, la génisse, le lion et la brebis se joueront ensemble, et un petit enfant suffira pour les conduire. L'ours et le taureau prendront la même nourriture ; leurs petits dormiront ensemble. Le lion et le bœuf iront au même pâturage. L'enfant à la mamelle se jouera avec l'aspic ; l'enfant nouvellement sevré portera la main dans la caverne du basilic. Les animaux ne nuiront plus et ne tueront plus sur la montagne sainte ; la science de

Dieu étendue comme la mer inondera toute la terre (1). »

L'Esprit saint nous parle ainsi de Jésus-Christ la vérité même : « Voici celui que j'ai choisi, dit l'Éternel ; il est l'objet de mes complaisances. J'ai répandu mon esprit sur lui ; il portera la justice parmi les nations, il ne criera point, il ne fera acception de personne, sa voix ne sera pas entendue dehors, il ne foulera pas aux pieds le roseau brisé, il n'éteindra point le lin qui fume encore; il jugera dans la vérité (2). »

Arrivé sur la terre, le Fils de Dieu veut que ses disciples et ceux qu'ils lui auront gagnés soient unis par un même amour ; c'est à cet amour mutuel qu'il les reconnaîtra pour ses disciples. Saint Jean ne cesse de recommander aux premiers fidèles de s'aimer les uns les autres; c'est là, leur dit-il, le nouveau commandement du Seigneur (3). Après Jésus-Christ et les apôtres, les saints Pères ne cessent de dire que l'amour et la charité sont toujours les

(1) *Habitabit lupus cum agno, et pardus cum hœdo accubabit ; vitulus et leo et ovis simul morabuntur, et puer parvulus minabit eos. Vitulus et ursus pascentur ; simul requiescent catuli eorum, et leo quasi bos comedet paleas. Et delectabitur infans ab ubere super foramina aspidis, et in caverna reguli, qui ablactatus fuerit, manum suam mittet. Non nocebunt et non occidunt in universo monte sancto suo, quia repleta est terra scientia Domini, sicut aquœ maris operientes.* Is. c. xi.

(2) *Ecce... electus meus, complacui sibi in illo anima mea ; dedi spiritum meum super eum, judicio gentibus proferet. Non clamabit, neque accipiet personam, nec audietur vox ejus foris. Calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non extinguet ; in veritate educet judicium.* Is. c. xlii, v. 1 *et seq.*

(3) *Mandatum novum do vobis : ut diligatis invicem, sicut dilexi vos ; ut et vos diligatis invicem. In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem.* Joan. iii, c. xiii. v. 34 *et seq.*

compagnes de la vérité (1) ; les fidèles le savaient si bien, qu'ils ne faisaient tous *qu'un cœur et qu'une âme*, et les païens en les voyant ainsi unis, laissaient échapper ce cri de surprise : *voyez comme ils s'aiment !*

Union, paix, bonheur, tels sont donc les grands caractères qui signalent la présence de la vérité sur la terre ; si le protestantisme ne les a pas, s'il en a de tout différents, de quel droit voudrait-il qu'on le reconnût comme le dépositaire de la vérité ? Or les faits parlent, ici, bien haut contre lui ; et s'il faut les en croire, on ne verra qu'anarchie, et dans ses apôtres, et dans ses doctrines, et dans ses églises, et dans les royaumes qui eurent le malheur de l'écouter.

Anarchie dans ses apôtres. Cette anarchie est souvent déplorée par les hommes modérés du parti. Témoin des guerres, des divisions qu'il voyait dans le sein de la réforme, Mélanchton s'écriait : « Toute l'Elbe ne pourrait me donner assez de larmes pour pleurer la misère de la réformation, en guerre avec elle-même (2). » Casaubon, voyant que Luther, Zwingle, Calvin ne s'accordaient pas plus entre eux qu'avec les anciens, tremblait pour le nouvel évangile. « Si nous continuons ainsi, écrivait-il à son ami Uittembogaerdt, où arriverons-nous ? *Si sic pergimus, quis tandem erit exitus ?* » Calvin rougissait de ces divisions qui régnaient parmi les réformateurs, lorsque, écrivant à Mélanchton, il lui disait : « Il importe beaucoup que la postérité ne s'aperçoive pas de nos dissensions ; car il

(1) S. Cypr. *Epist. ad Ant.* l. v.
(2) *Epist.* l. IV.

serait souverainement ridicule, que nous qui nous gendarmions contre l'univers entier, nous soyons cependant, et dès l'origine de la réformation, si désunis entre nous (1). » Souvent la chaire était le théâtre de la guerre que se faisaient les nouveaux réformateurs ; d'après Capiton, c'est là « qu'ils étalaient leur haine contre leurs ennemis, qu'ils assouvissaient leurs passions, et donnaient lieu aux gens d'appeler leur ministère une chaire d'impudence. »

Tout le monde sait les démêlés de Luther et de Carlostadt, et leur entrevue à la fameuse auberge de l'Ourse-Noire à Orlemonde, à l'occasion de leur opinion différente sur la présence réelle. « Luther défie Carlostadt d'écrire contre lui, et lui promet un florin d'or s'il l'entreprend ; il tire un florin de sa poche, Carlostadt le met dans la sienne ; ils touchent à la main l'un de l'autre, et se promettent mutuellement de se faire une bonne guerre. Luther but à la santé de Carlostadt et du bel ouvrage qu'il allait mettre au jour, et avala le verre plein. Ainsi la guerre fut déclarée, à la manière du pays, le 22 août 1524. L'adieu des combattants fut mémorable : *Puissé-je te voir sur la roue !* dit Carlostadt à Luther. *Puisses-tu te rompre le cou avant que de sortir de la ville !* L'entrée n'avait pas été moins agréable : par les soins de Carlostadt, Luther, entrant dans Orlemonde, fut reçu à coups de pierre et presque couvert de boue. Voilà le nouvel évangile et les actes des nouveaux apôtres (2). »

Ils allaient quelquefois plus loin dans la haine qui les

(1) *Epist. ad Melan.* fol. 143.
(2) Bossuet, t. XIX, p. 93. édit. de Lebel.

divisait : selon Hospinien, Luther rangeait Zwingle, Œcolampade avec Arius, Muncer, les anabaptistes, les idolâtres ; il les traite d'insensés, de blasphémateurs, de gens de néant, de damnés, pour qui il n'est pas permis de prier (1). Zwingle et les docteurs de son parti ne restaient pas en arrière pour les injures ; eux aussi savaient couvrir leurs ennemis de boue et d'infamie, car les luthériens se plaignent d'être traités « de fous, de fanatiques, de gens remplis de l'amour d'eux-mêmes, de méchants sophistes, de calomniateurs, de furieux, d'hommes sans modestie et sans pudeur, de superbes, de farouches, de scélérats, de nestoriens, d'eutychéens, de partisans de Mahomet, d'opiniâtres, de cruels, de trompeurs, de fourbes, de nouveaux capharnaïtes, d'ennemis communs de la vérité, d'impudents chicaneurs, de rénovateurs de l'idolâtrie, de factieux schismatiques, de sacramentaires, d'antropophages, de mangeurs de chair humaine (2). »

« Luther nous traite de secte exécrable, disaient les zwingliens... Mais que cet homme se laisse emporter par ses démons ! que son langage est sale et que ses paroles sont pleines de diables d'enfer ! Il dit que le diable habite maintenant, et pour toujours, dans le corps des zwingliens ; que le blasphème s'exhale de leur sein insatanisé, sursatanisé et persatanisé ; que leur langue n'est qu'une langue mensongère, remuée au gré de satan, infusée, perfusée, transfusée de son venin infernal ! Vit-on jamais de tels discours sortir d'un démon en fureur ?... » On ne

(1) *Hist. pars* II, p. 186.
(2) *Le Consentement orthodoxe.*

doit pas s'étonner que Luther tienne un pareil langage : « Il écrit, dit Zwingle, tous ses livres par l'impulsion et sous la dictée du démon, avec lequel il eut affaire, et qui, dans sa lutte, paraît l'avoir terrassé par des arguments victorieux. »

Chose incroyable ! si les faits n'étaient pas là pour le prouver, ces hardis zwingliens, qui viennent d'épuiser toutes les ressources de leur langue pour trouver assez d'épithètes insultantes qu'ils jettent à leurs ennemis, ces mêmes zwingliens, dans d'autres occasions, les appelleront *saints*, leur donneront le titre glorieux de défenseurs de la foi, sans se douter qu'ils combattent leur propre cause et se condamnent eux-mêmes. Dans un écrit intitulé *Apologétique des religions réformées*, on lit : « Marchant sur les pas de nos saints pères, Luther, Capiton, Bucer... » Or, ici quelqu'un se trompe nécessairement. Nous avons vu deux camps, deux partis bien tranchés; mais la vérité ne peut être des deux côtés, avec leurs dogmes opposés. Qui donc se trompe? les luthériens? les zwingliens? nous ne voulons pas décider, seulement nous constatons le fait. Donc la réforme vient de proclamer l'erreur dans son sein, de l'écrire dans ses annales (1), et seule elle ne le voit pas, tant elle est aveugle !

(1) Comme c'est le Saint-Esprit qui l'inspire, il s'ensuit que c'est le Saint-Esprit qui a erré ; cependant si cette conséquence répugnait trop à certains protestants timorés, il y en aurait une autre : ce serait de dire que ces premiers réformateurs, qui se traitent de *fourbes*, de *menteurs*, d'*ennemis de la vérité*, de *possédés du démon*, de *factieux schismatiques*, etc., sont réellement tels qu'ils se qualifient, puisqu'ils ne parlent, disent-ils, que par l'inspiration divine, qui ne se trompe pas.

Ainsi étaient oublieux ses derniers enfants, les philosophes du dix-huitième siècle. Ces hommes, qui se disaient les apôtres de la vérité, se moquaient les uns des autres, livraient au ridicule et au mépris leurs systèmes comme leurs personnes; et cela aux yeux de l'univers, qui admirait leur folie; mais aussi, comme leur mère, ils savaient se réunir, joindre leurs efforts pour attaquer l'ennemi commun, le Christianisme. Alors, point de divisions; ils n'étaient d'accord que pour détruire. Voilà le protestantisme : ses divisions cessent, ses haines s'apaisent, les outrages réciproques s'oublient, quand il s'agit de combattre la religion catholique; et, bien qu'ils nous aient reproché les noms de *Pères* que nous donnions à nos saints docteurs, en nous disant que nul ne doit s'appeler père que Dieu, Luther, Bucer, Zwingle seront ainsi appelés, et l'on marchera sous leur bannière parce qu'ils combattent le Catholicisme.

Anarchie dans ses doctrines. Les protestants s'irritent quand nous mettons en présence leurs dogmes opposés, ennemis, qui se combattent, s'excluent, se détruisent les uns les autres; mais ils devaient s'y attendre; quand on a posé un principe, il faut, bon gré mal gré, subir les conséquences. Pourquoi ont-ils proclamé pour leur dogme essentiel, dogme vital dans leur religion, la liberté de former la foi d'après la lecture de la Bible? Il était clair dès lors, que jamais il n'y aurait rien de stable; tout devait être irrésolu, changeant comme les passions humaines. Ainsi, personne n'a été surpris d'entendre la réforme, confesser la présence réelle, et puis blasphémer; soutenir que Jésus-Christ n'est qu'en figure sous les deux

espèces, et puis avouer une présence du propre corps et du propre sang de Jésus-Christ dans la cène ; accuser Dieu d'être l'auteur du péché, puis décider que l'homme est coupable ; soutenir que les bonnes œuvres sont contraires au salut, puis avertir les fidèles qu'on ne peut se sauver sans elles ; s'élever contre l'autorité du Pape, puis vouloir qu'elle soit rétablie ; prêcher l'autorité des souverains, puis ne reconnaître que celle du peuple ; ordonner aujourd'hui la soumission aux puissances, et demain la révolte ; proclamer dans les synodes des articles de foi auxquels les églises doivent se soumettre, et déclarer ensuite qu'ils ne sont point infaillibles ; dire aux peuples de former leur croyance sur la Bible, et puis les soumettre à l'autorité des pasteurs ; nier que l'on puisse se sauver dans l'Église romaine, et puis avouer qu'on le peut...

Au reste les protestants ne nient point ces contradictions de tous les jours, ces variations continuelles, si bien stigmatisées par Bossuet ; ils en conviennent. Et si vous faites tomber d'aplomb sur leur tête cet arrêt de saint Paul, qui ne regarda jamais que l'erreur : « Ils flottent comme des enfants, et tournent à tout vent de doctrine ; » ils vous feront cette réponse pleine de franchise, et qu'il faut se rappeler : « Si nous avons si souvent varié dans notre foi, s'il y a éternelle anarchie, on ne doit point s'en étonner, c'est que nous ne sommes ni inspirés, ni infaillibles (1). »

Ces paroles sont bien imprudentes. Les protestants ne sont point inspirés ! Mais qu'est-ce donc qu'une religion qui n'est point inspirée ? elle est tout humaine, et alors on

(1) Burnet, *Crit. des Var.* p. 7-8.

ne lui doit rien, pas plus qu'à un système de l'école, pas plus qu'à une opinion de géologue ou d'antiquaire. Elle n'est pas infaillible, la réforme; et il faut monter sur des bûchers, sur des échafauds, pour ses articles de foi, qui peuvent n'être que des erreurs! Je m'adresse à l'équité, au bon sens de tous les hommes : que pensait l'Europe quand elle se soumit à une religion pareille? à une religion qui commence par vous dire qu'elle n'est ni inspirée, ni infaillible, et qui ensuite vous assure qu'elle est la vérité? à une religion qui fait cet aveu, peu capable de lui gagner la confiance : « On laisse parmi nous les choses aller comme elles peuvent, pour ne rien dire de pis; on est tombé dans beaucoup de fautes sans raison (1). »

Anarchie dans ses églises. « Nos gens, disait Bèze, sont emportés par tout vent de doctrine, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. En quel point les églises qui ont déclaré la guerre au Pape, sont-elles d'accord ensemble? Si vous preniez la peine de parcourir tous les articles depuis le premier jusqu'au dernier, vous n'en trouveriez aucun qui ne soit reconnu par les uns comme de foi, et rejeté par les autres comme impie (2)... Le vulgaire, incertain, se partage en des sentiments contraires, et si Jésus-Christ n'avait pas promis d'être avec nous jusqu'à la consommation des siècles, je craindrais que la religion ne fût tout-à-fait détruite par ces dissensions; car il n'y a rien de plus vrai que le sentiment qui dit, que la vérité nous échappe par trop de disputes. » « Les papistes nous

(1) *Lib.* IV, *Epist.* 194.
(2) *Epist.* I.

objectent nos dissensions, disait Georges Major, j'avoue qu'on ne saurait trop les déplorer ; j'avoue aussi que les simples en sont troublés au point de ne plus savoir où est la vérité, et s'il est encore à Dieu, une Eglise sur la terre (1). » « Nos périls, disait Mélanchton, me troublent plus que nos fautes. » « Luther me cause d'étranges troubles, ajoutait-il, par les longues plaintes qu'il me fait de ses afflictions : il est abattu et défiguré par des écrits qu'on ne trouve point méprisables. Dans la pitié que j'ai de lui, je me sens affligé au dernier point du trouble universel de l'Eglise. »

Capiton, écrivant confidentiellement à Farel : « La multitude a secoué tout joug... Ils ont bien la hardiesse de nous dire : Je suis assez instruit de l'Evangile ; je sais lire moi-même, je n'ai pas besoin de vous (2). » Quelquefois même l'auditoire menaçait le prédicateur. Un jour, après avoir déclamé contre ses ennemis, Farel termine ses attaques violentes par ces mots : « Aujourd'hui je ne distribuerai point la cène. » Tous les assistants se levant aussitôt, la cène, la cène ! s'écrièrent-ils, en apostrophant le ministre. Farel fit signe qu'il voulait parler ; le tumulte cessa. Alors l'orateur : Point de cène, à des ivrognes, à des ... tels que vous ! » En ce moment les épées brillent ; Farel allait être égorgé, si quelques amis ne lui avaient fait un rempart de leurs corps. Les mêmes scènes de désordres avaient lieu, en même temps, au temple où prêchait Calvin, et en sortant on criait dans les rues : mort aux ministres !

(1) *Sur la conf. des Dogmes.*
(2) *Int. Epist. Calv.* p. 4.

Aussi, indigné de ces troubles, l'intrépide Conz disait en face à Calvin et à Farel : « Vous n'êtes que des brouillons; l'église helvétique était en paix, vous l'avez troublée par les nouveautés que vous lui avez apportées. » Ne pouvant le nier, Calvin avait recours à son arme habituelle, quand il manquait de raisons ; et comme s'il avait pu défendre son église en souillant celle de son ennemi : « Gens haineux, disait-il, en parlant des partisans de Conz, qui feraient la paix avec les turcs, et donneraient aux papistes le baiser fraternel, plutôt que de nous accorder une trève de quelques jours (1). »

Cette anarchie, si amèrement déplorée en Allemagne par les apôtres de la réforme, eux-mêmes, n'était pas moins réelle en Angleterre. Là aussi le mal fut si grand, qu'on en fut épouvanté et que l'on chercha un remède. Mais les barrières avaient été enlevées, et l'on ne devait plus s'arrêter; le char de la réforme était précipité sans retour. « Le monde s'est étonné, une fois, d'être devenu arien, disait un prédicateur, devant la chambre des communes, en 1647, l'Angleterre peut s'étonner maintenant d'être devenue anabaptiste, antinomienne, arminienne, socinienne, arienne, anti-scripturiste; que sais-je ? Qu'étaient les cérémonies, comparées à tous ces excès? *tolerabiles ineptiæ*, comme Calvin les appelle (des jeux d'enfants); c'était sans doute un moindre mal, de s'incliner au nom de Jésus-Christ, que de nier ou blasphémer le nom de Jésus-Christ (2). »

(1) *Contra Westphal.* p. 791.
(2) Thom. Moore, p. 359.

« Nous avons prononcé des vœux contre l'erreur, l'hérésie et le schisme, dit le célèbre hébraïsant Lightfoort, et nous avons juré au Dieu de vérité et de paix, de travailler de tout notre pouvoir à les exterminer, et à les détruire. Ces pierres, ces murs, ces colonnes ont été témoins de notre engagement solennel ; et maintenant si le Seigneur venait nous demander ce que nous avons fait de conforme à ce vœu, et à ce contrat, je tremble à la pensée de ce que ce grand Dieu trouverait au milieu de nous. Ne trouverait-on pas maintenant dix schismes, pour un qui existait alors ? vingt hérésies pour une, lorsque nous avons juré de les détruire (1) ? »

Il faut retenir ces paroles ; la réforme convient qu'elle a fait tous ses efforts pour prévenir l'anarchie ; car elle sait bien que la vérité et la paix sont deux sœurs inséparables, comme elle le disait au *Dieu de vérité et de paix*, en lui promettant de faire tous ses efforts pour éteindre l'erreur. D'où vient qu'elle n'a produit que des déchirements nouveaux ? Ne serait-ce pas que chez elle l'erreur a pris la place de la vérité ? car Jurieu dit : « L'esprit du Christianisme, qui est un esprit de société, assemble et ne disperse pas. »

Ces plaintes et ces serments au *Dieu de vérité et de paix*, doivent porter la lumière dans les bons esprits, et faire penser les cœurs droits. Si la réforme refuse de confesser ses torts, les peuples lui diront : « *Tu parles du Dieu de vérité et de paix*, ce Dieu n'est pas avec toi ; nous étions tous frères, et tu nous as divisés. Un chrétien, avant toi,

(1) Thom. Moore.

pouvait aller d'un bout du monde à l'autre; partout c'était sa famille, et avec elle il priait au pied du même autel. Cette foi unique embrassant tous les hommes et les présentant ainsi unis au même Dieu, avait quelque chose d'admirable, de divin; les anges et les élus, auprès du trône de l'Éternel, reproduisaient seuls le beau spectacle de la terre. Et voilà que, grâces à toi, ces rapports admirables ont cessé; les hommes se sont isolés; divisés entre eux comme leurs religions diverses, ils n'échangent plus que l'indifférence ou la haine. Oh! non, une religion qui a produit dans le monde des résultats aussi funestes, le Dieu de charité, ce Dieu père de tous les hommes, ce Dieu qui veut que nous soyons tous frères, ce Dieu ne l'aime pas, et cette religion ne saurait être la vérité! »

Anarchie dans les royaumes qui l'ont écoutée. Nous demandons au protestantisme s'il se reconnaît dans ces calamités qu'une hérésie fameuse causa autrefois au monde? « Alors, non-seulement les petites choses, mais encore les plus grandes furent ébranlées; non-seulement les affinités, les alliances, les affections, les familles souffrirent de ce mal, mais aussi les cités, les peuples, les provinces, les nations, et enfin l'empire romain, qui fut agité, remué de fond en comble; car lorsque la profane innovation des ariens, semblable à une Bellone ou à une furie, après s'être emparée du prince tout le premier, elle ne cessa plus désormais de confondre et de troubler toutes choses, le prince comme le public, le sacré comme le profane; ne faisant aucune attention ni au bon, ni au vrai, et frappant, comme d'un lieu élevé, tous ceux qu'il lui plaisait choisir. Alors on vit les femmes déshonorées, les veu-

ves dévoilées, les vierges profanées, les monastères démolis, les clercs dispersés, les lévites battus, les prêtres jetés dans l'exil; les cachots, les prisons, les mines regorgeaient de saints, dont la plupart proscrits des cités, bannis et fugitifs, errant dans les déserts, dans les cavernes, au milieu des bêtes sauvages et des rochers, périrent misérablement, brisés de froid, épuisés de faim, consumés de soif.

» Or, quelle fut la cause de tous ces maux? c'est que l'on introduisait des superstitions humaines à la place d'un dogme céleste; c'est que l'on ruinait par de criminelles innovations une antiquité si bien assise; c'est que l'on violait les institutions des supérieurs; c'est que l'on déchirait les décrets des pères; c'est que l'on cassait les définitions des anciens, et que la fougue d'une profane et capricieuse curiosité ne pouvait se contenir dans les chastes limites d'une antiquité sainte et incorruptible (1). »

Le protestantisme peut se défendre tant qu'il voudra; Vincent de Lerins vient d'écrire une page de son histoire. Tout le monde sait, comme Grotius, que *partout où il a passé, il a troublé les empires*. Que d'autres disent ses guerres affreuses (2), et tout le sang qui fut répandu

(1) *Atqui hæc omnia numquid aliam causam, nisi utique dum pro cœlesti dogmate humanæ superstitiones introducuntur? Dum bene fundata antiquitas scelesta novitate subruitur, dum superiorum instituta violantur, dum rescinduntur scita patrum, dum convelluntur definita majorum, dum sese intra sacratæ atque incorruptæ vetustatis castissimos limites, profanæ ac novellæ curiositatis libido non continet?* Commonitor, c. VI.

(2) « De la réformation, dit un homme qui ne lui est pas trop opposé, résulta un double malheur: que les guerres qui survinrent prirent un caractère religieux et fanatique, par conséquent plus

en Angleterre, en Bohême, en Hongrie, en Allemagne, en Suède, en Hollande, en Suisse, en France. Qu'ils disent les millions d'hommes qu'il a fait périr de mort violente, dans toutes les parties de l'Europe, et les ruines qu'il y a faites. Pour nous, nous n'en parlons pas. Que ces souvenirs s'oublient, s'il est possible, ou bien qu'ils ne vivent que pour servir de leçons aux peuples ; nous voulons seulement constater un caractère de l'erreur : le sang et les ruines n'accusèrent jamais la vérité. Certains dieux païens voulaient du sang humain sur les autels; vous en avez horreur, vous comprenez que la Divinité doit être bienfaisante.

Si cela est vrai, quels sentiments inspirera la réforme ? Car notre France aura toujours sur le cœur ces guerres de religion, aussi longues que cruelles ; ces divisions funestes qui, depuis plusieurs siècles, lui montrent ses enfants toujours prêts à se déchirer et à se détruire ; cet appel fait à l'étranger, qui vint fouler nos provinces et traiter le royaume en pays de conquête (1). Elle aura toujours

animé, plus terrible, plus sanguinaire que celui des autres guerres; et c'en est assez pour être forcé de convenir que, depuis le débordement des peuples du nord sur l'empire romain, aucun événement n'avait encore provoqué en Europe des ravages aussi longs et aussi universels que la guerre allumée au foyer de la réformation. » *(Essai sur l'esprit et l'influence de la Réformation de Luther.)*

(1) La conduite des premiers chrétiens était un peu différente : chez eux point de complots contre l'état, contre le prince, lors même qu'ils étaient tout-puissants. « Une seule nuit, avec quelques flambeaux, leur disait Tertullien, et c'en serait assez, s'il nous était permis de rendre le mal pour le mal; mais à Dieu ne plaise qu'une religion divine ait recours à des moyens humains pour se ven-

sur le cœur la perte de tant de français même rebelles, que l'on se vit forcé de punir ou de proscrire, et qui allaient porter leur génie, leurs richesses aux nations étrangères, en leur montrant nos calamités. Elle aura toujours sur le cœur la foi de ses pères affaiblie, le trône de ses rois menacé ou brisé, sa tranquillité compromise pour des siècles, et cette terrible révolution qui l'a rendue la fable et l'horreur de l'univers. Il est étonnant qu'il y ait des hommes de beaucoup d'esprit qui ne pensent point, et qui ne savent point lire; ils auraient appris que la réforme, après ceux qui incendièrent l'Europe au seizième siècle, a produit le

ger !.. Jamais un chrétien ne s'est rien permis contre l'état, même pour venger les chrétiens, quoique traités inhumainement. » Que le protestantisme nous réponde : Si une nuit et quelques flambeaux avaient suffi pour se défaire de tous les catholiques, en commençant par les rois, croyez-vous qu'il y en eût un seul en Europe?

Et puis, on trouve encore de bonnes gens qui crient à la persécution. Criez d'abord contre toutes les persécutions exercées autrefois sur tant de catholiques innocents; criez à présent même contre les persécutions de l'Irlande, de la Pologne et des provinces Rhénanes; voilà des hommes soumis et fidèles injustement persécutés, parce qu'ils le sont pour leur foi. Mais des protestants punis « à cause de leurs violences nombreuses, comme dit le ministre Starck, de leurs sacriléges et de leur révolte réelle contre l'état, ainsi que cela est prouvé par une foule d'exemples tirés des histoires de France et des Pays-Bas, concernant les camisards, les huguenots et les *gueux* »; ces protestants portent la peine de leurs crimes. Et dans quel pays, sous quelles lois laisse-t-on faire tranquillement les brouillons, les pillards et les rebelles? Que le protestantisme cesse enfin de se plaindre; il ne fait que rappeler des souvenirs qu'il doit faire oublier, s'il le peut; c'est lui qui a tout fait, et la Saint-Barthélemy, et le massacre de Vassy, et la révocation de l'édit de Nantes....

philosophisme voltairien du dix-huitième, et ensuite les *enragés* de 93 que tout le monde connaît.

On en croira au moins Condorcet : « Voltaire a rendu la raison populaire ; et si le peuple n'eût pas appris à *penser*, jamais il ne se serait servi de sa force. C'est la pensée des sages qui prépare les révolutions politiques ; mais c'est toujours le peuple qui les exécute. La réforme eut ses *penseurs*, les anabaptistes, en qui l'on voyait les mêmes prétentions à la liberté et à l'égalité absolue, qui ont causé tous les excès des jacobins de France. La loi agraire, le pillage des riches faisaient déjà partie de son symbole, et sur leurs enseignes aurait pu être inscrit : *Guerre aux châteaux, paix aux chaumières* (1). » Et si le sol de l'Europe tremble, si l'édifice social y est miné, si à chaque instant on est à la veille de le voir crouler, c'est à la réforme qu'il faut s'en prendre (2). « Il est une autorité, a-t-elle dit, qui n'a pas besoin d'avoir raison pour valider ses actes ; cette autorité est celle du peuple. » Le jour où cela fut dit, les lois, les trônes ne furent plus ; le dernier des rebelles armé se crut l'égal des rois (3). La royauté descendit dans

(1) *Essai sur l'esprit*, etc.

(2) Un ministre écrivait, il y a quelques années, à un archevêque : « J'abjure à jamais les erreurs de Calvin, de Luther et de tous les autres hérétiques dont les doctrines perverses ont semé sur toute la terre l'esprit de révolte et d'anarchie. »

(3) Nous demandons la permission de citer cette réponse d'un réformé à Henri III : « Eh quoi ! le roi m'écrit comme roi et comme si je devais le reconnaître ; je veux bien qu'il sache que cela serait bon en temps de paix et lorsque je le reconnaissais pour tel, mais en temps de guerre, qu'on a le bras armé et le cul sur la selle, tout le monde est compagnon. » (*Addit. aux Mémoires de Castell.* t. II, p. 643.)

la rue, et la populace, couverte de haillons et tenant un morceau de pain qu'on venait de lui donner, fut couronnée; cela s'appela le peuple-roi, pendant que quelques vils ambitieux prenaient pour eux les richesses et les honneurs. Vous savez le reste; vous pouvez dire ce que devient une société qui a le malheur de préférer les enseignements de l'homme aux enseignements de Dieu.

Voilà donc les grands résultats de la réforme : une haine implacable entre ses chefs; des divisions honteuses dans ses églises, plus vicieuses, plus dépravées qu'autrefois; les guerres et l'incendie dans les royaumes qui l'ont accueillie; la révolte des sujets contre les rois; les peuples dont elle fait le malheur, au point d'exciter les plaintes des protestants eux-mêmes, et de leur faire *regretter l'empire du papisme*. Certes, devant de pareils résultats que la réforme est forcée d'avouer (1), nous sommes autorisé à inten-

(1) Calvin convient de tout cela; seulement il en accuse le diable. Il dit à François Ier : « C'est de fort mauvaise foi qu'on nous reproche les troubles, les tumultes et les contestations dont la prédication de notre doctrine est accompagnée, et les mauvais effets qu'elle produit dans l'esprit *d'une infinité de personnes;* car c'est une très-grande injustice de lui attribuer tous ces maux-là, que l'on devrait imputer à la malice du diable : car c'est ici comme le génie et le destin de la parole de Dieu, qu'elle ne commence jamais à se faire voir au monde, que cet esprit infernal ne se réveille et ne se remue tout incontinent pour en éteindre la lumière. C'est ainsi que pendant l'espace de quelques siècles, lorsque tout était enseveli dans de profondes ténèbres, le démon, le dieu de ce siècle, se jouait des hommes à sa fantaisie, se plongeait, comme un autre Sardanapale, dans le repos et l'oisiveté, et prenait, au milieu d'une profonde paix, ses aises et ses délices. » (Dédicace de *l'Institution*.)

ter contre elle une accusation grave : —Vous voyez tout ce que vous avez fait ; les rois, les peuples, la société comme la famille vous maudissent ! Il faut donc que vous ayez eu quelque grande raison de prêcher vos doctrines, puisque de si grands malheurs ne vous ont point arrêtée. Que vouliez-vous ? renouveler le vrai Christianisme qui avait péri ? rendre la foi à l'Europe qui ne l'avait plus ? Donc, on ne pouvait plus se sauver dans la religion catholique ? vous aviez des vérités essentielles dont les peuples ne pouvaient se passer ? — Ce n'était point notre prétention, dites-vous; « l'Église catholique a conservé plusieurs choses qu'il serait à désirer que nous eussions retenues (1). » « Il n'est aucun article nécessaire au salut qui soit prohibé par l'Église de Rome (2). » « Nous reconnaissons que sous la

(1) La duchesse d'York, convertie à la religion catholique, voulut avoir une conférence avec les évêques les plus distingués d'Angleterre ; tous lui assurèrent que « l'Eglise catholique avait conservé plusieurs choses qu'il serait à désirer que l'église d'Angleterre eût retenues. » Un d'eux lui dit, « que s'il était catholique, il ne voudrait pas changer de religion ; mais qu'ayant été élevé dans une religion dans laquelle il croyait avoir tout ce qui est nécessaire au salut, et y ayant reçu son baptême, il ne croyait pas la pouvoir quitter sans scandale. » (*Disc. amic.* t. II, p. 70.) Ainsi donc, si saint Paul l'avait consulté sur sa conversion, même après le miracle du chemin de Damas, le prélat anglican lui aurait dit : Gardez-vous bien de suivre Jésus-Christ, vous ne pouvez renoncer à la religion juive *sans un grand scandale.* Il est bien malheureux que tous les évêques anglais n'aient pas toujours été ainsi dominés par la crainte de donner au monde de *grands scandales!*

(2) Thorndyke, un des plus savants docteurs d'Angleterre, a dit : « Je déclare, et je dois le déclarer franchement, je ne sache aucun article nécessaire au salut qui soit prohibé par l'Église de Rome, comme il n'en est point d'incompatible avec le salut qui ne soit proscrit par elle. » (*In Epilog.* p. 146.)

papauté se trouve tout le bien chrétien, tout ce que le Christianisme doit avoir (1). » « On peut se sauver dans la religion catholique, y être agréable à Dieu, y être orthodoxe, y bien vivre, y bien mourir, car elle a conservé les fondements de la foi chrétienne (2). »

Quoi donc ! sous la papauté se trouve tout le bien chrétien, tout ce que le Christianisme doit avoir ; on pouvait se sauver dans la religion catholique, y être orthodoxe, y bien vivre, y bien mourir, et vous venez imposer aux

(1) Après avoir rapporté les articles fondamentaux des protestants, Dallié ajoute : « Rome ne contredit pas les articles que nous croyons, elle fait même profession de les croire. Qui peut nier, même aujourd'hui, que Rome admette les articles nécessaires? » (*La Loi fondée*, 5e partie.)

(2) « Quand Henri IV, dit Bossuet, pressait les théologiens protestants, ils lui avouaient de bonne foi, pour la plupart, qu'avec eux l'état était plus parfait, mais qu'avec nous il suffisait pour le salut. La chose était publique à la cour. Les vieux seigneurs, qui le tenaient de leurs pères, nous l'ont raconté souvent, et si on ne veut pas nous en croire, on en peut croire M. de Sully, qui, tout zélé réformé qu'il était, non-seulement déclarait au roi qu'il tient infaillible qu'on se sauve étant catholique, mais nomma à ce prince cinq des principaux ministres protestants qui ne s'éloignaient pas de ce sentiment. » (Voir les *Mémoires de Sully.*)

La faculté de théologie de l'université protestante d'Helmstadt, interrogée sur cette question : Une princesse protestante, destinée à épouser un prince catholique, peut-elle, sans blesser sa conscience, embrasser la religion catholique? répondit le 27 avril 1707 : « Nous avons démontré que le fondement de la religion subsiste dans l'Église catholique romaine, en sorte qu'on peut y être orthodoxe, y bien vivre, y bien mourir, y obtenir le salut, et il est aisé de décider la question proposée. Partant, la sérénissime princesse de Wolfembulhel peut, en faveur de son mariage, embrasser la religion catholique. »

peuples une religion qui ne leur offre, peut-être, aucun de ces avantages ! car on ne convient pas généralement que la réforme possède tout le bien chrétien, tout ce que le Christianisme doit avoir, que l'on puisse s'y sauver ; et cette religion, il a fallu l'établir parmi des ruines immenses et des flots de sang ! et les maux que vous aurez faits ne seront rachetés par rien ! Mais vous n'aviez donc aucun but, vous ne pouviez vous proposer aucun bien. Vous avez donc détruit pour le plaisir de détruire ! Vous avez ébranlé l'Europe par délassement, et pour jouir d'un spectacle qui vous amusait ! Napoléon se frottait les mains à la vue d'un vaste champ de bataille que ses canons venaient de joncher de morts ; il trouvait cela beau ! Cette joie féroce avait au moins pour lui quelque chose au delà de ces monceaux de cadavres ; dans son idée, c'était de la gloire. Mais vous, de quelque côté qu'on vous prenne, vous ne pouviez recueillir que de l'opprobre ; vous faisiez le mal, et vous saviez que vous ne pouviez recueillir que du mal ! Donc les mauvaises passions restent seules pour mobile de votre entreprise. *Il y avait*, comme dit Brantôme, *plus de malcontentement que de religion*, plus de vengeance que de zèle pour le salut de vos semblables, plus d'amour de la licence que de désir de la vraie réforme. Mais alors, que penser d'une religion qui est ainsi caractérisée par l'histoire, qui n'obtiendrait des tribunaux des hommes qu'un arrêt infamant ; qui n'a été, comme on l'a dit souvent, qu'un *surcroît de calamités pour l'espèce humaine* ? Hommes de bonne foi ! ne voyez-vous point ici un grand besoin des peuples, un grand devoir pour les rois ?

CHAPITRE V.

LES MINISTRES QUI PRÊCHENT, QUI DÉFENDENT LE PROTESTANTISME, PEUVENT-ILS ÊTRE EN MÊME TEMPS ÉCLAIRÉS ET SINCÈRES ?

Il y a là une accusation grave, nous le savons, et pourtant nous venons de la prouver ; ce qui va suivre ne fera qu'ajouter à l'évidence. Nous demanderons aux ministres leurs titres comme pasteurs des peuples, et, s'il leur est impossible d'en présenter aucun, il faudra bien convenir qu'ils ne sont que de faux pasteurs, que leur ministère est un mensonge, puisque, le sachant bien, ils trompent les peuples, les perdent en se perdant eux-mêmes. Ici le doute serait terrible et devrait peser horriblement sur leur cœur ; état violent que beaucoup de ministres n'ont pu supporter, et ils sont venus au sein du Catholicisme chercher le repos et la paix qu'ils n'avaient plus.

D'abord, les ministres instruits doivent avouer qu'ils manquent de mission. Et qui donc la leur aurait donnée ? est-ce l'Église romaine ? est-ce Dieu ? il faut qu'ils répondent, laquelle de ces deux puissances les a envoyés ; car il n'en est pas une troisième. Telle était du moins la croyance

de tous les peuples et de tous les siècles à l'apparition de la réforme ; tout l'univers lui montrait le Fils de Dieu choisissant ses apôtres, les envoyant chez toutes les nations avec ordre de les instruire, de les baptiser, de leur administrer les sacrements. On lui faisait voir, l'histoire à la main, que les apôtres, à leur tour, se choisissaient des successeurs, leur imposaient les mains et les plaçaient à la tête des églises qu'ils avaient fondées (1). Saint Paul ordonne Timothée, lui rappelle les devoirs que son ordination lui impose (2); puis lui défend d'imposer les mains à personne avec précipitation (3). Il dit à Tite qu'il l'a laissé à Crète pour ordonner des prêtres dans chaque ville (4). Voilà la pratique des apôtres et les enseignements qu'ils donnaient à leurs successeurs, et nous voyons que ceux-ci y étaient fidèles. A mesure que l'Évangile s'étendait, ils appelaient, au nom du Saint-Esprit, des hommes éprouvés, pleins de foi et de piété, et les plaçaient à la tête des peuples nouvellement convertis.

Ainsi Jésus-Christ constitua son Église; ainsi le saint ministère s'est perpétué jusqu'à nous, et de nous il passera à tous les siècles, comme l'enseignait Luther lui-même,

(1) *Et cum constituissent illis per singulas ecclesias presbiteros.* Act. XIV, v. 22.

(2) Les paroles de l'apôtre sont remarquables : *Noli negligere gratiam, quæ in te est, quæ data est tibi per prophetiam, cum impositione manuum præsbiteri.* (Ep. I. c. IV, v. 14.) *Admoneo te, ut ressuscites gratiam Dei quæ data est in te per impositionem manuum mearum.* II. ad Timoth. c. I, v. 6.

(3) *Manus cito nemini imposueris.* I. Timoth. c. V, v. 22.

(4) *Reliqui te, ut ea quæ desunt corripias et constituas per civitates præsbiteros, sicut et ego disposui tibi.* Ibid. c. I, v. 5.

dans un de ces aveux que lui arrache si souvent la vérité. « La mission des évêques, dit-il, est double : médiate et immédiate ; médiate, c'est-à-dire, dérivant de l'homme, mais immédiate chez les apôtres, qui la tenaient de Jésus même. Les apôtres ont transmis cette mission à leurs disciples, saint Paul à Timothée et à Tite, qui la transmettent aux évêques leurs successeurs, les évêques à ceux qui leur succèdent ; ainsi jusqu'à nos jours et à la consommation des siècles, en sorte que cette mission, bien que médiate, est cependant toute divine (1). »

Au reste, Luther ne pouvait parler autrement ; l'Écriture et la tradition publiaient trop haut et trop clairement cette doctrine : tout sacerdoce comme toute mission vient des évêques, et nul n'a jamais été regardé comme vrai ministre de Jésus-Christ, qui n'ait été ordonné et envoyé par eux. Ceux qui venaient d'ailleurs étaient appelés faux pasteurs ; ils étaient des ministres sans pouvoir.

Il ne servait de rien aux schismatiques d'avoir été ordonnés, s'ils l'avaient été hors de l'Église. Les novatiens, les lucifériens, les donatistes avaient reçu l'imposition des mains des évêques, mais comme ils cherchaient à diviser le troupeau de Jésus-Christ, on leur disait anathème ; et saint Cyprien, au nom de l'Église, s'écrie que les schismatiques, même avec leur ordination et l'imposition des mains, ne sont que de faux prophètes, puisque, sans aucune commission divine, ils s'érigent en pasteurs des âmes. On sait la réponse de ce saint docteur à un évêque qui hésitait à condamner Novatien, et demandait aupara-

(1) Luther, *dans le 1er chap. de l'Épît. aux Gal.* I. part. 2.

vant à examiner sa doctrine. « Quant à ce qui regarde la personne de Novatien, répondit saint Cyprien, puisque vous désirez qu'on vous apprenne quelle hérésie il a introduite, vous devez savoir, mon cher frère, avant toute chose, que nous n'avons pas besoin de rechercher curieusement ce qu'il enseigne, puisqu'il enseigne hors de l'Eglise; quel qu'il soit, il n'est plus chrétien, puisqu'il n'est pas dans l'Église de Jésus-Christ (1). »

Saint Augustin ne tenait pas un autre langage : « Ils sont hors de l'Église, écrit-il à Boniface, et le Saint-Esprit n'est plus avec eux vivifiant; qu'ils ne le cherchent plus, il ne se trouve que dans le Corps de Jésus-Christ : *Extra corpus neminem vivificat Spiritus sanctus; non habent Spiritum sanctum qui sunt extra Ecclesiam, non quærunt Spiritum sanctum.* » Lorsque touchés de Dieu, ces membres séparés abjuraient leurs erreurs, l'Église, usant d'indulgence, et plutôt que de laisser périr les peuples qu'ils avaient entraînés avec eux dans le schisme et l'hérésie, les recevait à l'unité, et alors seulement ils recouvraient la mission qu'ils avaient perdue. C'est ainsi qu'elle en usa avec les ariens, c'est ainsi que saint Augustin en agit avec les donatistes convertis. « Vos évêques et vos clercs, disait le saint docteur à Crescent, en ce qui regarde les fonctions ecclésiastiques, ont été reçus à l'unité catholique, selon qu'il a paru qu'il était expédient au salut de ceux à qui on voulait pourvoir, en les privant ou en ne les privant pas de leur ministère (2). »

(1) *Epist.* 52. *ad Ant.* p. 73.
(2) *Lib.* II, c. II.

C'était inutilement qu'ils cherchaient, comme les hérétiques de nos jours, à détourner l'anathème en se mettant à l'abri de ces paroles de Jésus - Christ : « Si deux ou trois personnes sont assemblées en mon nom, je suis au milieu d'elles », on leur répondait que Dieu n'y était pas, si ces personnes étaient hors de l'Église, et qu'il ne pouvait pas même y avoir unité entre elles. « Et comment, demande saint Cyprien, deux ou trois personnes peuvent-elles être assemblées au nom de Jésus-Christ, s'il est constant, dans le même temps, qu'elles sont séparées de Jésus-Christ et de son Évangile? *Car ce n'est pas nous qui nous sommes séparés d'avec eux, mais ce sont eux qui se sont séparés d'avec nous;* et puisque les schismes et les hérésies sont toujours postérieurs à l'Église, s'étant formés des conventicules différents et des diverses assemblées, ils ont quitté le chef et l'origine de la vérité (1). »

Nous ne croyons pas devoir nous arrêter à répondre à Claude et à Jurieu, qui cherchent, par tous les moyens possibles, à se débarrasser de cette tradition, par laquelle ils sont si hautement condamnés; il est trop facile d'avoir raison avec des hommes qui veulent effacer tous les faits, tous les monuments de l'histoire par de simples allégations. Ainsi, que Claude dise, même avec une assurance incroyable : « *Il est certain* que le ministère des apôtres fut unique, c'est-à-dire, uniquement attaché à leurs personnes, sans succession, sans communication, sans propagation; » Claude n'aura pas plus avancé que s'il disait sans preuve et contre tous les témoignages, tous les livres,

(1) *De Unit. Eccl.* p. 198.

tous les monuments, que César n'a pas conquis les Gaules ; son opposition seule ne ferait pas que l'histoire eût menti.

Jurieu, lui, daigne au moins entrer dans quelques détails ; il accepte le témoignage de la tradition ; seulement il regarde l'ordination comme une simple cérémonie, et attribue la mission et tous les pouvoirs à l'élection populaire. Cette réponse peut plaire au peuple et servir la politique de la réforme ; mais elle a, comme celle de Claude, un inconvénient grave, c'est qu'elle n'est appuyée sur rien. Nous ne sommes pas très-exigeant à l'égard de Jurieu ou de ses représentants ; qu'ils citent un seul fait contre nous ; qu'ils nous montrent un seul évêque, un seul prêtre ordonné, envoyé par d'autres que par les successeurs des apôtres, c'est-à-dire, par l'Eglise, et nous leur donnons gain de cause. Quand on ose dire que l'on est *certain*, c'est que les preuves ne manquent pas, et si l'on refuse d'en donner une seule, surtout quand il s'agit de si grands intérêts, du fondement même de la réforme, que faut-il penser ?

En attendant, nous prouvons que le peuple n'était pour rien, ni dans l'ordination, ni dans les pouvoirs de l'élu ; seulement, comme pour l'ordinaire, il était connu de lui, on le consultait sur sa conduite. Comment les ministres ne sont-ils pas arrêtés par cette foule de témoins qui viennent ici déposer contre eux ? et par le concile de Nicée, *canon* IV, qui ordonne que le nouvel évêque *soit établi* par tous les évêques de la province assemblés ; et par le pape saint Martin, qui dit qu'il n'est pas permis au peuple de faire l'élection de ceux qu'on élève au sacerdoce, mais que cela soit au jugement des évêques, *afin qu'ils*

connaissent eux-mêmes, etc. ; et par le pape Étienne, qui écrit à l'archevêque de Ravenne : « Il faut l'élection des prêtres et le consentement du peuple fidèle ; car le peuple doit être instruit et non suivi ; » et par le pape Célestin, qui emploie les mêmes paroles, et ajoute de plus : « Nous devons avertir le peuple de ce qui lui est permis, et de ce qui ne l'est pas, s'il l'ignore, et non pas consentir à ce qu'il veut » ; et par le huitième concile général qui, *se conformant aux précédents conciles*, ordonne « que les consécrations et promotions d'évêques se fassent par l'élection et le décret du collége des évêques, et défend que tout laïque, soit prince, soit noble se mêle des élections, puisqu'il ne convient pas qu'aucun des grands et des laïques ait aucune puissance en ces matières ; mais qu'ils se taisent, et qu'ils soient attentifs jusqu'à ce que l'élection de l'évêque futur soit conclue par le collége de l'Église ; que si quelque laïque est invité par l'Eglise à s'en mêler et à y concourir, il peut avec respect, s'il le veut, obéir à ceux qui l'appellent. »

Nous faisons grace aux ministres de bien d'autres autorités ; celles-là prouvent assez que lorsque leurs premiers apôtres commencèrent à prêcher, l'Eglise seule, dans l'univers, choisissait, ordonnait, envoyait les évêques et les prêtres ; que nul n'était quelque chose que par elle, et que par conséquent c'était à elle seule qu'ils devaient s'adresser pour être ministres, pour avoir juridiction sur les peuples, pour leur annoncer l'Evangile et leur administrer les sacrements. L'ont-ils fait ? non. Ils ne veulent plus rien de l'Eglise, de cette nouvelle Babylone, la prostituée ! Luther repousse son ordination qu'il appelle un *graissage*,

une *tonderie*, une *supercherie qui ne peut faire que des histrions, des charlatans, des prêtres de satan.* Graces à Dieu, s'écrie Calvin, je n'ai pas été oint de l'*huile puante*; et l'ordination et l'imposition des mains, et la mission de l'ancienne Eglise, tout cela est aboli, rejeté comme un opprobre (1).

On ne pouvait se séparer de l'univers catholique avec plus de violence et plus d'éclat. Mais alors les premiers réformateurs n'appartiennent plus *au corps de l'Eglise, le Saint-Esprit n'est plus en eux* (2); ils ne sont évidemment qu'une branche morte, détachée du grand arbre; or, dans ce cas, il faut qu'ils disent où est leur mission, d'où ils viennent, qui les a établis sur les peuples?

Avez-vous jamais pensé à l'étrange position de ces hommes ainsi séparés de l'univers, qui les presse de ces terribles questions, auxquelles ils ne peuvent rien répondre? Ce fait est accablant, et ce qui suit est décisif: Ils en appellent aux principales universités de l'Europe, et ces universités les condamnent; ils en appellent aux diffé-

(1) Calvin avait dit cependant dans *l'Institution*, l. IV: « S'éloigner de l'Eglise, c'est renier Jésus-Christ; il faut bien se garder d'une séparation si criminelle.... On ne saurait s'imaginer attentat plus atroce, que de violer, par une perfidie sacrilége, l'alliance que le Fils unique de Dieu a daigné contracter avec nous.... L'Eglise est une mère que nous ne devons quitter que lorsque nous nous dépouillons de notre enveloppe terrestre, pour revêtir la nature de l'ange... »

(2) Le catéchisme de Genève n'a pas plus d'égards pour les premiers réformateurs que Calvin: « Tous ceux qui *se séparent* de la communion des fidèles, pour faire secte à part, ne doivent point espérer de salut, tant qu'ils restent dans la séparation. »

rentes Eglises de la chrétienté, et ces Eglises les condamnent ; ils en appellent au témoignage de l'antiquité, et toute l'antiquité les condamne ; ils en appellent au Chef de l'Église, et le Pape, au nom de l'Eglise les condamne ; ils en appellent au concile général, et le concile général les condamne ; ils en appellent aux passions, à la cupidité, à la licence, au libertinage, ici seulement ils ont une voix, mais il faut qu'ils s'en contentent ; et le monde entier saura que les passions, et les passions seules, leur ont imposé les mains et ont donné naissance à ce ministère nouveau.

C'est vainement que les ministres croiraient lui donner une plus noble origine, en disant avec un de leurs synodes: « Lorsqu'on voudra disputer de la vocation des premiers pasteurs, il s'en faudra seulement rapporter à la vocation extraordinaire par laquelle Dieu les a poussés extraordinairement à leur ministère ; car, ajoutent-ils, l'état de l'Eglise était interrompu, et il a fallu que Dieu ait suscité des gens d'une façon extraordinaire, pour dresser l'Église de nouveau, qui était tombée en ruine et en désolation (1). »

(1) Ce qui est singulier, c'est que ces hommes que Dieu *a suscités d'une façon extraordinaire pour dresser l'Eglise tombée en ruine*, étaient puissamment secondés par le diable. C'est par ses avis qu'ils ont fait plusieurs réformes importantes. Luther raconte que « dans un colloque qu'il eut avec le diable, celui-ci l'avertit de plusieurs abus qui s'étaient glissés dans la messe ; » et comme il le connaissait très-zélé pour le bien de l'Eglise, il ne lui jeta pas, cette fois, son écritoire à la tête, mais il profita de ses observations.

Un autre jour, le diable apparut à Luther, et lui adressant la parole avec vivacité : « Que fais-tu dans ce coin, lui dit-il ? Tu as fait de la messe un sacrifice propitiatoire, contre l'institution de Jésus-Christ, ce qui est une abomination par dessus toutes les

Au lieu d'un ministère, on ne trouve ici qu'un blasphème contre Dieu , et un blasphème à pure perte. L'Église était tombée en ruine ! mais alors Dieu a manqué ou de bonté, ou de sagesse , ou de puissance. Sa religion , si solennellement promise , si long-temps attendue , établie par tant de sacrifices, par tout le sang de Jésus-Christ ; cette religion à laquelle Dieu avait dit : je serai avec toi tous les jours , jusques à la consommation des siècles, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre toi , cette religion en ruine ! Tu as menti, Seigneur, ou tu t'es trompé ! vois ta confusion affichée dans tout l'univers , et tes apôtres obligés de rétracter leur défense. Paul avait défendu aux fidèles d'écouter un ange descendu du ciel , s'il leur apportait un Évangile différent de celui qu'il leur avait prêché ; rien n'était plus sacré que cette maxime : *Il ne faut jamais innover ; mais s'en tenir à ce que nous avons reçu de nos pères* ; il faut revenir sur tout cela , la religion est en ruine ! Ainsi Dieu, comme les rois fainéants qui, par leur indolence ou leur incapacité, laissent périr leur royaume , ainsi Dieu a laissé périr son Église , et Luther et Calvin l'ont sauvée !!

L'Eglise en ruine ! C'est un blasphème à pure perte ; car nous l'avons déjà dit : il s'est élevé depuis la naissance de l'Eglise jusqu'à nous , un nombre prodigieux de sectaires , qui tous se disaient appelés pour ressusciter l'Eglise, ou la réformer ; et les ariens , et les nestoriens , et les manichéens , et les donatistes , et les vaudois , et les saints-simoniens , et les méthodistes , etc. Eh bien ! qui a raison?

abominations. » Ces raisons du diable contre le sacrifice de la messe ont été trouvées excellentes par les calvinistes , car ils nous les opposent sans cesse.

à qui faut-il s'attacher ? Nous voyons dans tous, les mêmes droits, les mêmes titres, et il nous paraît évident, que la réforme n'en donne pas de meilleurs que toutes les sectes qui l'ont précédée ou qui l'ont suivie. Comment donc nous déclarer pour elle, plutôt que pour toutes les autres qu'elle condamne et par qui elle est justement condamnée? car elles sont autant qu'elle, et leur mission est aussi bien prouvée.

Si la réforme veut être préférée, il faut qu'elle nous dise pourquoi ; si elle ne répond pas, il en résulte une conséquence fâcheuse pour ceux qui l'ont prise au mot ; ils se sont attachés à elle sans raison et contre toute raison. Suffit-il donc que quelques factieux, courant dans une rue, nous crient qu'à eux seuls appartient le pouvoir, pour qu'ils soient crus ? Non, la révolte et l'audace seules ne prouvent point que les magistrats, qui l'exercent au nom du prince l'aient perdu. Les factieux ne montrant que par le crime, qu'ils succèdent au pouvoir ancien, ne peuvent être écoutés ; et leurs noms flétris ne figureront que sur la liste des criminels justement punis. Voilà les nouveaux réformateurs qui, à la suite de tous les autres, sont venus dire à l'Eglise : retirez-vous, nous sommes appelés à vous remplacer ; l'autorité que Dieu vous avait donnée nous appartient désormais ; retirez-vous !

L'Eglise était faite à ce langage ; souvent on le lui avait adressé ; et, usant de toute l'autorité que Dieu lui a donnée, elle a dit aux réformateurs : prouvez-moi que cette autorité, que je tiens de Dieu et qui doit être éternelle, m'a été enlevée, et vous appartient. Si vous n'avez aucune preuve que mes pouvoirs ont cessé et que les vôtres commencent, je serais criminelle de vous laisser faire, comme

les magistrats qui se démettraient de leurs charges devant les premiers rebelles qui se présenteraient. Ici, que la bonne foi prononce entre l'Église et les sectaires, nous admettons son arrêt.

L'Église en ruine! vous avez donc voulu la relever; mais, dans ce beau zèle, que nous louerions de bon cœur s'il était sincère, un devoir vous était imposé, et, faites-y bien attention, c'était le seul : vous deviez vous presser auprès de cette Église, si affligée et si malheureuse; vous auriez trouvé, malgré toutes les déclamations et toutes les calomnies, des hommes de science, de vertu, de zèle, qui vous auraient puissamment secondés (1). Il fallait vous

(1) On trouve des gens bien lents à comprendre; ceux-là vous diront sans cesse, contre tous les faits, que l'Europe était dans l'ignorance sous le Catholicisme, et que la réforme l'en a tirée; comme si tout le monde ne savait pas que le mouvement intellectuel du seizième siècle, était venu de l'Italie, de Rome. Alors brillaient à la cour de Léon X, qui avait su réunir autour de lui tous les talents et toutes les gloires, Michel-Ange, Raphael, Bembo, Sadolet, Briçonnet, Sannazar. L'Europe connaissait le Tasse, Copernic, Lascaris, Alciat, Scaliger, Ximenès, Commandon, Morus, Polus, Theorenus, Erasme, Polydore Virgile, et tant d'autres qui ne devaient leur savoir et leur renommée qu'au Catholicisme.

L'Italie catholique prêtait à la France, Léonard de Vinci, Jules Romain, André del Sarto, Benvenuto Cellini, Le Primatice, Vicelli, etc. Je ne sache pas que François Ier, quand il appelait les artistes les plus célèbres, et qu'il partageait, comme dit le président Hénault, avec Léon X, la gloire d'avoir fait fleurir les sciences et les arts en Europe, je ne sache pas qu'il eût pris conseil de la réforme, qui, loin d'inspirer les chefs-d'œuvre, n'a jamais su que les détruire.

Lorsque Luther commença à prêcher ses erreurs, il se trouva vis-à-vis d'hommes que toutes les calomnies n'ont pu rendre méprisables; nous nommerons le cardinal Cajetano, à qui Luther,

réunir au concile de Trente, qui a été, lui, un grand réformateur, et qui a prouvé, par ses décrets, par ses travaux, qu'il ne manquait ni de zèle, ni de lumières, ni

vaincu par son éloquence et sa charité, disait : « Je suis affecté, mon père, repentant ; je vous demande pardon ; je dirai mon repentir à qui voudra l'entendre ; » le cardinal Aleandro, dont Erasme a vanté la gloire ; Eck, dont le nom seul, dit un historien de Luther, donnait des vertiges au moine saxon ; Prierias et Tezel, dont la dialectique claire et pressante aurait étouffé la réforme, si la raison pouvait tuer l'erreur, si Luther battu n'avait eu recours à ses armes habituelles, à la satire et aux sarcasmes, qui avaient toujours un grand succès parmi les émeutes des écoliers et les gros rires des tabagies allemandes.

La France avait aussi ses gloires à l'apparition de la réforme. L'université de Paris était toute brillante de ses savants, de ses érudits, de ses littérateurs ; là étaient Vatable, Danès, Budée, Tissot, Cordier, qui fut le maître de Calvin, Jean du Bellay et tant d'autres dont les ouvrages remarquables prouvent que l'on était habile sans la réforme. A cette époque, l'épiscopat français s'était rendu assez recommandable, puisque, dit Brantôme, François Ier avait voulu avoir à sa cour les cardinaux et les prélats les plus distingués de son royaume, afin de rendre par là sa cour la plus brillante, et de polir les mœurs de ses courtisans, qui se ressentaient de la rudesse de la guerre, par le savoir, les talents, les exemples, de ce premier corps de l'Etat. Parmi ces prélats on distinguait l'évêque de Paris, Porcher, qu'Erasme regardait comme un ange descendu du ciel pour ranimer le culte des lettres ; Pelissier, l'évêque de Maguelone, dont l'érudition était passée en proverbe ; Jacques Colin, aumônier du Roi, qui improvisait en latin et en français, et que Marot a chanté ; Jean du Bellay Longai que la cour de Léon X écoutait avec ravissement ; l'évêque de Meaux, René du Bellay, qui fondait un cabinet de physique, le premier que l'on ait vu en province.

Telle fut l'influence de la cour de Rome sur les lettres : « le Pape est poëte, peintre, musicien, linguiste ; nos évêques, par une louable ambition, s'ils ne peuvent ni peindre, ni chanter, ni scul-

d'amour pour cette Église que vous aimiez, dites-vous, et que vous avez pourtant abandonnée *dans la ruine et dans la désolation.* De quoi a servi tout votre zèle ? à faire une église à part, à méconnaître l'autorité de l'ancienne, qui était là, aux yeux de tout l'univers, comme toujours, avec son Chef, ses évêques, ses docteurs, l'amour des peuples, le respect des rois..... Cette Eglise, vous l'avez couverte d'outrages ; vous l'avez déchirée, et jamais peut-être elle n'a eu des ennemis plus implacables ; mais c'est le rôle de tous les hérétiques. Et si vous dites, comme Claude, que l'Eglise était vous et qu'il n'y en avait pas

pter, étudieront les sciences humaines, apprendront les vieux idiomes, grec, hébreu, syriaque, qu'on a cessé de parler ; élèveront des colléges, comme le cardinal de Tournon ; instruiront la jeunesse, comme René du Bellay ; appelleront à eux les lettrés, comme Briçonnet de Meaux ; relèveront le culte de la pensée, comme Ladolet, l'évêque de Carpentras ; ressusciteront de la tombe les vieilles pierres romaines, comme l'archevêque de Vienne ; et sauront guider, éclairer le prince qui les aura revêtus de la pourpre. » (*Vie de Calvin*, par Audin, t. I, p. 86.)

Ensuite l'on dira que l'on doit la lumière à la réforme ! et l'Institut couronnera un ouvrage destiné à publier ce mensonge ! Heureusement que l'histoire avait déjà fait justice de l'auteur et de sa couronne. On a lu enfin, et l'on avoue assez volontiers, maintenant, que la réforme, au lieu d'être pour quelque chose dans le mouvement intellectuel du seizième siècle, l'a plutôt ralenti par ses arguties, ses disputes, dans lesquelles tant de talents se sont perdus. Si, au lieu d'employer leur esprit et leur vie à attaquer et à se défendre, les hommes de mérite, alors divisés, se fussent donné la main pour seconder de leurs talents et de leurs lumières, l'impulsion donnée par le Catholicisme, que de maux n'eût-on pas évités d'abord, mais ensuite que de bien n'eût-on pas fait aux lettres, aux arts, à la religion et au monde ! C'est la pensée de Bacon.

une autre, on vous fera observer que toutes les sectes auraient pu en dire autant, comme répondait Bossuet, et par conséquent vous n'avez rien prouvé. D'ailleurs, que faites-vous de cette règle de Vincent de Lerins que vous avez trouvée sûre et même employée contre vos adversaires ? Permettez qu'on vous la rappelle. Vous savez que ce puissant défenseur de la vérité a réfuté, dans son petit livre, toutes les hérésies.

« Souvent, dit Vincent de Lerins, je me suis enquis, avec grand zèle et grande sollicitude, auprès de bien des personnages éminents en sainteté et en savoir, de quelle façon je pourrais, par une sorte de voie générale et régulière, discerner la vérité de la foi catholique d'avec la fausseté des hérésies perverses ; et j'en ai toujours reçu cette réponse, presque unanime : que si moi ou un autre voulions démêler les artifices, éviter les piéges des hérétiques naissants, et demeurer sains et entiers dans une foi ferme, il fallait, avec le secours du Seigneur, affermir sa croyance en deux manières : par l'autorité de la loi divine, puis par la tradition de l'Eglise catholique... Mais en l'Eglise catholique on doit avoir grand soin de s'en tenir à ce qui a été cru dans tous les temps et par tous les fidèles ; car voilà ce qui est vrai et proprement catholique, comme le déclare la force et le sens du mot, universellement. Or, nous serons catholiques si nous suivons l'universalité, l'antiquité, le consentement. Nous suivrons l'universalité, si nous reconnaissons pour la seule vraie foi celle que toute l'Église confesse dans l'univers entier ; l'antiquité, si nous ne nous éloignons en rien des sentiments que l'on sait avoir été ceux de nos vrais aïeux et de nos pères ; le consentement enfin,

si, dans cette ancienneté de foi, nous professons les définitions et les enseignements de tous ou de presque tous les prêtres et docteurs.

» Que fera donc un chrétien catholique, si quelque partie de l'Eglise se retranche de la communion universelle? qu'a-t-il de mieux à faire, que de préférer la santé de tout le corps *à un membre pestiféré et corrompu.*

» Au temps de Donat, quand une grande partie de l'Afrique se précipitait avec force dans les erreurs de ce sectaire; et que, oublieuse de son nom, de sa religion, de sa profession, elle préférait à l'Eglise du Christ la sacrilége témérité d'un seul homme; alors de tous les chrétiens répandus sur la terre africaine, ceux-là seulement purent trouver sûreté dans le sanctuaire de la foi catholique, qui détestèrent un schisme profane, pour s'associer à toutes les églises du monde, laissant ainsi à la postérité un modèle admirable, et lui enseignant à préférer désormais, par une sage coutume, la prudence de tous à la folie d'un seul, ou tout au plus d'un petit nombre (1). »

(1) *Sæpe magno studio et summa attentione perquirens à quam plurimis sanctitate et doctrina præstantibus viris, quonam modo possim certa quadam, et quasi generali ac regulari via catholicæ fidei veritatem ab hæreticæ pravitatis falsitate discernere, hujusmodi semper responsum ab omnibus fere retuli, quod sive ego, sive quis alius vellet exsurgentium hæreticorum fraudes deprehendere, laqueosque vitare, et in fide sana sanus atque integer permanere, duplici modo munire fidem suam, Domino adjuvante, deberet; primum scilicet, divinæ legis auctoritate, tum deinde ecclesiæ catholicæ traditione... In ipsa catholica ecclesia magnopere curandum est, ut id teneamus, quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est. Hoc est etenim vere proprieque catholicum, quod ipsa vis nominis, ratioque declarat, quæ omnia fere universaliter com-*

D'après cette règle, que tout homme raisonnable doit approuver et à laquelle il doit conformer sa conduite, nous disons aux réformateurs : Avec votre petit nombre, vous n'êtes donc pas l'Église ; vous vous en êtes séparés en la calomniant, et par là vous n'avez prouvé qu'une chose, c'est que vous n'êtes que des sectaires, ou l'on n'en vit jamais dans l'Église. Vous n'avez fait, comme tant d'autres, qu'un schisme déplorable, mal plus grand que toutes les corruptions que vous supposez (1). « Les corruptions

prehendit. Sed hoc ita demum fiet, si sequamur universitatem, antiquitatem, consensionem. Sequemur autem universitatem hoc modo : si hanc unam fidem veram esse fateamur, quam tota per orbem terrarum confitetur Ecclesia ; antiquitatem vero ita, si ab his sensibus nullatenus recedamus quos sanctos majores ac patres nostros celebrasse manifestum est ; consensionem quoque itidem, si, in ipsa vetustate, omnium vel certe pene omnium sacerdotum pariter et magistrorum definitiones sententiasque sectemur.

Quid igitur tunc faciet christianus catholicus, si se aliqua ecclesiæ particula ab universalis fidei communione præciderit ? Quid utique nisi ut pestifero corruptoque membro sanitatem universi corporis anteponat ?..

Tempore Donati, à quo Donatistæ, cum sese multa pars Africæ in erroris sui furias præcipitaret, cumque immemor nominis, religionis, professionis, unius hominis sacrilegam temeritatem Ecclesiæ Christi præponeret ; tunc quicunque per Africam constituti, profano schismate detestato, universis mundi ecclesiis adsociati sunt, soli ex illis omnibus intra sacraria catholicæ fidei salvi esse potuerunt ; egregiam profecto relinquentes posteris formam, quemadmodum scilicet deinceps, bono more, unius, aut certe paucorum vesaniæ universorum sanitas anteferretur. Commonitor. c. I, III, IV, V.

(1) Bossuet disait au ministre Feri : « Vous vous plaignez de nos abus et de nos désordres ; êtes-vous si étrangement aveuglé, que vous croyiez qu'il n'y en ait point parmi vous ? S'il y a des abus dans l'Eglise, sachez que nous les déplorons tous les jours ; mais nous détestons les mauvais desseins de ceux qui ont voulu les réformer

dans l'Église, a dit South, ne sont jamais d'une influence aussi destructive que les divisions et les schismes ; il en est du corps spirituel comme du corps naturel, où ce qui divise et opère solution de continuité, tend plus à la destruction du tout, que ce qui corrompt simplement les parties. Vous pouvez bien guérir le corps quand il est ulcéré, mais non quand il est coupé (1). » Ne cherchez donc pas à légitimer votre séparation ; si vous trouviez une raison, elle vaudrait pour toutes les hérésies, et l'Eglise du Christ ne serait plus.

Il ne vous est donc plus permis de dire que l'Eglise était en ruine ; et puis nous vous rappellerions que ces accusations ne sont point anciennes. Luther venait de dire : « Dieu ne peut mentir, ainsi l'Église ne peut errer. » Et encore : « Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde ; l'Eglise de Dieu est la colonne et le fondement de la vérité (2). » Jurieu

par le sacrilége du schisme. Le triomphe de la charité est d'aimer l'unité catholique malgré les troubles, malgré les scandales, malgré les déréglements de la discipline, qui paraissent quelquefois dans l'Eglise... Dieu saura bien, quand il lui plaira, susciter des pasteurs fidèles qui réformeront les mœurs du troupeau, qui rétabliront l'Eglise en son premier lustre ; qui ne sortiront pas dehors pour la détruire, comme ont fait vos prédécesseurs, mais qui agiront au dedans pour l'édifier. Puissiez-vous enfin vous repentir d'avoir ajouté le malheur du schisme à tous les autres maux de l'Église ! »

« Ceux-là se sont donné beau jeu en notre temps, dit Montaigne, qui ont essayé de choquer la vérité de notre Eglise par les vices des ministres d'icelle : elle tire des témoignages d'ailleurs. »

(1) *Sermons*, vol. v, 1717.

(2) *Opera Jenn.* t. v, fol. 490. — « Mais, dit le ministre Starck, tant que l'Église n'eut pas condamné Luther, elle était infaillible ; du moment qu'elle l'eut fait, elle se trouva pleine d'erreurs. »

n'avait pas proclamé moins clairement cette infaillibilité, quand il disait aux sociniens : « Est-il apparent que Dieu ait abandonné l'Église universelle, à ce point, que toutes les communions, unanimement dans tous les siècles, aient renoncé à des vérités de la dernière importance (1) ? » Non, Dieu ne l'avait point abandonnée cette Eglise, puisque, dans des aveux que nous n'avons pas oubliés, vous avez dit qu'elle *était la vraie Église des apôtres*, *qu'elle avait la vraie Ecriture*, *les vrais sacrements*, *que l'on pouvait y faire son salut*, etc. Terribles adversaires ! quand ils vous font un argument, crainte qu'il vous blesse, ils ont soin de vous dire qu'ils l'ont rétracté et qu'il ne peut plus vous atteindre.

Mais enfin, si, contre toutes vos preuves, vous disiez encore que l'Eglise était en ruine, nous demanderions pourquoi Luther, Calvin, Henri VIII et autres, dont les protestants eux-mêmes rougissent aujourd'hui, ont été choisis pour la rétablir, préférablement à tant de saints qui avaient paru dans le monde? Nous savons qu'il ne nous appartient pas de demander à Dieu la raison de ses décrets ; mais nous pensons pourtant que saint Bernard, saint François de Sales, saint Charles Borromée et tant d'autres, méritaient aussi bien l'honneur de cette mission. D'où vient donc que ces saints personnages se sont distingués, surtout par leur soumission à l'Eglise romaine, par leur zèle pour ses intérêts, et ont tenu à salut, malgré les abus et les désordres, de mourir dans son sein ? Mais nous ne voulons pas insister

(1) Jurieu parle absolument comme Tertullien : *Ecquid verissimile est tot ac tantæ in unam fidem erraverint !* (*Præs.* c. XXVIII.)

sur cette préférence ; nous nous contentons de faire remarquer qu'elle est singulière.

Quoi qu'il en soit, nous admettons le choix de Dieu, selon ces paroles de Luther à l'électeur Frédéric : « Ce n'est pas des hommes, c'est du ciel et du Christ que j'ai reçu mon évangile ; » et d'après celles de Calvin à Sadolet : « Mon ministère a pour fondement la vocation divine ; je le tiens du Christ. » Mais, avant tout, ne sommes-nous pas en droit, sous peine de ne plus faire acte d'homme et de risquer de nous attacher à des novateurs *qu'il nous est ordonné de fuir*, ne sommes-nous pas en droit de leur demander des preuves de leur mission?

Les Pères ne se laissaient pas imposer par le premier hérésiarque qui s'élevait dans l'Eglise ; voici comment ils parlaient à Novatien : « Nous savons de qui vous tirez votre origine et votre nom. Novatien, est-ce un homme pur et sans tache, qui n'ait point été disciple de Novat, qui n'ait jamais abandonné l'Église, qui ait été ordonné légitimement, qui ait occupé une église vacante et libre? — Que fait cela, me direz-vous, à la question ? il suffit que Novatien ait enseigné telle doctrine. — Mais, mon frère, quand l'a-t-il enseignée? en quel temps ? Aussitôt après la mort du Sauveur ? Point du tout, ç'a été environ trois cents années après et sous l'empire de Dèce. Et d'où lui est venu cette autorité ? a-t-il eu le don des langues ? était-il prophète ? quels morts a-t-il ressuscités ? quels miracles a-t-il faits ? car il lui fallait au moins quelqu'une de ces prérogatives pour tenter d'introduire un nouvel évangile. Encore l'apôtre nous crie-t-il à haute voix : « Quand un ange descendu du ciel viendrait nous annon-

cer un autre évangile, qu'il soit pour nous anathème ! » — Novatien l'a entendu ainsi, direz-vous, et c'est ce que Jésus-Christ a enseigné. — S'il en est ainsi, il faut donc que depuis Jésus-Christ jusqu'à Novatien, il n'y ait eu personne qui ait compris la doctrine de Jésus-Christ ; il faut que depuis Dèce tous les évêques aient été dans la voie de l'ignorance et de l'erreur, et Novatien seul dans la voie de la vérité et de la justice (1). »

Nous dirons donc à Luther et à ses amis : Avez-vous le don des miracles ? ressuscitez-vous les morts ? êtes-vous prophètes ? le Saint-Esprit est-il descendu sur vous pour annoncer votre mission divine et commander aux hommes de vous croire ? Tout apôtre, c'est-à-dire tout envoyé, doit montrer ses lettres de créance ; sinon, quel qu'il soit, il n'a aucun droit de parler. Ainsi Tertullien parlait aux novateurs, à tous ces hommes inquiets et orgueilleux qui voulaient mettre le trouble dans l'Eglise et égarer les fidèles : « Moïse a prouvé sa mission, Jésus-Christ a prouvé la sienne, les apôtres ont prouvé la leur, et alors seulement on les a écoutés, ils ont été crus. Qu'ils prouvent donc aussi qu'ils sont de nouveaux apôtres, que Jésus-Christ est descendu une seconde fois sur la terre, qu'il a de nouveau enseigné, que de nouveau il a été crucifié, est mort, est ressuscité ; que de plus il leur a communiqué le pouvoir d'opérer les mêmes prodiges que lui-même. C'est à ces traits que nous reconnaissons les vrais apôtres de Jésus-Christ (2). »

(1) Saint Pacien, *Lettre à Sympronien.*

(2) *Probent se novos apostolos esse ; dicant Christum iterum descen-*

On est d'autant plus fondé à faire cette demande au protestantisme, que Luther lui-même la faisait à ceux qui s'élevaient contre lui. Quand Muncer avec ses anabaptistes voulut dogmatiser, Luther, dédaignant d'entrer en discussion sur la doctrine, se contenta de lui faire demander, qui lui avait donné la charge d'enseigner? « S'il répond que c'est Dieu, qu'il le prouve par un miracle manifeste; car *c'est par de tels signes que Dieu se déclare quand il veut changer quelque chose dans la forme ordinaire de sa mission* (1). »

Il n'aurait servi de rien aux prédicateurs de prêcher le pur Evangile, d'être des anges du ciel; ils devaient apporter «*de bons et assurés témoignages de leur mission*; autrement, disait le réformateur saxon, il ne fallait pas les admettre.» Sa décision à l'occasion de la révolte de Carlostadt, qui osa mépriser son autorité et s'ériger en nouveau docteur, est énergique. Selon lui, rien ne pouvait excuser ces gens qui s'envoyaient eux-mêmes. « Je les défendrais, disait-il dans ses sermons, aisément devant le Pape; mais je ne sais comment les justifier devant le diable, lorsque le mauvais esprit à l'heure de la mort leur opposera ces paroles de l'Ecriture: «Toute plante que mon Père n'aura pas plantée sera déracinée. » Et encore : « Ils couraient et ce n'était pas moi qui les envoyais. « Que répondront-ils alors? ils seront précipités dans les enfers (2). »

disse, iterum ipsum docuisse, iterum crucifixum, iterum mortuum, iterum ressuscitatum. Sic enim apostolus solet facere, dare illis prœterea virtutem, eadem signa edendi, quœ et ipse. Præs. c. XXX.

(1) Sleid. l. v.

(2) *Sermons*, t. VII, p. 373.

Dans son commentaire du *Psaume* 71, Luther est plus pressant encore contre les apôtres sans mission : « Il n'est pas besoin, dit-il, d'attendre qu'on les défère aux pasteurs et au magistrat civil ; ce sont des voleurs et des fripons, qu'il faut traiter en voleurs et en fripons. Que si un pauvre diable a eu le malheur de tomber dans un pareil guêpier, il faut que, sous peine de parjure à Dieu et aux hommes, il déclare à quel troupeau il veut appartenir, avant qu'on l'écoute. Veillons soigneusement à ce que nul prédicant, quand il vivrait en saint, ne vienne usurper la parole parmi les paroissiens qui ont un pasteur papiste ou un ministre hérétique. En vient-il un qui n'apporte pas avec lui les titres de sa vocation divine et le mandat humain en vertu duquel il veut exercer le ministère évangélique, quand ce serait un ange, Gabriel lui-même, descendu du ciel, chassez-le comme un apôtre d'enfer, et s'il ne s'enfuit pas, livrez-le, le polisson et le séditieux, au bourreau. »

La réforme est éloquente quand elle voit des sectes qui sans titre cherchent à se mettre à sa place. Dernièrement elle disait aux méthodistes, qui voudraient mettre de côté leur mère devenue infidèle : « Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? où sont vos titres, où sont vos lettres de créance pour publier un autre Evangile que celui qui s'est conservé à travers les âges dans toutes les communions chrétiennes ? Quels miracles faites-vous pour que nous vous croyions ? Comptez-vous bien ; si vous n'aviez pas derrière vous des indifférents et des incrédules, non parce qu'ils partagent vos opinions, mais parce qu'ils craignent et haïssent les doctrines orthodoxes, à quelle poignée imperceptible de disciples seriez-vous réduits ! Et vous parlez de votre autorité ! et

vous prophétisez votre triomphe dans l'avenir ! Ah ! cette pierre sur laquelle est assis le monde chrétien, ce rocher des siècles est trop lourd pour vos bras impuissants ; vous ne le déplacerez pas de sa base immense, vous ne réussirez pas même à l'ébranler, et vos inutiles efforts ne serviront qu'à constater une fois de plus que l'œuvre de Dieu ne se laisse pas détruire par l'opposition de l'homme (1). »

Les sentiments de Luther et de la réforme ne sont donc pas douteux ; il est bien arrêté qu'il faut des titres à un apôtre pour légitimer sa mission, pour se faire croire. Luther va donc opérer quelques miracles signalés ; il les faut tels, Dieu le doit ; car il s'agit d'une grande mission ; l'univers est dans l'erreur, et on lui apporte la vérité !... Eh bien ! les prodiges que l'on verra ici, c'est que Dieu dispensera Luther d'en faire ; Jésus-Christ, les apôtres en avaient besoin, mais le grand réformateur peut s'en passer ; lui-même vous dira qu'il dédaigne d'en faire ; et si, sans respect pour la dispense divine, vous les lui demandez au nom de ses engagements, il vous montrera, pour tout miracle, son titre de docteur et les succès de sa prédication. « Presque tous les monastères, s'écrie-t-il, sont ravagés par ma plume et par ma bouche, et on publie que, sans violence, j'ai moi seul fait plus de mal au Pape que n'aurait pu faire aucun roi, avec toutes les forces de son royaume. » Voilà les miracles du chef de la réforme : des ravages, le fer et le feu ravageant l'Église ; la foi était éteinte ou ébranlée partout où sa parole passait. Mais Mahomet sera plus grand apôtre, car il a plus ravagé. « Etranges miracles, ajoute

(1) *L'Espérance*, 26 septembre 1840.

Tertullien ; ceux des anciens apôtres rendaient la vie aux morts, et ceux des nouveaux tuent les vivants (1). »

Quant aux prophéties, Luther en a fait plusieurs, mais leur accomplissement, qui devait être très-prochain, est encore attendu : par exemple, la fin de la papauté, qui n'avait pas *deux ans* à vivre. Ceci est grave pourtant ; si Jésus-Christ, après avoir annoncé qu'il ressusciterait le troisième jour, n'était pas ressuscité, que faudrait-il conclure ? il aurait été faux prophète, un imposteur. Et Luther que sera-t-il donc, malgré Mélanchton qui cherche à prendre sa défense, en disant qu'il ne faut pas mépriser les prophètes, mais les éprouver ? Nous pensons, nous, que les épreuves ont été assez longues, et qu'il est temps d'en finir avec le prophète Luther (2).

Malgré tous ces désappointements, les prophéties sont toujours chères à la réforme ; Jurieu a fait celle-ci : « Nous irons bientôt porter la vérité jusque sur le trône du men-

(1) *Volo igitur et virtutes eorum proferri ; nisi quod agnosco maximam virtutem eorum, qua apostolos in perversum æmulantur : illi enim de mortuis vivos faciebant, isti de vivis mortuos faciunt.* Præs. c. xxx.

(2) Cependant Luther ne fut pas toujours faux prophète ; voici une de ses prophéties qui a eu son accomplissement ; il avait dit : « Je lis dans l'avenir, Dieu m'en a levé un coin : je vois des tempêtes prochaines, si satan n'est pas enchaîné... Il faut renoncer à la paix, ou renoncer à la parole divine. Le Seigneur est venu apporter la guerre et non la paix... Je suis tout frappé de terreur... Malheur à la terre !... Des visions nouvelles ont été vues dans le ciel : à Vienne, des flammes et des incendies ; je voudrais les voir... c'est ma tragédie que ces signes célestes annoncent au monde... » (*Lettre à Stanpitz et à Spalatin.*) Incendie des églises et des couvents, meurtres et exécutions sanglantes, guerres qui coûtent la vie à cent mille paysans, etc., dites si Luther fut faux prophète !

songe, et le relèvement de ce qu'on vient d'abattre se fera d'une manière si glorieuse, que ce sera l'étonnement de toute la terre. » Il voulait dire, probablement, que la réforme irait s'établir au Vatican, à la place du Pape ; et que si elle avait été humiliée en France par Louis XIV, elle se relèverait plus forte et plus puissante que jamais, au milieu de l'étonnement et de l'admiration de toute la terre, et tout cela devait avoir lieu *bientôt*. Jusqu'ici rien n'annonce que Jurieu ait été meilleur prophète que Luther. Si la réforme a jamais eu devant elle un avenir prospère et glorieux, certainement ce n'est pas au dix-neuvième siècle.

Elle aurait tort de se retrancher derrière ses succès, d'oser répéter avec Luther : « Si mon œuvre est une œuvre humaine, elle périra ; si c'est une œuvre divine, elle est éternelle.» « Cet argument, dit le protestant Menzel, contriste le cœur ; car le Catholicisme, que Luther devait remplacer, était debout et après trois siècles vit encore (1). » D'ailleurs, Mahomet a eu plus de succès, plus de durée, et ce n'est qu'une vile erreur. Certains scélérats aussi ont pu parler de leurs triomphes. Si tous n'entraînent pas avec eux leurs pareils, s'ils ne font pas secte, c'est que la force a appuyé la justice ; autrement nous verrions les voleurs et les brigands élever leur tribunal sur tous les tribunaux brisés ; et puis, au milieu de leurs arrêts et de leurs crimes, ils pourraient, comme Luther, défendre leur mission par leurs succès.

Il est donc certain que Dieu n'a rien fait pour recommander aux peuples la mission du nouvel apôtre ; il a

(1) *Vie de Calv.* t. I, p. 408.

permis, au contraire, que l'on vît par des signes manifestes qu'il n'était point en lui, et qu'il le désapprouvait. On n'avait donc aucune raison d'abandonner l'ancienne Eglise. Je dis plus, la chrétienté en avait de très-grandes de lui rester toujours fortement attachée; et c'était Dieu qui le voulait. L'Eglise, au sein de laquelle on vivait alors, avait été fondée par les apôtres, illustrée par un nombre infini de miracles, cimentée par le sang de nuées de martyrs, dirigée par de saints évêques, soutenue par les lumières de tant de docteurs, recommandée par toutes les vertus. Comment ne pas être retenu dans l'erreur par des liens si forts, et séduit par des voix si éloquentes? S'il est permis de s'égarer, c'est avec une société pareille; et l'on peut, ce semble, être tranquille dans la voie où l'on marche, quand on est précédé par tout ce que les siècles et l'univers ont possédé de plus grand, de plus illustre, de plus saint. Oui, si Luther avait la vérité de son côté, Dieu serait coupable, il aurait tout fait pour que le monde restât dans l'erreur, et rien pour qu'il connût la vérité. Mais, dans ce cas, le premier mot du symbole de la réforme est un blasphème.

Que l'on cesse de calomnier Dieu; il avait annoncé les derniers réformateurs, et prescrit aux peuples la conduite qu'ils devaient tenir à leur égard. Les apôtres avaient dit aux fidèles: « Il s'élèvera parmi vous de faux docteurs qui introduiront des sectes pernicieuses; et plusieurs les suivront dans leurs débauches; et à cause d'eux on blasphèmera contre la voix de la vérité. — Il y aura des hommes amateurs d'eux-mêmes, avares, orgueilleux, médisants, sans foi et sans parole, inhumains, ayant plus d'amour pour la volupté que pour Dieu, qui auront une apparence

de piété, mais qui en renonceront la vérité et l'esprit; évitez-les, car de tels hommes ne servent point le Christ notre Seigneur. Ils s'insinuent dans les maisons, emmènent captives les femmes simples chargées de péchés et conduites par divers appétits... Ils sont vains à parler, séducteurs : ce sont des hommes corrompus dans l'esprit et pervertis dans leur foi.... Ce sont des orgueilleux, qui résistent à la vérité ; repoussant la bonne conscience, ils font naufrage dans la foi ; leurs discours, vains et profanes, contribuent beaucoup à l'impiété... mais ils ne feront plus de progrès, car leur folie sera manifeste à tout le monde, comme l'a été celle des autres (1). »

Ainsi avertis, les peuples pouvaient-ils écouter les novateurs du seizième siècle ? Mais malheur à ceux qui, malgré tant d'avertissements, se laissent séduire ; ils sont sans excuse. « Apparemment, leur dit Tertullien, s'adressant à des chrétiens que des erreurs de son temps avaient entraînés, apparemment que vous obtiendrez grace, tandis que ceux qui se sont souvenus des oracles du Seigneur et de ses apôtres, et qui auront persévéré dans la foi orthodoxe, courront risque de leur salut ! J'avais annoncé, il est vrai, leur

(1) *In vobis erunt magistri mendaces, qui introducent sectas perditionis... et multi sequentur eorum luxurias, per quos via veritatis blasphemabitur. — Erunt homines se ipsos amantes, cupidi, superbi, blasphemi.... sine pace criminatores, incontinentes, voluptatum amatores magis quam Dei. Et hos devita, ex his enim sunt qui penetrant domos, et captivas ducunt mulierculas oneratas peccatis, quæ ducuntur variis desideriis... Hi resistunt veritati, homines corrupti mente, reprobi circa fidem, sed ultra non proficient; insipientia enim eorum manifesta erit omnibus, sicut et illorum fuit.* (S. Petri II. Epist. 3. 2. II. Timoth. 3. 2. *et seq.*)

dira le Seigneur, qu'il viendrait des maîtres de mensonge en mon nom, au nom de mes prophètes et de mes apôtres; j'avais ordonné à mes disciples de répéter les mêmes prédictions; j'avais confié à mes apôtres mon Evangile et le symbole de la foi; mais, comme vous refusez de croire, il m'a plu ensuite y faire des changements. J'avais promis la résurrection de la chair, mais j'ai craint de ne pouvoir accomplir ma promesse; j'avais montré que j'étais né d'une vierge, mais j'ai rougi d'une pareille naissance; j'avais assuré que le Créateur du monde était mon père, mais un meilleur père m'a adopté; je vous avais défendu de prêter l'oreille aux hérétiques, mais j'étais moi-même dans l'erreur. Voilà les absurdités que sont forcés de dévorer ceux qui s'écartent de la règle, et qui ne sont point en garde contre le danger de perdre la foi (1). »

Les premiers apôtres de la réforme n'ayant donc rien pour eux, ni la mission de l'Eglise romaine, seule puissance compétente qui fût au monde, ni les miracles, ni les prophéties, signes d'une mission extraordinaire et que Luther a si hautement demandés, ces premiers apôtres ne sont donc, prêtres ou laïques, docteurs ou garçons d'imprimerie, évêques ou cardeurs de laine (2), que de faux pasteurs, lesquels n'ont pu transmettre à leurs successeurs que le malheur de leur révolte et de leur usurpation.

(1) *Prœs.* c. XLIV.

(2) L'auteur des *Éléments de l'histoire de Brandebourg*, II part. p. 146, raconte que pendant la visite des églises ordonnée en 1541 par l'électeur Joachim II, on avait trouvé « plusieurs pasteurs qui n'étaient proprement que des tailleurs, des maréchaux, des maçons, des tanneurs, et des individus d'autres professions sembla-

Si les ministres nous opposaient *la consécration* ou *la succession du ministère*, comme source de leurs pouvoirs, nous laisserions à un protestant qui sait dire la vérité, le soin de leur répondre; il leur prouverait qu'ils ne peuvent accepter ce terrain sans devenir catholiques; voici ces paroles : « Les idées des réformateurs, sur la manière dont les pouvoirs sont conférés au clergé, conduisent encore au Catholicisme. En effet, du moment où ce n'est pas le choix du troupeau qui confère au pasteur ses pouvoirs, comment les pouvoirs lui sont-ils conférés? par la consé-

bles. Luther lui-même donna l'ordination à des compagnons d'imprimerie et les envoya ensuite dans les endroits qui désiraient des pasteurs, pour y lire ses sermons imprimés. »

Il y a dix-sept siècles qu'un de nos apologistes parlait ainsi des protestants : « Je ne dois pas omettre de décrire ici la conduite des hérétiques, combien elle est frivole, terrestre, humaine, sans gravité, sans autorité, sans discipline, parfaitement assortie à leur foi. On ne sait qui est catéchumène, qui est fidèle... Le renversement de toute discipline, ils l'appellent simplicité, droiture; et notre attachement à la discipline, ils le traitent d'affectation. Ils donnent la paix à tout le monde indifféremment. Opposés les uns aux autres dans leur croyance, tout leur est égal, pourvu qu'on se réunisse pour triompher de la vérité. Tous sont enflés d'orgueil, tous promettent la science; les catéchumènes sont parfaits avant d'être instruits; et leurs femmes, que ne se permettent-elles pas? Elles osent dogmatiser, disputer, exorciser, promettre des guérisons, peut-être baptiser. Leurs ordinations se font au hasard, par caprice et sans suite. Tantôt ils élèvent des néophytes, tantôt des hommes qui sont engagés dans le siècle, tantôt même des apostats, pour s'attacher par l'ambition ceux qu'ils ne peuvent retenir par la vérité. Nulle part on n'avance comme dans le camp des rebelles, où la rébellion tient lieu de mérite : aussi ont-ils aujourd'hui un évêque, et demain un autre; celui qui est diacre aujourd'hui sera demain lecteur; le prêtre deviendra laïque, car ils chargent les laïques des fonctions sacerdotales. »

cration, qui est un sacrement ? Cette consécration, par qui est-elle effectuée? par les pasteurs de l'Eglise. Ces pasteurs, par qui ont-ils été consacrés ? par d'autres pasteurs. Et les premiers pasteurs, par qui furent-ils consacrés ? Ici est la difficulté : le seul moyen de la résoudre est celui qu'emploie Dumoulin. Il s'applique à établir la succession des pasteurs réformés, soit aux pasteurs vaudois ou albigeois, soit aux prêtres romains, et emploie divers raisonnements pour établir que le ministère consacré dans l'Eglise de Rome reste légitimement consacré, bien qu'il passe dans un autre. De cette manière on retombe dans la succession apostolique, et de là dans le Catholicisme ; aussi Calvin, sans rejeter tout-à-fait l'idée de la succession, ne pouvant admettre la vocation légitime des prêtres romains, déclare que cette succession n'est rien là où n'existe pas la vraie foi. C'est donc la doctrine, en dernière analyse, qui distingue les pasteurs légitimes ; mais quelle est la règle de la doctrine de l'Eglise? les confessions de foi. Qui est-ce qui rédige les confessions de foi ? les pasteurs. C'est donc la doctrine qui juge les pasteurs, et ce sont les pasteurs qui jugent la doctrine.

» Le système romain est tellement logique et lié dans toutes ses parties, qu'il faut n'en rien admettre, ou l'admettre tout entier. Les protestants seront battus sur le terrain des principes toutes les fois qu'ils n'admettront pas sans réserve la liberté avec toutes ses conséquences (1). »

Donc, encore une fois, les ministres n'ont aucune mission. Ici, toutes les issues leur sont fermées ; et il faut

(1) *Thèses publ.* soutenues à l'Acad. de Genève, 1839.

qu'ils conviennent que, séparés de l'Eglise, « ils ne sont pas plus ministres, comme le disait Jurieu, que les bonzes de la Chine et les bramines des Indes (1). » Au lieu de Dieu, ce n'est plus que l'homme qui les envoie ; mais l'homme n'est rien et ne peut rien sans Dieu.

De là, cette dégradation qui fait la douleur de la réforme, et la position fâcheuse des ministres. Avec nous, autrefois, ils dépendaient du ciel, maintenant ils dépendent d'une autorité humaine et arbitraire (2). Le joug

(1) Voici les paroles de Jurieu, *XII Lettre past.* « Si les bonzes de la Chine et les bramines des Indes annonçaient eux-mêmes Jésus-Christ crucifié, comme moi, un même Christianisme pur, sans corruption, ils auraient avec moi un même ministère. Il importerait fort peu d'où ils tireraient leur mission : Dieu n'a point attaché son salut à telles ou telles mains, et ne nous a pas attachés à la nécessité de recevoir l'Évangile de certaines gens plutôt que d'autres. » Luther s'était montré encore moins difficile ; lisez : « Si le diable apparaissait et que j'apprisse qu'il s'est mêlé de l'office de pasteur ; qu'ayant revêtu une figure d'homme, il a prêché, enseigné, baptisé, messé, absous et fait ces fonctions selon l'institution de Jésus-Christ, nous serions forcés d'avouer que ces sacrements ne sont pas inefficaces, mais que nous aurions reçu un vrai baptême, un véritable Evangile, une vraie absolution, un vrai sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ ; car notre foi et l'efficacité des sacrements ne reposent pas sur la qualité de la personne. Qu'importe qu'elle vaille quelque chose ou rien, qu'elle ait reçu l'onction ou non, que sa vocation soit légitime ou non, que ce soit un diable ou un ange ? » (*De missa privata.*)

(2) Un des plus savants organes de l'église d'Angleterre, déplorant tous les maux de ce pays, fruits de la séparation du Catholicisme, avoue que « L'église anglicane n'est plus qu'une administration civile dont on se sert pour enregistrer les mariages, les naissances et les décès. » — Les pasteurs ne sont pas mieux traités en Allemagne : « L'état ne les prend plus que pour des officiers de police. .. Il ne les estime guère et ne les place que dans la dernière

papal, dit Mélanchton, était de bois, et on s'en est imposé un de fer, savoir : celui des *politiques*, qui se sont arrogé une autorité bien plus terrible que celle du Pape (1). Ce réformateur aurait voulu éviter à tout prix l'humiliation d'un ministère sans dignité, sans autorité, sans puissance. Il dit, dans son *Instruction contre les anabaptistes* : « Que l'on place l'ordination des prêtres au nombre des sacrements, cela me plaît très-fort; mais par ordination, il faut entendre la vocation au ministère de la parole et des sacrements, par conséquent le ministère lui-même. Car il est utile et même nécessaire que dans l'Eglise chrétienne on le regarde comme une institution sainte et salutaire; il est nécessaire que les fidèles sachent que Dieu veut donner

classe de ses officiers. » (*Sur le vrai caractère du Prêtre évangélique*. par le professeur Marheinexe, à Heidelberg.— *Rev. Brit.* mai 1840.)

L'Espérance parle ainsi de la triste position des ministres en Suisse : « Les grands-conseils, se déclarant ridiculement eux-mêmes *summi episcopi*, se donnent une compétence usurpée et tyrannique sur les églises, en pétrissent de leurs mains mondaines les institutions. Non contents d'une juridiction *circa sacra*, dont pourtant avaient été satisfaits jusqu'ici certains despotes, les conseils se sont attribué un droit *in sacris*, et ils ont si bien fait, que l'église n'est plus bientôt qu'une branche de l'administration, et les pasteurs, des employés de l'État, révocables à volonté. Bien plus, en certains endroits le pasteur doit être réélu tous les cinq ans par la paroisse, et pour peu qu'il se trouve dans la commune quelque adversaire tant soit peu influent d'un fidèle ministre de la parole de Dieu, il lui sera facile d'obtenir sa destitution sous le nom moins âpre de non-réélection. Cela s'est vu à Heiden, au canton d'Appenzel, et ailleurs; on a vu jusqu'où était venu dans cette voie le gouvernement de Zurich, lors de la nomination de Straus à une chaire de théologie. » (4 nov. 1840.)

(1) *Du corps de Doctrine.*

l'Esprit saint par la prédication et la lecture de l'Ecriture, afin que personne, à l'exemple des anabaptistes, ne cherche des révélations hors du ministère. »

Comme tout cela est misérable ! Comme ces premiers réformateurs se moquaient de leur église ! Est-ce qu'il suffisait de dire aux peuples de venir environner de leur respect le ministère nouveau pour le rendre recommandable? L'ordination catholique lui manquait, et, sans pouvoirs, il était nécessairement sans respect, sans confiance. La secte même a dit que cela était juste, lorsqu'elle s'est exprimée ainsi sur ce ministère, condamné par son institution même à la nullité et à l'humiliation : « Qui sera d'humeur, a-t-elle dit, d'écouter les avis, les remontrances d'un homme qui exerce un état méprisé dans la société, un état qu'on peut laisser debout parce qu'on l'a trouvé en place, et qu'on ne pourrait le supprimer (1) ? »

Les doctrines y perdent autant que les prédicateurs. « Car, ajoute encore la réforme avec la même franchise, un peuple qui a cessé d'honorer les ministres de la religion, ne tarde pas aussi à se prévenir contre les doctrines que ces ministres exposent; les principes de la vertu et du vice deviennent pour lui un problème; l'égoïsme, la férocité et tous les vices viennent à la suite..(2) » « Cela n'est que trop bien prouvé, et nous voyons le culte public, la religion et les mœurs tomber de jour en jour davantage, depuis que les ecclésiastiques ont été métamorphosés en simples serviteurs de

(1) *Entretiens philosophiques sur la réunion des communions chrétiennes.*

(2) *Ibid.*

l'État, en instructeurs du peuple, en donneurs d'avis, office que chacun peut remplir soi-même ; ils ont bien moins d'autorité sur ceux qui sont soumis à l'exercice de leur emploi, que toutes les autres classes d'employés dans l'Etat n'en ont sur les subordonnés de leur catégorie ; depuis, surtout, que les liens, qui doivent unir étroitement le clergé et le peuple pour le maintien de la religion et des mœurs, se relâchent journellement. »

Cette vérité, au reste, est écrite en gros caractères dans l'attitude et la conduite des ministres. Comparez-les à nos évêques et à nos prêtres catholiques, et vous direz qui est sans mission, qui est étranger au ministère de Jésus-Christ. Voyez comme les premiers faiblissent, hésitent, se contredisent, selon que le demandent leurs besoins, leurs craintes ou leurs espérances. Le fameux Cranmer ira mettre sa mitre schismatique sur le berceau d'un roi-enfant ; les autres recevront leurs pouvoirs des mains d'une femme ; ceux-ci accepteront une crosse que leur donnera le Grand-Turc, qui les destituera à son gré ; on verra ces hommes accorder autant que possible à la faiblesse de l'homme, à ses passions ; et, bien que l'Évangile crie et que tous les siècles réclament, ils permettront deux femmes à la fois au landgrave de Hesse, ils retrancheront les jeûnes, toutes les pratiques pénibles ou crucifiantes. Afin que les remords se taisent, que la conscience soit en paix, ils proclameront toutes les actions innocentes, la vie tout entière sera pure ; et, repoussant le péché originel comme un scandale, Adam n'aura point péché (1).

(1) Dans une lettre de lord Chedworth au rév. Th. Cropton, on

Tout cela se conçoit dans les nouveaux apôtres ; la religion étant leur œuvre, ils en font bon marché ; toutes les concessions, toutes les avances sont possibles. Les luthériens embrasseront les calvinistes ; le même ministre, dans le même temple, dira à ses fidèles, dans la célébration de la cène, bien qu'on le prenne en flagrant délit de mensonge et d'impiété : « Ceci est mon corps, ceci est la figure de mon corps... »

Oh ! que l'on voit bien que ce ministère ne vient ni de haut, ni de loin ! il n'était pas hier ; ce sont des hommes qui l'ont fondé, des hommes qui le soutiennent, des hommes qui le paient... Osez tout, il ne s'agit que de demander.

Un ministre parlait ainsi de ses malheureux confrères, qui, en se séparant du Catholicisme, se sont faits les esclaves du pouvoir : « Pour ne pas avoir l'air d'aspirer à la hiérarchie catholique, les *prêtres* protestants se sont défaits bien vite de toute apparence religieuse, et se sont tous mis très-humblement aux pieds de l'autorité temporelle... Parce que la vocation des *prêtres* protestants n'était nullement de gouverner l'Etat, il n'aurait pas fallu en conclure que c'était à l'Etat à gouverner l'Eglise... Dès que la religion devient la servante de l'Etat, il est permis de la

lit l'histoire suivante : « Deux théologiens contra-remontrants s'amusaient à plaisanter un pauvre diable qui était remontrant, et lui dirent : A quoi pensez-vous avec cet air de gravité ? Je pensais, messieurs, répondit-il, à une question controversée : Quel est l'auteur du péché ? Adam s'en excusa et le rejeta sur sa femme ; Eve le passa au serpent ; le serpent, qui alors était jeune et timide, ne trouva pas un mot à dire en sa faveur ; mais, ensuite devenu vieux et hardi, il vint au synode de Dordrecht, et il eut l'audace d'en accuser Dieu même. »

regarder, dans cet état d'abaissement, comme l'ouvrage des hommes, et même comme une fourberie. C'est de nos jours seulement qu'on a pu voir l'industrie, la diète, la politique, l'économie rurale, et la police dans la chaire... Le *prêtre* doit croire qu'il remplit sa destinée et tous ses devoirs en faisant lecture en chaire des ordonnances de la police. Il doit dans ses sermons publier des recettes contre les épizooties, montrer la nécessité de la vaccination, et prêcher sur la manière de prolonger la vie humaine. Comment donc s'y prendra-t-il après cela pour détacher les hommes des choses temporelles et périssables, tandis qu'il s'efforce lui-même, avec la sanction du gouvernement, d'attacher les hommes aux galères de la vie (1) ? »

C'est la juste punition de la révolte. « Il faut choisir entre la hiérarchie catholique et la suprématie civile, il n'y a pas de milieu ; et qui oserait blâmer les souverains qui établissent l'unité civile partout où ils n'en trouvent point d'autre? Que ce clergé séparé, qui ne se plaint que de lui-même, rentre donc dans l'unité légitime, et tout de suite il remontera comme par enchantement, à ce haut degré de dignité dont lui-même se reconnaît déchu ; avec quelle bienveillance, avec quelle allégresse nous l'y reporterions de nos propres mains ! Notre respect les attend (2). »

Des regrets amers, de nobles vœux ne viennent-ils pas leur dire quelquefois, et ce qu'ils ont perdu, et ce qu'ils devraient recouvrer ? Ne pensent-ils jamais à la dignité, à la

(1) *Sur le vrai caractère du Prêtre évangélique*, par le professeur Marheinexe.

(2) *Du Pape*, t. II, p. 168.

noble attitude de nos évêques, de nos prêtres catholiques? A ceux-là que le pouvoir ne demande ni servilité ni complaisance; comme sujets, ils seront respectueux et fidèles, mais comme évêques et comme prêtres, ils ne connaissent que Dieu. Envoyés par lui, dépositaires de sa foi, ne leur demandez rien ; ils vous diraient de demander à Dieu. Ne cherchez pas à les intimider, ils sauront mourir, non faire des concessions, non faiblir. Loin de s'humilier devant les grands, les rois de la terre, si leur foi est attaquée, ils se lèvent, ils grandissent; et les monarques cèderont, et on les verra s'humilier, non devant les hommes, mais devant Dieu, car ils ont à faire à ses ambassadeurs, à ses lieutenants : *Pro Christo legatione fungimur*. On comprend alors tous ces beaux traits de grandeur et de sainte hardiesse qui remplissent l'histoire ecclésiastique ; l'on trouve tout simple que les Léon, les Basile, les Ambroise aient été si grands devant Attila, Constance et Théodose. Dieu est avec eux, il parle par eux, et ils sont puissants comme la vérité, inflexibles comme elle.

Ceci est grand et parle haut: il n'est pas nécessaire de demander aux protestants quels sont les légitimes et les vrais pasteurs; ils s'étonneraient, si vous vouliez mettre sur la même ligne nos évêques ou nos prêtres et les envoyés d'un magistrat ou d'un consistoire. Le respect et la confiance qu'ils ont pour les uns et pour les autres, diffèrent comme leur mission et leur autorité. Quel ministre protestant osera jamais dire à ses auditeurs ce qu'un de nos évêques disait autrefois à des protestants convertis : « Quand j'ai prêché la sainte parole, le Saint-Esprit vous a fait ressentir que j'étais votre pasteur. Je vous ai vus autour de la chaire

avec le même empressement que le reste du troupeau; la saine doctrine entrait dans vos cœurs à mesure qu'on vous l'exposait telle qu'elle est, et les doutes que l'habitude plutôt que la raison élevait encore dans vos esprits, cédaient peu à peu à la vérité. Vous n'avez pu vous empêcher de reconnaître que j'étais à la place de ceux qui ont planté l'Évangile dans ces contrées; vous les avez vénérés en ma personne, quoique indigne. Je ne vous ai point annoncé d'autre doctrine que celle que j'ai reçue de mes prédécesseurs; comme chacun d'eux a suivi ceux qui les ont devancés, j'ai fait de même. Regardez tout ce que nous sommes d'évêques autour de vous et dans toute l'étendue de ce royaume, nous avons tous la même gloire que nous ne laisserons pas affaiblir (1). »

C'est sans doute parce que les ministres ne peuvent parler ainsi, qu'ils ne disent rien dans leurs discours; le dogme est mis de côté, et ils passent leur temps à répéter ces mots : morale, union, fraternité. On peut voir dans le docteur Planck, savant théologien protestant, quelque chose de cette nouvelle théologie à l'usage de la réforme. « Quoique Jésus-Christ, dit ce docteur, ait prévu d'abord qu'une église naîtrait par la suite des temps et par l'empire des circonstances; quoiqu'il ait même très-probablement désiré que la chose arrivât ainsi, il n'avait cependant jamais eu l'intention, que les disciples de sa doctrine parussent dans le monde, comme une société visible et réunie par un lien extérieur, pour former une Eglise dans ce sens; mais il a voulu qu'ils se bornassent à se sentir unis

(1) Bossuet, *Lett. past. sur la Com. pasc.*

et enchaînés par les liens moraux de l'unité, de l'harmonie des affections et des pensées, et de l'égalité des intentions et des espérances. Enfin, dans la pensée de Jésus, le baptême et la cène n'étaient pas des articles essentiels au culte externe, ni une condition nécessaire pour former une liaison extérieure (1). »

Vous le voyez ; il ne s'agit plus que d'une union d'esprit et de cœur. Mais cela posé, nul n'est exclu ; le protestantisme reçoit tout et presse tout sur son cœur, tant il est plein de charité : et les juifs, et les musulmans, et les brames, etc. Il consentira même, de peur que ces nouveaux membres soient blessés par quelques vieux restes de l'ancienne croyance, à effacer les dogmes auxquels il semblait tenir encore ; « et nous savons, dit le savant auteur de la *Cène*, que les choses en sont venues au point, qu'on fait déjà des allusions plus ou moins claires à l'entière suppression de la cène, *comme un rit devenu absolument inutile.* Il y a plus, un des coopérateurs du journal littéraire de Wagenetz a osé dire que, très-probablement, *il ne serait bientôt plus question de baptême ni d'eucharistie.* » « Voyez, ajoute le ministre Starck, avec quel zèle on travaille chez vous, après y avoir détruit les idées d'une église chrétienne, à supprimer également tous les sacrements, pour opérer cette belle union de l'esprit, cette harmonie des affections et cette égalité des espérances, qui nous enchaînent en même temps avec tous les infidèles. »

Ainsi, lasse de tant d'efforts inutiles, de tant de travaux sans fruits, la réforme a pris un parti désespéré, mais le

(1) *Sur la séparation et la réunion*, etc., p. 10 à 13, par Planck.

seul rationnel, le seul possible ; pour avoir la paix avec tout le monde et avec elle-même, elle a ouvert ses temples à toutes les religions, comme les païens à tous les dieux ; et, bien qu'elles vinssent avec leurs fables, leurs extravagances, leurs vices, elle a dit à tout le monde : soyez les bienvenus, entrez ; et alors seulement elle s'est reposée, faisant, pour se distraire, du *sentimentalisme*.

Ne cherchez pas à la défendre, en disant que l'on a conservé la Bible, et que c'est d'après elle que l'on instruit dans les prêches ; un savant ministre vous répondrait : « Il est vrai que tous vos ministres sont astreints, sous serment, à la prendre pour base de leur foi et de leur enseignement ; mais parmi cent de vos savants théologiens, peut-être n'en trouverait-on pas dix qui croient et qui enseignent conformément aux livres symboliques. D'après la doctrine conservée par les premiers réformateurs, et celle professée par vous, de nos jours, je me crois très-fort autorisé à m'écrier avec Lessing : « Jadis, mes chers enfants, jadis (1) ! »

Il ne reste donc aux ministres, et ce sont eux-mêmes qui viennent de nous le dire, il ne leur reste que le rôle de *sentimentalistes*, et c'est le seul qui leur soit permis désormais, à

(1) Lessing raconte quelque part, qu'un voyageur ayant relâché dans une île, y trouva des enfants nés de parents européens, lesquels venaient de mourir. Sur la question qu'il leur fit s'ils étaient chrétiens, ces enfants répondirent, à la vérité, très-affirmativement, mais sans pouvoir d'aucune façon justifier de ce qu'ils avaient appris de leurs parents. Interrogés d'une manière plus pressante, ils produisirent enfin la reliure vide d'un catéchisme, en disant : « Tout est renfermé là dedans. » Jadis, mes chers enfants, oui, jadis tout y était renfermé, répondit le voyageur.

moins qu'ils ne veuillent être tout simplement « des hommes habillés de noir qui montent en chaire tous les dimanches, pour tenir à leurs auditeurs des discours honnêtes. » Singer le zèle, vouloir être écoutés et surtout être crus, ce serait hâter le triste dénouement qu'ils prévoient et qu'ils redoutent. En faisant le procès à leurs premiers apôtres, ils remettraient les choses sur l'ancien pied ; ils ramèneraient le peuple au Catholicisme. Que répondirent Luther et ses pareils, quand l'Église tout entière leur fit entendre sa voix, cette voix reconnue partout, et toujours, comme la voix de Dieu même? nous l'avons dit, par la révolte et l'outrage. Or, si ces chefs et ces modèles ont eu raison, sans doute que tous leurs auditeurs protestants en imitant leur exemple n'auront pas tort ; car on ne peut exiger de leur part plus de respect et de soumission. Mais alors, vous, ministres calvinistes, anglicans, luthériens, vous ne serez plus écoutés; on répondra à vos exhortations par la pitié, à vos menaces par des menaces, à vos anathèmes par des anathèmes: et si Luther s'arrogeait le droit d'appeler le Pape antechrist, pourquoi vos auditeurs n'auront-ils pas aussi le droit de vous donner ce nom? Donc, vous diront-ils, choisissez : si la révolte de vos chefs a été légitime, la nôtre l'est aussi ; descendez de vos chaires, rentrez dans vos familles, et au nom de Luther et de Calvin, et d'après vous-mêmes, c'en est fait du protestantisme. Si, au contraire, vous dites que Luther a eu tort, c'est à vous à réparer sa faute ; descendez encore de vos chaires, revenez au Catholicisme, et ramenez-lui vos peuples que la révolte lui a ravis.

Il faut remarquer que les principes les plus chers aux

ministres, le plus hautement proclamés par eux, viennent appuyer fortement cette logique et démolir de fond en comble le protestantisme. *La Bible, rien que la Bible!* n'est-ce pas là ce que vous répétez sans-cesse? Eh bien! si l'on vous prend au mot, qu'arrive-t-il? c'est que toutes vos prédications sont finies, et votre ministère est la plus inutile des créations humaines; tout le monde peut se passer de vous; car que direz-vous qui vaille la Bible? Et si l'on ajoute ces paroles si souvent répétées par Luther, par Calvin et par vous-mêmes: « Tout le monde est prêtre, tout le monde est apôtre, tout le monde est docteur, le Saint-Esprit enseigne à chaque fidèle toute vérité, » qu'aurez-vous à répondre?

Ceci n'est pas une fiction: ces scandales, donnés par les enfants de la réforme, se sont plus d'une fois reproduits, même dans ses beaux jours.

— De qui as-tu reçu ta mission? voulut dire un jour un luthérien à un anabaptiste qui dogmatisait.

— De qui? tu ne connais donc pas le livre où ton maître dit qu'il a lu toute sa vie? Or, qu'est-il écrit dans ce livre? Que la charité est un titre suffisant pour prêcher sa parole.

— Tu es un apôtre d'iniquité, tu calomnies saint Paul, tu blasphèmes l'Evangile! Sans doute, tout chrétien doit pratiquer les œuvres de charité, mais tout chrétien n'est pas appelé à annoncer la parole divine; il faut, pour la répandre, d'autres titres et une autre mission que la sainteté des mœurs et l'amour du prochain.

— La vocation, sans doute? reprend l'anabaptiste: je te comprends; mais dis-moi de qui tu la tiens?

— Des magistrats ; c'est deux que nous avons reçu le pouvoir de prêcher l'Evangile.

— Et moi, du choix de nos églises : nos églises ne valent-elles pas les magistrats? Ouvre donc notre livre commun, lettre morte pour toi et pour nous lettre de vie ; où donc as-tu lu que Christ ait conféré aux hommes le pouvoir de députer des apôtres et de leur dire : Allez, prêchez, répandez la parole de vie, au nom du Christ, le sauveur des hommes (1)?

Ainsi, les arguments du luthérien viennent trop tard ; on s'en tenait à ceux de Luther ; et les nouveaux protestants de la Saxe, se suffisant à eux-mêmes, ne voulurent plus de pasteurs ; pour s'en délivrer, ils refusèrent de pourvoir à l'entretien du culte nouveau (2).

Mais, quand même les ministres trouveraient des auditeurs dociles, ils ne les garderaient pas long-temps, ils les auraient bientôt découragés par leur air embarrassé, par l'impossibilité où ils sont de leur dire ce qu'ils croient, et ce qu'ils doivent faire croire. Toujours incertains dans leur foi, ils n'ont rien de fixe, rien d'arrêté ; les temps, les événements font leur symbole (3). Voilà la réforme. Or,

(1) *Vie de Luther*, t. II, p. 460.

(2) Luther en était dans la désolation. « Si l'on n'apporte à cela un prompt remède, disait-il, ç'en est fait de l'évangile, des cures et des écoles de ce pays ; il faut bien qu'ils s'enfuient (les curés); ils n'ont rien, ils peuvent à peine se traîner, ils ressemblent à des déterrés. » Et ailleurs : « Les gens ne veulent plus rien donner ; leur ingratitude est si révoltante, que, si la conscience ne me retenait, je leur ôterais leurs curés ou prédicateurs, pour qu'ils vivent comme des cochons qu'ils sont. » (Mœlher, t. II, p. 109).

(3) Cette élasticité de croyance est consacrée dans les livres de

« est-ce là une religion? diraient aux ministres ceux qui d'abord auraient consenti à les entendre, une religion que l'on puisse présenter à un homme qui réfléchit? Et l'on prétendrait que le Saint-Esprit est avec elle? Et ses ministres prêchent! Et ils veulent qu'on les écoute? Qu'ils cessent de faire de leur religion une espèce de système *à la Fourier*, une perfectibilité en espérance; ils se marqueraient eux-mêmes du sceau de l'erreur, car, dit le protestant Staudlin: « Les vérités de la religion ne peuvent jamais faire des progrès; elles ne peuvent être sujettes à aucun changement, ni atteindre l'âge viril; elles n'ont jamais eu d'enfance ni de jeunesse; toujours immuables, elles ont eu d'abord tout ce qu'elles devaient avoir. Celui qui peut parler de la perfectibilité des dogmes d'une religion révélée, méconnaît absolument le caractère de la révélation (1). » Donc, il nous est impossible de croire des ministres qui

la réforme; ainsi, dans le *Formulaire des Concordes*, la confession d'Augsbourg est appelée *le symbole du temps*, bien que Luther eût déclaré qu'elle *durerait autant que le monde;* et Mélanchton ne craint pas de dire que « les articles de foi doivent être souvent changés et être calqués sur les temps et les circonstances. » D'où il suit que l'on peut rejeter demain la divinité de Jésus-Christ et du Saint-Esprit, la mort expiatoire du Christ, sans cesser d'être bon protestant; attendu que le temps et les circonstances peuvent demander différents changements dans la doctrine.

Mais l'Esprit saint ne se contredit pas comme les hommes; vous ne pouvez le faire parler tantôt d'une manière, tantôt d'une autre; ce qu'il a écrit une fois, il ne vous est pas permis de prendre la plume et de l'effacer. Eck était vrai quand il disait aux protestants: « Vous nous avez donné, à Augsbourg, votre exomologèse comme inspirée du Saint-Esprit; pourquoi voulez-vous aujourd'hui corriger une révélation divine? »

(1) *Supp. pour la Relig. et la Morale.*

n'ont point de symbole, qui se contredisent, qui s'imaginent que la vérité d'aujourd'hui n'est pas la même que celle d'hier, qu'elle ne sera pas pour nos neveux ce qu'elle a été pour nos pères ; qui ne savent pas ce qu'ils croiront demain, parce que, disent-ils, les années et les méditations nous apportent des progrès comme aux arts et aux sciences (1); qui, enfin, pour éviter les

(1) Un ministre disait, il y a quelques années : « Les recherches dans la nature, dans l'Écriture sainte, dans l'histoire de l'Eglise, sont et demeurent non-seulement permises, mais nécessaires; et si les recherches sont permises, il est permis, il est juste, il est nécessaire d'en admettre les résultats prouvés. Les sciences théologiques ne peuvent plus demeurer stationnaires; elles doivent marcher comme les autres sciences et tendre sans cesse à une plus grande perfection, à une plus grande pureté. » (*Observations sur l'Indifférence en matière de Religion*, de M. de Lamennais.)

A merveille ! il est fâcheux seulement que le ministre ait oublié qu'avec tous ces progrès, toutes ces découvertes, tous ces perfectionnements, il n'est plus rien resté de la Bible, comme nous l'avons prouvé, plus rien du Christianisme, comme nous le verrons bientôt. Nous voulons bien des progrès, nous, mais comme l'entendait Vincent de Lerins, lorsqu'il disait :

« Qu'il y ait des progrès, qu'il y en ait beaucoup, mais il faut que ce soit vraiment progrès, et non pas un changement. Ce qui constitue le progrès d'une chose, c'est qu'elle prenne de l'accroissement sans changer d'essence; ce qui en fait au contraire le changement, c'est qu'elle passe d'une nature à une autre. Il est donc nécessaire que l'intelligence, la science, la sagesse de chacun comme de tous, d'un seul homme comme de l'Eglise entière, suivant l'âge et le siècle, croissent et grandissent beaucoup; mais toutefois en leur espèce, c'est-à-dire, en conservant la même doctrine, le même sens, la même pensée. Que la religion des âmes imite l'état du corps, qui, tout en se développant et en grandissant avec l'âge, ne laissent pas néanmoins d'être les mêmes..... Ainsi la doctrine de la religion chrétienne doit suivre les lois de

objections et les blâmes, effacent tous les dogmes, et consentent à ne plus faire que des discours en l'air, comme ceux de l'*académie des sciences morales.* »

Condition étrange du protestantisme ! Si l'on voulait se servir de toutes les armes qu'il fournit à ses adversaires, il serait perdu ; il n'aurait plus de temple, plus de ministres, plus de place au budjet. Toutes les paroles qu'il fait entendre sont des accusations contre lui, des arrêts qui le condamnent. Jamais erreur ne prit moins de peine à se cacher ; son faible paraît à tous les yeux. Partout un décousu qui frappe les moins clairvoyants ; des contradictions qui étonnent, des imprudences qui déconcertent ses meilleurs amis, et mettent aux abois ses plus habiles apologistes.

Nous serions désolé si ces réflexions, que nous consentons à supprimer, si elles ne sont pas vraies, ou peu fondées, pouvaient blesser les ministres. S'ils sont instruits, ils nous rendront justice. Mais, ce n'est pas assez ; nous leur demandons si la position qu'on leur a faite n'est pas inquiétante, terrible ? Respect aux secrets de la conscience; nous ne voulons pas savoir ce qu'elle leur dit, ce qu'elle désirerait ; mais nous leur promettons de les croire sur parole, s'ils nous assurent que les ministres protestants peuvent être instruits et sincères.

perfectionnement, se consolider par les années, s'étendre avec le temps, s'élever avec l'âge ; mais demeurer cependant pure et intacte, se montrer pleine et entière dans toutes les mesures de ses parties, comme dans ses sens et ses membres en quelque sorte, n'admettre aucun changement, ne rien perdre de ce qui lui est propre, et ne subir aucune variation dans les points définis. » *Commonitor.* c. XXIII.

CHAPITRE VI.

PUISQU'IL EST DÉMONTRÉ QUE LE PROTESTANTISME N'EST QU'UNE ERREUR, NE FAUT-IL PAS TOURNER SES REGARDS, SES PENSÉES, SES AFFECTIONS, VERS LE CATHOLICISME ?

Sans doute ; car il faut qu'une société possède la révélation de Jésus-Christ, et nulle secte, que nous sachions, après la réforme, ne prétend à cette gloire. Toutefois, nous ne voulons pas que l'on croie notre religion sur parole. Nous disons qu'elle est la vérité : en a-t-elle les caractères ? vient-elle de Dieu ? sa foi s'est-elle conservée, jusqu'à nous, dans toute sa pureté ? a-t-elle toujours été une comme Dieu ? et selon les oracles de Jésus-Christ et des prophètes, instruit-elle tous les peuples, afin de mériter le beau nom de Catholique que la vraie religion peut seule porter ? Pour le moment, nous nous bornons à ces questions, assez importantes, comme on le voit, pour être examinées par les hommes graves, par les hommes de bonne foi. Voyons si la réponse satisfait ceux qui cherchent franchement la vérité.

On a déjà vu que le protestantisme rougissait de son origine, et que par là il se décriait; car les œuvres de Dieu sortent sans tache de ses mains; il est embarrassé, quand on lui dit : où étais-tu avant Luther ? il se tait, ou il dit des folies.

Le Catholicisme, lui, peut parler de sa naissance, appeler tous les hommes à son berceau, et là, au lieu de baisser la tête, il la lève avec un saint orgueil; et, nous montrant le ciel, je viens de là, nous dit-il, du Fils de Dieu, de Dieu même. Il le dit, et ses titres sont si évidents, qu'il est impossible à l'hérésie de les nier. Qu'elle entende Tertullien : « Les apôtres ayant reçu avec le Saint-Esprit, qui leur avait été promis, le don des langues et des miracles, ils prêchèrent la foi en Jésus-Christ, et ils établirent des églises d'abord dans la Judée; ensuite s'étant partagé l'univers, ils annoncèrent la même foi et la même doctrine aux nations, et fondèrent des églises dans les villes. C'est de ces églises que les autres ont emprunté la semence de la doctrine, et qu'elles l'empruntent encore tous les jours, à mesure qu'elles se forment; par cette raison on les appelle apostoliques dont elles sont filles (1). »

« Voulez-vous satisfaire une louable curiosité qui a

(1) *Statim igitur apostoli... consecuti promissam vim Spiritus sancti ad virtutes et eloquium, primo per Judæam contestata fidé in Jesum Christum, et ecclesiis institutis; dehinc in orbem profecti, eamdem doctrinam ejusdem fidei nationibus promulgaverunt, et proinde ecclesias apud unamquamque civitatem condiderunt, à quibus traducem fidei et semina doctrinæ, cæteræ exinde ecclesiæ mutuatæ sunt, et quotidie mutuantur ut ecclesiæ fiant; ac per hoc et ipsæ apostolicæ deputantur, ut soboles apostolicarum ecclesiarum.* Præs. c. xx.

pour objet le salut ? parcourez les églises apostoliques, où président encore, et dans les mêmes places, les chaires des apôtres ; où, lorsque vous entendrez la lecture de leurs lettres originales, vous croirez les voir eux-mêmes, entendre leurs voix. Êtes-vous près de l'Achaie? vous avez Corinthe ; de la Macédoine, vous avez Philippes et Thessalonique. Passez-vous en Asie ? vous avez Éphèse. Êtes-vous sur les frontières de l'Italie ? vous avez Rome, à l'autorité de qui nous sommes à portée de recourir ; heureuse Eglise dans le sein de laquelle les apôtres ont répandu leur doctrine et leur sang (1) ! »

Or, cette religion, dont vous venez de voir la naissance toute divine, ainsi que l'établissement, est la nôtre. Pour s'en convaincre, il suffit de voir la succession de nos évêques ; s'ils descendent des apôtres, « Ils ont, dit S. Irénée, par la volonté de Dieu, hérité de la vérité, avec la succession de leurs sièges (2). »

Avoir découvert la succession, c'est donc avoir trouvé la vérité. C'est pourquoi les Pères la mettaient avec complaisance sous les yeux des hérétiques, qui souvent étaient les premiers et les derniers de leur religion. Le passage de

(1) *Age jam qui voles curiositatem melius exercere in negotio salutis tuæ, percurre ecclesias apostolicas, apud quas ipse adhuc cathedræ apostolorum suis locis præsident ; apud quas ipse authenticæ litteræ eorum recitantur, sonantes vocem et repræsentantes faciem uniuscujusque. Proxima est tibi Achaia, habes Corinthum ; si non longe es à Macedonia, habes Philippos, habes Thessalonicenses ; si potes in Asiam tendere, habes Ephesum ; si autem Italiæ adjaces, habes Romam, unde nobis quoque auctoritas præsto est. Ista quam felix Ecclesia, cui totam doctrinam apostoli cum sanguine suo profuderunt.* Præs. c. XXXVI.

(2) *Advers. hœres.* l. IV.

saint Irénée est précieux : « Comme il serait trop long, dit le saint docteur, de rappeler, ici, les noms de tous ceux qui ont successivement dirigé chacune des églises, il suffira de rappeler les noms de ceux qui se sont succédé dans la direction de celle de ces églises qui est la plus ancienne, la plus célèbre, celle qui fut fondée à Rome par les glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul, qui a reçu d'eux-mêmes le précieux dépôt de la tradition et de la foi, prêchée chez toutes les nations ; et nous laisserons en dehors de la communion des fidèles, tous ceux qui, soit pour satisfaire leurs passions ou une vaine gloire, soit par aveuglement, soit par perversité, ont quitté les sentiers de la vérité. Car, c'est à cette église de Rome, à cause de sa primauté, que doivent se rattacher toutes les autres églises, et tous les fidèles répandus sur la terre, la considérant comme le principal dépôt de la tradition, transmise par les apôtres.

« Les apôtres, après avoir fondé cette église de Rome, en remirent l'administration à Linus, qu'ils en instituèrent évêque ; saint Paul, dans ses lettres à Timothée, fait mention de cet évêque Linus. Son successeur fut Anaclet ; après Anaclet, ce fut Clément que l'on investit de l'épiscopat ; celui-ci avait connu les apôtres et conversé avec eux ; il avait encore toutes vivantes, dans son souvenir, leurs prédications et les instructions relatives à la tradition. Le successeur de ce Clément fut Évariste ; à Évariste succéda Alexandre ; Sixte vint ensuite, et fut le sixième qui fut nommé depuis les apôtres ; il fut remplacé par Télesphore qui souffrit glorieusement le martyre. Son successeur fut Hyginus ; à Hyginus succéda Pie, et à Pie Anicet. Soter ayant succédé à Anicet, c'est Éleuthère, le douzième de-

puis les apôtres, qui se trouve maintenant investi de l'épiscopat. Par cette succession des évêques, la tradition et le dépôt de la vérité, que l'Église a reçus des apôtres, ont été transmis jusqu'à nous. Ainsi nous démontrons avec évidence que le dépôt d'une foi unique, la foi du salut, confié aux Eglises par les apôtres, s'est conservé jusqu'à nous et nous a été transmis dans toute sa pureté (1). »

Luther admettait ce fait. Il avait vu la liste des Papes, depuis saint Pierre jusqu'à Léon X, qu'il reconnaissait comme son vrai successeur, l'héritier de sa foi et de son autorité, quand il lui disait : « Donnez la vie ou la mort, appelez ou rappelez, approuvez ou réprouvez, comme il vous plaira ; j'écouterai votre voix comme celle de Jésus-Christ. » Le protestantisme avoue tout cela ; le baron de Seckenberg, savant jurisconsulte allemand et zélé protestant, appelle le Pape : « Le représentant de Jésus-Christ, qui occupe la place de saint Pierre, dans une succession non interrompue (2). »

Vous trouvez cette gloire dans tous les sièges. Si vous leur demandez les noms de leurs évêques, jusqu'aux apôtres, ils vous les donneront aussitôt. Les hérétiques se vantent bien de venir des apôtres ; mais ils n'ont pas ces monuments pour le prouver. « Faites-nous donc voir, leur dit Tertullien, l'origine de vos églises, l'ordre et la succession de vos évêques, en sorte que vous remontiez jusqu'aux apôtres, ou jusqu'à l'un de ces hommes apostoliques qui ont persévéré, jusqu'à la fin, dans la commu-

(1) S. Irénée, l. III, c. 3.
(2) *Méth. de Jurisp.*

nion des apôtres ? Car, c'est ainsi que les églises vraiment apostoliques justifient qu'elles le sont. Ainsi l'église de Smyrne montre saint Polycarpe que Jean lui a donné pour évêque, et l'église de Rome Clément ordonné par Pierre. Toutes nous montrent de même ceux que les apôtres ont établis leurs évêques, et par le canal de qui ils ont reçu la semence de la doctrine apostolique. Que les hérétiques inventent du moins quelque chose de semblable ! Après tant de blasphèmes, tout leur est permis (1). » « Votre nouveauté s'égalera-t-elle à cette antiquité vénérable, à cette constance de tant de siècles, à cette majesté de l'Église ? Qui êtes-vous et d'où venez-vous ? A qui avez-vous succédé ? Où était l'Église de Dieu, lorsque vous êtes parus tout à coup dans le monde? Cherchez les antiquités, lisez les historiens et les saints docteurs, et montrez que depuis l'origine du Christianisme, aucune Eglise vraiment chrétienne se soit établie en se séparant de toutes les autres (2).»

Ces questions ont toujours déconcerté l'hérésie. Elle es-

(1) *Ceterum, si quæ audent interserere se ætati apostolicæ, ut ideo videantur ab apostolis traditæ, quæ sub apostolis fuerunt, possumus dicere : Edant ergo origines ecclesiarum suarum; evolvant ordinem episcoporum suorum, ita per successiones ab initio decurantem, ut primus ille episcopus aliquem ex apostolis, vel apostolis viris, qui tamen cum apostolis perseveraverit, habuerit auctorem et antecessorem. Hoc enim modo ecclesiæ apostolicæ census suos deferunt; sicut Smyrnæorum ecclesia Polycarpum ab Joanne colocatum refert; sicut romanorum Clementem à Petro ordinatum itidem. Perinde utique et cœteræ exhibent quos ab apostolis in episcopatum constitutos apostolici seminis traduces habeant. Confingant tale aliquid hæretici. Quid enim illis post blasphemiam illicitum est?* Præs. c. XXXII.

(2) Bossuet, *Réfut. de Feri.*

sayait bien de murmurer le mot *apostolique*; mais c'était un mensonge, elle ne remontait qu'à un hérésiarque (1). Ainsi les ariens s'arrêtent à Arius, les donatistes à Donat, les luthériens à Luther... Quand ils veulent aller plus loin, ils trouvent l'Eglise catholique, avec la succession de ses évêques, de ses souverains pontifes, de ses apôtres, qui les ramènent à Jésus-Christ.

Il n'est permis à personne d'argumenter contre les faits; aussi, les protestants de France, dans une circonstance solennelle, ont fait aux Catholiques ces aveux remarquables: « Nous ne nous dissimulons pas que dans le parallèle que nous faisons quelquefois de votre Eglise avec la nôtre, malgré les abus introduits parmi vous, les grands traits sont à votre avantage. Vous êtes certainement avant nous, puisque vous remontez jusqu'au siècle des apôtres, et nous, nous n'avons pas trois siècles de notre existence. Vos ancêtres et les nôtres communiaient à la même messe, célébraient la pâque ensemble et vivaient dans une parfaite unanimité de sentiments; de plus, la chaîne de la tradition dont Pierre et Paul ont attaché le premier anneau à l'église de Rome, s'est tellement perpétuée parmi vous, que si les Irénée, les Grégoire, les Cyrille, les Athanase, les Chrysostôme revenaient aujourd'hui sur la terre, ils ne reconnaîtraient que

(1) « Marcion a bien des églises, disait Tertullien, mais elles sont postérieures et par conséquent adultères. Si vous remontez à leur origine, vous les trouvez plutôt sorties d'un apostat que de l'apostolat; elles ne remontent pas au delà de Marcion, ou de quelque échappé de son école. Les marcionites édifient des églises comme les guêpes bâtissent des ruches. » (*Cont. Marcion.* l. VI, c. IV.)

dans l'Église romaine la société dont ils étaient les membres (1). »

De tels aveux abrègent singulièrement la discussion. Nous venons des apôtres, nous catholiques, et c'est la réforme qui le dit ; donc, la divinité du Catholicisme est reconnue, et son procès avec l'erreur est terminé.

Toutefois nos apologistes avaient d'autres armes : si par le défaut de succession, ils clouaient évidemment leurs adversaires à l'erreur (2), par la possession, ils les désespéraient. Les hérétiques avaient beau prendre leur temps, profiter de toutes les circonstances, le Catholicisme est toujours là, avec la foi de Jésus-Christ, la foi des apôtres, la foi de la tradition ; en un mot, maître de l'héritage du Fils de Dieu. S'ils cherchent à s'établir, à dogmatiser, en vrai héritier, en possesseur légitime dont les titres ne peuvent être contestés, il leur adresse ces paroles que nul n'a droit de prononcer que lui : « Qui êtes-vous ? Depuis quand et d'où êtes-vous venus ? Que faites-vous chez moi, n'étant pas des miens ? A quel titre, Marcion, coupez-vous ma forêt ? Qui vous a permis, Valentin, de détourner mes canaux ? Qui vous autorise, Apelle, à ébranler mes bornes ? Comment osez-vous semer et vivre ici à discrétion ? C'est mon bien ; je suis en possession depuis long-temps, je suis en possession le premier. Je descends des anciens

(1) *Mémoire des Réformés de France*, etc.

(2) D'après Grotius, « l'Eglise de Jésus-Christ consiste dans la succession des évêques par l'imposition des mains, et cet ordre de la succession doit demeurer jusqu'à la fin des siècles, en vertu de cette promesse de Jésus-Christ : *Je suis avec vous. (De cœnæ administratione ubi pastores non sunt.)*

possesseurs ; je prouve ma descendance par des titres authentiques. J'ai hérité des apôtres, et je jouis conformément aux dispositions de leur testament, aux charges de fidéi-commis, au serment que j'ai prêté. Pour vous, ils vous ont renoncés et déshérités comme étrangers et comme ennemis. Mais pourquoi les hérétiques sont-ils étrangers et ennemis des apôtres ? parce que la doctrine que chacun d'eux a inventée ou adoptée suivant son caprice, est directement opposée à la doctrine des apôtres (1). »

Il faut que toutes les prétentions tombent devant la force de ces raisons, et que le Catholicisme reste paisible possesseur de la vérité. Si des hommes qui n'ont d'autre titre que leur envie ou leur cupidité, venaient vous disputer l'héritage dont vous jouissez depuis des siècles, vous en auriez pitié. Je jouis, leur diriez-vous, je suis en possession ; je n'ai pas besoin d'autre titre, et, malgré vos efforts, je resterai seul maître. C'est l'avis de tous les hommes, l'arrêt de tous les tribunaux ; et celui qui voudrait faire une objection aurait contre lui toutes les propriétés, toutes les familles, la société tout entière.

(1) *Qui estis? Quando et unde venistis? Quid in meo agitis, non mei? Quo denique, Marcion, jure silvam meam cædis? Qua licentia, Valentine, fontes meas transvertis? Qua potestate, Apelles, limites meos commoves? Mea est possessio : quid hic cæteri ad voluntatem vestram seminatis et pascitis? Mea est possessio, olim possideo, prior possideo, habeo origines firmas, ab ipsis auctoribus quorum fuit res ; ego sum hæres apostolorum, sicut caverunt testamento suo, sicut fidei commiserunt, sicut adjuraverunt ita teneo : vos certe exhæredaverunt semper et abdicaverunt, ut extraneos, ut inimicos. Unde autem extranei et inimici apostolis hæretici, nisi ex diversitate doctrinæ, quam unusquisque de suo arbitrio, adversus apostolos aut protulit, aut recepit.* Præs. c. XXXVII.

Cette possession, que l'hérésie n'a jamais pu entamer et que Tertullien lui opposait avec tant d'avantage, saint Jean-Chrysostôme la fortifiait par une réflexion qu'il ne faut point omettre : c'est que le Catholicisme ne fut jamais appelé que l'Eglise ; jamais un nom, qui annonce toujours une œuvre humaine et une séparation de l'Église de J.-C., ne lui fut donné. « Nous sommes-nous séparés de l'Eglise ? disait le saint docteur ; avons-nous un Marcion, un Manichée, un Arius, comme en ont les hérésies ? Que si on nous donne le nom de quelqu'un, on ne le nomme pas comme l'auteur d'une secte, mais comme celui qui est préposé à notre conduite, au gouvernement de l'Eglise ; nous n'avons point de docteurs sur la terre, nous n'en avons qu'un seul dans le ciel. » Ce docteur c'était Jésus-Christ, le fondateur de l'Église, son chef, dont elle a toujours porté le nom, comme les sectes celui des hérésiarques ; de là, pour elles, une nouvelle preuve qu'elles ne sont que des erreurs, et pour le Catholicisme une nouvelle démonstration qu'il est la vérité.

Les faits, encore ici, parlent haut. Vous trouvez bien le temps précis où certaines sectes naquirent, portant d'abord le nom de ceux qui leur avaient donné le jour ; puis vous voyez qu'elles rougissent de leurs pères et essaient de prendre un nom plus glorieux ; mais ce nom, comme celui de Dieu, est incommunicable ; il a été donné au Catholicisme, lui seul le portera ; et les erreurs garderont le nom d'un homme, et ce nom restera dans l'histoire pour leur malheur. Quelle est la secte que nous n'ayons pas trouvée souillée de cette honte ? Comme aussi quel est l'instant d'ici aux apôtres, où le Catholicisme ait porté un autre nom

que celui de l'Église de Jésus-Christ ? Donc, c'est oubli de soi-même, dans certaines religions, de mettre la mitre sur leur tête, de prendre la crosse, et puis dire, levant la tête et affectant une démarche grave : nous sommes l'Eglise ! Évêques schismatiques, c'est une représentation que vous donnez, et vous vous bornez, sans doute, à demander si votre rôle est bien joué (1).

L'étude de la religion, quand on s'y livre avec bonne foi et dans un désir sincère de trouver la vérité, manque rarement de porter ses fruits. Alors les nuages se dissipent, la vérité brille, et notre foi, que l'hérésie avait voulu présenter anx simples comme une œuvre moderne, enfant de l'ignorance ou des passions, se trouve la foi des siècles, celle des Pères, des apôtres, de Jésus-Christ. Mais alors aussi on l'embrasse, parce qu'on cherchait franchement la vérité. « J'ai embrassé la foi romaine, disait l'anglican Chillingworth, parce que, de l'aveu des protestants, la doctrine de l'Eglise de Rome est conforme à la doctrine des Pères, tandis que la doctrine des protestants y est contraire (2). »

« L'Eglise catholique, ajoute un ministre protestant, en

(1) Dryden nous a laissé ce portrait de son église : « Elle n'est pas sans doute l'épouse légitime, mais c'est la maîtresse d'un roi, et, quoique fille évidente de Calvin, elle n'a point la mine effrontée de ses sœurs. Levant la tête d'un air majestueux, elle prononce assez distinctement les noms de *Pères*, de *conciles*, de *chef de l'église*; sa main porte la crosse avec aisance, elle parle sérieusement de sa noblesse, et sous le masque d'une mitre *isolée et rebelle*, elle a su conserver on ne sait quel reste de grace antique, vénérable débris qui n'est plus. »

(2) Thom. Moore, *Voyage d'un Irlandais*, p. 209.

abjurant ses erreurs, a repoussé constamment tous ceux qui substituaient leurs pensées particulières à la tradition générale, et ce nom même d'hérétique qu'elle a toujours donné aux novateurs, signifie, dans la force du mot, des hommes qui veulent *choisir eux-mêmes* leur foi, au lieu de la recevoir avec soumission par l'enseignement de l'Eglise. Antérieure à toutes les églises, son autorité n'a d'autre commencement que celui de la religion elle-même. Toutes les sectes ont la date de leur origine; et le nom qu'elles sont obligées de porter, est l'ineffaçable caractère qui leur rappelle, sans cesse, qu'elles ne sont que des sectes. L'Eglise catholique était au commencement comme elle est aujourd'hui et dans tous les temps, et c'est d'elle que tous les hérétiques ont reçu tout ce qu'ils ont conservé de christianisme. Hors d'elle tout varie, parce que hors d'elle il n'y a que des opinions individuelles, tandis que son témoignage universel, perpétuel, transmis de siècle en siècle, conserve sans altération le dépôt de la foi primitive (1). »

Les professeurs de l'université d'Oxford n'ont pu considérer cette gloire qui n'appartient qu'à nous catholiques, sans nous dire leurs regrets. « L'antiquité vantée de leur Eglise, son universalité, son unanimité, les mettent au dessus des révolutions du monde et des nouveautés religieuses du jour. En vérité, quand on fait réflexion, et qu'on contemple la magnificence de leur système, on se prend à soupirer qu'on soit séparé d'eux : *Cum talis sis, utinam noster esses !* »

Le docteur Newman ne se borne pas à des regrets; il vient

(1) *Lettre de M. Laval, pasteur de Condé-sur-Noireau.*

de faire entendre ces paroles qui ont eu du retentissement, et trouvé une grande sympathie parmi la jeunesse et les hommes marquants de l'Angleterre. « L'esprit religieux de notre Eglise fait en ce moment de grands progrès vers quelque chose de plus profond et de plus vrai, que ce qui a satisfait le dernier siècle. Notre époque marche vers cette communion religieuse qui, dans les derniers temps, n'a en réalité appartenu qu'à l'Eglise de Rome. Elle seule, au milieu des erreurs de ses pratiques religieuses, a donné libre carrière au sentiment du grand, du beau, du mystérieux ; aux sentiments de tendresse et de dévotion qui peuvent être appelés catholiques. Il s'agit maintenant de savoir, si nous abandonnerons ces beaux sentiments de l'Eglise romaine, ou si nous en revendiquerons notre part en remontant aux *anciens principes*, qui, abandonnés de nos jours, ont été inhérents, propres et naturels à notre Eglise ; mais si nous abandonnons les principes, nous devons aussi abandonner les hommes qui les ont partagés et chéris. »

Si ces paroles ne vous paraissaient pas assez claires, un journal protestant de Londres vous en expliquerait le sens et la portée. « Les paroles du docteur Newman signifient clairement, dit-il, que l'église nationale d'Angleterre ne peut plus satisfaire aux besoins de notre époque, et qu'il croit devoir remonter jusqu'aux Pères de l'Eglise pour trouver ce *quelque chose* de plus profond, de plus vrai dont il nous parle. L'habile écrivain ne déguise point sa pensée : L'Église romaine seule *a conservé les vraies doctrines*, et l'église anglicane doit retourner à elle, ou se voir condamnée à périr. »

Oui, l'Église romaine a conservé les *vraies doctrines ;* fidèle gardienne du dépôt sacré qu'elle tient des apôtres, de Jésus-Christ, elle n'enseigna jamais que leur foi, et l'enseigna tout entière; les temps, les hommes, les événements n'y font rien. La foi, comme le soleil, est indépendante des révolutions humaines ; son symbole aujourd'hui est le même qu'elle chantait il y a dix-huit siècles. Grégoire XVI n'a pas une autre croyance que saint Léon ; Bossuet parle comme saint Jean-Chrysostôme ; saint Irénée, saint Augustin, saint Ambroise, saint Bernard, tous les Pères n'ont pas prêché une doctrine différente de celle que prêchent aujourd'hui nos évêques et nos prédicateurs ; le concile de Trente n'est que l'écho de celui de Nicée ; c'est pour la même foi que sont morts les martyrs du Colisée et naguères les martyrs de la Cochinchine et du Thong-King.

S'il était nécessaire de prouver ce fait qui est partout, nous invoquerions une preuve que la réforme ne repousserait pas : Comment connaissez-vous, lui dirions-nous avec un de ses ministres, la doctrine de Luther et de vos premiers apôtres? sans doute par leurs livres et ceux de leurs disciples ; car ce sont là des témoins compétents, irrécusables. Mais alors il faut convenir aussi que les écrits des anciens Pères, des évêques successeurs des apôtres, sont des témoins valides de la foi des chrétiens des premiers siècles, de celle des églises apostoliques. Or, la foi de ces chrétiens, de ces églises est encore la même aujourd'hui (1) ; tout le monde peut le vérifier, car les écrits des Pères et des pre-

(1) « Tout ce que reçoit en commun l'Eglise d'Occident qui est unie à l'Église romaine, dit Grotius, je le trouve unanimement

miers évèques sont là avec tous nos dogmes, tous nos sacrements (1).

C'était la *démonstration* de Tertullien, et celle-là lui suffisait pour prouver la vérité de la doctrine. « Si Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit-il, a envoyé ses apôtres pour prêcher, il ne faut donc pas recevoir d'autres prédicateurs, parce que personne ne connaît le Père que le Fils, et ceux à qui le Fils l'a révélé, et parce que le Fils n'a révélé qu'aux apôtres, envoyés pour prêcher ce qu'il leur a révélé. Mais qu'ont prêché les apôtres, c'est-à-dire, que leur a révélé Jésus-Christ? Je prétends qu'on ne peut le savoir que par les églises que les apôtres ont fondées, et qu'ils ont instruites de vive voix et ensuite par leurs lettres. Si cela est, il est incontestable que toute doctrine qui s'accorde avec la doctrine de ces églises apostoliques et matrices aussi anciennes que la foi, est la véritable, puisque c'est celle que les églises ont reçue des apôtres, de Jésus-Christ, de Dieu, et que toute autre doctrine, par conséquent, ne peut être que fausse, parce qu'elle est opposée à la vérité des églises des apôtres, de Jésus-Christ et de Dieu... Voilà notre démonstration (2). » Pour prouver que

enseigné par les Pères grecs et latins, dont peu de gens oseront nier qu'il ne faille embrasser la communion; en sorte que, pour établir l'unité de l'Eglise, le principal est de ne rien changer dans la doctrine reçue, dans les mœurs et dans le régime. » *(De Cœnæ administratione ubi pastores non sunt.)*

(1) Nous montrerons ailleurs que nos sacrements, appelés par quelques protestants des inventions humaines, nous viennent de Jésus-Christ et des apôtres.

(2) *Si Dominus Jesus-Christus apostolos misit ad prædicandum, alios non esse recipiendos prædicatores, quam Christus instituit; quia nec*

notre doctrine est vraie, et que toute autre est fausse ; il suffit donc, non pas de raisonner, mais de savoir lire.

On voit alors que le Catholicisme ne s'est jamais écarté de cette parole de l'apôtre, que Vincent de Lerins appelle « un glaive à deux tranchants, qui tranche tout à coup les criminelles nouveautés des hérésies. *O Timothée ! garde le dépôt* ; voilà ce qui a été dit à l'Eglise de Jésus-Christ. Gardez, non ce que vous avez découvert, mais ce qui vous a été confié ; ce que vous avez reçu par d'autres, et non pas ce qu'il vous a fallu inventer vous-mêmes ; une chose qui ne dépend pas de l'esprit, mais qu'on apprend de ceux qui nous ont devancés ; qu'il n'est pas permis d'établir par une entreprise particulière, mais qu'on doit avoir reçu de main en main par une tradition publique ; où vous devez être non pas auteur, mais simple gardien ; non point instituteur, mais sectateur de ceux qui vous ont précédé, c'est-à-dire non pas un homme qui mène, mais un homme

alius Patrem novit, nisi Filius, et cui Filius revelavit, nec alius videtur revelasse Filius, quam apostolis quos misit ad prœdicandum, utique quod illis revelavit. Quid autem prœdicaverint, id est, quod illis Christus revelaverit, et hic prœscribam non aliter probare debere, nisi per easdem ecclesias quas ipsi apostoli condiderunt. Ipsi iis prœdicando tam vera, quod aiunt, voce, quam per epistolas postea. Si hœc ita fuit, constat proinde omnem doctrinam, quœ cum illis ecclesiis apostolicis matricibus et originalibus fidei consperit, veritati deputandam ; sine dubio tenentem quod ecclesiœ ab apostolis, apostoli à Christo, Christus à Deo accepit : omnem vero doctrinam de mendacio prœjudicandam, quœ sapiat contra veritatem ecclesiarum, et apostolorum, et Christi, et Dei... communicamus cum ecclesiis apostolicis, quod nulli doctrina diversa : hoc est testimonium veritatis. Præs. c. XXI.

qui ne fait que suivre les guides qu'il a devant lui, et aller par le chemin battu (1).

« Voilà l'Eglise de Jésus-Christ, ajoute Vincent de Lerins: soigneuse gardienne des dogmes qui lui ont été donnés en dépôt, elle n'y change jamais rien, elle ne diminue point, elle n'ajoute point, elle ne retranche point les choses, néanmoins elle n'ajoute point les superflues. Tout son travail est de polir les choses qui lui ont été anciennement données, de confirmer celles qui ont été suffisamment expliquées, de garder celles qui ont été confirmées et définies, de consigner à la postérité par l'Ecriture, ce qu'elle avait reçu de ses ancêtres (2) par la seule tradition (3). »

(1) *O Timothee, inquit, depositum custodi, devitans profanas vocum novitates... Quid est*, depositum custodi? *Custodi, inquit, propter fures, propter inimicos; superseminent zizania super illud tritici bonum semen quod seminaverat Filius hominis in agro suo.* Depositum, *inquit*, custodi, *quid est* depositum? *id est, quod tibi creditum est, non quod à te inventum; quod accepisti, non quod excogitasti; rem nou ingenii, sed doctrinæ; non usurpationis privatæ, sed publicæ traditionis; rem à te perductam, non à te prolatam; in qua non auctor debes esse, sed custos; non institutor, sed sectator; non ducens, sed sequens.* Commonitor. c. XXII.

(2) Bossuet remarque que saint Basile justifie sa foi et confond les hérétiques, en leur alléguant la foi de sa mère et de son aïeule sainte Macrine; et il imite saint Paul qui loue Timothée d'avoir une foi sincère, laquelle s'était trouvée premièrement dans sa mère Eunice, et ensuite dans Loïde son aïeule.

(3) *Christi vero Ecclesia, sedula et cauta depositorum apud se dogmatum custos, nihil in his unquam permutat, nihil minuit, nihil addit, non amputat necessaria, non apponit superflua, non amittit sua, non usurpat aliena; sed omni industria hoc unum studet, ut vetera fideliter sapienterque tractando, si qua sunt illa antiquitus informata et inchoata, accuret et poliat; sed si qua jam confirmata et definita custodiat... Hoc, inquam, semper, neque quicquam præterea, hæreticorum*

S'il arrive que quelqu'un enseigne l'erreur, on n'a qu'un mot à lui dire pour le réfuter : « Ce que vous nous enseignez n'est point la doctrine transmise. » Saint Irénée, apprenant qu'un évêque d'Orient, avec lequel il avait été lié autrefois, était tombé dans l'hérésie, lui écrit ces mots :

« Ce n'est point là la doctrine que nous ont transmise les évêques qui nous ont précédés, et qui ont été les disciples des apôtres. Étant fort jeune encore, je vous ai vu à Smyrne, chez le bienheureux Polycarpe, lorsque, vivant avec éclat à la cour de l'empereur, vous veniez voir ce saint évêque, et tâchiez d'acquérir son estime. Je me souviens aussi parfaitement de ce qui se passait alors que de ce qui est arrivé depuis...; je pourrais dire le lieu où était assis le bienheureux Polycarpe, lorsqu'il nous annonçait la parole de Dieu : je le vois encore. Quelle gravité dans sa démarche partout où il passait ! Quelle sainteté dans toute la conduite de sa vie ! Quelle majesté sur son visage et dans toute sa personne ! Il me semble encore l'entendre raconter comment il avait conversé avec saint Jean, et plusieurs autres qui avaient vu Jésus-Christ. Avec quel ravissement il nous parlait des miracles et de la doctrine du Verbe ! qu'il avait recueilli de la bouche même des témoins oculaires et auriculaires. J'écoutais toutes ces choses; je les gravais, non sur des tablettes, mais dans le plus profond de mon cœur. Je puis donc protester devant Dieu que, si cet homme apostolique avait entendu parler de

novitatibus excitata, conciliorum suorum decretis catholica perfeci Ecclesia, nisi ut quod prius à majoribus sola traditione susceperat, hoc deinde posteris etiam per scripturæ chirographum consignaret.... Commonitor. c. XXIII.

quelque erreur semblable aux vôtres, il eût, à l'instant, bouché ses oreilles et fait éclater son indignation, par ce mot qui lui était ordinaire : Mon Dieu ! à quels temps m'avez-vous réservé ? »

Si vous demandez au Catholicisme pourquoi il tient si fortement à *ce qui a été transmis*, pourquoi il prend tant de soin d'écarter toute nouveauté, il vous répondra que « La vérité catholique, venue de Dieu, a d'abord toute sa perfection. L'hérésie, faible production de l'esprit humain, ne peut se faire que par pièces mal assorties. Pendant qu'on veut renverser, contre le précepte du sage, *les anciennes bornes posées par nos pères*, et réformer la doctrine une fois reçue parmi les fidèles, on s'engage sans bien pénétrer toutes les suites de ce qu'on avait avancé. Ce qu'une fausse lueur avait fait hasarder au commencement, se trouve avoir des inconvénients qui obligent les réformateurs à se réformer tous les jours ; de sorte qu'ils ne peuvent dire quand finiront les innovations, ni jamais se contenter eux-mêmes (1). »

C'est bien là l'histoire de la réforme : sans plan, sans sagesse, sans puissance, parce que Dieu n'est point avec elle ; on la verra jusqu'à la fin élever, abattre, réédifier, démolir encore le même édifice, sans jamais pouvoir offrir au monde qu'un chaos informe et ridicule. « La même chose vous est arrivée qu'aux ignorants architectes, dit saint Hilaire, à qui leurs propres ouvrages déplaisent toujours ; vous ne faites que bâtir et détruire. Au lieu que l'Eglise catholique, dès la première fois qu'elle s'assembla,

(1) Bossuet, t. XIX, p. 7, édit. de Lebel.

fit un ouvrage immortel, et donna, dans le symbole de Nicée, une si pleine déclaration de la vérité, que, pour condamner éternellement l'arianisme, il n'a jamais fallu que la répéter (1). »

Qui le croirait? Jurieu convient de ces vérités : « Cela est précis, dit ce ministre, et rien ne peut l'être davantage. L'Eglise n'ajoute rien de nouveau, elle ne fait donc pas de nouveaux articles de foi. » Et, parlant toujours comme Vincent de Lerins, il ajoute: « Les conciles confirment ce qui a toujours été enseigné (2). » Mais à quoi pensait l'habile ministre en parlant ainsi? Ne voyait-il pas qu'il démolissait sa secte de fond en comble, qu'il faisait dire à tout le monde qu'elle n'était qu'une misérable erreur, en même temps qu'il montrait la vérité dans le Catholicisme!

En vain quelques hommes qui ont pris la résolution de se dire protestants quand même, essayeraient ici de calomnier l'Eglise; en vain M. Guizot, dans je ne sais lequel de ses ouvrages, dira qu'elle a fait, dans le temps, des concessions sur le dogme, en abandonnant ce que d'autres fois elle avait puissamment défendu ; nous répondrons que l'esprit, le génie ne donnent jamais le droit de se moquer de ses lecteurs, et que l'on est coupable quand on cherche à les égarer par la calomnie. D'où vient donc qu'il n'a pas cité le dogme défendu d'abord, puis abandonné? Sa cons-

(1) *Nam qui fidem emendando condemnas, damnationem fidei esse constituis, dum apud te aboletur per alteram, quœ per alteram rursus abolenda est..... Accidit tibi quod imperitis œdificatoribus, quibus sua semper displicent, accidere solet ; ut semper destruas quod semper œdifices... His quidem ego, intra Nicœam scripta à patribus fide fundatus manensque non egeo...* (Cont. Const. imp.)

(2) *De l'unité de l'Eglise*, trait. VII, c. IV.

cience lui en faisait un devoir, et c'était, de plus, un beau triomphe, qu'une palinodie qu'il aurait pu mettre à côté de toutes celles que nous offre le protestantisme. Au surplus, nous avons des défenseurs qu'il respecte; voici comment Luther, après sa révolte, lui reproche son mensonge: « Il a resté dans l'Eglise catholique, sous le Pape, le saint baptême, le texte du saint Evangile, le saint pardon des péchés, le Saint-Sacrement de l'autel, qu'on distribue à Pâques et dans le courant même de l'année; l'ordination des pasteurs, l'usage de présenter le crucifix aux mourants, la prière, l'oraison dominicale, les dix commandements, etc. Là, où de tels articles sont demeurés, demeurent aussi l'Eglise et quelques saints; car ce sont là l'ordre et les fruits de Jésus-Christ, excepté la privation des espèces; c'est pourquoi Jésus-Christ est certainement resté près des siens, avec son Esprit saint, et il a conservé en eux la foi chrétienne (1). »

Mélanchton ne partageait-il pas les sentiments de son maître, quand il assurait à Théopule: « que lui et ses partisans étaient fidèlement attachés à la religion catholique et à ses dogmes, et que c'était pour les avoir défendus avec tant de zèle, qu'ils s'étaient fait tant d'ennemis; qu'avec l'aide de Dieu, ils prouveraient cette foi à Jésus-Christ et à l'Église romaine, et qu'en général ils n'étaient séparés de l'union et de la concorde, que par une légère différence dans les rits et les usages (2)? »

(1) *Opp. Attenb.* t. VI, p. 97.

(2) *Nullam etiam ob rem plus odii sustinemus in Germania, quia Ecclesiæ romanæ dogmata summa constantia defendimus. Hanc fidem probabimus Christo et romanæ Ecclesiæ, Deo volente. Levis quædam dissimilitudo rituum est, quæ videtur obsistere concordiæ.* (Ad Theop.)

Que si malgré tous les faits et les témoignages de Luther, de Mélanchton et de tant d'autres qui font autorité dans la réforme, et que nous avons cités au chap. IV, il se trouvait encore des hommes qui soutinssent que nous avons innové, « Prenez garde d'abord, leur dirions-nous, que si nous avions réellement innové, il serait assez singulier qu'il fallût publier tant de gros livres pour le prouver, (livres au reste réfutés sans réplique par nos écrivains). Eh mon Dieu ! pour prouver que vous avez varié, vous autres, qui n'existez cependant que d'hier, il ne faut pas tant de peine. Un des meilleurs livres de l'un de nos plus grands hommes contient l'histoire de vos variations. Les professions de foi se sont succédé chez vous, comme les feuilles se succèdent sur les arbres ; et aujourd'hui on se ferait lapider en Allemagne, si on soutenait que la confession, qui était cependant l'évangile du seizième siècle, oblige les consciences (1). »

Sans nous arrêter à toutes les petitesses d'une cause perdue, nous répondons par ce défi, que le Catholicisme seul peut jeter au milieu de toutes les sectes jalouses et toujours nécessairement variables : « Nous pouvons dire, sans craindre d'être repris, que jamais on ne montrera, dans l'Eglise catholique, aucun changement que dans des choses de cérémonie et de discipline, qui dès les premiers siècles ont été tenues pour indifférentes. Pour ces changements insensibles qu'on nous accuse d'avoir introduits dans la doctrine, dès qu'on les appelle insensibles, c'en est assez pour vous convaincre qu'il n'y en a point de marqués, et qu'on ne peut nous montrer d'innovation par aucun fait

(1) De Maistre, *Lettre à une Dame protestante.*

positif. Mais ce qu'on ne peut nous montrer, nous le montrons à tous ceux qui nous ont quittés ; en quelque partie du monde chrétien qu'il y ait eu de l'interruption dans la doctrine ancienne, elle est connue ; la date de l'innovation et de la séparation n'est ignorée de personne. S'il y avait eu de tels changements parmi nous, les auteurs en seraient nommés ; l'esprit de vérité qui est dans l'Eglise, les aurait notés, et le nom en serait infâme, comme celui des Arius, des Nestorius, des Pélage, des Dioscore et des Bérenger. Ainsi tout ce qu'on vous a dit de ces insensibles changements dans la doctrine, dont jamais on n'a produit aucun exemple dans l'Eglise chrétienne, n'est qu'une accusation en l'air qui ne se trouve soutenue par aucun fait (1). »

C'est pourtant quelque chose d'admirable qu'une doctrine qui a traversé tant de siècles, qui a été prêchée dans tout l'univers, qui a passé par tant d'organes, par tant d'intérêts, de passions, se soit toujours conservée pure, sans tache, telle, en un mot, que les apôtres l'ont enseignée. Comment se fait-il que des hommes et des lieux si divers aient été capables de garder si fidèlement le sacré dépôt ? On sait que dans ce laps de temps tout a changé, tout a péri ; les sectes sont mortes avec leurs auteurs, d'autres leur ont succédé, mais toujours avec leurs changements, leurs variations ; toujours les temps, les lieux, les passions humaines, l'ignorance, la faiblesse y ont laissé leur empreinte et les ont marqués au coin de l'homme. Mais rien de pareil dans le Catholicisme ; il est à l'abri du temps, des hommes et des événements.

(1) Bossuet, *Lettre past. sur la Com. pase.*

Or, il serait bien aveugle, celui qui ne verrait pas là Dieu même, veillant sur son Eglise, et sur la révélation qu'il lui a donnée. Comme cette vérité repose doucement le cœur ! lorsque, au milieu des vains systèmes du jour, des misérables conceptions humaines, des sectes qui ne savent que s'égarer, on peut se dire à soi-même : pour moi, je n'ai pas une religion faite de main d'homme, j'ai celle de Jésus-Christ, celle que Dieu est venu apporter au monde ; celle-là n'a jamais connu ni changements ni variations ; celle-là est immuable comme Dieu.

Le grand caractère de l'unité doit frapper encore l'homme de bonne foi. Saint Augustin a dit une belle parole, lorsqu'il a avancé que l'unité était *la forme de tout ce qui est beau.* Or, la vérité est la beauté par excellence, et la religion, qui n'est autre chose que cette vérité, doit briller essentiellement de ce grand caractère, l'unité.

« L'unité, a dit un homme de génie, est ce qui donne à la création quelque chose d'infini ; *c'est ce qui la rend digne de Dieu* : » c'est-à-dire, que c'est à l'unité que l'on reconnaît *celui qui est.* « Dieu donc, voulant rendre toutes choses bonnes et belles, dit saint François de Sales, a réduit la multitude et distinctions d'icelles en une parfaite unité, faisant que toutes choses s'entretiennent les unes aux autres et toutes à lui, qui est le souverain monarque ; c'est Dieu qui, pour la beauté de la nature humaine, a donné le gouvernement de toutes les facultés de l'âme à la volonté (1). »

(1) *De l'Unité spirituelle*, t. I, p. 25.

C'est pourquoi Jésus-Christ, dans cette prière admirable qu'il adresse à son Père, en lui recommandant ses apôtres et ceux qui croiront en eux, demande *qu'ils soient consommés dans l'unité*, afin que le monde connaisse que son Père l'envoie, et qu'il les aime comme il l'a aimé lui-même (1). C'est donc là le caractère éclatant de ses disciples, c'est par l'unité qu'on les connaîtra. Aussi saint Paul ne cessait de conjurer les fidèles de ne pas s'écarter de la vérité attachée à cette union. « Et si quelqu'un osait s'écarter de cette communication de pensées, dit Vincent de Lerins, il entendrait les paroles de l'apôtre ; Dieu est un Dieu de paix et non de discorde, et c'est ce que j'enseigne dans toutes les églises des saints, c'est-à-dire, des catholiques, lesquelles ne sont saintes que parce qu'elles persévèrent dans la communion de la même foi (2). »

Les ouvrages des saints Pères sont pleins de la gloire de l'unité. Sa nécessité, ses avantages, le malheur de ceux qui s'en séparent, viennent souvent animer leur zèle et leur éloquence. Bien qu'ils soient assez connus pour que nous soyons dispensé de les citer, nous ne pouvons omettre

(1) *Pater sancte, serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, ut sint unum, sicut et nos.... ut cognoscat mundus quia tu me misisti, et dilexisti eos, sicut et me dilexisti.* S. Joan. c. XVII, v. 11, 23.

(2) *Obsecro autem vos, fratres, ut idipsum dicatis omnes, et non sint in vobis schismata, sitis autem perfecti in eodem sensu et in eadem sententia. Quod si quis ab eorum sententiæ communione desciverit, audiet illud ejusdem apostoli* : Non est Deus dissensionis, sed pacis ; *id est, non ejus qui à consentiendi unitate defecerit, sed eorum qui in consentiendi pace permanserint sicut* in omnibus, *inquit*, ecclesiis sanctorum doceo, *id est catholicorum, quæ ideo sanctæ sunt, quia in fidei communione persistunt.* Commonitor. c. XXVIII.

ces paroles de saint Ignace, martyr : « Enfants de lumière et de vérité, fuyez les divisions et les mauvaises doctrines ; soyez où se trouve le pasteur, brebis dociles, marchez à sa suite. Il y a des loups en grand nombre qui ont su se concilier la confiance. Ils séduisent, par de dangereux attraits, ceux qui courent dans la carrière du Seigneur ; mais votre étroite union ne les laissera point pénétrer dans le troupeau. Éloignez-vous de ces herbes vénéneuses ; ce n'est pas Dieu qui les cultive, et certes ! il ne les a pas semées... Quand on est à Dieu et à Jésus-Christ, on est, par là même, à l'évêque. Ceux que le repentir fera rentrer dans l'unité de l'Eglise seront à Dieu, et puiseront en Jésus-Christ une nouvelle vie. Ne vous y trompez pas, mes frères ; se déclarer pour ceux qui font schisme, c'est renoncer à l'héritage céleste... Mon amour pour vous déborde comme un vase ; c'est cet amour qui me fait travailler avec une ardeur extrême à votre défense et à votre sûreté... C'est l'Esprit saint lui-même qui nous dit : « Ne faites rien sans l'évêque, aimez l'unité, fuyez les divisions... J'ai fait tout ce qui dépend de moi en faveur de la paix et de l'union. Où vous trouverez la division et la haine, vous ne trouverez pas la moindre trace de l'esprit de Dieu (1). » Saint Cyprien n'est pas moins énergique : « Comment peut-il être avec Jésus-Christ, celui qui est séparé de son épouse, de l'Eglise (2) ? » Saint Augustin, dans l'épître synodale du concile de Zesta, parle ainsi aux donatistes : « Quiconque est séparé de l'Eglise catholique, quelque innocem-

(1) *Epît. aux Philad.*

(2) *Quomodo potest esse cum Christo, qui cum sponsa Christi, atque in ejus Ecclesia non est?* (Epist. ad Cornel.)

ment qu'il puisse se flatter de vivre, sera exclu de la vie, quand il n'aurait pas commis d'autre crime que celui d'être séparé de l'unité du Christ; la colère de Dieu demeure sur lui. »

« Il n'y a qu'une foi, qu'un Seigneur, qu'un baptême, disait saint Bernard lors du schisme d'Anaclet; nous ne reconnaissons ni une double foi, ni deux baptêmes, ni deux Seigneurs. Et pour remonter aux origines de l'histoire, il n'y eut qu'une seule arche au temps du déluge, où huit personnes se sauvèrent, tandis que tous ceux qui étaient en dehors de l'arche périrent misérablement. Cette arche était la figure de l'Eglise. Or, de notre temps on a construit une nouvelle arche; et puisque maintenant il y en a deux, il faut de toute nécessité que l'une ou l'autre soit destinée à périr. Si donc l'arche d'Anaclet est de Dieu, il faut que celle d'Innocent périsse; et aussi toutes les églises d'orient et d'occident périront : la France périra, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, les royaumes les plus reculés seront abîmés dans la perdition; de plus, les ordres des camaldules, des chartreux, de Grandmont, des prémontrés, de Cîteaux, et une infinité d'autres compagnies de serviteurs ou de servantes de Dieu, seront enveloppés dans le même naufrage, avec les évêques, les abbés et les princes chrétiens; tous périront, tous, excepté Roger! Roger seul sera sauvé!... Non, à Dieu ne plaise! la religion ne périra point dans tout l'univers; et l'ambitieux Anaclet ne possèdera pas lui seul le royaume du ciel, d'où les ambitieux sont exclus (1). »

(1) *Ann. cist.* p. 328, n° 9, 10.

Or, cette unité dont la nécessité est si hautement proclamée, et par Jésus-Christ, et par les apôtres, et par les Pères, et par la raison (1), quand on n'étouffe pas sa voix, et par les protestants eux-mêmes qui la chantent dans leur *Credo*; cette unité, caractère distinctif de la véritable religion, où se trouve-t-elle? Que les ministres prononcent, qu'ils essaient de nous la montrer hors le Catholicisme, s'ils en ont le courage; qu'ils osent répéter ce que nos évêques pourront toujours dire, à la face de l'univers, sans crainte d'être démentis, parce que l'univers sait qu'ils disent la vérité: « Toujours unis à la chaire de Pierre, où, dès l'origine du Christianisme, on a reconnu la tige de l'unité ecclésiastique, nous n'avons jamais condamné nos prédécesseurs, et nous leur laissons la foi des églises, telle que nous l'avons trouvée. » Quelle timidité! quelle réserve! Ils savent qu'ils n'ont pas même le droit de prononcer le mot *église*, car on leur demanderait de quelle église ils veulent parler. Est-ce de l'église luthérienne, calviniste, anglicane, etc.? Cette question est terrible. Ils ont bien voulu faire une société unique;

(1) Le paganisme, qui avait laissé périr tant de vérités, avait sauvé l'unité. Qui n'a retenu les paroles si remarquables de Cicéron que Lactance nous a conservées? « Il n'y a point une autre loi à Rome, une autre à Athènes, une autre maintenant, une autre après; mais une même loi, éternelle, immuable régira tous les peuples, dans tous les temps; et celui qui a porté, manifesté, promulgué cette loi, Dieu, sera le seul maître commun et le seul monarque de tous. Quiconque refusera d'y obéir, se fuira lui-même, et renonçant à la nature humaine par cela même, il subira de très-grandes peines, quand il échapperait à ce qu'on appelle, ici-bas, les supplices. »

depuis trois cents ans ils s'en occupent ; les synodes, les princes, les savants s'en sont mêlés, et jamais on n'a pu s'entendre (1) ; c'est toujours la confusion de Babel. Londres, Berlin, Genève, Paris ont des doctrines différentes. Bien plus, les ministres d'une même ville ne sont pas d'accord : les uns enseignent un dogme, les autres le nient ; ce qu'ils ont nié le matin, ils le confessent le soir (2). Les livres

(1) Six ministres anglicans partant pour les États-Unis, voulurent convenir d'un symbole ; mais ils ne purent s'entendre sur rien, et se séparèrent emportant chacun le sien.

Ces divisions, auxquelles les protestants sont éternellement condamnés, et notre unité catholique, occupent les ministres qui pensent. Nous lisons ce passage dans une lettre datée de Tours, qu'un de nos amis veut bien nous communiquer :

« Dernièrement, une demoiselle anglaise, bonne catholique, entendit, sans que l'on s'en doutât, une conversation assez curieuse entre un ministre et un autre protestant ; ils s'avouaient confidemment les immenses progrès du Catholicisme en Angleterre, et ils l'attribuaient uniquement à l'unité de doctrines et de sentiments, déplorant avec chagrin les divisions et subdivisions de leurs différentes sectes. *C'est une chose terrible*, disaient-ils, *nous ne pouvons nous entendre sur rien.*

Il est des ministres qui ne supportent qu'avec douleur cette malheureuse position que l'erreur leur a faite, et soupirent après l'unité catholique. Dans une visite qu'un évêque du midi de la France rendait à un ministre, celui-ci lui dit avec effusion : « Je désirerais ardemment, monseigneur, que nous ne fissions tous qu'un seul troupeau sous un seul pasteur. » La femme du ministre, entraînée aussi par la puissance de la vérité, se met à genoux aux pieds de l'évêque et le prie de vouloir bien lui donner sa bénédiction.

(2) « J'avais eu des liaisons avec les chefs de nos sectes, dit un ministre converti, je m'étais souvent entretenu avec eux ; je connaissais leurs sentiments : il n'y en avait pas deux qui fussent d'accord sur les articles les plus essentiels ; bien plus, il n'y en avait

s'élèvent contre les sermons, les sermons contre les livres. Les membres d'une même famille, divisés dans leur foi, s'excommunient (1). On en rougit, on s'en afflige ; mais que faire ? Le fait est là, et il est accablant, car ce fut toujours le caractère de l'erreur. « Les hérétiques varient dans leurs règles, c'est-à-dire, dans leurs confessions de foi, dit Tertullien ; chacun se croit en droit de changer et de modifier, par son propre esprit, ce qu'il a reçu, comme c'est par son propre esprit que l'auteur de la secte l'a composé. L'hérésie retient toujours sa propre nature, en ne cessant d'innover, et le progrès de la chose est semblable à son origine (2). »

aucun qui n'eût varié dans sa doctrine. Je me souviens qu'un de nos plus célèbres prédicateurs m'en fit un jour l'aveu. « Quand je prêchais dans un tel endroit, me dit-il, je passais pour hétérodoxe ; je l'étais effectivement alors, j'avais des sentiments très-erronés ; mais j'ai changé depuis ce temps-là, et si je prêchais aujourd'hui, ma doctrine serait pure et exacte. Au reste, ajoutait-il, cela m'est commun avec tous nos prédicateurs ; je n'en connais aucun qui n'ait varié comme moi dans ses sentiments sur la doctrine. » (*Relation de la conversion de M. Tayer.*)

« Donnez-moi un mille carré, dit Fischer, et je me fais fort de vous trouver cinq à six chaires où le pasteur prêchera un Evangile différent... Le peuple, dans sa simplicité, croit que la vérité est une, et il ne peut comprendre comment chaque ministre est en possession d'un dogme qui lui appartient en toute propriété. »

(1) Un Anglais avait dans sa maison, à Amsterdam, une église composée de quatre individus ; bientôt elle fut divisée et réduite à deux, attendu que Johnson excommunia son père et son frère qui, de leur côté, l'excommunièrent aussi. (*Discuss. amicale.*)

(2) *Mentior si non etiam à regulis suis variant inter se, dum unusquisque proinde suo arbitrio modulatur quœ accepit, quemadmodum de suo arbitrio ea composuit ille qui tradidit. Agnoscit naturam suam, et originis suœ morem, profectus rei.* Præs. c. XLII.

Vincent de Lerins s'exprimait ainsi sur les hérétiques de son temps : « Je ne puis assez m'étonner comment il y a des hommes si emportés, si aveugles, si impies et si portés à l'erreur, que, non contents de la règle de la foi donnée aux fidèles et reçue de toute l'antiquité, ils cherchent tous les jours à la changer, comme si la religion n'était pas un dogme céleste, qui, révélé une fois, nous suffit ; mais une institution humaine qui ne puisse être amenée à sa perfection qu'en la réformant, ou, à dire vrai, en y remarquant tous les jours quelques défauts. »

Il n'en est pas ainsi de l'Eglise catholique : sa foi, recueillie des lèvres de Jésus par les apôtres, et portée ainsi par eux ou leurs successeurs à tous les peuples et à toutes les générations, cette foi s'est conservée une, partout et toujours. « Les langues des peuples varient, disait S. Irénée, mais la vertu de la tradition est une et la même en tout pays ; on ne voit pas que la doctrine ou la méthode d'enseignement des églises de la Germanie diffère en rien de celles des Espagnes, des Gaules, de l'Orient ou de la Lybie (1). » Demandez aux catholiques de l'Irlande comme à ceux du Cap-de-Bonne-Espérance, à ceux de la Chine comme à ceux des Etats-Unis, quel est leur symbole, et un concert admirable s'élèvera de toutes les parties du monde, et vous verrez que la prière de Jésus-Christ n'a pas été vaine : Tous les enfants de l'Eglise catholique n'ont qu'une foi, comme ils n'ont qu'un Dieu ; *ils sont tous consommés dans l'unité.*

« Rien n'est beau, rien n'est admirable comme cette mise

(1) *Adv. hœres.* l. IV.

en commun de tous les sentiments, comme cette parfaite conformité de croyances, comme cette république sacrée qui rapproche les hommes et les unit, non-seulement par des intérêts matériels et transitoires, mais par l'intérêt sublime de la charité ; non-seulement par le désir d'augmenter les richesses et la puissance de la société commune, mais de l'orner et de l'enrichir de nouvelles vertus, en ne combattant que les vices, et en marchant, comme il appartient aux fils de l'intelligence, les yeux fixés vers le ciel.

» Admirons aussi l'influence que peut exercer la règle de foi catholique sur l'union de tous les hommes ; elle n'est bornée ni par les mers, ni par les montagnes ; elle traverse la vaste étendue du globe, pour mettre dans la bouche des nations les plus lointaines et les plus diverses le même cantique de louanges ; dans leur esprit, le même symbole de croyances ; dans leur cœur le même sentiment de charité, enseignant partout la même doctrine, la même vérité.

» C'est encore la règle de foi catholique qui soumet tous les esprits, toutes les intelligences à l'égalité devant Dieu. Aux yeux de l'unité catholique, la foi est la même pour tous ; l'ignorant et le savant, le sage et le simple descendent au même niveau, ou plutôt la distance qui les sépare disparaît et se perd dans l'espace infini qui sépare l'homme de Dieu (1). »

Cette unité qui lie ainsi tous les catholiques de la terre, je veux que vous l'admiriez encore dans les rapports qui unissent tous les membres de l'Eglise avec leur Chef ;

(1) *Conf. de Wism.*

vous ne trouverez jamais ailleurs cet accord sublime. Lorsque ce Chef parle, sa voix est écoutée avec vénération dans tout l'univers ; s'il bénit, les genoux fléchissent dans tout l'univers ; s'il condamne, on s'incline avec respect dans tout l'univers ; s'il souffre, on souffre dans tout l'univers ; s'il est dans la joie, on se réjouit dans tout l'univers. Admirable unité ! enfants du même père, toutes les églises sont sœurs, et tous les peuples sont frères. Ce spectacle est beau, mais il est unique sous le soleil. D'ici nous voyons nos frères au fond des Indes combattre vaillamment pour la foi commune, et nous sommes fiers de leur martyre. Les évêques d'Amérique envoient des félicitations à leurs frères de Prusse et de Russie qui s'illustrent par la persécution. Nos aumônes soutiennent nos missionnaires dans les îles les plus éloignées et les plus sauvages, où ils nous donnent tous les jours des frères nouveaux.

Telle est l'Eglise catholique : elle n'est qu'une famille unie par la même foi, le même amour ; et Dieu, dit Calvin, a placé le siége de l'Eglise au centre du monde, et sur ce siége un Pontife unique vers lequel tous sont obligés de tourner les yeux pour se maintenir plus fortement dans l'unité (1). De là aussi le père commun peut contempler tous ses enfants, veiller sur eux, les instruire, les consoler. Foyer de toute lumière, centre de l'unité, cité bâtie au haut de la montagne, cette Eglise de Rome éclaire tout, elle unit tout, elle dirige tout, comme le phare au milieu

(1) *Cultus hic sedem in medio terræ collocavit, illi unum antistitem præfecit quem omnes respicerent quo melius in unitate continerentur.* Instit. lib. VI. 511.

de l'Océan. Que parlez-vous d'églises particulières ? de celle de France, d'Asie et des autres, il n'en est qu'une seule, parce que, toutes unies au pasteur qui est chargé par Dieu même de paître les agneaux et les brebis, de confirmer ses frères, elles professent la même foi, administrent les mêmes sacrements, offrent le même sacrifice et rendent à Dieu le même culte.

Cela est divin sans doute, et il serait bien temps pour les protestants d'y réfléchir. Pourquoi chez eux tant de divisions ? et chez les catholiques cette admirable unité ? Luther et Calvin avec leurs principes ont détruit la foi de Jésus-Christ en la confiant à des hommes faibles, ignorants, orgueilleux, comme l'est notre nature humaine ; cela devait être, ils n'étaient ni assez forts, ni assez habiles pour la conserver dans toute son intégrité. Mais les catholiques, qui sont des hommes aussi et portent avec eux toutes les misères de leur nature, tous ses caprices, toute son ignorance, tout son orgueil, ont été plus puissants; la foi chez eux est restée une, invariable, entière. Comment cela s'est-il fait ? Les hommes sont-ils ici pour quelque chose ? Peut-on leur faire honneur de cette merveille ? N'invoquez point en faveur de la foi catholique l'esprit ou le génie ; Luther et Calvin vous diraient que personne n'a été si bien partagé qu'eux. Mais si les hommes sont étrangers à la conservation du saint dépôt, levez les yeux vers le ciel ; et ne voyant que Dieu, il faut que vous veniez le chercher dans le Catholicisme.

Vous viendrez, si vous comptez pour quelque chose la voix des prophètes, celle de Jésus-Christ, celle des saints

Pères, celle de l'univers ; car d'après eux la religion véritable est la religion catholique.

Voici ce que chantait Isaïe, sur l'étendue, les conquêtes de l'Eglise de Jésus-Christ : « Élevez-vous, ô Jérusalem ! la gloire de Dieu vous environne ! Jetez les yeux autour de vous et voyez que de peuples à vos pieds ; ils viennent de l'orient et de l'occident, du septentrion et du midi ; tous veulent vous appartenir. Les rois vous reconnaissent pour leur maîtresse ; ils viendront s'incliner devant vous, et baiser la poussière de vos pieds (1). » Ailleurs le prophète parle ainsi : « Toute la terre est remplie de la connaissance du Seigneur... Israel germera, il fleurira, et toute la terre sera remplie de son fruit. Je l'ai établi pour être la lumière des Gentils, afin que tu sois le salut jusqu'aux extrémités de la terre... » Il faut abréger ; les prophètes sont pleins de la puissance, des succès, des triomphes de l'Eglise qui doit s'étendre dans tout l'univers.

« Il est écrit que la pénitence et la rémission des péchés seront prêchées en mon nom par toutes les nations (2). » Puis, s'adressant à ses apôtres : « Allez, leur dit-il, enseignez toutes les nations (3). Vous serez mes témoins dans

(1) *Surge, illuminare, Jerusalem, quia venit lumen tuum et gloria Domini super te orta est... Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortus tui... Leva in circuitu oculos tuos, et vide : omnes isti congregati sunt, venerunt tibi : filii tui de longe venient... Et erunt reges nutritii tui et reginæ nutrices tuæ : vultu in terram demisso adorabunt te, et pulverem pedum tuorum lingent.* Is. c. LX et XLIX.

(2) *Et dixit eis : Quoniam sic scriptum est.... et prædicari in nomine ejus pœnitentiam et remissionem peccatorum in omnes gentes, incipientibus ab Ierosolyma.* Luc. c. XXIV, v. 47.

(3) *Euntes ergo docete omnes gentes.* Matth. c. XXVIII, c. 19.

Jérusalem , dans toute la Judée, la Samarie et jusqu'aux extrémités du monde (1). »

Si Dieu a dit vrai , voilà de bien belles destinées pour l'Eglise , des conquêtes bien étendues , bien glorieuses : tous les peuples accourent à elle et reçoivent d'elle la lumière et le salut. L'univers est l'héritage que Dieu lui a donné ; ne le contestez pas à l'épouse de Jésus-Christ. Elle tient à la main son testament où sont consignées ses volontés dernières : Je vais mourir, mais je vous laisse de nombreux enfants , j'ai reçu toutes les nations en héritage. Tout ce qui avait été dit, est arrivé ; car *tout est consommé*. Je vais être attaché à la croix , et par mon sang j'entraînerai tout après moi, rois, peuples, juifs, romains, grecs, barbares : *cum exaltatus fuero à terra omnia traham ad me ipsum*. Ne cherchez pas à borner la miséricorde de Dieu qui a voulu embrasser tous les hommes, ni la puissance de Jésus-Christ qui a tout conquis ; dites que les paroles de l'Éternel et de son Fils sont véritables , et que l'Eglise doit posséder toute la terre.

Appuyés sur les paroles divines, les saints docteurs n'ont jamais compris autrement l'Eglise ; et lorsqu'il arrivait qu'une hérésie cherchait à usurper ce grand nom, ils lui prouvaient, par les saints livres, que ses prétentions étaient vaines, parce que l'Eglise de Dieu devait être partout , et que ses erreurs étaient renfermées dans un petit coin du monde. Ils ne voulaient point entendre que l'Eglise fût cachée , car Dieu s'était expliqué trop clairement. « Elle

(1) *Eritis mihi testes in Jerusalem , et in omni Judœa, et Samaria, et usque ad ultimum terrœ*. Act. c. I. v. 8.

est cachée pour les donatistes, disait saint Augustin, parce que, en présence de tant de témoignages si clairs et si lumineux, qui nous la montrent par tout le monde, ils aiment mieux, en fermant les yeux, aller se heurter contre la montagne, que de monter sur cette sainte montagne qui remplit toute la terre (1). »

« La question de l'Eglise, ajoute saint Augustin, n'est point une question obscure, dans laquelle nous puissions être trompés par ceux que le Seigneur a prédits et qui disent : Jésus-Christ est ici, il est là, il est au désert, comme s'il ne se trouvait pas dans la multitude... Vous savez, par l'Écriture, que l'Eglise s'étend partout, et qu'elle s'accroît jusqu'à la moisson, et que celui qui l'a formée a dit d'elle, que la ville bâtie sur la montagne ne peut être cachée. C'est donc le propre de l'Eglise de n'être pas connue seulement à une certaine partie de la terre, mais de l'être partout. »

Après avoir montré, dans le livre contre Petilien, l'étendue de l'Eglise, il conclut contre les donatistes : « qu'ils ne sont pas sur la montagne de Sion, parce qu'ils ne sont pas dans la ville bâtie sur la montagne, *qui a pour marque certaine qu'elle ne peut être cachée* (2) ; elle est donc

(1) *Non potest civitas abscondi super montem constituta. Sed donatistis velut operta est, qui audiunt tam lucida et manifesta testimonia, quæ illam toto orbe demonstrant; et malunt clausis oculis offendere in montem, quam in eum adscendere; qui cum esset lapis præcisus de monte sine manibus, crevit, et factus est mons ingens, et implevit universam terram.* (De Unit Eccl. c. XVI.)

(2) *Non estis in montibus Sion; quia non estis in civitate super montem constituta, quæ certum signum hoc habet, quod abscondi non potest.* (Cont. Petil. lib. II, c. 103.)

Il n'est peut-être pas une erreur plus folle que celle de *l'église invisible*, et la soutenir par conséquent c'est afficher une grande

connue de toutes les nations. Or, le parti de Donat n'est pas connu de toutes les nations, il n'est donc pas l'Eglise : *Nota est ergo omnibus gentibus, pars autem Donati ignota est pluribus gentibus, non est ergo ipsa.* »

faiblesse, montrer une cause désespérée. Vous voyez, en effet, qu'il ne s'agit de rien moins que d'effacer toute l'Ecriture, tous les prophètes, Jésus-Christ, les apôtres, les Pères ! Et qu'est-ce donc que cette montagne qui doit être aperçue de tous ? cette cité qui doit attirer tous les peuples ? Que signifient, et cette église qu'il faut écouter, devant laquelle doivent être cités ceux qui résistent ? et ces apôtres qui enseignent, et ces peuples qui sont enseignés, et ce pasteur, et ce troupeau que saint Augustin a soin de faire remarquer aux donatistes ? et les sacrements qui sont administrés et reçus ? ceux qui baptisent et ceux qui sont baptisés ? Partisans de l'église invisible, y pensez-vous ? Si elle est telle que vous le dites, si elle consiste uniquement dans l'amour et la charité, on n'a besoin ni de temples, ni de ministres, ni de synodes, ni du baptême, ni de la cène : tout cela est désormais inutile ; et ne craignez-vous pas d'être pris au mot par les gouvernements à bon marché ? car vous savez qu'ils s'occupent peu du royaume des esprits.

Aussi Calvin était peu affectionné pour l'église invisible, et la laissant dans le domaine des chimères, d'où l'on aurait bien fait de ne jamais la tirer, il faisait ce bel éloge de l'église visible, de cette église qu'il faut voir et entendre, parce que, dit-il, *hors d'elle point de salut.*

« Comme nous ne voulons pas disputer sur l'église visible, il suffira d'apprendre, par un seul mot d'éloge de cette mère commune, combien sa connaissance nous est utile et même nécessaire, puisqu'il n'y a point d'autre entrée dans cette vie, que celle qu'elle nous donne, en nous concevant dans son propre sein, en nous mettant au monde, en nous nourrissant de son lait, en nous plaçant enfin sous sa protection et sous sa direction, jusqu'à ce que, délivrés de cette chair mortelle, nous devenions semblables aux anges... Hors de son sein il n'y a ni pardon des péchés, ni salut à espérer.

Quia non de visibili ecclesia disserere propositum est, discamus vel

Saint Optat n'est pas moins précis, quand il combat l'hérésie qui cherche à borner l'étendue de l'Eglise : « S'il vous est permis de resserrer, par votre caprice, l'Eglise en des bornes si étroites ; si vous lui ôtez toutes les nations, où trouverons-nous cet héritage que le Fils de Dieu a mérité, et que le Père lui a accordé libéralement, en lui disant dans le IIe psaume : *Je vous donnerai toutes les nations pour héritage, et toute l'étendue de la terre pour votre possession* ? Pourquoi anéantissez-vous cette promesse si solennelle, en réduisant dans un coin du monde, comme dans une étroite prison, les vastes royaumes qui ont été donnés à Jésus-Christ ? Pourquoi voulez-vous vous opposer à la bonté du Père et au mérite du Fils ? Souffrez que le Père accomplisse ses promesses, et que le Fils possède ce qui lui a été promis (1). »

uno matris elogio, quam utile sit nobis ejus cognitio, imo necessaria, quando non alius est in vitam ingressus, nisi nos ipso concipiat in utero, pariat, alat suis uberibus, denique sub custodia et gubernatione sua tueatur; donec, exuti carne mortali, similes erimus angelis.... Extra ejus gremium, nulla est speranda peccatorum remissio, nulla salus.» (Instit. l. IV. c. I. paragr. 4.)

(1) *Nam si sic pro voluntate vestra in angustum coarctatis ecclesiam : si universitas subducitis gentes, ubi erit illud quod Filius Dei meruit ? Ubi erit quod libenter ei largitus est Pater, in secundo psalterio dicens : Dabo tibi gentes hæreditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ. Utquid tale infringitis promissum, ut à vobis mittatur quasi in quamdam carcerem latitudo regnorum ? Quid tantæ pietati obstare contenditis? Quid contra Salvatoris merita militatis? Permittite Filium possidere concessa. Permittite Patri promissa complere. Cur ponitis metas? Cur figitis limites? Cum à Deo Patre Salvatori tota terra promissa sit, non est quicquam in aliqua parte terrarum quod à possessione ejus videatur exceptum. Tota est donata terra cum gentibus totius orbis, Christo una possessio est. Hoc probat Deus, qui ait :* Dabo tibi gentes

Saint Pacien parlait ainsi de l'Eglise : « Jésus-Christ a prédit que toutes les nations de la terre seront bénies dans Abraham ; dites à Novatien qu'il nous montre que toutes les nations sont remplies de ses sectateurs. Mais Dieu n'a pas racheté si peu de personnes, et Jésus-Christ n'est pas si pauvre que ces gens voudraient bien le faire croire (1). »

Cette étendue donnée à l'Eglise par Dieu même, et si éloquemment commentée par les Pères, a été reconnue et proclamée par toute la chrétienté. Les évêques d'Afrique, assemblés en concile, se servent des promesses de l'Écriture contre les donatistes : « Nous ne reconnaissons, disent-ils, pour véritable Eglise, que celle qui nous est annoncée par les Écritures, celle-là doit remplir l'univers. Là, seulement, nous reconnaissons le Christ... Que ceux donc qui se sont séparés de ce grand tout, ne cherchent pas à défendre cette petite partie qu'ils ont détachée ; ce n'est point l'Eglise, qu'ils cessent d'en usurper le nom (2). »

hæreditatem tuam et possessionem tuam terminos terræ. *Et in* 71 *psal. de ipso Salvatore sic scriptum :* Dominabitur à mari usque ad mare, et à fluminibus usque ad terminos orbis terræ. (*Cont. Parm.* l. II.)

(1) Benedicentur in te, *inquit*, omnes tribus terræ. *Dic*, *Novatianus has impleat ! Non tam parum sanguine suo redemit Deus*, *nec tam pauper est Christus.* (III. Epist. ad Sympron.)

(2) Si un ami du protestantisme voulait nous dire que les Pères ne sont pas contre eux d'une grande force, nous lui rappellerions que Luther s'en est servi pour combattre ses adversaires ; que Jurieu les invoquait contre les sociniens ; que Grotius, Abadie se sont appuyés sur eux pour prouver la divinité de la religion chrétienne ; que le savant Casaubon ajoutait à leur témoignage une foi entière, et trouvait fort mauvais qu'on voulût les mettre de côté, parce qu'on n'était pas de leur avis. « Il y a certaines gens, dit-il, qui s'imaginent qu'il n'y a qu'eux seuls qui compo-

Les prophètes, Jésus-Christ, tous les Pères vous ont dit ce que devait être l'Eglise de Dieu. Voici ce qu'elle a été : Jamais conquérant n'a été plus vite ; jamais on n'en vit de si heureux ; jamais en si peu de temps de si nombreuses conquêtes. Elle venait de partir de Jérusalem, et déjà elle était partout. Tertullien disait aux juifs : « Le royaume de Jésus-Christ n'est borné par aucune terre : les nations

sent l'église de Dieu et l'héritage du Seigneur. Ces personnes ne sauraient souffrir même le nom des saints Pères, dont le Seigneur s'est servi autrefois heureusement. Dumoulin, ministre de Paris, est de ce nombre, et il n'a pas eu de honte d'appeler, dans un de ses écrits, saint Cyprien anabaptiste, afin de ternir la mémoire de ce martyr de Jésus-Christ par l'infamie de cette nouvelle hérésie. Que vous dirai-je des excès pleins de témérité que les autres commettent sur ce sujet ? Ces personnes ne craignent pas de représenter les Pères comme des demi-païens, des ignorants dans la science des Ecritures, des fous, des étourdis, des impies. Sous prétexte de combattre les erreurs de ceux qui sont soumis au Pape, ils portent des coups mortels à l'ancienne Eglise ; pour moi, je vous avoue que cette licence, ou plutôt cette détestable impiété, ne me plait point. »

Les protestants sensés respectent les Pères et seraient fâchés si on leur supposait les sentiments injustes et emportés de Dumoulin. « Vous nous faites tort, dit le ministre Starck, si vous croyez que les protestants modernes ne font nul cas de l'accord unanime de l'ancienne Eglise et du jugement de ses Pères. Nous les considérons, au contraire, infiniment, et nous les regardons comme des témoins dignes de foi, comme vous pouvez vous en convaincre par tous les ouvrages que les théologiens protestants ont écrits sur le canon. »

Un protestant fort versé dans l'étude des Pères nous dit pourquoi il faut tenir à leur témoignage : « Il n'est plus temps maintenant, dit Joseph Mède, de mépriser le consentement catholique de l'Église dans les premiers siècles, lorsque le socianisme va si loin en le rejetant. »

les plus reculées, les babyloniens, les parthes, ceux qui habitent l'Inde, l'Ethiopie, l'Asie, la Germanie, la Bretagne, les maures, les gétules, les romains, tous adorent Jésus-Christ, tous se soumettent à son empire. »

« Le nom de vraie Eglise, disait saint Optat, ne convient qu'à ceux qui portent le nom de catholiques, et il n'est pas possible d'appeler ainsi les donatistes, ceux qui sont renfermés dans une petite partie de l'Afrique, et même dans un coin d'une simple contrée. Pour que l'Église ne pût être que chez vous et dans le coin de l'Afrique où vous êtes, il faudrait qu'elle ne fût point dans l'autre partie de l'Afrique où nous sommes ; qu'elle ne fût point dans les Espagnes, dans les Gaules, dans l'Italie, dans les trois Pannonies, dans la Dace, dans la Misnie, dans la Thrace, dans l'Achaïe, dans la Macédoine et dans la Grèce entière, dans le Pont, dans la Galatie, dans la Capadoce, dans la Pamphilie, dans la Phrygie, dans la Cilicie, dans les trois Syries, dans les deux Arménies, dans toute l'Egypte, dans la Mésopotamie, et dans un nombre presque infini d'îles et de provinces où vous n'êtes point (1). »

« Reconnaissez, ô mon frère, ajoutait saint Pacien à Novatien, reconnaissez l'Église de Dieu, qui étend ses tentes de toutes parts, et qui les dresse de tous côtés. Reconnaissez que le nom du Seigneur est loué en tous lieux. Voyez que, pendant que les novatiens s'amusent toujours à pointiller sur des paroles, les richesses de l'Eglise se multiplient par toute la terre (2). »

(1) *Cont. Parm.* l. II.

(2) *Cognosce jam, frater, ecclesiam Dei dilatantem tabernacula sua, et aulœorum putas dextra sinistraque figentem; intellige, ab ortu solis*

Telle est l'étendue de la religion de Jésus-Christ. « Jamais, dit Grotius, aucune religion ne fut si universellement connue (1). »

Or, ce grand caractère, preuve de la vérité, pouvons-nous l'ajouter à la gloire de l'unité qu'il nous est donné de posséder seuls? — A cela nous répondons : Voyez et touchez; partout vous trouvez le Catholicisme instruisant, comme autrefois, tous les peuples qui font de ses leçons et leurs croyances et leur vie. Il est chez les grecs et chez les barbares, dans les pays connus comme dans les îles les plus ignorées; devant lui encore les montagnes s'abaissent, les mers s'inclinent et portent ses missionnaires jusqu'aux extrémités du monde. Par leurs soins, les déserts fleurissent et viennent lui présenter leurs enfants pour qu'il les bénisse. Et pour faire toutes ces conquêtes il n'a pas besoin, comme le protestantisme, d'avoir recours à la violence, à la corruption, aux princes de la terre; pur comme le ciel, il déclare la guerre à tous les vices, loin de les appeler à son secours. Quant aux rois, on sait qu'il s'est établi malgré eux; et pour se conserver, il n'implore jamais leurs bras. Lorsqu'ils ont voulu son baptême, *il les a reçus par grace*. Mais tout était fait alors; maintenant à vous, leur a-t-il dit, et ils ont été admis *à baiser la poussière de ses pieds*.

Hâtons-nous de le dire, car ceci, pour ceux qui veulent réfléchir, termine bien des questions, le Catholicisme,

usque ad occasum laudabile nomen Domini. Vide, vide, quæso, novatianis in verba luctantibus, catholicas agi toto orbe divitias. (III. Epist. ad Sympron. cont. Horat.)

(1) *Traité de la Relig. chrét.*

pour triompher, n'a besoin que de la souffrance et de la prière ; c'est avec ces armes de forme nouvelle qu'il a conquis. Il arrive chez les peuples avec ses vérités, ses consolations, sa patience dans les difficultés et les douleurs ; il instruit, il console, il prie, il donne son sang, et les peuples veulent être de la grande famille dont le père est dans le ciel, et qui montre à la terre de tels enfants. Son cœur n'a jamais de haine, ses paroles jamais de colère ; on peut le jeter dans les fers, le traîner sur les échafauds, il souffre tout avec joie. Les sauvages déchireront ses apôtres tout vivants ; mais tant qu'ils leur laisseront un dernier soupir, de leurs lèvres mutilées il sortira une prière pour eux, et tant que leur cœur battra, ils seront aimés.

Vous connaissez la fin si belle des catholiques de la Cochinchine ; à l'heure qu'il est, ceux-là aussi marchent vaillamment sur les traces des premiers martyrs. Les missionnaires dans ces contrées sont heureux au milieu de leurs souffrances, comme jadis les apôtres, qui venaient de souffrir pour Jésus-Christ ; et quand l'arrêt de mort se fait entendre, c'est encore pour eux une bonne nouvelle. Lisez l'allocution du Pape apprenant à toute l'Eglise ces morts glorieuses, le martyre de ces hommes généreux à qui leur zèle et leur dévouement viennent d'élever des autels : vous y trouverez la première sève du Christianisme. Tels sont nos apôtres et les moyens dont ils se servent pour établir la foi. Croyez-vous que ceux-là soient les apôtres de la vérité (1) ?

(1) On sait que Leibnitz éprouvait ici une jalousie bien digne de sa grande âme. Voyant les jésuites évangélisant la Chine et les Indes, qu'ils remplissaient de chrétiens, il se plaignait de ce que

Nous sera-t-il permis d'adresser ici une question à la réforme? — Dites, où seriez-vous si vous n'aviez employé que ces moyens ? Religion de l'orgueil, religion des plaisirs, religion de la violence, pour aller à vos temples il faut passer à travers des crimes énormes, des ruines immenses, des flots de sang, d'éternelles malédictions! Fermez vos temples, vous n'êtes qu'un fléau !

Le Catholicisme, bien qu'il ait eu à faire avec tous les gouvernements et tous les rois, ne mérita jamais un reproche. Et qui oserait l'accuser avec sa grande maxime: « Mon royaume n'est pas de ce monde? » Laissez-lui recueillir les élus, faire du bien à tous, étendre la gloire de Dieu: « Je n'ai pas d'autre mission », vous dira-t-il. « Rendez à César ce qui est à César, à Dieu ce qui est à Dieu; honorez le roi, aimez-le comme le représentant de Dieu, obéissez aux magistrats, servez la patrie, mourez pour sa défense; » voilà toute sa politique. Jamais cette note infamante qui souilla tant d'autres fronts, n'approcha du sien: « il a été rebelle, il s'est ligué avec les ennemis de son pays dans des guerres impies. » Non; que d'autres courbent la tête sous le poids de ces infamies, le Catholicisme est tout brillant de la gloire du dévouement et de la fidélité.

les divisions de sa secte empêchaient les ministres de partager cette gloire. Depuis, les sociétés bibliques ont bien envoyé des missionnaires; mais ces messieurs, à cause de leur peu de succès, des motifs qui les conduisent, de la confiance qui les entoure, doivent être regardés plutôt comme des commis-voyageurs qui cherchent *à faire de bonnes affaires*, que comme les apôtres de Jésus-Christ, qui ne doivent respirer que la gloire de Dieu, le salut des âmes, le bien de l'humanité. Nous croyons que Leibnitz, qui ne comprenait pas autrement les missions, aurait peu approuvé les missions protestantes.

Mais nous ne voulons pas disculper le Catholicisme ; on sait qu'aujourd'hui il n'est attaqué que par des hommes vulgaires. Tout ce que nous voulons, c'est de constater qu'il est de nos jours, comme il y a deux mille ans, et sans secours étranger, répandu dans tout l'univers, et que dans tout l'univers ses enseignements sont reçus avec amour et bénédiction. Et nous dirons devant ce fait, que personne ne peut contester, les prophéties et l'Evangile à la main, nous dirons à la réforme, si elle avait encore des prétentions, comme les saints docteurs le disaient aux donatistes et aux novatiens : renfermée dans un coin de l'univers, inconnue à quelques pas d'ici, vous n'êtes pas la montagne qui doit remplir toute la terre ; donc ce n'est point à vous que Dieu a donné toutes les nations ; ce n'est point pour vous que Jésus-Christ *a tout entraîné après lui.*

Et pour démontrer cette vérité il ne faut point de longs raisonnements ; prenez une carte et regardez : —comment vous appelez-vous d'abord ? luthériens ? calvinistes ? zwingliens ? anabaptistes ? anglicans ?.. Si vous vous appelez luthériens, vous n'êtes point en France, ni en Angleterre. ni dans une grande partie de l'Allemagne, ni dans la Flandre, ni en Espagne, ni en Italie, ni en Asie, presque pas en Amérique, rien en Afrique; et vous voudriez être l'Église ! — Si vous vous appelez calvinistes, vous n'êtes pas plus riches et par conséquent pas plus fondés dans vos prétentions. Que vous sert d'occuper quelques parties de la Suisse, de la Hollande, de la France ? vous êtes inconnus ou presque inconnus partout ailleurs. —Êtes-vous anabaptistes ? quelques pieds de terre en Angleterre et en Allemagne, voilà votre église ! — Vous êtes zwingliens ? eh

bien ! il faut vous contenter de quelques cantons dans la Suisse. —Si vous vous dites anglicans, vous avez l'Angleterre que le Catholicisme vous enlève tous les jours, et quelques pauvres colonies où l'on n'est plus rien, si ce n'est qu'étant ennuyé d'être protestant, on revient au paganisme.

Ainsi, toute la question se résout ici par la géographie: si les cartes sont exactes; si, d'un autre côté, Dieu et les saints Pères à qui vous accordez une grande confiance, ne se sont pas trompés, nous seuls catholiques possédons l'univers. C'est donc nous qui sommes l'Eglise. Si vous prenez ce nom, comme le disait un concile d'Afrique aux donatistes, c'est une gloire que vous usurpez.

Que si le protestantisme se présentait avec toutes les sectes qu'il a formées, ce ne serait qu'une misérable défaite: quand même ce système ne serait pas injurieux à Dieu, et par conséquent faux, toutes les sectes réunies seraient encore bien loin de remplir l'univers. Parcourez les nations, les royaumes qui leur appartiennent, et en voyant combien leur héritage est restreint, vous conviendrez que Dieu, dans *ses promesses*, n'a point pensé à cet amas de sectes, et que l'univers chrétien ne reconnaît point en elles leur accomplissement.

Encore une fois, le Catholicisme possède seul la vérité; car il est aujourd'hui, ce qu'il a toujours été, la religion de l'univers. Mais c'est unique sous le soleil. Avez-vous jamais pensé aux conquêtes des hommes avec leur peu de durée, aux races augustes qui s'éteignent, aux dynasties qui disparaissent, aux empires qui meurent ? Avez-vous remarqué que sur toutes ces ruines, d'autres con-

quérants, d'autres races, d'autres dynasties, d'autres empires s'élèvent; et que parmi ce fracas et cette poussière de la société, qui éprouve des changements si différents, on ne trouve plus ni suite, ni dates, ni noms ! les hommes sont oubliés ! les empires ? on ne sait pas même, quelquefois, la place qu'ils ont occupée ! Il n'est qu'une exception, et je la comprends, si vous dites qu'elle est en faveur de la vérité: c'est la religion catholique qui remonte sans aucune confusion, sans laisser aucun doute de nous à Jésus-Christ, de Jésus-Christ à Moïse, aux patriarches, à Dieu; embrassant ainsi tous les siècles, pour les éclairer, les conduire, les sanctifier. Cela convient à la vérité; il est digne de Dieu d'établir une religion qui prend le genre humain à son berceau, et ne le quitte qu'à son dernier soupir.

L'erreur n'y pense pas, quand elle veut détruire ce bel ordre, cet admirable ensemble; elle devrait reculer devant ses désirs, son envie. On reconnaît dans cet ordre, dans cet ensemble, la pensée de Dieu, l'œuvre de sa droite; mais on voit aussi dans ceux qui veulent y toucher, la main de l'homme, qui ne sait que détruire, la main de l'erreur, qui ne sait que souiller.

CHAPITRE VII.

L'AUTORITÉ QUI, DANS LE CATHOLICISME, JUGE EN MATIÈRE DE FOI, ÉTANT LA PLUS RESPECTABLE DE L'UNIVERS, NE DOIT-ON PAS, SANS ALLER PLUS LOIN, LA PRENDRE POUR JUGE ET POUR GUIDE ?

Nous ne disons pas encore à l'orgueil qui s'irrite au nom seul de l'autorité de l'Eglise, que, bon gré mal gré, il doit s'y soumettre; nous rappelons seulement des faits, savoir : qu'il est dans le Catholicisme une autorité qui a pour elle tous les siècles, devant laquelle ont été portées toutes les causes de la foi, que ses ennemis mêmes ont révérée et rétablie, et à laquelle enfin on doit le Christianisme et le salut de l'Europe.

Or, sans chercher d'autres motifs, il nous semble que ceux-là suffisent pour rendre cette autorité infiniment respectable, et déterminer les hommes de bonne foi à la prendre pour juge et pour guide; supposé qu'ils vinssent à s'égarer, ils auraient une excuse auprès de Dieu, l'exemple des siècles et de l'univers; tandis que s'ils se mettent à l'écart pendant que tout s'incline de respect et de soumission, ils n'auront pour se défendre que leur orgueil.

Cette autorité est bien ancienne ; elle a commencé avec le Catholicisme, et son divin fondateur la recommande assez énergiquement aux chrétiens de tous les siècles, quand il leur dit : *Que celui qui n'écoute pas l'Eglise soit pour vous comme un païen et un publicain* (1). Il voulait bien encore la rendre respectable lorsqu'il ajoutait, en parlant à ses apôtres : *Celui qui vous écoute m'écoute ; celui qui vous méprise me méprise, et méprise aussi celui qui m'a envoyé* (2). La vérité éternelle pouvait-elle se servir de paroles plus expressives pour dire le crime de ceux qui refuseraient de se soumettre à l'Eglise ? Ce n'est pas elle qui est insultée, c'est Dieu même ; aussi il prendra pour lui l'outrage et se chargera de la venger. Le châtiment est terrible, et saint Jean commentant les oracles du Maître, dit ces mots qui méritent d'être médités : *Celui qui connaît Dieu nous écoute, celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas ; c'est par là que nous connaissons l'esprit de vérité et l'esprit d'erreur* (3). Ne pas persévérer dans la doctrine de Jésus-Christ, c'est perdre Dieu ; mais persévérer dans cette doctrine, c'est posséder le Père et le Fils (4). » Selon saint Jean, abandonner la doctrine reçue,

(1) *Quod si non audierit eos, dic Ecclesiæ ; si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus.* Matth. c. XVIII, v. 17.

(2) *Qui vos audit me audit, et qui vos spernit me spernit. Qui autem me spernit, spernit eum qui misit me.* Luc. c. X, v. 16.

(3) *Qui novit Deum, audit nos : qui non est ex Deo, non audit nos ; in hoc cognoscimus spiritum veritatis et spiritum erroris.* Joan. I. Epist. c. IV, v. 6.

(4) *Omnis qui recedit, et non permanet in doctrina Christi, Deum non habet ; qui permanet in doctrina, hic et Patrem et Filium habet.* Joan. II. Epist.

est donc le plus grand de tous les maux. Séparé de Dieu, on l'est aussi de la grande famille chrétienne; et saint Jean signale le rebelle à tous ses frères, afin qu'il soit par eux repoussé : « *Si quelqu'un vient à vous*, leur dit-il, *et n'apporte pas la doctrine que je vous ai enseignée, ne le recevez point; ne le saluez seulement pas* (1). »

Saint Paul prêche assez haut et assez clairement le respect pour cette autorité, lorsqu'il dit aux Ephésiens : « Jésus-Christ lui-même a donné à son Eglise des apôtres, des prophètes, des pasteurs, des docteurs, pour l'assemblage des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps de Jésus-Christ, afin que nous ne soyons pas flottants à tout vent de doctrine, et emportés, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, par les différentes opinions des hommes. — Prenez garde à vous, ajoutait le saint apôtre, et à tout le troupeau dont le Saint-Esprit vous a établi évêque pour gouverner l'Eglise de Dieu, qu'il a rachetée par son sang. Je sais qu'après mon départ ou après ma mort, il entrera parmi vous des loups ravisseurs, et que même il s'élèvera au milieu de vous des menteurs, des séducteurs, des hypocrites qui tiendront des discours pervers, artificieux, pour entraîner des disciples après eux. Souvenez-vous que je n'ai cessé, nuit et jour, de vous en avertir avec larmes (2). »

(1) *Si quis venerit ad vos et hanc doctrinam non affert, nolite recipere eum in domum, nec* Ave *ei dixeritis.* Joan. II. Epist.

(2) *Ipse dedit quosdam quidem apostolos, quosdam autem prophetas, alios vero evangelistas, alios autem pastores, et doctores, ad consummationem sanctorum in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi, donec occurramus omnes in unitatem fidei et agnitionis Filii Dei... ut non simul parvuli fluctuantes et circumferamur omni vento doctrinæ in ne-*

Plein de cette triste vérité, saint Paul cherche à prémunir les premiers fidèles et à les attacher de plus en plus à la foi qu'ils ont embrassée. « Obéissez à vos conducteurs, leur disait-il, soyez-leur soumis, car ils veillent pour vos âmes, comme devant en rendre compte. » S'ils n'écoutaient que leur raison, ils ne pourraient que s'égarer et se perdre; c'est pourquoi ils doivent s'en rapporter à la doctrine qu'ils ont reçue des apôtres, y tenir uniquement, n'en recevoir jamais d'autre ; de sorte que « si un ange du ciel leur annonçait un évangile différent, ils doivent lui dire anathème. » On voit par là que le mérite, le génie, la vertu dans un novateur ne comptent pour rien aux yeux du vrai fidèle ; fût-il *un ange*, l'autorité de l'Eglise doit toujours l'emporter. A elle toujours respect et soumission ; à lui toujours anathème. Quel qu'il soit, avec tous ses titres, toute son illustration, devant l'autorité il n'est pas plus que le dernier des chrétiens ; et Luther, qui osera défier rois, empereurs, diables, l'univers entier, d'en savoir autant que lui, proclamera une immense folie, mais non une excuse à la révolte ; car, ajoute l'apôtre, « ce n'est pas à nous que vous résistez, mais à Dieu. Il faut que vous sachiez que nous sommes les envoyés de Jésus-Christ, et quand nous exhortons, c'est Dieu qui exhorte par nous (1). » De même

quitia hominum, in astutia ad circumventionem erroris... Attendite vobis et universo gregi, in quo vos Spiritus sanctus posuit episcopos regere Ecclesiam Dei, quam acquisivit sanguine suo. Ego scio quoniam intrabunt post dissentionem meam lupi rapaces in vos, non parcentes gregi. Et ex vobis ipsis exsurgent viri loquentes perversa ut adducant discipulos post se. Propter quod vigilate, memoria retinentes, quoniam nocte ac die non cessavi, cum lacrymis monens unumquemque vestrum. Ephes. c. IV, v. 14. — Act. c. XX, v. 28.

(1) *Tanquam Deo exhortante per nos.* II. Cor. c. V, v. 20.

« ce n'est pas nous qui dominons sur votre foi (1), » quand nous vous disons de vous soumettre à l'autorité. Ne voyez que Dieu ; c'est lui qui commande, et « nous vous annonçons ce que nous avons vu et entendu, et ce qui était dès le commencement (2). »

En vertu des pouvoirs qu'ils ont reçus de Dieu même, les apôtres ne tardent pas à prononcer sur les coupables qui leur sont déférés, et toujours leurs arrêts sont reçus avec révérence dans l'Eglise. « Conservant la foi, dit saint Paul, et la bonne conscience, à laquelle quelques-uns ayant renoncé, ont fait naufrage dans la foi, *je les ai livrés à satan, afin qu'ils apprennent à ne point blasphémer* (3). » Certains différends s'étant élevés dans l'Eglise, les apôtres, assemblés au nom du Saint-Esprit, prononcent en ces termes : « *Il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous* (4)... »

« Cette façon de parler, si peu usitée dans les saintes lettres, et qui semble mettre dans un même rang le Saint-Esprit et ses serviteurs, en cela même qu'elle est extraordinaire, avertit le lecteur que Dieu veut faire entendre à l'Eglise quelque vérité importante ; car il semble que les apôtres devaient se contenter de dire que le Saint-Esprit s'expliquait par leur ministère. Mais Dieu, qui les gouver-

(1) *Non quia dominamur fidei vestræ, sed adjutores sumus gaudii vestri.* II. Cor. v. 23.

(2) *Quod fuit ab initio, quod audivimus, quod vidimus oculis nostris, annuntiamus vobis.* Joan. I. Epist. c. I, v. 3.

(3) *Tradidi eos satanæ ut discant non blasphemare.* I. Timoth. c. I, v. 20.

(4) *Visum est Spiritui sancto et nobis.* Act. c. XV, v. 28.

nait intérieurement par une sagesse profonde, considérant par sa providence combien il était important d'établir en termes très-forts l'inviolable autorité de l'Eglise dans la première de ses assemblées, leur inspira cette expression magnifique : IL A PLU AU SAINT-ESPRIT ET A NOUS ; afin que tous les siècles apprissent, par un commencement si remarquable, que les fidèles doivent écouter l'Eglise comme si le Saint-Esprit parlait lui-même (1). »

Il faut entendre les saints docteurs. Saint Ignace, qui avait vu les apôtres, parle ainsi aux Ephésiens : « Vous devez concourir à la volonté de l'évêque comme vous faites; car vos dignes prêtres sont d'accord avec l'évêque comme les cordes d'une lyre, et votre union fait un concert merveilleux... Gardez-vous bien de résister à l'évêque; car celui qui lui désobéit, désobéit à Jésus-Christ, et alors il n'a pas la vie, et la colère de Dieu est sur lui ; châtiment des superbes qui n'obéissent pas aux supérieurs (2). »

Saint Irénée n'est pas moins positif. « Il faut obéir à ceux qui président dans l'Eglise, qui tiennent leur succession des apôtres, et qui avec la succession de l'épiscopat, ont reçu la grace certaine de la vérité, suivant le bon plaisir

(1) *Réfut. du Catéch. de Feri.*

(2) *Unde et vos decet episcopi sententiam sequi, qui secundum Deum pascit vos; quod et facitis ipsi, eruditi à Sancto Spiritu; nam et prædicandus ille presbyterorum cœtus, qui Deo dignus est, ita coaptatus est ac congruit episcopo, ut citharæ chordæ. Date operam, dilectissimi, ut episcopo subjiciamini et presbyteris; qui enim his subditus est, Christo qui eos largitus est obedit : qui autem non obedit sibi non videbit vitam, sed ira Dei manet super eum ; temerarius enim et superbus qui non obedit superioribus.* Epist. ad Ephes. v. 76 *et* 77.

du Père (1) » Le saint docteur nous en donne cette raison qu'il faut peser : nous devons leur être soumis, parce que, « ce sont eux qui conservent la foi que nous avons au seul Dieu qui a tout fait, et qui nous exposent les Ecritures sans danger d'erreurs (2). »

Tertullien, dans son *Traité sur le Jeûne*, nous dit de quelle manière l'autorité de l'Eglise était respectée. « Suivant l'ordre prescrit, il s'assemble, de toutes les églises, dans certains lieux de la Grèce, des conciles où se traitent, en commun, les affaires les plus importantes ; et cette représentation de tout le monde chrétien obtient, parmi nous, la plus grande vénération. »

Eusèbe donne une assez haute idée de cette autorité, lorsque, parlant du concile de Nicée, il rapporte que l'empereur et les évêques « ne virent, pour éteindre l'incendie qu'avait allumé l'arianisme, d'autre moyen que l'autorité d'un concile général : « J'ai cru que pour remédier à un si grand mal, dit Constantin aux évêques, et pour qu'il n'y ait qu'une foi et une âme dans toute l'Eglise, il fallait une assemblée de tous les évêques. Je vous ai donc réunis en aussi grand nombre que j'ai pu, afin qu'après votre examen et votre sentence, il n'y ait plus de partage entre vous, plus de prétexte de disputer (3). »

L'empereur Jovien ayant demandé à saint Athanase une confession de foi, le saint évêque, au nom du concile d'Antioche, commence ainsi : « Sachez, ô empereur, que la foi que nous professons et que nous conserverons tou-

(1) *Adv. hœres.* l. XLIII.
(2) *Adv. hœres.* l. XLV.
(3) Eusèbe, *Hist. Eccl.* l. III, c. 17.

jours, est la foi du concile de Nicée (1). » C'est toujours l'autorité invoquée, toujours elle qui fait loi, jusque-là que saint Léon déclare : « Que ceux-là ne sauraient être comptés parmi les catholiques, qui ne suivraient pas les définitions du vénérable concile de Nicée et les règles du grand concile de Chalcédoine (2). »

« Les ariens, dit Gélase, prétendaient prouver leur erreur par l'Ecriture ; les Pères de Nicée invoquèrent l'Ecriture et la tradition. Après avoir long-temps, *mûrement et pleinement* considéré ce sujet adorable, il parut à tous les nôtres ensemble que la *consubstantialité* devait être définie de foi, de la même manière que cette foi avait été transmise par nos saints Pères, après les apôtres. »

Tous les siècles célèbrent l'autorité de l'Eglise, et tous les siècles demandent qu'elle soit respectée. « La sainte Église romaine, s'écriait Hincmar de Reims, la mère, la nourrice et la maîtresse de toutes les églises, doit être consultée dans tous les doutes qui regardent la foi et les mœurs, principalement par ceux qui, comme vous, ont été engendrés à Jésus-Christ par son ministère, et nourris par elle du lait de la doctrine apostolique (3). »

« Que celui, dit saint Augustin, qui craint d'être trompé par l'obscurité d'une question, demande conseil à l'Église, qui expose l'Écriture sainte sans aucune ambiguïté (4). »

Le pape Agathon écrit aux Pères du VI[e] concile général,

(1) Socrate, *Hist. Eccl.* l. III.
(2) *Epist.* 78.
(3) *De Divor. Loth.* t. I, p. 561.
(4) *Quisquis falli metuit... obscuritate quæstionis, eamdem Ecclesiam de illa consulat.* (L. I, c. XXXIII, *cont. Crescent.*)

assemblé à C. P. « Jamais l'Eglise apostolique ne s'est écartée en rien du chemin de la vérité. Toute l'Eglise catholique, tous les conciles œcuméniques ont toujours embrassé cette doctrine, comme celle des princes des apôtres. » Les Pères répondent : « Oui, telle est la véritable règle de la foi ; la religion est toujours demeurée inaltérable dans le siége apostolique. Nous promettons de séparer, à l'avenir, de la communion catholique, tous ceux qui oseront n'être pas d'accord avec cette Église (1). »

« Tout ce que votre autorité, écrivait un saint roi, au pape Benoît VIII, a réglé dans son concile pour le rétablissement de l'Église, je le loue, je l'approuve, je le confirme, comme votre fils ; je veux qu'il soit inséré parmi les lois, qu'il fasse partie du droit public, et qu'il vive autant que l'Eglise (2). »

C'était encore cette autorité, partout reconnue et partout vénérée, que le grand saint Prosper a chantée, comme dit Bossuet, par ces paroles : « Rome, le siége de Pierre, devenue sous ce titre le chef de l'ordre pastoral dans tout l'univers, s'assujétit par la religion, ce qu'elle n'a pu conquérir par les armes. »

La puissance de cette autorité éclate surtout dans les différends sur la foi ; tous les novateurs qui s'élèvent dans l'Église, quels qu'ils soient, malgré leur nombre et leur pouvoir, sont obligés de comparaître devant elle, et de s'en rapporter

(1) *Antiquis regulis sancitum est ut quidquid, quamvis in remotis, vel in longinquis agatur provinciis, non prius tractandum vel accipiendum sit, nisi ad notitiam almœ fidei vestrœ fuisset deductum.*

(2) L. IX, *Conc.* col. 831.

à ses décrets, qu'elle les absolve ou les condamne, qu'elle *donne la vie ou la mort.* Ainsi, depuis les ébionites jusqu'aux jansénistes, et les autres encore plus près de nous, tous les hérétiques ont été traînés devant le tribunal éternel, et le monde entier a toujours attendu avec respect sa sentence.

On aime à voir, à la naissance des hérésies, tous les évêques « accourir, comme dit Eusèbe, pour éteindre le feu. »

Au milieu des ravages de l'arianisme, saint Basile fait un appel aux évêques d'occident, afin que réunis à ceux d'orient, ils donnent le dernier coup à l'erreur. « Elle se répand, leur écrit le saint évêque ; l'infâme Arius a jeté les premières semences ; elle a été fortifiée par une infinité de gens qui ont soutenu avec ardeur son impiété, et nous en voyons maintenant les funestes fruits... Envoyez-nous donc le plus que vous pourrez de nos frères, afin que le nombre soit suffisant pour faire un synode légitime, et que le mérite des envoyés puisse contribuer à rétablir la foi, en renouvelant ce que les Pères du concile de Nicée ont ordonné, en coupant entièrement le venin de l'hérésie. C'est le moyen de rendre la paix à l'Église, et de ramener ceux qui s'en sont écartés par la diversité des sentiments. »

Les iconoclastes menacent, détruisent, et le pape Léon III reçoit cette supplication de l'église de Constantinople. « O toi, pasteur suprême de l'Église qui est sous le ciel, aide-nous dans le dernier des dangers ; remplis la place de Jésus-Christ ; tends-nous une main protectrice, pour assister notre église de Constantinople ; montre-toi le successeur du premier pontife de ton nom ; il sévit contre l'hérésie

d'Eutychès, sévis à ton tour contre celle des iconoclastes ; prête l'oreille à nos prières. O toi, Chef suprême de l'apostolat, choisi par Dieu même, pour être le pasteur du troupeau parlant, car tu es réellement Pierre, puisque tu occupes et que tu fais briller le siége de Pierre ; c'est à toi que Jésus-Christ a dit : confirme tes frères. »

C'est en vain que l'hérésie cherche à se défendre ailleurs ; il faut qu'elle paraisse devant l'autorité de l'Eglise ; elle seule est juge compétent. Dans un ouvrage contre les monothélites, saint Maxime s'écrie : « Si Pyrrhus prétend n'être point hérétique, qu'il ne perde point son temps à se disculper auprès d'une foule de gens ; qu'il prouve son innocence au bienheureux Pape de la très-sainte Eglise romaine ; c'est-à-dire, au siége apostolique, à qui appartient l'empire, l'autorité et la puissance de lier et de délier, sur toutes les églises qui sont dans le monde. »

« Ignorez-vous, disait le pape Jules aux partisans d'Eutychès, que l'usage est qu'on nous écrive d'abord, et qu'on décide ici ce qui est juste (1) ? »

Le pape saint Célestin, dans une lettre adressée aux évêques des gaules, après les avoir blâmés, dit Vincent de Lerins, de ce que par une sorte de connivence ils se taisaient sur l'antique foi, et laissaient ainsi s'élever des nouveautés profanes, saint Célestin ajoute : « Nous sommes grandement responsables, si notre silence favorise l'erreur. Qu'on réprimande donc de semblables novateurs, et qu'il ne leur soit plus libre de parler à leur gré (2). »

(1) Sozomène, *Hist.* liv. III, c. VIII.

(2) *Merito causæ nos respicit, si silentio faveamus errorem. Ergo*

Saint Léon dit au concile de Chalcédoine, en lui rappelant sa lettre à Flavien : « Il ne s'agit pas de discuter audacieusement, mais de croire; ma lettre à Flavien, d'heureuse mémoire, ayant pleinement et très-clairement décidé tout ce qui est de foi sur le mystère de l'incarnation (1). »

Saint Jérôme écrivant au pape Damase : « Comme l'orient, agité de ses anciennes furies, met en lambeaux la robe du Seigneur, robe sans couture et d'un seul tissu; que les renards dévastent la vigne du Christ, et que parmi tant de citernes entr'ouvertes qui ne sauraient garder l'eau, il est difficile de découvrir la fontaine scellée et le jardin fermé, j'ai cru devoir consulter la chaire de Pierre et cette foi louée par la bouche de l'apôtre, et chercher la nourriture de mon âme, au lieu même où jadis je reçus les vêtements du Christ. La vaste étendue du liquide élément et ce long espace de terres ne m'ont pas empêché d'y aller chercher la perle précieuse. *Partout où sera le corps, là se rassembleront les aigles.*

« Pendant que des enfants pervers dissipent leur patrimoine, vous seuls conservez l'héritage de vos pères. Chez vous le sol riche et fécond, rend au centuple la pure semence du Seigneur; chez nous le froment, étouffé dans les sillons, dégénère en ivraie et en chaume. Aujourd'hui dans l'occident se lève le soleil de justice, tandis que dans l'orient

corripiantur hujusmodi; non sit his liberum habere, pro voluntate sermonem.

(1) *Unde, fratres carissimi, rescita peritus audacia disputandi contra fidem divinitas inspiratam vana errantium infidelitas conquiescat, nec liceat defendi quod non licet credi...*

ce lucifer qui était tombé a établi son trône au dessus des astres. *Vous êtes la lumière du monde, vous êtes le sel de la terre...* Je parle au successeur du pécheur, et au disciple de la croix ; je communique avec votre béatitude, c'est-à-dire, avec la chaire de Pierre. Quiconque mange l'agneau hors de cette maison est un profane (1). »

Après avoir rapporté l'exemple du pape Étienne, qui décide la question du baptême des hérétiques par ces mots : *il ne faut rien innover, mais s'en tenir à la tradition,* Vincent de Lerins dit : « Tout est rempli de semblables exemples, afin que tous voient plus clairement que le jour, avec quelle force, avec quel zèle, avec quel empressement les bienheureux successeurs des bienheureux apô-

(1) *Quoniam vetusto oriens inter se populorum collisus indiscissam Domini tunicam, et desuper textam, minutatim per frusta discerpit; et Christi vineam exterminant vulpes, ut inter lacus contritos, qui aquam non habent, difficile ubi fons signatus et hortus ille conclusus sit, possit intelligi; ideo mihi cathedram Petri, et fidem apostolico ore laudatam, censui consulendam, inde nunc meæ animæ postulans cibum, unde olim Christi vestimenta suscepi. Neque vero tanta vastitas elementi liquentis ei interjacens longitudo terrarum, pretiosæ me margaritæ potuit inquisitione prohibere* : Ubicumque fuerit corpus, illinc congregabuntur aquilæ.

Profligato a sobole mala patrimonio, apud vos solos incorrupta patrum servatur hæreditas. Ibi cespite terra fecundo, dominici seminis puritatem centeno fructu refert; hic obruta sulcis frumenta tn lolium avenasque degenerant. Num in occidente sol justitiæ oritur; in oriente autem lucifer ille, qui ceciderat, supra sidera posuit thronum suum. Vos estis lux mundi, vos sol terræ.

.... *Cum successore piscatoris et discipulo crucis loquor. Ego nullum primum, nisi Christum sequens, communione consosior, super illam petram œdificatam ecclesiam scio. Quicumque extra hanc domum agnum comederit, profanus est.*

tres n'ont cessé de défendre l'intégrité de la religion une fois reçue (1). »

Charlemagne, pris pour arbitre par les hérétiques qui venaient de s'élever en Espagne, après qu'il eut consulté le Pape et les évêques, leur envoie « les lettres, les décisions et les décrets formés par l'autorité ecclésiastique; les exhortant à s'y soumettre avec lui et à ne pas se croire plus savants que l'Eglise universelle; parce que, ajoute ce grand prince, après le concours de l'autorité apostolique et de l'unanimité synodale, vous ne pouvez plus éviter d'être tenus pour hérétiques, et nous n'osons plus avoir communion avec vous (2). »

Telle fut la conduite de tous les siècles; lorsque l'erreur se montre quelque part, elle est citée devant la chaire de Pierre ou au concile, et c'est là que son sort est décidé.

(1) *Exemplis talibus plena sunt omnia...ut omnes luce clarius videant beatorum apostolorum beata successio quanta vi semper, quanto studio, quanta contentione defenderit, susceptœ semel religionis integritatem.* Commonitor. c. VI.

(2) Voilà comment *les princes jugeaient en dernier ressort et dominaient l'autorité des conciles.* Parmi tous les mensonges de Basnage, il n'en est pas de plus impatientant que celui-là. « On portait souvent les affaires devant le tribunal des princes, dit-il, qui jugeaient presque toujours en dernier ressort, et qui donnaient l'autorité et la vigueur au concile. » (*Hist. Eccl.* t. I, p. 4.) Tout le monde sait si les évêques souffraient que les princes se mêlassent des affaires de la foi. L'on connait cette parole d'Hosius à Constantin: « Prince, Dieu vous a commis l'empire; à vous il a confié ce qui regarde l'Eglise, et de même que celui qui attaquerait votre autorité d'un œil jaloux, agirait contre l'ordre divin, de même aussi vous vous rendriez coupable d'un grand crime, en attirant à vous les affaires de l'Eglise. » Et ces paroles de saint Athanase: « On ne peut rien imaginer dans le Christianisme de plus monstrueux

Que si quelque débris de l'hérésie foudroyée persiste encore dans la révolte, tout le monde fuit le rebelle; partout il ne trouve que l'infamie, en attendant qu'il disparaisse sans retour. Et pendant que les erreurs sur lesquelles l'Eglise a prononcé, meurent ou sont à jamais flétries, vous la voyez elle-même, toujours pleine de vie et de puissance, continuer sa marche victorieuse à travers les siècles.

C'est alors que Bossuet fait entendre en son honneur ce beau langage : « La comprenez-vous bien cette immortelle beauté de l'Eglise catholique ; où se ramasse ce que tous les lieux, ce que tous les siècles présents et futurs ont de beau et de glorieux ? Que vous êtes belle dans cette union, ô Eglise catholique ! mais en même temps que vous êtes forte ! *Belle*, dit le saint cantique, *et agréable comme Jérusalem*; et en même temps, *terrible comme une armée rangée en bataille* : belle comme Jérusalem où l'on voit une sainte uniformité, et une police admirable sous un même chef ; belle assurément dans votre paix, lorsque recueillie dans vos murailles vous louez celui qui vous a choisie, annonçant ses vérités à ses fidèles. Mais, si les scandales s'élèvent, si les ennemis de Dieu osent l'attaquer par leurs blasphèmes, vous sortez de vos murailles, ô Jérusalem ! et vous vous formez en armée pour les combattre ; toujours belle en cet état, car votre beauté ne vous quitte pas; mais tout à coup devenue terrible; car une armée qui paraît si belle dans une revue, combien est-elle terri-

qu'un roi qui s'arroge le droit de juger les controverses ecclésiastiques. » Et celles-ci de saint Ambroise à Valentinien : « Quand avez-vous entendu dire, très-clément empereur, que les laïques aient jugé sans les évêques dans les affaires de la foi ? »

ble, quand on voit tous les arcs bandés et toutes les piques hérissées contre soi. Que vous êtes donc terribles, ô Eglise sainte, lorsque vous marchez, Pierre à votre tête, et la chaire de l'unité vous unissant toute ; abattant les têtes superbes et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu ; pressant ses ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés ; les accablant tout ensemble, et de toute l'autorité des siècles passés, et de toute l'exécration des siècles futurs ; dissipant les hérésies et les étouffant quelquefois dans leur naissance ; prenant les petits de Babylone et les hérésies naissantes, et les brisant contre votre Pierre ; Jésus-Christ, votre chef, mouvant d'en haut et vous unissant ; mais vous mouvant et vous unissant par des instruments proportionnés, par des moyens convenables, par un Chef qui le représente, qui vous fasse en tout agir tout entière, et rassembler toutes vos forces dans une seule action (1). »

Or, il faut voir ici un grand mystère, sans quoi vous n'expliquez rien : ni cet ascendant prodigieux qui soumet à l'Eglise toutes les causes de la foi ; ni cette puissance terrible qui donne la mort, ou grave un opprobre éternel sur tout ce qu'elle a frappé ; ni cette attitude surhumaine que toutes les grandeurs de la terre ont respectée comme les siècles, sinon elles sont brisées. Oui, dites que Dieu a confié à l'Eglise le dépôt de la révélation ; et comme cette révélation appartient à tous les siècles, il est nécessaire que son autorité survive à tous les événements comme à toutes les institutions, afin de la transmettre par ses soins pure

(1) Bossuet, *Discours sur l'Unité de l'Eglise.*

et sans tache à la dernière génération. Donc, il faut qu'à sa seule parole, tous ses ennemis tremblent devant elle; donc toutes les erreurs doivent disparaître, et la vérité triomphante briller à jamais; donc il ne sera plus possible de douter que les arrêts que l'Eglise a portés, ne soient regardés comme venant de Dieu et respectés comme tels.

Aussi, vous connaissez ces cris si glorieux pour son autorité, lorsqu'elle a rendu sa sentence : « Le concile a prononcé, l'affaire est terminée; Pierre a parlé par Agathon, il n'y a plus d'appel. » On ne distingue plus la volonté de l'Eglise de celle de Dieu ; ses arrêts sont ceux de Jésus-Christ ; ce qu'elle a dit, c'est l'Esprit-Saint qui le lui a dicté, et tout ce qu'elle a fait sur la terre est ratifié dans le ciel. « C'est par la volonté de Dieu, disait un grand empereur, que le concile a été assemblé : ce que trois cents évêques ont ordonné n'est autre chose que la sentence du Fils de Dieu; le Saint-Esprit a déclaré la volonté de Dieu par ces grands hommes qu'il inspirait. »

Saint Athanase, écrivant aux évêques d'Afrique, appelle le concile de Nicée : l'oracle de Dieu : « Qu'a-t-il manqué à ce concile pour en demander d'autres? Les indiens eux-mêmes en ont connaissance, et tous les chrétiens des pays barbares le vénèrent... La parole de Dieu, qui a parlé par ce concile œcuménique, demeurera à jamais; Jésus-Christ était avec les évêques, lui qui a dit : « Quand deux ou trois personnes seront assemblées en mon nom, je serai au milieu d'elles. » Car que Jésus-Christ ait lui-même invinciblement présidé cette sainte assemblée, comment serait-il permis d'en douter? »

« Je professe, écrivait saint Grégoire-le-Grand, que je

reçois et vénère les quatre premiers conciles généraux, comme les quatre livres du saint Evangile (1). » Parlant du concile de Nicée, saint Augustin l'appelle « le concile de l'univers ; et ses décrets doivent être respectés comme les commandements célestes. » Et dans son *Livre du Baptême* il assure « que saint Cyprien s'en serait tenu à la décision de l'Eglise, si la vérité avait été éclaircie et proclamée de son temps par un concile universel. » Ailleurs il dit : « Nous conservons religieusement toutes les choses qui nous ont été laissées par la tradition, soit qu'elles nous viennent des apôtres, soit de l'Eglise universelle, soit des conciles généraux dont l'autorité est partout recommandée dans l'Eglise comme très-salutaire (2). »

Enfin, dit le saint docteur, en écrivant à Honorat, « ne point se soumettre à une pareille autorité, serait le comble de l'orgueil, le dernier terme de l'extravagance. Ne point se soumettre à une pareille autorité, serait le comble de l'impiété et de la plus aveugle arrogance. Quelle

(1) *Exeuntes maligni homines turbaverunt animos vestros, non intelligentes neque quæ loquuntur, neque de quibus affirmant, adstruentes quod aliquid de sancta Chalcedonensi synodo piæ memoriæ Justiniani temporibus sit imminutum, quam omni fidei omnique devotione veneramur. Et sic quatuor synodos sanctæ universalis Ecclesiæ, sicut quatuor libros sancti Evangelii recipimus.* Epist. x, l. III.

(2) *Illa autem quæ non scripta sed tradita custodimus, quæ quidem toto terrarum orbe servantur, datur intelligi vel ab ipsis apostolis, vel plenariis conciliis, quorum est in Ecclesia saluberrima auctoritas, commendata atque statuta retineri, sicut quod Domini passio et resurrectio et adscensio in cœlum, et adventus de cœlo Spiritus Sancti, anniversa solemnitate celebrantur, et si quid aliud tale occurrit quod servatur ab universa quacumque se defudit Ecclesia.* Epist. LIV, l. I.

preuve plus manifeste de notre ingratitude envers Dieu, que de mettre notre gloire et nos efforts à combattre une autorité qu'il créa pour nous être en aide et en assistance ! »

Nous ne voulons pas citer un plus grand nombre de Pères ; nous préférons laisser ce soin aux protestants ; leur autorité confirmera les citations qu'ils vont opposer à ceux qui voudraient que l'Ecriture fût l'unique règle de la foi.

« Si l'on ne veut pas, dit un célèbre ministre, que l'Ecriture ne devienne inutile et même dangereuse, et si elle doit être, au contraire, une règle inébranlable de la foi et de la vie, il faut absolument qu'elle soit accompagnée d'un tribunal qui décide du sens, et que ce tribunal soit revêtu, pour cet office, d'une autorité infaillible.. C'est ainsi qu'en ont jugé, dans tous les temps, les docteurs les plus distingués et les plus éminents de l'Eglise. « Nous faisons, dit saint Augustin, ce qui plaît à l'Eglise entière, laquelle est tellement recommandée par l'autorité des Ecritures elles-mêmes, qu'un chacun qui *craint* d'être trompé par l'obscurité d'une question (car l'Ecriture même ne peut tromper) puisse chercher conseil chez l'Eglise, qui expose l'Ecriture sainte sans aucune ambiguïté. » Les saints Jérôme, Cyrille, Basile et Grégoire de Nazianze tiennent tous le même langage. Aux conciles qui condamnèrent les hérésies de Nestorius et d'Eutychès, on n'eut pas recours aux interprétations et aux commentaires des écrivains ; mais cette exclamation générale se fit entendre : « Telle est la foi de nos pères ! c'est ainsi que nous pensons tous !..» On voit dans saint Athanase qu'au concile de Nicée, le mot *consubstantiel*, a été principalement admis et consa-

cré, parce que les précédents Pères de l'Eglise l'avaient déjà employé; et, en signant, Eusèbe de Nicomédie en appela au témoignage des anciens Pères. Si l'on remonte plus haut encore, c'est-à-dire, dans le troisième siècle, on trouve Clément d'Alexandrie, qui, dans le VII[e] liv. de ses *Stiomates*, avance formellement que tous ceux qui admettaient une autre explication des livres sans celle des Pères, étaient dans l'erreur. Tertullien dans le même siècle, et Irénée dans le second, portèrent le même jugement, et vous le trouverez ainsi établi, en passant d'âge en âge, jusqu'au concile de Trente (1). »

Il faut que la vérité parle bien haut en faveur de l'autorité, puisque ses ministres même s'expriment ainsi.

Mais voyez Luther; il est tout-à-fait édifiant. Dans ses preuves du dogme de l'eucharistie cru dans tous les temps, il parle de l'autorité de l'Eglise avec autant de respect que les Pères: « Depuis l'institution du Christianisme, l'Eglise n'a jamais eu d'autre enseignement, et ce témoignage constant et uniforme doit nous suffire, et nous empêcher d'écouter les esprits de trouble et d'erreur. Il y a danger de s'élever contre la voix, la croyance et les enseignements de la sainte Eglise, qui, depuis seize siècles, n'a jamais varié sur ce dogme. Douter, qu'est-ce donc? sinon cesser de croire à l'Eglise, la condamner comme menteuse; elle et le Christ lui-même, et les apôtres, et les prophètes! »

Entendez cet homme, lorsqu'il réfute Carlostadt sur la question du baptême. Dans tous les doutes qui peuvent s'élever sur la foi, c'est à l'Eglise, à la tradition, seules, que

(1) *Réunion des Com. chrét.* p. 78.

les différentes opinions doivent recourir. « Au demeurant, dit-il, que confesse l'Eglise ? Il y a là une question de fait et non de droit : nous ne pouvons discuter si l'Eglise doit croire que la foi s'infuse dans l'enfant baptisé ; car il n'est pas de texte scripturaire qui l'y contraigne. Que faire ? le droit, nous ne le prouvons pas ; la croyance qui la voit ? Mais nous avons la confession : que confesse l'Eglise ? n'est-ce pas que l'enfant au baptême devient participant des mérites du Christ ? on objecte ; mais si Augustin et ceux que vous nommez l'Eglise ont erré sur ce point, d'où viendra notre certitude, puisque nous ne pouvons prouver au demeurant que telle ait dû être leur foi ? Toujours même réponse : à défaut de droit, le fait matériel de la confession. Qui nous assurerait qu'Augustin a dit la vérité, si nous n'acceptions pas sa confession ? Or, cette confession concorde avec l'Ecriture. Mais, qu'il ait cru ce qu'il confesse, c'est ce que je ne saurais prouver. N'est-ce donc pas un singulier miracle de Dieu, que la nécessité du baptême des enfants n'ait jamais été niée, même par les hérétiques ? Que jamais aucune voix ne se soit élevée contre cette pratique ? Que toutes les voix, au contraire, l'aient admise et respectée ? Nier que c'est la confession de l'Eglise, serait une impiété ; autant vaudrait nier l'Eglise elle-même. Si le baptême des enfants n'était pas un article de son symbole, ses enseignements auraient varié ; or, l'Eglise n'a jamais confessé que ce qu'elle croit (1). »

Nous ne pouvons quitter Luther, sans faire connaître sa réponse au landgrave de Hesse, qui l'avait consulté

(1) Mélancht., 13 janv. 1522.

pour savoir quelle conduite il devait tenir envers les anabaptistes, qui avaient envahi ses États. « Qui nie les dogmes de la foi, dit Luther, un seul article même de notre croyance, reposant sur l'Écriture, ou l'autorité de l'enseignement universel de l'Eglise chrétienne, doit être sévèrement puni. Il faut le traiter, non-seulement comme un hérétique, mais comme un blasphémateur du saint nom de Dieu. Il n'est pas besoin de s'amuser à disputer avec de pareilles gens ; on les condamne comme des impies et des blasphémateurs. Et à quoi bon disputer sur des dogmes que l'Eglise a reçus? qu'on a long-temps débattus et trouvés conformes à la raison, appuyés du témoignage des livres saints, cimentés par le sang des martyrs, glorifiés par de nombreux miracles, et sanctionnés par l'autorité de tous les docteurs ? Donc, s'il survient entre catholiques et sectaires un de ces duels de paroles, où chaque combattant s'avance avec un texte, c'est au magistrat de connaître de la dispute, et d'imposer silence à celui dont la doctrine ne concorde pas avec les livres divins (1).

Le synode de Dordrecht, ayant à prononcer contre les arminiens, cherche à recommander son arrêt, en invoquant l'autorité de l'ancienne Église dont il s'imagine être l'héritier, « Jugeant, dit-il, selon l'ordre *que Dieu a établi, que les apôtres ont consacré, que tous les siècles ont confirmé* : Dites à l'Église, et si on ne l'écoute pas, qu'on soit regardé comme un païen et un publicain »... Les Pères du concile de Trente ne parlaient pas autrement. On aime à voir les synodes venant à la suite des apôtres et des siècles,

(1) *Comm. Luth. in psalm.* 71. t. v.

vénérer ainsi l'autorité établie par Jésus-Christ. Ils peuvent dire, tant qu'il leur plaira, que cette autorité est la leur maintenant ; ils ne le croient pas eux-mêmes, et nous avons dit ce qu'il fallait en penser.

L'église anglicane partage les sentiments de l'église calviniste. Dans l'espoir de faire cesser les troubles et les divisions, dont les principes de la réforme avaient rempli la Hollande et l'Allemagne, le roi d'Angleterre, comme chef de toutes les églises de son royaume, déclare, en leur nom, « qu'il n'y a qu'un seul moyen de tout terminer, *moyen dont l'Eglise s'était toujours servie*, à savoir, un synode national. » Nous remercions l'église anglicane ; oui, il suffisait au Catholicisme de prononcer, pour faire cesser tous les différends sur la foi, pour rétablir la paix parmi les fidèles. Mais l'église de Henri VIII avait tort de tant compter sur un synode ; les divisions et les troubles qui augmentèrent après son décret, durent lui apprendre qn'il est plus facile de voler au Catholicisme des noms que sa puissance.

Aussi, bien des évêques anglicans ont soutenu qu'il ne l'avait pas perdue, cette puissance; et si on voulait le contester, ils en appelleraient aux promesses de Jésus-Christ. Voici de quelle manière s'exprime l'évêque Bull, un des plus habiles docteurs de son église ; son sentiment mérite d'être connu : Il s'agissait, dans le concile deNicée, d'un article principal de la religion (de la divinité de Jésus-Christ). « Si dans un article principal on s'imagine que tous les pasteurs de l'Eglise aient pu tomber dans l'erreur, et tromper tous les fidèles, comment pourra-t-on défendre la parole de Jésus-Christ, qui a promis à ses apôtres et à

—

leurs successeurs, d'être toujours avec eux, promesse qui ne serait pas véritable, puisque les apôtres ne devaient pas vivre long-temps (1). »

Le savant évêque de Saint-Asaph, Beveridge, se prononçait aussi pour l'autorité, quand il disait : « Au lieu de nous en rapporter à nos conceptions, examinons plutôt ce qu'a pensé l'Eglise universelle, ou du moins la majeure partie des chrétiens. Attachons-nous au sentiment qui a été unanimement adopté par les chrétiens de tous les siècles. »

Selon un docteur anglican, « Refuser d'admettre un point quelconque de la doctrine professée *ab omnibus, ubique, semper*; en tous lieux, en tout temps, par tous les pasteurs et par tous les chrétiens exempts d'hérésie et de singularité, serait une folie et une extravagance extrême (2). » Or le sentiment des chrétiens de tous les siècles est pour le tribunal infaillible.

Il y a plaisir à voir l'hérésie cherchant partout des autorités qui la condamnent. Ainsi elle nous dira, dans le VIe article de la confession de foi. « Nous rejetons toutes sortes de sectes et hérésies qui ont été rejetées par les saints docteurs, comme saint Hilaire, saint Athanase, saint Ambroise, saint Cyrille. » Or, ces Pères ont rejeté non-seulement ceux qui de leur temps n'obéissaient pas à l'Eglise, mais encore tous ceux qui les imiteraient dans tous les siècles ; il faut donc que la réforme courbe la tête, car elle aussi est rejetée !

(1) *Défense de la foi de Nicée.*
(2) *Dr Field's Church. p.* 88.

Sadolet, écrivant à Calvin pour essayer de le ramener à l'Eglise, le conjure « de ne pas abandonner la doctrine des Basile, des Chrysostôme et autres Pères de l'Eglise grecque, non plus que celle de l'Eglise latine, S. Cyprien, S. Ambroise, etc. « Tout mon effort, répond Calvin, n'est autre que de rétablir cette ancienne force de l'Eglise ancienne; » qui était chez les grecs, du temps de S. Chrysostôme et de S. Basile; chez les latins, au siècle de saint Cyprien, de saint Ambroise, de saint Augustin, ainsi que leurs écrits le témoignent. » Or, ces saints docteurs avaient pour cette Eglise qui ne devait jamais périr, le plus grand amour, et pour son tribunal infaillible la soumission la plus profonde, *ainsi que leurs écrits le témoignent.* Et puisque Calvin ne voulait que rétablir cette Eglise ancienne dont l'autorité était vénérée de tout le monde, d'où vient qu'il ne commence pas par donner l'exemple ? D'où vient qu'au contraire il soutient que cette autorité a failli, que cette Eglise a apostasié? Calvin ment, ou il n'entend rien ni à la doctrine des Pères qu'il cite, ni à l'ancienne Eglise *qu'il veut rétablir.*

« Dans l'espace de cinq cents ans, dit-il ailleurs (1), la chrétienté était en sa vigueur, et il y avait plus grande pureté de doctrine. » Dans un autre endroit (2), il fait durer *la vigueur de l'Eglise* jusqu'à saint Augustin et saint Grégoire, qui a vécu jusqu'en 604. « C'est une chose notoire, dit-il, et sans doute que depuis l'apôtre jusqu'à leur temps, il ne s'était fait aucun fait nul changement de doctrine, ni à Rome, ni aux autres villes. «Mais, comme

(1) *Inst. l.* I, c. II.
(2) *Ibid.* l. IV, c. VII.

tous les Pères de ces siècles ont reconnu l'autorité de l'Eglise, qu'ils s'y sont soumis, qu'ils lui dénonçaient toutes les hérésies, qu'ils pensaient que la vraie foi était là, qu'elle ne serait jamais que là, » il s'ensuit que cette doctrine vient des apôtres, de Jésus-Christ, *sans nul changement*; on est donc coupable de ne pas la reconnaître, de lui résister, et c'est Calvin qui le dit, qui vient de le prouver.

Les ministres sont étonnants lorsqu'ils veulent contester au Catholicisme son autorité infaillible. Ecoutez celui-ci, il s'imagine insulter l'Eglise, et il flétrit sa secte : « Nôtre, s'écrie-t-il d'un ton triomphant, est cette église qui jadis confondit Arius, Macedonius, Nestorius, Eutychès, etc.; nôtres, ces conciles universels de Nicée, de Constantinople, d'Ephèse, de Chalcédoine et autres, certes, puisque nous les embrassons étroitement, et l'Eglise universelle aussi par conséquent en eux représentée. Nous ne nous départons en rien de leur doctrine, etc., en tous ces six cents ans continuels, depuis la nativité de N.-S. (1). »

Ce ministre est excellent ! *Sienne est cette église qui confondit Arius, Macedonius*, etc. Mais pourquoi elle les confondit? il faudrait qu'il répondit à cette question, et il verrait *si cette église est sienne.* Nous répondrons pour lui : Cette église jugeait, condamnait, *confondait*, parce qu'elle en avait le droit; tout l'univers applaudissait à ses arrêts, parce qu'on la croyait infaillible ; mais si elle l'était alors, il faut qu'elle l'ait été dans les siècles suivants, même au seizième siècle, quand elle a *confondu* la secte du ministre ; car je ne pense pas que cette église, qui a con-

(1) *Mystères de l'iniquité.*

damné tant d'hérétiques, et avec l'approbation même de notre adversaire, se soit jamais doutée qu'elle tomberait dans l'erreur, qu'elle apostasierait et serait condamnée comme une erreur par Luther et ses disciples. Cette église se croyait infaillible, ne l'oubliez pas, M. le ministre; n'oubliez pas, non plus, que tous les conciles, de Nicée, de Chalcédoine, d'Éphèse, etc., *que vous embrassez étroitement*, ont jugé comme étant les organes de Jésus-Christ, comme les interprètes de l'Esprit saint; et puisque *vous les embrassez étroitement*, sachez bien qu'ils n'ont jamais pensé que leurs successeurs assemblés en concile, au nom du Saint-Esprit, pussent tomber dans l'erreur. Héritiers des apôtres, ils savaient qu'ils en avaient l'autorité, laquelle devait durer autant que le monde. *Cette foi* des conciles est donc *vôtre, vous l'embrassez étroitement et vous ne vous en départirez jamais*; vous l'avez dit.

Nous ferons ressouvenir le ministre de cette promesse; et nous lui rappellerons que la doctrine bien arrêtée, bien connue des Pères ne reconnaissait que le Pape et les conciles, dans tous les siècles, pour juges de la foi, qu'eux seuls devaient prononcer sur tous les différends qui l'intéressent; leur doctrine bien arrêtée voulait que tous ceux qui résistaient à leurs décisions fussent des hérétiques, lesquels ne faisaient plus partie de l'Église, et que les fidèles devaient soigneusement éviter; leur doctrine bien arrêtée croyait qu'au lieu de s'appeler l'Église, la réforme devait, avec raison, être rangée avec les ariens, les macédoniens, les eutichéens et les autres qu'ils ont *confondus*, et donner son nom pour être inscrit à la suite de toutes les sectes que l'Église a condamnées. Il le faut, car autrement aucun

hérétique n'a été condamné, et l'hérésie même était impossible. Si vous donnez , vous , une raison pour vous soustraire à l'arrêt qui vous a frappé, tous les hérétiques en trouveront ; et vous, qui venez d'applaudir aux conciles de Nicée, de Chalcédoine, d'Ephèse, etc., vous qui les *embrassez étroitement*, vous qui ne voulez *pas vous départir de leur doctrine*, vous venez de les déclarer nuls, et vous n'avez loué que l'injustice, vous n'avez *embrassé* que l'erreur et le mensonge.

On ne peut faire un pas avec le protestantisme, sans le convaincre d'une nouvelle inconséquence. Rien n'est plus décisif en faveur de l'autorité de l'Église que le passage qu'on va lire. On y verra une vérité que l'on ne remarque pas assez peut-être, c'est que les ministres ne peuvent rien dire de raisonnable qui ne prouve contre eux : ils s'imaginent défendre leur secte et la démolissent. Ils voudraient faire croire qu'ils ont la vérité, et ils démontrent qu'ils ne professent que l'erreur. Écoutez celui-ci, qui fut illustre dans la réforme ; qu'il se donne de peine pour prouver qu'il n'est qu'un sectaire !

« J'ai un peu fait valoir (contre les sociniens) la règle de Vincent de Lerins : que ce que tous les chrétiens, dans tous les temps et dans tous les lieux, ont cru et tenu pour véritable, l'est aussi. Je regarde cette maxime comme si certaine, que si le papisme avait bien prouvé, que depuis les apôtres constamment jusqu'à nous, toutes les communions des chrétiens ont cru et enseigné la transubstantiation, je ne crois pas que nous fussions en droit d'y rien opposer. Quand le consentement de l'Église est général dans tous les siècles, aussi bien que dans toutes les communions,

alors je soutiens que ce consentement unanime fait une démonstration. C'est pourquoi on ne peut regarder que comme une témérité prodigieuse, et une marque certaine de réprobation, l'audace des sociniens qui, dans les articles de la divinité de Jésus-Christ, de la trinité des personnes en Dieu, de la rédemption, de la satisfaction, du péché originel, de la création, de la grace, de l'immortalité de l'âme, et de l'éternité des peines, se sont éloignés du sentiment de toute l'Église universelle. Que ces gens nous montrent une communion qui ait enseigné leurs dogmes pour prouver la succession de leur doctrine; ils commencent par un Cérinthus, ils continuent par un Artémon, par un Paul de Samosate, par un Photin, et autres gens semblables qui n'ont jamais assemblé quatre mille personnes, qui n'ont jamais eu de communion, et qui ont été l'abomination de toute l'Eglise. Est-il apparent que Dieu ait abandonné l'Eglise universelle à ce point, que toutes les communions unanimement, dans tous les siècles, aient renoncé à des vérités de la dernière importance, soient tombées dans des erreurs qui peuvent conduire les hommes à adorer comme Dieu une simple créature? Je crois que c'est encore ici la règle la plus sûre pour juger quels sont les points fondamentaux, et les distinguer de ceux qui ne le sont pas; question si épineuse et si difficile à décider : c'est que tout ce que les *chrétiens ont cru unanimement et croient encore partout, est fondamental et nécessaire au salut* (1). »

Ainsi, d'après ce ministre, qui vient de si bien commenter Vincent de Lerins, le consentement unanime fait une

(1) *Système de l'Eglise*, part. II, ch. Ier.

démonstration, ce que l'on a cru unanimement partout, *est fondamental et nécessaire au salut*. Ceux qui s'éloignent de ce sentiment, c'est-à-dire, de l'Église, sont audacieux et téméraires; et probablement, comme le disait Vincent de Lerins, doivent être traités de fous, de membres pestiférés, de sectaires, dignes de l'anathème du grand apôtre. Nous prions que l'on retienne les paroles du ministre ; elles sont essentielles, fondamentales dans notre discussion ; elles seules peuvent la terminer; car, ayant prouvé que toutes les Églises, toutes les communions unanimement, ont cru au tribunal infaillible et s'y sont soumises, il s'ensuit qu'il faut y croire et s'y soumettre; *c'est un point fondamental et nécessaire au salut*. On ne pouvait s'attendre, de la part de la réforme, à un hommage plus éclatant et à une profession de foi plus positive.

Il suit de là que, pour savoir si le concile de Trente, qui a condamné la réforme, a bien jugé, il suffit de répondre à cette question toute simple : Quelle avait été la foi des siècles, que pensait l'univers, lorsque Luther parut, enseignant une doctrine nouvelle ? Que croyaient la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Suède, l'Italie, l'Espagne, le monde catholique en un mot ? Voilà toute la question ! Or, ce que les siècles avaient cru, ce que l'univers croyait, c'est que la foi d'alors était l'ancienne foi; que l'on n'avait rien à apprendre de personne; que les évêques, le Pape, les conciles étaient seuls juges compétents ; qu'ils avaient le droit de prononcer sur toutes les causes de la foi ; qu'un simple particulier, quel qu'il fût, s'il prêchait une autre doctrine devait être regardé et puni comme novateur. Telle fut la doctrine des siècles et de l'univers, et si vous aviez

besoin encore d'une autorité grave, Luther vous dirait que « Depuis l'institution du Christianisme, l'Église n'a jamais eu d'autre enseignement, et que ce témoignage constant et uniforme doit nous suffire et nous empêcher d'écouter les esprits de trouble et d'erreurs (1). »

Or, comme « l'œuvre du concile de Trente ne fut, dit Fessler, que la consécration d'un dogme catholique par l'Ecriture et la tradition (2), » il s'ensuit que ce concile a été l'infaillible interprète de la vérité, quand il a condamné les nouveaux réformateurs. Et que la secte n'essaie jamais de s'élever contre ses arrêts, nous lui rappellerions qu'elle les a déclarés infaillibles, car nous avons le consentement unanime; dès lors notre dogme est fondamental *et nécessaire au salut.*

Voilà donc l'autorité de l'Eglise déjà bien respectable : elle est recommandée, et par Jésus-Christ, et par les apôtres, et par tous les Pères, et par tous les siècles qui applaudissent à ses arrêts, et par les ministres qui l'invoquent contre leurs adversaires, et par leurs synodes qui parlent, jugent, condamnent comme elle, s'imaginant avoir hérité de sa puissance parce qu'ils ont retenu quelques formules; enfin, comme nous le dirons dans le chapitre suivant, cette autorité est recommandée par les services qu'elle a rendus au Christianisme et à l'Europe.

(1) Luther au prince Albert de Prusse.

(2) Cité par Hœnighaus, p. 145.

CHAPITRE VIII.

SUITE DU MÊME SUJET. — L'AUTORITÉ DE L'ÉGLISE A SAUVÉ LE CHRISTIANISME ; CONSÉQUENCES DE CETTE VÉRITÉ POUR LES ROIS ET POUR LES PEUPLES. QUAND L'EUROPE SERA RECONNAISSANTE ET QU'ELLE CONNAÎTRA SES VRAIS INTÉRÊTS, ELLE SERA CATHOLIQUE.

Cette vérité n'est pas assez connue, ou bien elle est trop peu méditée. Si l'on s'y arrêtait avec toute l'attention qu'elle mérite, on saurait ce que vaut le Catholicisme et combien il est important, si l'on tient encore à la religion de Jésus-Christ et à la patrie, de se ranger sous sa bannière, de le chérir, d'augmenter au milieu de nous et partout où il y a des hommes, son admirable influence. Pour nous, nous sommes fier et heureux de pouvoir consacrer toute notre vie à dire à nos frères : Aimez le Catholicisme, respectez son autorité, obéissez-lui comme à Dieu même ; là est la vie du Christianisme, la vie de la société ; si vous y touchez, tout est détruit, et dans la religion et dans l'état, et vous aurez contre vous l'univers. Oui, nous aimons à prouver ces choses, parce qu'alors on a prouvé

la divinité de la religion catholique ; car vous avez dit qu'elle est, comme Dieu, nécessaire aux individus et aux empires.

Donc malgré toutes les réclamations de l'ignorance qui ne sait pas ce qu'elle dit, et des passions qui crient, parce qu'il y aurait un parti généreux à prendre : des actions chrétiennes à produire, ou un vil salaire à repousser, il ne faut point se lasser de la publier, cette vérité. C'est le repos du monde, et les peuples et les rois ne seront tranquilles et heureux que lorsque, embrassant de cœur tous les dogmes catholiques, ils viendront jurer à notre religion foi et amour, en confessant qu'elle *seule a les paroles de la vie éternelle*. Il est inutile de blasphémer ; les faits sont là, et disent assez haut que lorsque Dieu a écrit, les hommes n'effacent pas ; il faut que ce qu'il a dit reste ; et *le ciel et la terre passeront plutôt qu'une de ses paroles*.

Luther avait oublié cet oracle, quand il voulut remplacer le dogme si précis, si nécessaire de l'infaillibilité de l'Eglise, par l'inspiration particulière ; mais aussi on ne tarda pas à voir que ce n'est jamais impunément, que l'homme essaie de corriger Dieu. Si l'Europe perdit le sens en écoutant cette étrange théologie, le châtiment suivit de près, et, comme on l'a vu toujours, la foi périt dans tous les royaumes où passèrent les doctrines rebelles.

Et ce n'est pas nous qui le dirons. Nous voulons que vous entendiez des témoins non suspects, ceux même qui ont présidé à la destruction ; les apôtres nouveaux viendront après leur mission remplie, vous dire ce qu'ils ont fait ; et leurs paroles désolées devant leur œuvre qui surpassa leurs espérances, vous crieront bien haut que le protestan-

tisme n'a fait que des ruines, et que, s'il eût triomphé partout, il ne serait maintenant plus question du Christianisme. Entendez donc ces hommes tremblants encore et tout pleins de ce qu'ils viennent de faire, comme les exécuteurs des hautes œuvres en quittant l'échafaud, ou des assassins qui viennent de laisser le champ de mort où gît leur victime. Ces paroles que Luther jette avec ses regrets, ses plaintes, ses mépris, sa colère sur l'Allemagne, quand il l'eut ravagée et perdue, pour me servir de ses expressions, méritent d'être recueillies. On y voit pourtant qu'il restait encore dans le réformateur saxon quelque chose de l'homme, car satan après avoir détruit la félicité d'Eden, ne fit que se réjouir et s'applaudir de sa victoire.

Que devint donc l'Allemagne sous le nouvel évangile? — Elle fut un peu différente de ce qu'elle avait été après les prédications des missionnaires qui lui étaient venus de Rome ; ceux-ci l'avaient peuplée de saints, et les convertis de Luther ne méritent, d'après lui-même, que des malédictions et des supplices. « Je ne m'étonnerais pas, s'écrie le nouvel apôtre, que Dieu ouvrît enfin les portes et les fenêtres de l'enfer, et qu'il fît neiger et grêler des flots de diables, ou pleuvoir du ciel sur nos têtes le soufre et la flamme, et qu'il nous ensevelît dans des abîmes de feu, comme Sodome et Gomorrhe, mille fois cependant moins coupables que l'Allemagne; car elles n'avaient pas reçu la parole de Dieu de ses prédicateurs. Et nous qui l'avons reçue, nous ne cherchons qu'à nous élever contre le Seigneur... Si l'Allemagne doit vivre ainsi, je rougis d'être un de ses fils, de parler sa langue ; et s'il m'était permis de faire entendre la voix de ma conscience, je voudrais

appeler le Pape et l'aider, lui et ses suppôts, à nous enchaîner, à nous torturer, à nous scandaliser plus qu'il ne l'a fait encore. Autrefois, quand nous étions au service de satan, que nous profanions le sang du Christ, toutes les bourses étaient ouvertes, on avait de l'or pour doter les églises, pour élever des séminaires, pour entretenir la superstition... Et aujourd'hui que nous connaissons la parole sainte, que nous avons appris à vénérer le sang de notre Dieu martyr, les bourses sont fermées avec des cadenas de fer !... Et voilà les chrétiens !... Plus d'écoles, plus de cloîtres, l'herbe est séchée et la fleur tombée !... Si je voulais appitoyer le ciel sur ma patrie bien-aimée, Dieu refoulerait ma prière, elle ne s'élèverait pas jusqu'à son trône. Dieu sauvera Loth et détruira Sodome.

» Depuis la chute du papisme, de ses excommunications et de ses châtiments spirituels, le peuple s'est pris de dédain pour la parole de Dieu. Le soin des églises ne l'inquiète pas, il a cessé de craindre et d'honorer Dieu !... Il n'y a plus ni crainte ni amour de Dieu. Le joug du Pape brisé, chacun s'est mis à vivre à sa guise; mais à nous tous et principalement au prince, c'est un devoir d'élever l'enfance dans la crainte et l'amour du Seigneur, de lui donner des maîtres et des pasteurs ; que les vieillards, s'ils n'en veulent pas, s'en aillent au diable ! »

Les plaintes de Luther étaient vaines, comme son appel aux princes. Quand on n'est plus avec l'Eglise, l'ange se fait homme, et il n'a plus que la puissance de détruire. Les erreurs et les vices déchaînés riaient de ses supplications et de ses menaces, comme il avait ri de celles de Rome, et devant eux tout périssait, comme sur le passage de la peste et de l'incendie.

Capiton a voulu aussi stigmatiser la réforme et dire au monde ses méfaits. Écrivant aux réformateurs ses collègues, il traçait ces tristes mots : « Tout s'en va donc, tout se perd et tout disparait ; partout des ruines ! Le peuple nous dit : Voici que vous voulez établir une nouvelle tyrannie, une autre papauté. Dieu m'a fait connaître quelle charge est celle de pasteur , *et combien nous avons nui à l'Eglise en rejetant son autorité souveraine* (1). »

Le ministre Starck s'adressant, il y a quelques années, à ses coreligionnaires d'Allemagne : nous dit assez bien ce qu'il faut penser du christianisme protestant. « La décadence de votre société religieuse , leur dit-il, augmente de jour en jour, et l'on peut même dire que comme corps ecclésiastique elle a cessé d'exister. Ce n'est plus qu'une agrégation d'hommes ayant des opinions diverses et même diamétralement opposées, sans ordre, sans harmonie, sans liaison. Si vous demandez ce qu'on croit, à qui l'on obéit, qui est le chef de la religion dans telle ou telle contrée protestante, on ne saura pas vous répondre ; chacun est réduit à son autorité (2). » Or, est-ce bien là le Christianisme, le chef-d'œuvre de l'Eternel, dont l'ordre, l'harmonie, l'unité ont fait l'admiration de l'univers, et que tous les grands politiques et tous les sages législateurs ont cherché à imiter , quand ils ont voulu rendre les empires florissants et les nations heureuses ?

Les chefs de l'enseignement s'efforcent eux-mêmes de détruire les derniers restes du Christianisme. C'est ce

(1) *Epist. ad Farel.*
(2) *Entretiens phil.*

que nous dit sans détour le professeur protestant à Schaffhouse, Muller. D'après lui : « Des théologiens mêmes se font un jeu de noyer dans un vain déisme les principes fondamentaux du pur Christianisme. Tous ensemble, sincèrement ou sans s'en douter, tiennent la même conduite et le langage suivant : *Déchirons et jetons loin de nous ces liens qui attachaient à la foi et au devoir nos ignorants et ténébreux ancêtres.* Ils donnent le nom de préjugés théologiques aux doctrines fondamentales même. En charpentant sans cesse l'édifice de la religion, ils en ont fait enfin une misérable cabane, à peine capable de nous préserver des orages. Au milieu de ces balancements incertains, entre les doutes, les hypothèses et quelques lueurs de certitude de la part de ceux qui ne font plus de la religion qu'une affaire de métier littéraire, au milieu de ce vague qui permet rarement de dire : je sais en qui et à qui je crois; dans cet état enfin où la certitude présumée n'est elle-même qu'une opinion, on a vu arriver la période de refroidissement chez le maître et le disciple, chez le souverain et le sujet; et l'on travaille sans cesse à l'examen en dessus du degré de la congellation (1). »

S'il faut en croire les savants auteurs de *la Gazette universelle littéraire*, le Christianisme n'est bientôt plus qu'un mot dans l'Allemagne protestante, qu'une création inutile dont tout le monde se dégoûte, et qu'on ferait très-bien de mettre de côté, vu son inutilité et son impuissance. Ces écrivains conviennent : « qu'on aperçoit

(1) *Lettres confidentielles à Brister.* — Voyez aussi Rose, *De l'état du Protestantisme en Allemagne.*

maintenant les signes et les marques d'une dissolution et désorganisation presque entières de cette société appelée *Eglise*; que le plus grand nombre regarde le Christianisme comme une simple invention humaine, mêlée de toutes sortes de fables et d'illusions; qu'on rougit d'une liaison plus intime avec cette Eglise, au dessus de laquelle on se sentait très-élevé; que cette Eglise, en un mot, ne pouvant plus rien pour la discipline et l'amélioration des hommes, se détruisait insensiblement elle-même. »

Bien que le savant professeur de Munich, Mœhler, soit des nôtres, nous invoquons son témoignage pour constater les destructions de la réforme, et le mal qu'elle a fait au Christianisme. Nous lisons dans la préface de sa *Symbolique*: « A l'heure qu'il est, non-seulement on tolère de grand cœur toutes les opinions individuelles qui viennent ajouter au dogme; mais tous les dogmes chrétiens ne sont plus que des opinions qu'on doit tolérer, parce qu'ils répondent encore aux besoins de *quelques individus*. Si donc Luther éleva ses vues personnelles à la dignité de vérités générales, voici qu'on rabaisse ce général au niveau du particulier; de sorte que l'on ne peut plus rétablir le vrai rapport entre l'un et l'autre. Par une conséquence rigoureuse, chaque protestant, dans un cercle qui s'élargit sans cesse, se considère comme le représentant de l'humanité délivrée de l'erreur, et partant comme un sauveur en petit. Toutefois, pour pallier un peu l'absurdité de cette prétention, on a inventé l'expédient de laisser à chacun ce qui lui appartient; c'est-à-dire, qu'on a permis à chaque protestant d'être à lui son propre sauveur, de se représenter lui-même. Quant à l'humanité, elle est vaguement représentée par

le point indéfinissable où tous les individus viennent se réunir. Dès lors, plus de dogme universel, si ce n'est sous des formes abstraites ; dès lors plus de véritable Christ ; car si tous sont leur propre sauveur, il n'y a plus de Sauveur du genre humain. »

La voilà donc accomplie sur l'Allemagne cette prophétie d'un des premiers élèves de la réforme : « Place à l'évangile de Luther, qu'on le laisse passer, il a fait son temps, et qu'on prie Dieu de susciter d'autres apôtres, de nouveaux ouvriers qui applaniront le chemin à un autre Messie, qui relèvera l'homme par la toute-puissance de l'Esprit et qui vivifiera par le Verbe vivant de Jésus. Les tonneaux sont trop vieux pour un vin nouveau. Luther a mis la création à la place du Créateur, la lettre à la place de l'esprit, la terre à la place du ciel ; il nous a fait sortir de l'Egypte et délaissés dans le désert. Que de la lettre émane le souffle de vie qui renverse toutes les plantes que n'a pas semées le Père céleste ! Honneur à Luther dont ma voix reconnaissante proclamera toujours les bienfaits, mais je confesse hardiment que la vérité une fois trouvée, comme elle l'est, j'aimerais mieux retourner aux papistes qu'aux luthériens (1). »

Qu'en pense la réforme ? Toutes ces autorités à elle bien connues, ne viennent-elles pas de dire le dernier adieu ? cela ne s'appelle-t-il point sceller la tombe ? Oui, tout est fini pour elle, on n'en veut plus. Il faut au génie de la destruction sorti de son sein quelque chose qui soit plus éloigné encore du Christianisme, car Luther n'a pas assez détruit !

(1) *Vie de Luther*, t. II, p. 486.

Maintenant, nous dirons aux protestants d'Allemagne : Voilà où vous en êtes, ce qui vous reste de votre foi, ce que croient vos ministres, vos prédicateurs, vos professeurs, vos écoles ! Et pourtant, vous le voyez, on n'est pas satisfait. Du milieu des ruines saintes du Christianisme, tombé sous le marteau de vos premiers réformateurs, leurs disciples portent leurs regards vers d'autres destructions ; et s'il est encore une croyance debout, quelques vieux souvenirs du passé, ils veulent que cela croule, pour élever à la place je ne sais quels systèmes qui n'ont ni figure, ni nom. Mais toujours ce qui est bien arrêté, c'est qu'il faut abattre, comme nos faiseurs français, sans s'inquiéter de ce qui pourra remplacer ce que l'on aura abattu.

Or, devant votre foi détruite, devant les projets ou les espérances de vos docteurs, nous vous prierons de nous dire franchement si vous possédez le Christianisme ? si vous êtes encore les disciples de Jésus ? Enfin croyez-vous que si les apôtres, qui évangélisèrent l'Allemagne au nom de Rome : saint Kilian, saint Willebrod, saint Swidbert, saint Boniface, saint Ludger, saint Villehade... reparaissaient aujourd'hui dans ces contrées qu'ils ont autrefois converties, sanctifiées par leur prédications, leurs miracles, leurs vertus, leur sang, croyez-vous qu'ils reconnaîtraient dans vous leurs enfants, et dans la secte de Luther ou dans ses malheureux débris, le Catholicisme qu'ils leur avaient autrefois apporté, et qui était alors cependant la religion de Jésus-Christ ?

Il me semble voir ces saints évêques, ces grands missionnaires, devant toutes ces sectes, tous ces systèmes, toutes ces folies dont le rationalisme allemand, enfant de la réfor-

me, a rempli ces malheureuses provinces autrefois si chrétiennes: Après les soupirs d'une ineffable douleur, ils lèvent les yeux vers le ciel pour demander à Dieu ce qu'avaient fait ces peuples pour avoir été ainsi privés de la foi et abandonnés à de si monstrueuses erreurs !

Le Christianisme s'est-il mieux conservé en Angleterre? — La réforme était encore bien jeune, et on lui faisait des reproches qui disaient assez clairement que le Christianisme n'était plus avec elle. Selon les historiens protestants les plus zélés, Strype, Cambden, Dugdale, et d'après même la déclaration de Henri VIII à son parlement, il y avait trop de désordres, de crimes, de calamités, pour que l'absence totale du Christianisme ne fût pas constatée ; car on voyait : « La charité affaiblie, nulle conformité dans la manière de vivre avec la loi de Dieu ; l'avarice, l'oppression, le meurtre ; aucun remède par la loi ; les magistrats prêts à trafiquer de la justice ; le clergé très-corrompu, depuis les évêques jusqu'aux curés ; l'adultère et le libertinage, l'ambition et la jalousie parmi les grands, l'insolence et la sédition parmi le peuple. De manière que l'Angleterre paraît être livrée à toute la rage et à toute la folie des rébellions ; tumulte, chaleur de parti, etc. Tel est, dit un protestant anglais, le tableau de la réformation naissante, auquel peut-être elle ne ressemble que trop aujourd'hui dans sa maturité. »

Depuis, elle a fait plus que des crimes ; elle s'est appliquée à détruire les croyances, comme si elle ne voulait rien laisser en Angleterre de ce qui tient au Christianisme. Écoutons encore des anglais. Gibbon, qui doit être cru, va

nous dire la foi de l'église anglicane, et l'on saura si elle peut encore s'appeler chrétienne : « La doctrine d'une église réformée n'a rien de commun avec les lumières et la croyance de ceux qui en font partie ; et c'est avec un sourire ou un sanglot que le clergé moderne souscrit aux formules de l'orthodoxie et aux symboles établis !..... Les prédictions des catholiques se trouvent accomplies : Les arméniens, les ariens, les sociniens dont il ne faut pas calculer le nombre d'après les congrégations respectives, ont brisé l'enchaînement des mystères. » Mais quand l'enchaînement des mystères *est brisé*, est-il permis de dire que l'on tient encore au Christianisme ? Il suffit de mettre de côté un seul point de la révélation, a dit Jésus-Christ. Eglise anglicane, tu as donc livré tes titres : tu t'es rayée de la liste des nations chrétiennes !

Bien des ministres anglicans sont de cet avis. L'un d'eux parlait ainsi de son église : « Grâce à une raison profane que ne contiennent ni les enseignements d'une révélation divine ni l'antique croyance, les principaux articles de la foi chrétienne sont niés par ceux qui se disent les disciples de l'humble Jésus. Il est extrêmement à désirer que le grand corps des protestants sorte enfin de sa léthargie et *revienne à la véritable foi*, à l'égard de laquelle un grand nombre sont tombés par des degrés insensibles, dans une indifférence et dans une insensibilité brutale plus à craindre que l'infidélité même. »

L'évêque de Londres a plus d'une fois fait entendre des plaintes sur l'indifférence de ses ouailles, qui bientôt le laisseront seul dans ces immenses basiliques que les catholiques remplissaient autrefois. « Il faut reconnaître, disait ce

prélat dans une de ses exhortations, que la solitude remarquable de nos églises, dans les quartiers orientaux et occidentaux de la ville, est une preuve que la négligence pour les devoirs religieux ne se borne pas aux grands, mais a envahi presque toutes les classes du peuple dans la capitale (1). » Dans une autre occasion, les plaintes épiscopales accusaient hautement les habitants de Londres : « Nous sommes, disait King, si éloignés d'être de vrais israélites, que nous sommes plutôt convaincus d'être de vrais athées. » Mêmes accusations de la part de l'archevêque de Cantorbery ; son église à lui *était aussi pleine d'athées.* Barlow était donc prophète, car il avait dit : « La religion, qui depuis long-temps en Angleterre est changée en *satanisme*, se changera bientôt en athéisme. »

Mais comme l'athéisme est la mort, l'église anglicane n'est plus ; et voici ce que nous disent des protestants anglais : « L'église anglicane a fabriqué pour son usage un *Petit Catéchisme spécial*, elle a conservé le respect de la tradition et la force de l'autorité. Elle a repoussé de son sein quiconque voulait ériger pour ses menus plaisirs une petite chapelle isolée. Qui sait si malgré les paroles grecques, hébraïques et latines prononcées sur son *cadavre*, en guise d'incantation, elle ne finira pas par se réduire à l'état de momie ! Les bandelettes seront belles et brillantes ; il y aura quelque chose qui paraîtra ressembler

(1) *Sermons*, vol. I, p. 212. — La réforme finira par dire vrai. Voilà qu'elle commence à n'adorer Dieu qu'en esprit, comme le remarque Lingard ; car ses enfants remplissent leurs devoirs religieux d'une manière spirituelle et invisible.

à la vie, mais ce *cadavre* solennel ne pourra marcher, ni respirer, ni vivre (1). Disons-le donc avec Bossuet, il y a

(1) Le président Riambourg fait, au sujet de ces églises devenues momies par l'action du protestantisme, une réflexion que nous aimons à reproduire. « Ces églises nationales, dit-il, ne présentent point, à l'extérieur du moins, ce désordre qu'on remarque dans les autres sectes dissidentes; on reconnait même, dans la plupart d'entre elles, les vestiges de l'ancienne hiérarchie, on retrouve dans quelques-unes la trace de la succession apostolique. Mais tout cela n'est qu'apparence; le fond manque; et semblables à ces idoles revêtues d'or et d'argent dont parle l'Écriture, ces églises ont des pieds et ne marchent pas; elles ont des yeux et ne voient pas; elles ont l'organe de la voix et ne parlent pas.

» Lorsque nous disons que les églises nationales n'ont pas la faculté de marcher, il est bien loin de notre pensée de leur reprocher d'être constantes dans leurs dogmes; car jamais la variation ne sera pour nous une marque de vérité; mais nous voulons dire qu'elles sont resserrées et circonscrites dans un cercle dont elles ne peuvent sortir, et que de plus elles n'ont aucun mouvement spontané. Ces églises, en effet, s'étant identifiées avec le gouvernement qui s'en est constitué le régulateur, si le gouvernement avance, alors l'église s'étend avec lui; s'il recule, elle est entraînée dans ce mouvement rétrogade, car d'elle-même elle est incapable de se mouvoir.

» Ces églises ont des yeux et ne voient pas; jadis elles ont vu; alors elles avaient pour se guider la lumière de l'Esprit saint, cette lumière qui a lui avec un nouvel éclat à l'avènement du Messie, et qui ne s'éteindra jamais au milieu de la catholicité. Mais elles ont fermé les yeux à cette lumière divine, elles se sont volontairement privées de la lumière qui descendait des cieux, et maintenant elles ne voient, dans les choses qui se rapportent à Dieu, que par les yeux de ceux qu'elles étaient elles-mêmes chargées de conduire.

» De même elles ne font que répéter, sans se permettre d'y rien ajouter, les paroles que leur suggèrent ceux qu'elles avaient ellesmêmes charge d'instruire, en sorte que, sous ce rapport, l'ordre est encore renversé; car les princes de la terre n'ont pas reçu

dans le protestantisme un principe de destruction qui lui est inhérent (1). »

Aussi des anglais qui pensent, qui savent qu'un grand peuple a besoin d'une religion qui soit autre chose qu'un *cadavre* ou une *momie*, ont osé dire à la face de l'anglicanisme : « L'église d'Angleterre est-elle en rapport avec les besoins de l'homme, ses espérances, ses destinées? » La réponse à toutes ces questions a été négative ; personne n'a réclamé, à moins que vous ne comptiez pour quelque chose les hommes à gros traitements, qui se sont plaints ; le mérite, la science, la bonne foi ont été pour les *Puséistes*. Donc cette église a fait son temps. Mais il est une autre conclusion nécessaire : donc l'anglicanisme n'est point la religion de Jésus-Christ ; donc les anglais devraient

d'en-haut la mission de diriger le pasteur et de conduire le troupeau dans ses voies ; ce n'est pas à eux qu'a été concédé par le divin législateur le droit de lier et de délier, d'enseigner et de prêcher, d'examiner et de juger... » (*Œuvres Phil.* t. II, p. 248 *etc.*)

(1) *Revue Brit.* août 1838. — Voyez aussi *Les Destinées du Christianisme*, IIe part., c. VI : — Long-temps avant, Turenne avait remarqué que tout s'en allait en Angleterre, et il en donnait la raison, laquelle ne servit pas peu à le ramener à l'autorité : « Je vois, écrivait-il à sa femme le 12 février 1660, je vois, par le récit d'un gentilhomme que j'avais envoyé au général Monk, l'état de la religion en ce pays. On reconnaît, par toutes les sectes qui abondent en Angleterre, qu'avec trop d'indépendance d'esprit, quoique avec du bon sens et peut-être de la dévotion, on a si fort défiguré la religion, que chaque personne fait une secte à sa mode, et que chaque personne qui lit la parole de Dieu et veut l'expliquer à sa fantaisie, va bien plus loin qu'on ne pense. Vous sentez bien, dans le fond de votre conscience, que l'on tourne un peu plus les esprits, dans la jeunesse, du côté de la dispute que du côté de la dévotion, dont j'avoue que je m'acquitte très-mal ; mais je vois assez bien les motifs qui font agir les personnes. »

s'adresser à une autre ; et nous avons vu les docteurs d'Oxford tourner leurs regards vers Rome, où *se sont conservées les vraies doctrines.*

Un écrivain anglais nous dit ce qui a tué l'église établie : la liberté (1). « Tant qu'on ne put se dispenser de paraître anglican sans être frappé d'anathème, la répugnance pour cette église était une sorte de secret qu'on gardait en soi-même. Le bannissement ou la mort menaçait les réfractaires, jusqu'au règne de Guillaume III ; l'acte de ce règne enhardit à parler et à s'éloigner de l'Eglise. Des actes subséquents et l'opinion publiqne ont allongé la courroie de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin on en soit venu au point, de se faire un mérite de s'éloigner et de se moquer de ce qui a coûté à nos pères tant de ruisseaux de larmes et de sang (2). »

Et qui remplace cette malheureuse église, laquelle avait remplacé le Catholicisme, c'est-à-dire, la religion de saint Augustin, de saint Grégoire, du grand Alfred et de saint Edouard ? Ce qui la remplace ? nous l'avons dit : l'irréligion et l'immoralité, suites nécessaires des croyances vagues, libres, que chacun peut se créer à sa guise, et surtout de

(1) « Souvenez-vous, disait le procureur général à la chambre des communes, que c'est absolument la même chose pour l'Angleterre, de révoquer les lois portées contre le Catholicisme, ou d'avoir sur-le-champ un parlement catholique, une religion catholique, au lieu de l'établissement actuel. » Et quand même tout serait catholique, M. le procureur général, quel mal y aurait-il ? Dans tous les cas, nous vous dirons que vous défendez mal votre église. Vous venez de dire qu'elle n'est qu'une erreur, car la vérité, vous devriez le savoir, n'eut jamais besoin d'appeler à son secours la tyrannie.

(2) *Nouvelles Lettres sur la Réforme en Angleterre*, lett. IV.

l'ignorance dans laquelle le clergé anglican laisse le peuple anglais. « Dans une grande partie de l'Angleterre et du pays de Galles, dit le même écrivain, l'enseignement de la religion serait inconnu au peuple sans les dissidents des diverses sectes. Les rapports des missionnaires dissidents attestent qu'ils ont trouvé des paroisses entières absolument dénuées de toute connaissance de la religion. Et comment douterions-nous de ce fait, quand nous voyons 1496 paroisses dans les mains de 332 titulaires? » quand on sait combien est négligée l'instruction même des ministres. D'après Burke, pour qu'ils puissent exercer leurs fonctions, « ils n'ont guère besoin que de savoir lire l'anglais (1). »

Ce qui est bien singulier, c'est que cet anglicanisme qui laisse tout périr autour de lui, ait la prétention de porter au loin la vie. Et j'entends que la politique se préoccupe de cet évêque que le primat de l'Angleterre envoie à Jérusalem. Pour moi, en ce qui concerne la mission religieuse, je suis d'avis qu'on le laisse faire. Nos missionnaires ont besoin d'être surveillés, car ils instruisent partout où ils passent; ils touchent, ils convertissent les âmes, plus encore par leurs exemples que par leurs discours. Mais l'expérience a depuis long-temps appris au monde, que ceux de la réforme ont peu d'influence. Quand on les a vus s'occuper plus de leurs intérêts que du salut des âmes, plus de se faire un établissement *confortable* que d'étendre le le royaume de Jésus-Christ, comme les relations viennent de tous côtés nous l'apprendre, leur mission est à peu près finie. Le bon sens dit à tous les peuples que les envoyés du ciel ne doivent toucher la terre que de la pointe de leurs

(1) Lingard, *Justification de son Histoire d'Angleterre.*

pieds ; ils veulent que chez eux tout soit pur, céleste : en un mot, il faut qu'ils aiment mieux le salut d'une âme qu'un royaume : ce n'est qu'à ce prix que nos missionnaires sont écoutés.

Laissez donc l'évêque anglican à Jérusalem : s'il ose parler des mystères qui s'y sont opérés, et auxquels il ne croit plus, on le punira bientôt de son mensonge ; et les habitants de la ville sainte, mesurant du même regard l'envoyé de Mahomet et l'envoyé de l'église anglicane, se demanderont lequel ils doivent vénérer le plus, ou celui qui blasphème, ou celui qui ment ! Mais si ces deux hommes ne peuvent se rencontrer dans les rues sans rire, soyez bien sûr qu'en passant devant notre chapelle catholique, ils deviendront sérieux.

Quoi qu'il en soit, ne redoutez point pour la religion la présence de l'évêque anglican. Tout est trafic pour l'Angleterre : dans l'Inde, elle gagne assez en fabriquant des idoles qu'elle vend aux païens ; à Jérusalem, son évêque *confectionnera* des chapelets de 99 grains, qu'il fera bien payer aux turcs, et là se bornera toute la mission de sa seigneurie.

Nous ne disons point ce qu'est devenu le Christianisme parmi les protestants de France, mais il y a 70 ans qu'ils faisaient ces aveux : « Nous sommes aujourd'hui bien éloignés du chemin que nous ont ouvert nos ancêtres, au commencement du seizième siècle. Luther et Calvin n'ont parmi nous que peu de sectateurs. Notre parti, actuellement haché en mille pelotons différents, n'est nulle part reconnaissable... Nous ne savons plus à qui nous appartenons, ni sous quelle bannière nous marchons. Aujourd'hui théistes, demain chrétiens, nous sommes tantôt pour la

religion naturelle, et tantôt pour la révélée. A l'esprit de parti qui nous animait autrefois a succédé une telle indifférence pour tous les partis, que je croirais volontiers le pyrrhonisme le système dominant. Nos ministres même, ébranlés dans leur croyance, nous parlent beaucoup moins de dogme que de morale. »

Ceux qui verraient encore dans ces hommes l'ombre du Christianisme, n'entendraient rien à cette religion divine, où les croyances sont si claires, si fixes, si arrêtées. Là, le dogme avant tout, que nos compatriotes l'entendent bien, parce qu'il est le fondement de tout, et que sans lui rien n'existe.

Mais voici un fait grave qui prouve assez clairement, ce me semble, que la réforme n'a rien de commun avec le Christianisme : Lorsque, dans le siècle passé, l'impiété voulut essayer une dernière attaque contre la religion de Jésus-Christ, à qui s'est-elle adressée? A la réforme ? non; elle savait que la religion n'était point là. Il faut *décatholiser* ! Dans ce mot profond l'impiété a dit la gloire de l'une et la honte de l'autre ; la puissance du Catholicisme, et la faiblesse, la nullité de la réforme. C'est donc à la religion catholique que l'on en veut, c'est elle qu'il faut détruire. Ainsi livres, discours, législation, échafauds, armées; tout cela contre Rome, contre le Pape. Il faut aller là, pour frapper au cœur le Christianisme... On sait que l'on ne s'arrêta que lorsqu'on fut fatigué d'abattre et de tuer. Mais l'on sait aussi, que dans cette guerre, qui amusait peut-être les protestants, il n'y eut pas une égratignure, pas la moindre colère pour eux. Se souviennent-ils que pendant qu'ils jouissaient d'un repos que rien ne vint

troubler, le Catholicisme seul dans l'arène, usait tous les glaives et tous les marteaux ? Nous en avons dit la raison dans un autre écrit : c'est que l'on ne s'amuse point à abattre des ruines. Dans une bataille, les ennemis ne s'arrêtent point à fatiguer sans fruit et sans gloire leurs épées sur des morts ; ils passent, et, avec tout ce qui leur reste de force et de puissance, ils vont à ceux qui résistent, qui leur disputent la victoire.

Au témoignage de l'impiété qui s'y connaît un peu, et qui sait fort bien où se trouve la mort et la vie, la vérité et l'erreur, voulez-vous que nous ajoutions celui des enfants mêmes du protestantisme? Eh bien ! chez nous encore, vous verrez qu'il est si vieux, si décrépit, si nul, que tout le monde le repousse; et l'on déblaie tous les jours pour faire place à d'autres erreurs. Quand il veut réclamer contre le sort qu'on lui destine et qui lui est commun avec toutes les hérésies : une place dans l'histoire où l'on conserve ce qui n'est plus, voici ce que lui répondent ses fils, mal appris sans doute, mais justes : Nous n'avons plus besoin de vous, nous traiterons nos affaires seuls. « Nous agirons, ont dit naguère les méthodistes, nous agirons avec les consistoires, sans les consistoires, ou malgré les consistoires. »

Nous comprenons la douleur du protestantisme en se voyant ainsi traité, compté pour rien, lui qui fut si grand, si puissant autrefois ; mais il aurait dû penser, si l'âge ne l'avait aveuglé comme tant de vieillards, qu'il devait mourir, parce qu'il est enfant de l'homme. Au lieu de chercher à prolonger sa vie, il aurait dû l'arranger de manière à n'avoir pas tant de regrets à son dernier soupir, car tout

vient se rassembler autour du lit de l'agonie. Eh bien ! là, pourra-t-il se justifier, lorsque Jésus-Christ et les apôtres de la France qui sont venus en son nom nous rendre chrétiens, lui diront : Destructeur de notre ouvrage, tu n'as laissé sur ses ruines que l'indifférence ou l'impiété !

Quant à la Suisse, Calvin, témoin des tristes résultats de la réforme et en prévoyant de plus malheureux encore, s'écriait sur son œuvre : « J'ai trop présumé de mes forces; l'égoïsme est le monarque qui gouverne le monde ; il n'y a plus d'esprit national, plus d'amour, plus de charité, plus de mœurs à Genève ; mon œuvre est arrêtée. Je tremble pour l'avenir. » Cet avenir, qui ne l'a vu avec toutes ses erreurs, toutes ses folies, tous ses crimes et aussi toutes ses calamités (1) !

Dès le commencement de la réforme, le conseil souverain de Berne se lamentait sur les maux que le nouvel évangile avait faits au Christianisme. « Nous avons vu,

(1) La prophétie de Calvin ne s'est pas accomplie seulement sur Genève : « L'influence de cette petite démocratie, née de la réformation, sur quelques grands états, particulièrement sur la France et sur l'Angleterre, est incalculable, dit un protestant. C'est à Genève qu'allèrent s'enivrer de républicanisme et d'indépendance les exilés et les proscrits anglais qu'éloignait de leur île l'intolérance de leur première *Marie*... C'est de ce foyer que partirent les sectes de presbytériens, d'indépendants, qui agitèrent si longtemps la Grande-Bretagne, et qui conduisirent sur l'échafaud l'infortuné Charles Ier... C'est de Genève que sont sortis *tant d'hommes de génie qui ont influé de la manière la plus décisive* sur la France, sur sa situation politique et morale, sur l'opinion et sur les lumières. C'est du voisinage de Genève que Voltaire s'est applaudi, et d'où, comme un nouveau Calvin, il a étendu de toutes parts son influence. » *(Essai sur l'influence de la Réformation de Luther.)*

disaient LL. EE. quand même nous ne l'aurions pas su, quels désordres et combien de mauvaises mœurs la division a fait éclore, *et combien peu de Christianisme il y a parmi nous*; car, nonobstant nos édits et ordonnances, toutes sortes de vices ont éclaté parmi nos sujets du pays allemand et romand (1). »

On connaît cette accusation terrible de Voltaire : « De Berne a Genève, il n'y a pas un partisan réel du Christianisme (2). » En 1773 il écrivait au roi de Prusse que « La Suisse était pleine de gens qui avaient pour le Christianisme autant de mépris et de haine que l'empereur Julien. »

Non, Genève n'est plus chrétienne, puisque les disciples de la réforme, ses docteurs en théologie, ses ministres font des livres contre la divinité de Jésus-Christ, celle de la Sainte-Trinité, etc. Demandez-le à M. Chenevière qui établit, « que la divinité de Jésus-Christ, telle que l'entendent les catholiques, empêche un grand nombre d'individus d'embrasser le Christianisme. »

Ce qui veut dire que, pour être vraiment chrétien, il ne faut plus croire à la divinité de Jésus-Christ. Les siècles, l'univers avaient pensé le contraire, et c'est pourquoi les turcs n'appartenaient point au Christianisme. Maintenant rien ne doit les arrêter; ils croient au prophète Jésus, et les voilà chrétiens. Et puis, que l'on dise que les protestants perdent tous leurs disciples; qu'il ne reste plus rien chez eux de la religion chrétienne ! D'un mot, M. Chenevière a su refaire le Christianisme et toutes ses conquêtes : la religion de Calvin et l'alcoran unis, quelle puissance !

(1) *Hist. de la Réf. prot. en Suisse*, par M. de Haller.

(2) *Lettre à Damilaville*, 1766.

que de peuples au *christianisme de Genève* ! Nous préviendrons pourtant M. Chenevière que ses frères d'Angleterre avaient été plus généreux encore : ceux-là ont reconnu pour chrétiens tous les infidèles.

Au surplus, ceux qui auraient quelques doutes sur les destructions de la réforme, n'ont qu'à parcourir les pays protestants, et ils nous diront si leur cœur n'est pas serré, quand ils comparent l'état actuel du Christianisme avec sa splendeur d'autrefois. Demandez-lui ce qu'elle a fait de toutes ces populations jadis si chrétiennes ? de ces églises où le service divin se célébrait avec tant de foi, de pompe, d'édification ? de ces monastères, où, malgré les relâchements, tant de religieux rappelaient, par leurs vertus, leurs travaux, leurs saints cantiques qui s'élevaient sans cesse vers le ciel, les beaux temps des Benoit, des François d'Assise, des Bernard et des autres qui ont fait tant d'honneur au Christianisme ? La réforme a prêché, et les peuples qui l'ont écoutée sont devenus *rationalistes*, et ces belles églises que la piété de nos pères avait élevées, ont été dépouillées, profanées, livrées à des usages immondes, quand elles n'ont pas été abattues. Celles dont elle a fait ses temples, désertes maintenant, pleurent en voyant leur solitude et l'herbe qui couvre les chemins que remplissaient autrefois les fidèles se pressant à leurs solennités. La réforme a prêché, et les monastères qui avaient rendu tant de services au pays, aux arts, aux sciences, à la civilisation, ont été la proie des flammes, ou celles de quelques apostats qui, pour s'en emparer, les ont calomniés (1) !

(1) « Seulement, en Angleterre, on supprima, sous Henri VIII, six cent quarante-cinq couvents, quatre-vingt-dix-neuf colléges,

Moins funeste eût été le passage des huns et des vendales: quand ils se furent retirés, la religion se releva du milieu de ces ruines plus belle et plus florissante, parce qu'ils n'avaient tué que les hommes. Mais après les prédications de Luther et de Calvin rien n'est resté, parce qu'ils ont tué la foi. Nous appelons *rien*, *un protestantisme endormi sur des ruines*. Comme les hérésies ne vivent que par la violence et la destruction, maintenant qu'il n'y a plus à persécuter et à détruire, la réforme meurt elle-même comme le chancre, ou comme l'incendie qui a tout dévoré, faute d'aliment.

Tout ce qui n'est pas uni avec l'Eglise catholique périt, comme toute branche séparée du tronc. C'est pourquoi l'église russe, elle aussi, cesse tous les jours d'être chrétienne; les sectes qui pullulent dans son sein, la dévorent comme ses sœurs d'Allemagne et d'Angleterre. *L'illuminisme* gagne les grands, et le *rascolnisme*, qui s'est divisé et subdivisé déjà en plus de 40 sectes différentes, fait des progrès immenses dans le peuple.

Oui, l'église du Czar peut se dire *orthodoxe* tant qu'elle voudra, on lui crie de tous côtés : « Depuis les confins de la Russie jusqu'aux limites de l'Afrique, nous sommes tous protestants... L'Eglise universelle, détruite par la

cent dix hôpitaux et deux mille trois cent soixante-quatorze fondations pieuses et chapelles. » (*Richard Barker*, p. 411.) Et pour effectuer plus facilement ces suppressions, on prit soin, dit un auteur protestant, de faire une telle peinture de la vie des moines, des religieuses, etc., que leur destruction inspira peu de regrets. Thomas Cromwell, nommé visiteur général, employa des gens qui servirent merveilleusement ses vues à cet égard.

pensée protestante, a succombé (1). » « Rien, en effet, n'est plus évident que la fraternité qui règne entre l'église russe et la réforme, et que la tendance qui les rapproche et bientôt les confond. Il est dit, dans la préface du catéchisme imprimé par ordre de Paul Ier, que les russes et les réformés s'accordent sur plusieurs articles de foi, autant qu'ils diffèrent de l'Eglise romaine. On y tend la main aux évêques anglais, qui bientôt ne feront qu'un avec les évêques russes. Si les symboles sont différents, chaque jour on voit l'église grecque se rapprocher de celle de Wittemberg. Un archevêque de Twer publia en 1805 un ouvrage sur les quatre premiers siècles du Christianisme, dans lequel il avoue sans détour qu'une grande partie du clergé russe est calviniste. Détestant les livres catholiques, ce clergé ne reçoit son instruction que des livres protestants; si vous l'accusez d'hérésie, il en appellera au protestantisme pour prouver que son église n'enseigne que la foi des apôtres (2). »

Quand on en est là, et que l'on ose se dire le Christianisme, il faut penser, malgré soi, à ces gens de néant qui s'imaginent avoir quelque chose de la famille illustre dont ils ont volé le nom et l'héritage.

Nous dirons donc à toutes ces Eglises qui se sont séparées de Rome : vous n'êtes point et vous ne pourrez jamais être le Christianisme. Et les ministres qui réfléchissent se joignent à nous pour le prouver : « C'est, disent-ils, que sans chef suprême pour maintenir l'ensemble de toutes ses

(1) *Revue Britan.*

(2) M. de Maistre, *Du Pape*, t. II, l. IV.

parties, *et sans un interprète authentique de ses lois*, aucune société humaine et par conséquent aucune Eglise chrétienne ne peut exister (1). »

Mais s'il en est ainsi, une conséquence rigoureuse se présente à tous les esprits : si la réforme eût vaincu en France et en Europe, nous n'aurions plus de Christianisme ni en France ni en Europe, puisqu'on ne le trouve plus dans les lieux où elle a passé, puisqu'il est impossible qu'il ne périsse pas avec ses principes.

Ceux qui comptent la religion de Jésus-Christ pour quelque chose, peuvent apprécier maintenant la conduite des différents gouvernements à l'apparition de la réforme ; on voit qui a mérité les blâmes et la reconnaissance des peuples, et ce qu'il faut penser de ces écrivains qui appellent intolérants les rois qui ont voulu rester catholiques et conserver à leurs sujets la religion de leurs pères. Et ces hommes ont la prétention d'écrire la philosophie de l'histoire ! Nous ne sommes pas pour les persécutions, nous abhorrons la tyrannie ; aussi bien que Fénélon nous blâmons les *dragonades ;* mais nous croyons que Louis XIV et Richelieu auraient été grands, ils auraient bien mérité de la religion, de la France, de l'Europe, quand ils se seraient bornés à détruire des erreurs aussi funestes (2), et à nous conserver le Catholicisme.

(1) *Réunion des différentes Comm.* — Or, quel est le chef suprême et infaillible, entendez-le bien, des églises dites *nationales?* Il faut que vous nommiez l'empereur Nicolas, la reine Victoria ou le prince de Galles.

(2) Louis XIV, dit lord Fitz-William, résista aux efforts des huguenots qui avaient troublé le gouvernement pendant plusieurs

Nous ne disons pas ici ce que l'on aurait fait de nous sous le rapport politique, si on eût triomphé de notre religion comme on l'a essayé plusieurs fois au mépris des lois, de l'honneur et du pays; nous ne disons pas que notre France ne serait peut-être qu'une possession anglaise, car on sait que la réforme n'étant qu'un parti, ne tient pas à la patrie et n'eut jamais une goutte de sang français dans les veines; nous nous bornons à cette accusation assez grave et désormais prouvée : c'est qu'elle ose se dire la religion du Christ, et d'après ses amis, vous l'avez vu, d'après ses défenseurs, ses ministres, d'après elle-même en un mot, *dans tous les pays où elle a dominé, elle n'a fait que la détruire.*

Oh ! comme la religion catholique est grande et belle à côté de cette erreur si misérable ! Les protestants eux-mêmes, subjugués par sa gloire, viennent joindre leurs louanges aux nôtres, afin que nous puissions dire au monde que ses ennemis même l'ont célébrée.

D'abord ils ont foi en sa vie et en sa puissance; et sans compter M. Guizot qui s'est plu à les reconnaître et à les proclamer hautement, nous avons des témoins graves, et parmi eux ce que les protestants ont de plus grand et de plus illustre. L'Eglise catholique vivra, elle sera puissante, car « elle possède, dit un ministre qui a été un des hommes les plus honorables de la réforme, *un inter-*

règnes, et qui paraissaient travailler à sa perte. La salutaire révocation de l'édit de Nantes délivra son peuple de commotions intestines, et lui assura le bienfait inappréciable d'une paix intérieure qui dura tout un siècle et sans interruption, jusqu'à la dernière révolution, c'est-à-dire, jusqu'à la destruction du Catholicisme. »

prête authentique de ses lois, qui maintient l'ensemble de toutes ses parties. » A elle donc l'avenir, à elle la durée des siècles ! « Elle est bâtie sur la pierre ferme, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle : *Fundata est super petram firmam, portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* » C'est le sentiment du baron Starck.

Avec cette force et cette puissance que le temps et les hommes n'usent point, comme le fait remarquer le même ministre, en citant ces paroles du prophète : « ils m'ont livré bien des combats, et depuis ma jeunesse, mais jamais ils n'ont pu m'abattre(1) », l'Église catholique possède une vertu qui conserve, au lieu d'un élément de destruction, comme nous l'avons dit du protestantisme. Et pour cette raison encore il faut qu'elle vive ; car, dit le célèbre Lavater, ministre à Zurich, « Si le Catholicisme périssait, il entraînerait avec lui la ruine du Christianisme. » Tant il était convaincu que l'Eglise catholique est elle seule toute la révélation, que son *interprète authentique* conserve toujours pure.

Le savant Casaubon est de cet avis, et en appelle à l'expérience : « C'est à cette autorité, dit-il, que l'on est redevable du Christianisme. Tout homme instruit des affaires de l'Eglise sait que, pendant plusieurs siècles, Dieu s'est servi des efforts des évêques de Rome pour conserver la fixité et l'incorruptibilité de la foi (2). » Et comment cela ?

(1) *Sæpe expugnaverunt me à juventute mea, etenim non potuerunt mihi.*

(2) XV Exercitatio : « *Nemo peritus rerum Ecclesiæ ignorat opera romanorum pontificum, per multa sæcula, Deum esse usum, in conservanda sarta et tecta fidei doctrina.* »

par leur vigilance sur l'Eglise, par leur fermeté à condamner toutes les hérésies. « Telle a été, ajoute un ministre, d'après Casaubon, la salutaire influence du chef de l'Eglise sur la conservation de la religion; or, ce chef, elle l'a encore, et tant qu'elle le possèdera, son assiette sera inébranlable. »

Tobler de Zurich, d'une haute réputation parmi les protestants, a parlé sur ce sujet d'une manière plus pressante encore; après avoir rappelé, dans ses *Discours aux âmes contristées dans le temps présent,* la grande influence qu'exerçaient les Papes du moyen-âge et que l'on a si légèrement blâmée, il soutient que « La papauté était dans ces siècles d'affliction la meilleure religion de ces époques ; sans elle aucune digne et commune religion ne fût restée dans le monde. Que dis-je? cette indispensable religion eût elle-même disparu, et nous-mêmes, comme église, nous fussions morts, ou, pour mieux dire, nous n'eussions jamais vu le jour. »

« Sans le Pape, et sans le Pape chef d'un état, dit un écrivain judicieux, aucune universelle religion, aucune commune église n'eussent été possibles ; l'Europe entière serait tombée de très-bonne heure dans un ou plusieurs califats, et elle eût été aussi immanquablement que honteusement soumise à un régime oriental, à une oppression orientale, à une hébétation orientale (1). »

Ces témoignages et bien d'autres que nous citerons au chapitre suivant, sont bien glorieux au Catholicisme, à son autorité, qui veille toujours sur la foi. La réforme l'a

(1) *Sur l'esprit et les suites de la Réformation*, p. 132.

méconnue cette autorité, et chez elle tout a péri ; le Catholicisme l'a conservée comme venant de Dieu même ; il a respecté ses décrets comme ceux de l'Esprit saint, et l'Europe lui doit le Christianisme.

Donc les hommes de bonne foi doivent nécessairement tirer cette conclusion : *Si nous voulons rester chrétiens, conserver l'Évangile, voir fleurir la religion de Jésus-Christ, soyons catholiques.*

Aussi, un ministre, prédicateur d'une cour d'Allemagne, disait sans détour aux protestants : « Il faut que les princes comme chefs de la société, qu'*ils sont chargés de sauver en se sauvant eux-mêmes*, se présentent les premiers dans l'arène ; et comme il est impossible que le protestantisme puisse être formé en un corps religieux uni avec toutes ses parties et présidé par un chef ecclésiastique suprême, ils seront enfin *obligés de coopérer eux-mêmes à cette union avec l'Église catholique.* »

Leurs ancêtres l'ont repoussée ! Mais, est-ce que le crime de nos pères nous impose d'autre obligation que celle de le réparer ? Ils l'ont repoussée ! C'est précisément pour cela qu'il faut hâter le retour et la soumission. Il y a eu une ingratitude monstrueuse : d'immenses bienfaits furent oubliés ; dette d'amour, de regrets, de reconnaissance. Ils l'ont repoussée ! Mais demandez-leur pourquoi ? Ils voulaient vivre dans des habitudes coupables, s'enrichir des biens des églises et des couvents (1), et ils n'ont plus voulu du Catholicisme qui venait leur reprocher

(1) « Si l'on veut réduire les progrès de la réforme en des prin

leurs crimes ; ici encore raison de plus de redevenir catholique, d'apporter son admiration à une religion toujours inflexible, comme Dieu, même devant les menaces des vices couronnés. Ils l'ont repoussée ! Mais les désordres, les révolutions vinrent bientôt leur dire s'ils avaient bien fait. Ils l'ont repoussée ! Mais leurs trônes écroulés ou tremblants leur ont appris qui était leur appui et qui peut les sauver. Ils l'ont repoussée ! Mais on commence à s'apercevoir enfin qu'il faudra la rappeler, quand on voudra unir les sujets et les rois ; et travailler efficacement au bonheur de tous. Ils l'ont repoussée ! Mais les peuples qui reviennent au Catholicisme par toutes les issues, forceront bientôt les rois, comme ils l'ont fait autrefois, d'y revenir eux-mêmes.

Tous les préjugés et toutes les répugnances doivent tomber devant cette vérité : les protestants n'ont plus le Christianisme ; car, sans lui, qui vous aidera à porter le fardeau

cipes simples, on verra qu'en Allemagne ce fut l'œuvre de l'intérêt, en Angleterre celle de l'amour. » (*Le grand Frédéric.*)

« Le véritable fondement de la réforme fut l'envie de voler l'argenterie et tous les ornements des couvents. » (*Hume.*)

« Les confiscations déterminèrent la religion des grands : on adopta sans examen un système fondé sur un principe aussi lucratif. » (*Esprit de l'Histoire.*)

« Plusieurs sont de bons évangélistes parce que les monastères ont encore des terres et des vases sacrés. » (*Luther.*)

« Trésors d'églises et de couvents, les électeurs gardent tout, et ne veulent même rien donner pour les écoles. » (*Mélanchton.*)

« La réforme ne fut l'œuvre ni de la vertu, ni du fanatisme, ni de l'erreur, ni de l'ambition, mais uniquement d'un invincible penchant au vol et au pillage. (*Hist. de la Réforme en Angleterre*, p. 143.)

du gouvernement ? qui vous dira d'être justes et bons ? qui apprendra aux peuples à vous aimer et à vous obéir (1) ? N'avez-vous pas vu dans nos saints livres, où tous les devoirs sont marqués, ceux des rois comme ceux des sujets, parce que Dieu est le grand roi de tous ? n'avez-vous pas vu ce que deviennent les empires, quand Dieu, mécontent, en jette les rênes aux hommes? Il est bien étonnant que l'on ne se souvienne pas de ces choses, comme si *la politique tirée des livres saints* n'était pas la bonne, la seule bonne ! Quoi que vous en pensiez, je vous le dis, vous ne pouvez plus mettre en oubli ces paroles que Jésus-Christ a dites pour vous : *Cherchez premièrement le royaume des cieux et la justice, et tous les autres biens vous seront donnés par surcroît.* Trop long-temps on a répudié ce bel héritage, il faut le reprendre, car il est toujours vrai que les trônes, pour être solides, doivent s'appuyer sur celui de l'Eternel; et que la paix et toutes les prospérités viennent de là comme leur puissance.

D'après la grande *conseillère des rois*, l'histoire, dont les raisonnements ne souffrent pas d'objection, ce que Dieu fait, ce que son bras protège, est impérissable; ses institutions *ont senti sortir de lui* quelque chose de puissant, d'éternel. La loi qu'il donna à son peuple subsiste d'elle-même, indépendante, bientôt depuis vingt siècles, de tout gouvernement. « Miracle perpétuel, dit M. de Bonald, tout aussi étonnant pour l'observateur politique, que le serait,

(1) Un journal a osé dire d'un prince, qu'il était trop habile pour s'appuyer, dans le gouvernement de ses états, du secours de la religion, lorsqu'il avait à sa disposition des troupes, des tribunaux et des potences... Et l'on se mêle de faire de la politique !

pour un naturaliste, la végétation d'une plante dont les racines ne toucheraient point à la terre, et nageraient dans le vague de l'air (1). »

Notre Catholicisme depuis deux mille ans voit naître et périr tous les royaumes, toutes les législations, toutes les institutions; or, cette durée, ces prospérités, cette gloire qui ont triomphé de tant d'ennemis jaloux et tout-puissants, ne disent-elles pas ce que pourraient espérer les royaumes qui laisseraient gouverner Dieu, qui s'inspireraient de ses pensées comme son ancien peuple, comme le Catholicisme? Ils ont essayé quelquefois, en ont-ils eu du regret? Leur sécurité fut-elle moins grande, leur puissance moins respectée, leur bonheur moins vrai, moins solide? Un protestant, dont les paroles méritent d'être prises en considération, va répondre pour les monarchies catholiques :

« Celle de France, vous dira-t-il, a duré quatorze siècles; celle de Pologne, malgré le vice de sa constitution, qui la rendait élective, treize; celle de l'empire d'Allemagne subsiste depuis dix; celle d'Espagne, depuis quatorze.

« Je ne parle pas des royaumes qui ont cessé d'être catholiques; leur longue existence comme tels est prouvée par l'expérience, pendant que leur sort à venir, comme réformés, est incertain.

« Si la durée d'un empire est une forte présomption de l'excellence de son gouvernement, sa tranquillité intérieure en est la preuve; elle atteste la paisible et respectueuse soumission d'un peuple aux lois, provenant de la justice et de l'impartialité avec lesquelles elles sont administrées.

(1) *Mélanges*, t. I, p. 348.

Or, les états catholiques romains, aussitôt que la religion eut pris racine chez eux et opéré la civilisation des peuples, ont joui de cette paix intérieure, pendant que les autres états n'en ont ressenti que les avantages momentanés ; et s'il y a eu quelques interruptions, elles ont été si courtes, que le bonheur, malgré cela, avait le temps de s'accroître, et que les hommes vivaient en sécurité, « chacun, comme dit l'Ecriture, sous sa vigne et sous son figuier. »

« Il n'en est pas ainsi, continue le même écrivain, des états réformés. Genève n'a-t-elle pas toujours été le foyer de la discorde? La Hollande, toujours en proie à des séditions et à des révoltes? Le Danemark, forcé par des révolutions fréquentes à se soumettre au despotisme le plus arbitraire? La Suède n'a-t-elle pas changé sa constitution de nos jours? Celle de l'Angleterre n'est-elle pas comparable à un vaisseau battu par des tempêtes continuelles, où le pilote embarrassé et les matelots fatigués travaillent sans relâche à lutter contre les vents, à fuir les écueils, à réparer les avaries, tandis que les infortunés passagers, tourmentés du mal de mer, flottent perpétuellement entre l'espérance et la crainte, la vie et la mort (1) ? »

Nous ne parlons point de la Russie : là, règne le despotisme dans tout son luxe (2) ; et un empire qui se désho-

(1) *IVe Lettre à Atticus.*

(2) Tout le monde a pu voir dans les journaux, surtout dans *l'Univers* et dans les *Annales de Philosophie chrétienne*, nos de janvier et de mars 1840, la conduite de Nicolas à l'égard des catholiques de son empire, et les plaintes si touchantes de Grégoire XVI à cette occasion. Quand on a lu ces documents, on s'étonne fort qu'il y ait des hommes qui se scandalisent de la flétrissure que la presse

nore par la violence et par la persécution, n'est pas heureux. Mais vous remarquerez pourquoi son souverain s'est fait le bourreau de ses sujets, dont il devrait être le père? pourquoi les catholiques n'ont plus, comme autrefois sous les persécuteurs, que le choix de l'apostasie ou du martyre!.. Si le prince avait écouté le Catholicisme, son opprobre serait de la gloire; il est exécré et il serait béni; sur tous les chemins de l'Europe où sa haine les a dispersés, ses sujets ne jettent derrière eux que des malédictions, et, heureux de son règne, ils l'environneraient de leur amour et de leur reconnaissance.

Catholiques! une vérité à nous bien glorieuse apparaît dans cette horrible oppression: vous prêtiez l'oreille, espérant qu'une voix généreuse et puissante demandât grace pour vos frères qui expiraient sous le knout ou reniaient leur foi.... Rome! Rome! c'est ta voix que le monde a entendue! Je la bénis, parce qu'il a été forcé de reconnaître en toi la véritable mère. Tes entrailles se sont émues, et ton amour, tes larmes ont consolé du moins tes enfants, si tu n'as pu les soustraire à la tyrannie. C'est comme il y a deux mille ans, quand tes pontifes descendaient dans les catacombes pour presser sur leur sein les confesseurs et les martyrs... Ainsi se conduisent, et le Catholicisme, et l'hérésie!

religieuse jette quelquefois à la face du persécuteur. Ceux-là voudraient-ils blâmer Lactance et saint Grégoire de Nazianze, parce qu'ils ont dit à tous les siècles l'infamie de Néron et de Julien? Pour nous, nous pensons qu'il faut rendre à chacun selon ses œuvres; c'est pourquoi nous aimons le généreux O'Connell, qui refuse à Nicolas une ligne de son écriture, parce qu'il ne voit en lui que l'ennemi de sa religion et le tyran de son pays.

Lorsqu'on aura bien compris ce que le Catholicisme a de puissance et d'amour, la société tout entière sera catholique ; et alors encore nous la verrons renouvelée ; alors l'humanité n'aura pas à rougir pour ses persécuteurs, ni à pleurer sur leurs victimes. Dociles à la voix de l'Eglise, toujours si admirable de sagesse et de charité, on ne verra dans les princes et les sujets que des pères et des enfants. La justice et la bonté, la soumission et l'amour uniront les chefs et les membres ; et, comme tous les biens sont inséparables de cette union, vous aurez trouvé le secret que les politiques cherchent en vain, parce qu'ils ne savent pas le demander au Catholicisme : celui de procurer la gloire des souverains et de faire le bonheur des peuples. Toutes les nations de l'Europe ne feront plus qu'une seule famille, et cette belle république détruite par Luther, et que les hommes marquants de tous les partis ont tant regrettée, reparaîtra parmi nous.

Il faut dire cela à ceux qui attachent peu de prix aux croyances, afin qu'ils sachent bien que la réforme a fait quelque chose de plus que de *décatholiser* la société moderne :

« L'Europe présentait l'aspect d'une grande famille, elle avait un centre d'unité ; et, il est à remarquer que le premier effet de la révolte de Luther a été de rompre ce faisceau. C'est ce qui excitait les regrets de Leibnitz ; c'est ce qui a fait dire à Saint-Simon lui-même que l'Europe a été désorganisée par Luther (1). »

Après les regrets de Leibnitz et de Saint-Simon, entendez ceux de Hume : « L'union de toutes les Eglises occi-

(1) *Œuv. phil.* du président Riambourg, t. II, p. 90.

dentales, sous un pontife souverain facilitait le commerce des nations, et tendait à faire de l'Europe une vaste république. Le Pape et la splendeur du culte, qui appartenait à un établissement si riche, contribuaient en quelque sorte à l'encouragement des beaux arts, et commençaient à répandre une élégance générale de goût, en la conciliant avec la religion. »

Mélanchton a déploré d'autres pertes; il prévoyait, avec une vive et inconsolable douleur que l'autorité du Pape brisée, « La discorde serait éternelle, et qu'elle serait suivie de l'ignorance, de la barbarie et de tous les maux (1). » Mélanchton s'est-il trompé?

Sans la réforme, a dit lord Fitz-William, « l'Europe entière professerait aujourd'hui la religion catholique romaine; toutes les nations qui la composent auraient probablement moins de guerres entre elles, et certainement une paix plus constante dans leur intérieur; les arts, les sciences, le commerce auraient fleuri chez elles plus qu'ils n'ont fait jusqu'à présent; et par cet heureux mélange de biens sociaux et de vertus religieuses, on aurait vu s'accroître le bonheur des peuples, la prospérité des États et la gloire des trônes. »

Tous les États où la réforme a exercé son influence ont perdu cette union politique qui doit exister entre les enfants d'une même patrie. « Les intérêts qui, jusqu'à la réformation, avaient été nationaux, comme le remarque Schiller, l'auteur de la *Guerre de Trente ans*, cessèrent de l'être à cette époque... Un sentiment plus puissant sur le cœur de l'homme que l'amour même de la patrie, le rendit capable

(1) L. IV, *Epist.* 196.

de voir et de sentir hors les limites de cette patrie. Le réformé français se trouva plus en contact avec le réformé anglais, allemand, hollandais, genevois, qu'avec son compatriote catholique... On prodigua avec zèle, à un compagnon de la croyance, des secours qu'on n'eût accordés qu'avec répugnance à son voisin (1). »

Enfin, un protestant vient de prouver que la réforme fut également funeste au développement des lumières, au progrès social, aux libertés populaires et à l'unité germanique (2).

Vous le voyez, c'est le protestantisme lui-même qui dit à l'Europe le parti qu'elle doit prendre; et c'est au nom de ses prospérités, de sa gloire, de son bonheur, qu'il demande qu'elle redevienne catholique. Et s'il faut en croire le grand Leibnitz, peut-être qu'elle aurait trouvé *l'âge d'or* (3), cette

(1) Cité par M. de Bonald, *Mélanges*, t. I, p. 349.

(2) M. Spazier, dans la *Revue du Nord*.

(3) « J'ai vu, dit Leibnitz, quelque chose du projet de M. de Saint-Pierre pour maintenir une paix perpétuelle en Europe. Je me souviens de la devise d'un cimetière : *Pax perpetua*, car les morts ne se battent point, mais les vivants sont d'une autre humeur, et les plus puissants ne respectent guère les tribunaux. Il faudrait que tous ces messieurs donnassent caution bourgeoise, ou déposassent dans la banque du tribunal, un roi de France, par exemple, cent millions d'écus; un roi de la Grande-Bretagne, à proportion; afin que les sentences du tribunal pussent être exécutées sur leur argent, en cas qu'ils fussent réfractaires... Je me souviens qu'un prince savant d'autrefois, de ma connaissance, fit un discours approchant, et voulut que Lucerne en Suisse fût le siége de ce tribunal. Pour moi, je serais d'avis de l'établir à Rome même et d'en nommer le Pape président; comme, en effet, il faisait autrefois figure de juge entre les princes chrétiens. Mais il faudrait en même temps que les ecclésiastiques reprissent leur an-

félicité que Montesquieu avait crue réservée pour le ciel, mais dont la religion chrétienne lui avait montré la possibilité sur la terre.

Il est une autre voix qui sollicite l'Europe, et celle-là ne devrait pas être moins éloquente; c'est celle des craintes et des alarmes: « La société contemporaine manque de base et d'assiette; elle ne tient ni à la terre ni au ciel; détachée du ciel par le siècle dernier, relevée de terre par l'instinct généreux du nouveau siècle, elle reste comme suspendue et égarée dans un vide sans horizon. Telle que l'oiseau messager de l'arche à la fin du déluge, elle ne trouve nulle part encore où poser le pied (1).»

Eh bien! politiques déconcertés, écoutez l'expérience, méditez les leçons des sages, étudiez le Catholicisme, et vous aurez trouvé la *base et l'assiette* que vous cherchez pour la société ébranlée, détruite, non par *le siècle dernier*, mais par le protestantisme; et vous verrez qu'ici encore tout vous conduit au Catholicisme. Instruits par le passé, mécontents du présent, tremblants pour l'avenir, n'est-il pas une voix qui vous crie: adressez-vous à celui qui vous a rendus puissants et heureux pendant tant de siècles? « Il est une vérité de laquelle on ne pourra rien

cienne autorité, et qu'un interdit et une excommunication fît trembler des rois et des pays, comme au temps de Nicolas Ier ou de Grégoire VII. Voilà des projets qui réussiront aussi aisément que ceux de M. l'abbé de Saint-Pierre; mais, puisqu'il est permis de faire des romans, pourquoi trouverions-nous mauvaise la fiction qui nous ramènerait le siècle d'or? » (*IIe Lettre à M. Grimarest*, t. VI. p. 65.)

(1) *Journal des Débats.*

retrancher, savoir que dans la diversité de tous les gouvernements connus, aucun n'a plus contribué au bonheur du genre humain, que ceux qui ont été établis sur la religion catholique et romaine (1). »

Tous les jours des âmes fatiguées de leurs doutes, après avoir demandé en vain la vérité à tous les livres, à tous les systèmes, à toutes les religions, viennent la demander au Catholicisme; il faudra que les empires fassent de même; ils essaieront de tout; mais comme la science humaine est bientôt à bout, et qu'elle ne peut donner ni le repos, ni la vie, ils viendront comme les hommes fatigués de l'erreur, prier le Catholicisme de s'asseoir dans leurs conseils, d'inspirer leurs législateurs et surtout de porter les lois dans le cœur des peuples. Lui seul étant *la vérité et la vie*, ce n'est que lui qui peut faire vivre ce qui est mort, et relever ce qui est abattu. Priez-le donc de s'étendre encore de tout son long sur la société que vous trouvez si malade, mourante, et vous la verrez, comme autrefois, se relever pleine de vie et de puissance.—Elle est morte, disaient ses pauvres parents en regardant la jeune fille qui venait d'expirer. On appelle Jésus; « Non, dit le Sauveur, elle n'est pas morte, mais elle dort: Ma fille, levez-vous, et marchez ! Elle se leva et se mit à marcher. » — Croyez-vous qu'il lui est plus difficile de rendre aux royaumes la vie et la puissance? Faites donc que le Catholicisme reste avec la société, qu'il la défende, et elle sera mieux gardée que par des sociétés de philanthropie, des réquisitoires, et tous les moyens de la politique humaine, lesquels n'ont jamais empêché la chute d'un trône ni le malheur d'un peuple.

(1) IVe *Lettre à Atticus.*

Les faits viennent encore ici déposer en faveur du Catholicisme, et dire bien haut ce que l'on doit attendre de lui; mais de lui seul. Si les rois peuvent oublier tout ce qu'il peut pour leur repos et pour leur gloire, les peuples devraient se rappeler qu'ils ont en lui leur plus vrai, leur plus zélé défenseur.

Dans le moyen-âge, qui retenait tous ces princes tyrans de leurs sujets? Les Papes seuls... élevèrent la voix, et, par leurs menaces, leurs excommunications, produisirent des résultats magnifiques, et pour les peuples, et pour les rois eux-mêmes. Eh bien! à la place de ces Papes si vénérés, si puissants, qu'auraient fait, par exemple, des ministres ou des évêques évangéliques?... Nous le savons, ils auraient applaudi, ils se seraient faits les complices de la violence et de l'injustice; et, comme en Angleterre, en Allemagne et en Russie, ils auraient sanctionné, moyennant protection, le pillage, le meurtre, la débauche, la tyrannie (1).

Et dans les grandes calamités de l'Europe, dans ces moments suprêmes où il semblait que tout allait périr, avez-vous oublié d'où lui vint son salut? quel fut le bras puissant qui la sauva? Aux jours d'Attila et de l'invasion des barbares, vous le savez, tout périssait, les hommes, les arts, les sciences, les monuments. Mais la papauté veillait;

(1) C'est pour être protégé du landgrave de Hesse, que l'on mit de côté l'Evangile et que l'on appela *vertu* la débauche. La dispense qui permet au landgrave d'avoir deux femmes à la fois, laquelle est signée par Luther, Mélanchton, Bucer, etc., porte *ce considérant*: « Notre pauvre église, petite, misérable et abandonnée, a besoin de princes régents *vertueux*.

elle appela la vie sur tous ces morts et sur toutes ces ruines, et à sa voix on vit l'Europe se relever, belle, puissante, héroïque, telle qu'elle se montre au moyen-âge, aux croisades... Sans la papauté, il est probable qu'elle serait rentrée à cette époque dans ses forêts, et que nous serions barbares.

« Au neuvième siècle, dit Voltaire, lorsque l'armée formidable des sarrasins devait détruire l'Italie et faire une bourgade mahométane de la capitale du Christianisme, le pape Léon IV, prenant dans ce danger une autorité que les généraux de l'empereur Lothaire semblaient abandonner, se montra digne en défendant Rome d'y commander en souverain; il fortifia Rome, il arma les milices, visita lui-même tous les postes... Il était romain; le courage des premiers âges de la république revivait en lui dans un âge de lâcheté et de corruption, tel qu'un beau monument de l'ancienne Rome qu'on trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle (1). »

En 1075, Grégoire VII « contraint la force brute à plier devant une intelligence sublime; et, par un bienfait immense, tandis que la barbarie et la férocité universelles tendaient à tout désorganiser sur la terre, *la papauté sauve le monde* et lui donne en échange l'ordre, la science, l'union, l'organisation, le progrès (2). »

Et le fameux combat de Lépante, où les armées chrétiennes remportèrent par les soins et les prières de Pie V, la plus belle victoire qui ait jamais illustré les annales des

(1) *Essai sur les Mœurs*, t. III, c. XXVIII.
(2) *Revue Britannique*.

peuples, qu'en dites-vous? L'Europe aura-t-elle assez d'admiration, de reconnaissance pour ses résultats? « Cette journée fut l'époque de la décadence des turcs : elle leur coûta plus que des hommes et des vaisseaux dont on répare la perte ; car ils y perdirent cette puissance d'opinion qui fut la principale puissance des peuples conquérants, puissance qu'on n'acquiert qu'une fois, et qu'on ne recouvre jamais (1). » Michel Cervantes avait dit, en parlant du combat de Lépante, où il fut lui-même blessé : « Cette immortelle journée brisa l'orgueil ottoman, et détrompa l'univers qui croyait les flottes turques invincibles (2). »

Or, à la place de l'autorité pontificale, de ces grands papes, de saint Léon, de Léon IV, de Grégoire VII, de Pie V, figurez-vous encore des ministres protestants; qu'auraient-ils fait, ainsi isolés, sans crédit, sans puis-

(1) *Législat. primit.*

(2) Cité par M. de Maistre. — « Tout ce que les Papes ont fait d'admirable, n'empêche point qu'en Angleterre, tous les ans, un discours est prononcé, dans lequel on prouve que le Pape est l'*antechrist*. C'est le fanatique Warburton qui, en mourant, fit cette fondation si déshonorante pour celui qui l'a faite, et surtout pour le pays qui la souffre; car ce pays doit aux Papes la civilisation et la liberté, que leurs missionnaires apportèrent à leurs sauvages conquérants avec le Catholicisme. Il leur doit des siècles de prospérité et de gloire. Le peuple leur fut redevable de son bien-être, de l'abondance, d'un gouvernement paternel qui l'a rendu longtemps heureux. D'un autre côté, ce pays doit à la réforme des guerres et des massacres sans nombre, une dette immense, des impôts énormes, la dévastation et le pillage des biens de l'Eglise et des pauvres, des souffrances incroyables parmi le peuple, tous les jours à la veille de mourir par la faim ou la mitraille. Et ce pays, comme le dit un de ses historiens, a l'injustice et la cruauté de persécuter les anglais et les irlandais qui restent fidèles à la foi de leurs ancêtres, et il crie encore : *Point de papisme!* »

sance?... Vous souriez ! Mais ce n'est pas assez : car nous serions musulmans ; et l'on a vu Luther et Jurieu, dans leur haine pour le Catholicisme, tendre une main aux soldats de Mahomet, et l'autre aux ennemis de leur pays ! Comptez donc sur l'hérésie pour la paix ou la gloire de la patrie ! Avec ses vues étroites, sauvages, antisociales ; à force de dépit et de haine, elle aurait consenti que l'Europe devînt une province turque, ou comme dit Herder, un désert mongolien (1).

Encore une fois, le Catholicisme a d'autres idées ; il entend un peu mieux ce que vaut la patrie ; et si on l'avait toujours cru, il est mille circonstances où il aurait fait voir que s'il pense d'abord au salut des âmes, il n'est point étranger à la gloire des empires. Qui ne partage la noble indignation du Tasse, à la vue de la Grèce schismatique qui, sous la tente et souriant d'aise, regardait la défaite et les malheurs des croisés ? Et, en effet, ce crime ne sera jamais assez déploré. Si la Grèce eût été catholique, elle aurait voulu sanctifier son épée en secondant l'élan sublime que le Catholicisme venait de faire prendre à l'Europe, et la Grèce n'eût point péri, l'empire du grand Constantin serait debout (2), et le royaume de Jérusalem serait un fief de la France.

(1) Voici les paroles de Herder, assez glorieuses pour la papauté : « Le joug de la hiérarchie romaine était peut-être nécessaire pour tenir en bride ces peuples grossiers du moyen-âge ; sans ce frein indispensable, l'Europe serait devenue très-vraisemblablement la proie des despotes, le théâtre d'une éternelle discorde, qui eût fini par en faire un désert mongolien. Comme contre-poids, cette hiérarchie mérite par conséquent vos éloges. »

(2) « Il est sûr, dit l'auteur des *Lettres sur l'Histoire*, que si les

Après tous ces faits, après les suffrages de la science, du génie; après les invitations de la réforme elle-même, et les besoins de la politique; devant la paix, la concorde, la gloire, toutes les prospérités qui nous attendent dans le Catholicisme, devons-nous nous occuper de réclamations qui n'ont pour elles que des préjugés, que l'ignorance, que des passions mesquines? Et que dire à ces théologiens protestants qui osent écrire ces lignes: « Il est impossible qu'une église aussi respectable que l'évangélique pût jamais se réunir, d'aucune manière, avec des usurpateurs tels que les catholiques, et qu'on pourrait plutôt donner le nom de Christianisme à l'islalisme, et même au paganisme, qu'à ce qu'on enseigne maintenant à Rome, comme étant le Christianisme (2). » Ici l'aveuglement le dispute à la folie!

Cet évêque anglican qui définit le protestantisme: *l'abjuration du papisme*, n'étonne pas moins. Il y a là distraction monstrueuse, impiété, vœux coupables envers sa patrie. Dans sa pensée, comme dans celle des théologiens que nous venons de citer, l'Eglise ne saurait être avec le Pape; mais, d'abord, il aurait dû penser, que contre sa

deux empereurs d'orient et d'occident eussent réuni leurs efforts, ils auraient inévitablement renvoyé dans les sables de l'Afrique ces peuples (les sarrasins), qu'ils devaient craindre de voir s'établir au milieu d'eux; mais il y avait entre les deux empires une jalousie que rien ne put détruire, et qui se manifesta bien plus pendant les croisades. Le schisme des grecs leur donnait contre Rome une antipathie religieuse, et celle-là se soutint toujours, même contre leur propre intérêt. (T. II, lett. XLV.)

(2) Miller, *sur la morale* de Mosheim. — Less. *Vérité de la religion chrétienne.*

propre croyance et celle de toute son église, il se met en opposition avec les premiers siècles dont lui et les siens respectent l'autorité. Comment a-t-il oublié ces paroles : « Là où se trouve le Pape, là aussi est l'Eglise. — Pierre vit dans ses successeurs.—Ne pas être en communion avec lui, c'est être séparé de l'Eglise catholique, hors de laquelle il n'y a point de salut à espérer. — Chacun des évêques a sa barque particulière, Pierre a le vaisseau de l'Eglise. —C'est à l'Eglise de Rome que nous avons coutume de déférer les plaies de la foi, les injures faites à Jésus-Christ, les atteintes portées contre l'autorité des Pères. » Il faudrait que l'évêque de Saint-David se donnât la peine, avant d'aller plus loin, de concilier cette doctrine avec la sienne.

Après cette difficulté capable d'arrêter un peu tout homme de bonne foi, viennent tous les faits que nous avons signalés, et qui prouvent que sa haine pour le Catholicisme s'adresse nécessairement au Christianisme lui-même. Mais alors est-il chrétien? les vœux qu'il fait pour les succès de sa secte ne sont-ils pas impies? L'enseignement de ses séminaires, qui ne consiste, dit-on, qu'à bien graver dans l'esprit et le cœur des jeunes ministres que la haine du Pape et du Catholicisme (1), cet enseignement

(1) Un anglais demande la raison de cette haine : « Ministres de l'église anglicane, dit-il, expliquez-nous pourquoi vous faites preuve de tolérance à l'égard de sectes de toutes couleurs qui pullulent en Angleterre, fraternisant avec le quaker, qui rejette le baptême et les sacrements; donnant la main à l'unitaire, qui proclame le contraire de ce que vous enseignez, la nécessité de la foi, et admettant jusqu'à des juifs aux bénéfices ecclésiastiques; tandis que vous repoussez impitoyablement le catholique, non comme homme, dites-vous, mais comme catholique? » (*Histoire de la Réforme*, par Cobbett.)

n'est-il pas coupable, funeste à son pays? A-t-il donc oublié, que ce fut toujours un grand malheur que la chute d'une religion positive? Et un ministre instruit cite à cette occasion les politiques les plus habiles, les législateurs les plus sages qui tous s'accordent à dire que « celui qui ébranle la religion, ébranle en même temps les fondements de toutes les sociétés humaines (1). » Et sans aller bien loin, l'évêque anglican doit savoir ce qui arriva en Angleterre, lorsqu'on chassa le Catholicisme vers l'exil ou vers l'échafaud ; et une révolution affreuse, le culte impie et insensé de la déesse Raison le remplacèrent en France, il y a un demi-siècle.

Mais avec des revenus exhorbitants, scandaleux, milord, peut-on embrasser la vérité, supposé qu'on la voie? C'est un malheur quelquefois pour l'homme d'être élevé, d'être noyé dans l'or; son cœur cloué à des intérêts vils ne battra jamais pour la vérité. Si elle vient, comme il craindrait d'être écrasé de son regard, il détournera la tête, ou bien, à l'exemple de cet absurde gouverneur de nos livres saints, il lèvera la séance. Cependant nous vous dirons : que pensez-vous de vos saints prédécesseurs, lorsque vous vous les figurez courant à travers l'Angleterre après les saxons païens, sans autre suite que leurs vertus, leur zèle, leur charité?... Oui, ceux-là étaient grands, car ils ont porté à vos peuples le plus précieux de tous les biens, celui qui seul suffit, la vérité! Ils les ont sanctifiés; et vous, avec votre faste et vos titres, vous les entretenez dans l'erreur, le plus grand de tous les maux!

(1) Platon, Xe liv. *des Lois*.

Mais laissons ces hommes qui ne comprennent même pas que leur grandeur véritable est attachée à notre foi, à la profession du Catholicisme.

Nous venons de prouver, l'histoire à la main, que l'Europe devrait le chérir, ce Catholicisme, le vénérer, se presser autour de lui, augmenter son influence, se soumettre à son autorité, quand ce ne serait que par politique, que par reconnaissance. Si tout périt, comme on l'a vu quelquefois, *il sera là pour sauver le monde.*

Si, ensuite, vous vous rappelez que le Catholicisme fut le défenseur des peuples, l'auteur et le conservateur de leur liberté, l'ami et le protecteur des arts et des sciences, l'instituteur de l'Europe, enfin le conservateur du Christianisme; si à ce bienfait, sans lequel l'homme ne peut rien, pas plus que la société, vous ajoutez qu'il a traversé dix-huit siècles, privé de tout secours humain et par conséquent soutenu de Dieu seul; si vous dites qu'un ascendant divin a traîné devant son tribunal toutes les erreurs, et que tout l'univers a applaudi à ses arrêts; si vous vous souvenez, enfin, que ses ennemis mêmes ont célébré son autorité et prouvé qu'elle était nécessaire, alors, certes! devant des services aussi éminents, devant toutes ces gloires, toutes ces bénédictions, il n'est permis à personne de conserver des préventions, encore moins de haine; mais tous, nous devons nous réconcilier avec le Catholicisme, prendre sa main qu'il nous tend en signe d'amour, et cela depuis trois siècles!

Et qui pourrait avoir oublié ces magnifiques paroles du concile de Trente : « Le saint synode, semblable à une

tendre mère qui gémit et enfante, désire et s'efforce qu'il n'y ait aucune scission parmi ceux qui portent le nom de chrétiens, mais que, puisqu'ils reconnaissent tous le même Dieu et le même Sauveur, ils aient aussi le même langage, la même foi et la même opinion. Le synode se confie et espère, par la grace de Dieu, qu'ils retourneront, dans l'espérance et dans la charité, à la sainte et salutaire unité de la foi, et ce sera avec une grande joie qu'il donnera à cet effet toutes les facilités convenables (1).

Quand même ce langage ne serait pas celui de cette Eglise que Dieu a faite la mère de tous les hommes; quand on ne verrait point dans ces désirs et cet amour l'accent divin de la vérité, nous croyons qu'il faudrait l'environner de respect, d'amour, de confiance; et dans les doutes sur la foi, c'est elle seule que l'homme raisonnable devrait prendre pour juge et pour guide; car vous ne trouverez point ailleurs des titres semblables aux siens, capables de vous satisfaire. Si donc vous la repoussez, la révélation n'est plus; du moins il vous est impossible de la trouver, comme nous vous l'avons dit, et c'est en vain que Dieu l'a donnée au monde.

A cette considération qui doit être d'un grand poids pour quiconque veut être chrétien, il faut ajouter tout ce que

(1) *Sancta synodus, ut pia materque ingemescit et parturit, summopere id desiderans ac laborans ut in his qui christiano nomine consensu nulla fuit schismata, sed quemadmodum eumdem omnes Deum et redemptorem agnoscunt, ita idem dicant, idem credant, idem sapiant, confidens Dei misericordiœ, et sperans fore ut illi in sanctissimam et salutarem unius fidei, spei charitatisque, concordiam redigantem, libenter eis hac in re morem gerens.* (XIII[e] session.)

le Catholicisme a fait pour la société, pour l'Europe, pour la France en particulier; et si l'on voit des hommes qui n'ont point de religion, vous n'en trouverez pas qui ne soient pour le Catholicisme, car il n'est personne qui ne veuille avoir une patrie.

Ce chapitre, moins les notes et quelques développements, faisait la matière de ce discours que l'on a commenté d'une manière si étrange et si peu loyale. Maintenant, que les hommes justes prononcent. Comme ce sont mes doctrines qui ont tant déplu, et qu'ils les connaissent, ils peuvent dire s'il en est qui doivent être plus chères aux rois et aux peuples, aux individus et aux empires.

Au reste, ces doctrines, qui sont celles de la plus saine raison, de la science, du génie, des protestants les plus recommandables, sont encore confirmées par l'expérience; et il nous semble qu'elles peuvent être bien tranquilles, protégées par une défense aussi imposante.

CHAPITRE IX.

DIEU A-T-IL DONNÉ AU CATHOLICISME UNE AUTORITÉ INFAILLIBLE EN MATIÈRE DE FOI, A LAQUELLE TOUT CHRÉTIEN EST TENU D'OBÉIR ?

Il n'est pas facile d'attaquer nos dogmes. Ici, pour arriver au doute, il faut faire bien des ruines, des ruines immenses ; et il est bien étonnant que la réforme n'en ait pas été épouvantée. Si elle conteste l'infaillibilité, elle nie Dieu, les apôtres, l'Ecriture, l'Eglise, l'histoire ; elle se nie elle-même.

Que devient la Divinité quand vous la faites descendre au dessous de l'homme ? Quand vous voulez faire croire qu'il y a dans vos ouvrages, plus de sagesse que dans ceux de Dieu ? Quand vous lui supposez des distractions que vous n'auriez pas vous-même, ou qui vous déshonoreraient ? Il est hors de doute, que par là Dieu est dépouillé de ses attributs ; vous le rangez parmi les créatures faibles et bornées ; il n'est plus Dieu.

On avait pensé jadis que toutes ses œuvres portaient son empreinte, qu'elles étaient parfaites ; il faut en excepter

son Eglise, qui aurait dû pourtant être l'objet de ses plus chères complaisances, le chef-d'œuvre de ses mains.

A la vérité, on dirait, au premier coup d'œil, qu'elle est admirable. Tout y est beau, grand, divin ; et quand ils l'ont connue, les esprits les plus prévenus se sont écriés : Le doigt de Dieu est là ; car les hommes n'ont rien de parfait. Mais il n'en est pas ainsi, si vous regardez cette Eglise avec des yeux protestants ; alors tout se rapetisse, tout se dégrade ; et ce bel ensemble, qui vous ravissait d'admiration, n'est plus qu'une extravagance. Il y a là beaucoup moins de sagesse que dans les ouvrages des hommes : Jésus-Christ le grand législateur, le premier de tous, chez qui tous les autres ont été puiser, quand ils ont voulu faire quelque chose de bon, de vrai, de durable ; Jésus-Christ, qui aurait dû, ce semble, nous laisser une œuvre digne de lui, nous en a laissé une qui n'est pas même digne d'un homme ; le voilà resté bien loin derrière ceux qui l'ont copié ! Que les protestants y réfléchissent : leur rôle est fini.

En effet, lorsque les législateurs humains donnent des lois à leurs peuples, ils pensent aux moyens de les faire observer ; des tribunaux sont établis pour juger les coupables et les punir. Par là, l'ordre, la paix règnent dans l'État, parce que la justice et la force ont toujours les yeux ouverts pour le salut et le bonheur de tous. Il n'est pas possible d'éviter ces vengeurs des lois, protecteurs de la fortune, de l'honneur, de la vie des individus ; là, il n'y a pas d'appel. Quand ils ont condamné, on est bien condamné ; et tout le monde convient que s'il était permis d'élever des doutes, ou sur leur compétence, ou

sur leur équité, les lois ne seraient qu'une illusion, le législateur aurait perdu son temps, et la société, livrée au caprice de tous, se détruirait par l'anarchie; elle ne pourrait vivre un jour.

Voilà pourtant ce que serait l'Eglise, selon les protestants. Le Fils de Dieu lui aurait donné des lois admirables, mais il aurait oublié de pourvoir à ce qu'elles fussent observées. Chacun pourrait les interpréter à sa manière, et par conséquent les éluder; il n'y aurait jamais de coupables, bien qu'il fût permis à tous de se moquer des lois, et du législateur. C'est la conséquence du système protestant; l'autorité n'est plus, tout le monde est juge. Mais, dans ce cas où est la sagesse de Dieu? N'est-il pas vrai qu'elle ne vaut pas la sagesse des hommes? Qu'est-ce qu'un législateur qui oublie de mettre à ses lois une sanction?

On se demande pourquoi Calvin, qui a pensé à l'autorité, à la soumission pour la première société venue, et surtout pour la sienne, la réforme, ne veut pas qu'il en soit question pour l'Eglise; comme si Dieu devait être moins habile que lui! A la vue de tous les schismes qui déchiraient sa secte, jugeant l'excommunication chose excellente pour arrêter le mal, il en menace tous les rebelles; les rois même devront fléchir devant le sectaire, ou seront frappés de ses anathèmes. « Le diadème, dit-il, ne saurait mettre le front royal à l'abri des foudres de l'Eglise. Rois, inclinez vos têtes et humiliez-vous devant le Seigneur Christ, le roi des rois. Ne trouvez pas mauvais que l'Eglise vous juge! vous qui n'entendez que de doux concerts de flatteries, vous avez besoin d'ouïr la parole sévère de Dieu par la bouche de ses ministres! Vous devez même désirer que le prêtre ne

vous épargne pas, afin de trouver plus tard en Dieu un juge plus compatissant (1). » Dans une lettre à Farel, il ajoute cet arrêt qui tombe d'aplomb sur sa tête : « Voyez donc la triste situation d'une société qui n'aurait pas le pouvoir de repousser des hommes indignes, notés d'infamie, et qui portent la honte écrite sur le front ! » Calvin parlait comme Bossuet, qui, prenant la défense de Dieu contre ceux qui ne voulaient pas que l'Eglise eût reçu de Jésus-Christ le pouvoir de juger en dernier ressort sur la foi, disait : « Si l'Eglise n'a pas un tribunal infaillible, c'est la plus faible des sociétés ; » et il ne vous est plus permis de dire que Dieu en est l'auteur, car rien ne ressemble moins à ses ouvrages ; les hommes mêmes ne voudraient pas l'avouer pour leur œuvre, parce qu'elle ferait peu d'honneur à leur sagesse (2).

Il est bien d'autres occasions où les protestants prouvent à Dieu qu'il s'est montré peu sage dans l'établissement de son Eglise. Par exemple, l'Eglise doit être une ; on ne la conçoit pas autrement ; une société sans unité serait le chaos. Qui dirait pourtant que l'on fait cet honneur à l'Eglise de Jésus-Christ ? Il est impossible qu'une société vive sans unité, *car tout royaume divisé périra*, et on veut que Jésus-Christ oublie cette vérité quand il s'agit de son Eglise ! Il est bien vrai qu'il aurait désiré y voir cette unité, il a même prié pour cela ; mais sa prière souvent réitérée n'a point été exaucée ! et son Eglise, triste ouvrage d'une

(1) *Instit.* l. IV.

(2) C'est pour cela, que Calvin soutient « qu'il n'y a pas de doute que l'âme de Jésus-Christ a été sujette à ignorance. » *Sur S. Matth.* 27, 46.

main inhabile ou impuissante, ne servira qu'à l'accuser. Enfants de l'ordre et de l'unité, les sociétés humaines feront admirer la sagesse, la puissance de leurs chefs qui, d'un mot, d'un signe font mouvoir tous leurs peuples comme un seul homme; et le royaume de Jésus-Christ ne sera que folie, il fera pitié par les divisions, les schismes sans cesse renaissants qui viendront s'y établir et le ruiner!

Oui, telle est sa destinée; car le mal est sans remède, l'unité est impossible, et c'est M. Vincent, pasteur de Nismes qui l'a dit par ces paroles désespérantes et tant soit peu calomnieuses: « Tous ceux, dit-il, qui ont eu la manie de l'unité dans la foi, (en tête il faut placer Jésus-Christ), après avoir épuisé les ressources de l'enseignement et celles de l'ignorance, ont senti que sans la contrainte tous leurs efforts étaient vains; et ils ont eu recours à la contrainte. Les païens l'ont d'abord employée contre les chrétiens, et ont répandu, dans des supplices atroces, le sang le plus innocent et le plus pur qui eût honoré la terre (1).» Et vos synodes, Monsieur, et vos excommunications, et vos bûchers, etc. etc., tout cela donc était sans but? On croyait jusqu'ici, que, par toutes ces violences, vous vouliez amener les dissidents à penser comme vous!

Mais, nous n'en finirions pas, si nous voulions relever toutes les contradictions de la réforme. Nous la ramenons à ses principes, et nous lui demandons: qui défendra le royaume de Jésus-Christ, s'il n'est pas toujours une garde qui veille et qui repousse les attaques de l'ennemi?

Appellera-t-on à son secours l'inspiration particulière,

(1) *Observat. sur l'Indif. en mat. de Relig.* de M. de Lamennais, p. 83.

pour étouffer toutes les erreurs qui s'efforceront de le désoler ? pour faire cesser toutes les prétentions de l'orgueil qui voudra être maître et imposer des lois? Mais elle est trop honteuse, trop meurtrie des coups qu'elle a reçus de cette inspiration particulière, pour lui confier ses intérêts. Elle n'a pas oublié que lorsque cette inspiration a été chargée seule de la gouverner, une infinité d'erreurs monstrueuses et extravagantes l'ont déchirée et en ont fait la fable et la risée de l'univers.

Nous le répétons, tant que l'on proclamera que chaque individu est le légitime interprète de l'Ecriture, il y aura autant de sentiments que de sectaires, comme l'avait remarqué Vincent de Lerins : « autrement l'interprète Novatien, autrement Photin, autrement Sabellius, autrement Donatus, autrement Arius, autrement Eunomius, autrement Macedonius, autrement Apollinaris, Priscillianus, autrement Jovinien, autrement Pelagus, Celestus, autrement, enfin, Nestorius... Donc, conclut Vincent de Lerins, il est bien nécessaire, au milieu de tant d'erreurs et de docteurs, que la ligne de l'interprétation des prophètes et des apôtres soit dirigée suivant la règle du sens catholique (1). »

Les protestants ont souvent déploré, avec autant de

(1) *Quia videlicet Scripturam sacram pro ipsa sua altitudine non uno eodemque sensu universi accipiunt; sed ejusdem eloquia aliter atque aliter, alius atque alius interpretatur; ut pene quot homines sunt, tot illinc sententiœ erui posse videantur. Aliter namque illam Novatianus, aliter Photinus, aliter Sabellius, aliter Donatus exponit, aliter Arius, aliter Eunomius, Macedonius, aliter Apollinaris, Priscillianus, aliter Jovinianus, Pelagus, Cœlestus, aliter postremo Nestorius. Atque idcirco multum necesse est, propter tantos tam varii erroris anfractus, ut pro-*

douleur que Vincent de Lerins, ces doctrines funestes qui laissent le Christianisme en proie à toutes les erreurs : « Par tant de paradoxes, les fondements de notre religion sont ébranlés, a dit Sturm, les principaux articles mis en doute, les hérésies entrent en foule dans l'Eglise du Christ, et le chemin s'ouvre à l'athéisme (1). «Pour guérir le mal, ils appellent l'autorité, et l'autorité telle que nous l'entendons : « Nous sommes très-certains que la nature, l'Ecriture et l'expérience même ont enseigné aux hommes à chercher la fin des contentions dans la soumission à une sentence juri-

pheticæ et apostolicæ interpretationis linea secundum ecclesiastici et catholici sensus normam dirigatur. Commonitor. c. II.

Mme de Staël ne veut pas être de l'avis de Vincent de Lerins. « Il n'est aucune question, dit-elle, ni de morale, ni de politique, dans laquelle il faille admettre ce qu'on appelle autorité La conscience des hommes est en eux une révélation perpétuelle, et leur raison un fait inaltérable. Ce qui fait l'essence de la religion chrétienne, c'est l'accord de nos sentiments intimes avec les paroles de Jésus-Christ. » (*Consid. sur la Révol. franç.* t. III, p. 5.)

Si déjà nous n'avions réfuté cette singulière assertion, nous prierions les amis de cette femme célèbre de lui répondre. Bayle lui dirait : « Les preuves de sentiment ne concluent rien. On en a en Saxe, touchant la présence réelle, tout comme en Suisse touchant l'absence réelle. Chaque peuple est pénétré des preuves de sentiment pour la religion : elles sont donc plus souvent fausses que vraies.» (*Continuation des Pensées diverses*, t. III, p. 130.) Rousseau, peu courtois pour son admiratrice, ajouterait : « Oui, je suis convaincu qu'il n'est point d'homme, si honnête qu'il soit, s'il suivait toujours ce que son cœur lui dicte, qui ne devînt en peu de temps le dernier des scélérats. » (*Lettre à Tronchin.*) Et si nous avions le temps d'entendre Jurieu, Calvin, Luther, que ne diraient-ils pas pour prouver à l'auteur de *Corinne* qu'il fallait laisser la théologie et se borner à faire des romans?

(1) *Ratio ineumdæ concordiæ*, p. 2.

dique et décisive, à laquelle aucune des parties ne puisse, sous aucun prétexte, refuser de s'en tenir. Ce moyen doit avoir nécessairement beaucoup de force, et il est rare que tous les autres aient, sans celui-là, quelque succès (1). »

« Je vous déclare, avait dit J.-J. Rousseau, que si j'étais né catholique je demeurerais bon catholique, sachant bien que votre Eglise met un frein salutaire aux écarts de la raison humaine, qui ne trouve ni fond, ni rives, quand elle veut sonder l'abîme des choses (2). »

Dans ce moment, à Genève même, des protestants qui ont une parole indépendante, soutiennent que c'est à un tribunal infaillible, conservateur de l'unité, que l'on doit reconnaître la religion du Christ; comme aussi, tout ce qui divise ou désunit ne peut être que l'erreur. « L'étude de ce système, dit M. Ernest Naville, fait connaître toujours plus qu'il est logique, qu'il est beau, et enfin que les bases sur lesquelles il repose sont profondément enracinées dans la nature humaine. Du moment que l'on admet un clergé ayant une mission divine, sans que chacun de ses membres soit directement appelé de Dieu, il est évident d'une part, que le clergé devant être un, doit avoir un chef qui garantisse son unité; et d'une autre, que ce clergé doit être revêtu d'une autorité absolue en matière de doctrines; car c'est là tout le système. Je suis persuadé qu'on peut soutenir victorieusement ce dilemme : *ou Jésus-Christ n'a point organisé l'Eglise, ou l'Eglise catholique est celle qu'il a organisée* (3). »

(1) *Hooker's Eccl. Polit.* præf. art. 6.
(2) *Lettre à M. Seguier de Saint-Brisson*, 22 juillet 1764.
(3) *Thèses soutenues à Genève*, 1839.

Long-temps avant M. Naville, que nous remercions de sa courageuse franchise, la réforme avait porté son hommage à l'Eglise catholique. Calvin, écrivant à l'empereur Sigismond, lui dit : « L'ancienne Eglise avait institué le patriarchat, et à chaque province donné ses primats, afin que ce lien de paix unît plus fortement entre eux les évêques. Je souhaiterais à la Pologne un archevêque, non pas pour exercer une domination despotique ou des droits consacrés, mais pour présider les synodes et maintenir une sainte unité parmi ses collègues. Je voudrais dans les provinces ou dans les villes, des évêques pour perpétuer l'harmonie dans l'Eglise chrétienne (1). »

Et Mélanchton : « Il faut que l'Eglise ait des surveillants pour maintenir l'ordre, pour faire attention à ceux qui sont appelés au service de l'Eglise, pour examiner la doctrine des prêtres, et faire exécuter les sentences ecclésiastiques. C'est pourquoi, s'il n'y avait point d'évêques, il faudrait en faire. La monarchie du Pape contribuerait beaucoup aussi à conserver l'union de la doctrine parmi les différentes nations (2) !.... »

L'unité et ses résultats admirables vous ne les aurez que par le tribunal infaillible. N'espérez pas, non plus, si vous vous obstinez à le repousser, pouvoir conserver la sainteté que Dieu doit et veut voir briller dans son Eglise, comme son caractère essentiel et son plus bel ornement.

Ce sont les doctrines qui font les mœurs, et nos prédicants de morale qui s'imaginent faire quelque chose sans

(1) *Epist. Calv.* Amst. p. 87.
(2) *Resp. ad Bel.*

les dogmes, montrent aussi peu de réflexion que la réforme qui voudrait une Eglise sans unité. Mais si les doctrines ont une si grande puissance, il faut prendre tous les moyens pour les rendre pures, afin que l'on n'ait aucune inquiétude sur leur influence. On n'a pas oublié les crimes sans nombre, qui, de l'olympe des païens, de leurs temples, de leurs autels, descendirent sur les peuples et les souillèrent. Et cette corruption qui rongeait la société païenne, et qui bientôt l'aurait tuée, si le Christianisme n'était venu la sanctifier, cette corruption était sans remède; en faisant le mal, les païens pouvaient s'appuyer sur les enseignements des dieux et surtout sur leurs exemples. Le crime ainsi autorisé, ainsi divin, devenait respectable, sacré. Il n'est donc pas étonnant qu'il ait tout envahi.

Nous sommes forcé de le dire : sous l'empire de la réforme on sera tout aussi dépravé, et s'il se trouve des censeurs, on aura la même excuse. Rien n'est commode comme sa doctrine; elle a des dogmes pour tous les goûts, pour toutes les faiblesses, pour toutes les passions. Vous n'aimez pas les rois, on vous permet de briser les trônes; vous abhorrez le pouvoir qui vous gêne, il vous est permis de le fouler aux pieds. Les richesses d'autrui vous importunent, elles vous accommoderaient? on les livre à votre avidité. Votre épouse vous déplaît et vos regards se sont reposés sur une autre? vous pouvez renvoyer votre épouse et vous attacher à l'étrangère; une vie de dissolution et d'adultère a pour vous des charmes? libre à vous d'être dissolu et adultère (1). Vous n'avez pas même besoin de re-

(1) Nous ne traduirons pas la décision de Luther : *Ut non est in meis*

culer devant le meurtre ; les nouveaux docteurs viennent de publier, une fois pour toutes, une indulgence générale : vous pouvez commettre « tous les crimes et mille fois par jour, ce sont les paroles de Luther, que la grace ne périrait point en vous, et vous ne serez point séparés de Christ. »

Et ces messieurs étaient venus pour réformer l'Eglise ! comprenez-le bien ; et ils déclamaient, sans fin, contre les scandales et les crimes ! Il semble pourtant que lorsqu'on parle si haut, on devrait être plus sûr de soi ; et si autour de vous il y avait du mal, votre devoir était toujours de bien faire, et surtout de vous rappeler *que les mauvais principes sont plus funestes que les mauvaises actions*. Mais ici, rien n'est oublié, pour les moralistes nouveaux, les exemples ont merveilleusement appuyé les leçons.

Cependant gardez-vous d'accuser le nouvel évangile, c'est la faute de J.-C. qui n'a pas su sanctifier son église ; il le désirait toutefois, puisqu'il demandait que *ses disciples fussent saints comme leur Père céleste est saint* ; tout son sang a été donné pour notre sanctification. Mais son Eglise n'a point été sanctifiée ; il n'a pas su obtenir ce résultat si digne de lui, si digne d'elle ! Il ne lui fallait pourtant qu'une seule chose que la réforme prétend avoir été oubliée, l'infaillibilité ; par ce moyen, toutes les doctrines funestes, ennemies des

viribus situm ut vir non sim, tam non est etiam mei juris absque muliere sim. Rursum ut in tua manu non est ut fœmina non sis, sic nec in te est, ut absque viro degas... Tertia ratio divortii est, ubi alter alteri se subduxerit, ut debitam benevolentiam persolvere nolit, aut habitare cum eo renuerit. Hoc opportunum est ut maritus dicat : Si tu nolueris, altera volet ; si domina nolit, adveniat ancilla. (Opera Lutheri, Wirt. t. v, f. 119.

mœurs, de la vertu, auraient été flétries ou arrêtées à leur naissance ; et l'Eglise n'aurait point perdu sa sainteté. Mais Jésus-Christ n'a pas su mieux faire ; et les systèmes les plus vils ont levé la tête ; ils ont eu des sectateurs ; et si parfois les gouvernements, les magistrats ont voulu arrêter leurs prédications ou les maux qui en étaient les suites, on les a vus, avec juste raison, accuser Dieu ; c'était lui qui les avait inspirés, c'était à lui que la police avait à faire. Et les mœurs et l'état seront en péril, parce qu'un insensé se sera mis dans la tête que Dieu lui a ordonné de les tuer.

Voilà Dieu selon la réforme : si ses idées sur l'Eglise sont exactes, on ne trouve plus ni sagesse, ni puissance, ni sainteté dans l'œuvre de Dieu, et alors il faut dire qu'il n'a point établi d'Eglise, ou qu'il n'est plus Dieu.

Comment traite-t-elle les apôtres ? A l'en croire, ils se trompent souvent, et par conséquent il faut les mettre de côté. Ils ont dit que : « Jésus-Christ avait donné à son Église des apôtres, des prophètes, des pasteurs, des docteurs pour l'assemblage des saints, pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps de Jésus-Christ, afin que nous ne soyons plus flottant à tout vent de doctrine, et emportés tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, par les différentes opinions des hommes (1). » Si la soumission à l'autorité n'est pas nécessaire pour se sanctifier, pour élever et conserver l'Eglise qui est appelée le corps de Jésus-Christ, pour rester fixe dans la foi, pour éviter d'être emporté par tout vent de doctrine, et être le jouet des vaines opinions

(1) *Ephésiens*, ch. IV, XI, XII et XIV.

des hommes, quel est donc le sens des paroles de saint Paul, et que voulait-il dire aux fidèles ? Pourquoi toutes ces exhortations et tous ces avertissements si souvent réitérés ? Pourquoi ce grand appareil d'apôtres, de prophètes, de pasteurs, de docteurs qu'il prétend avoir été établis par Jésus-Christ, pour instruire et diriger les peuples ? Que de paroles perdues ! que d'hommes inutiles ! Les fidèles peuvent aller tout seuls ; ils ont assez de leurs lumières : et, bien que chacun ait le droit de prêcher ses visions, ses erreurs, ses folies, l'Eglise n'en sera pas moins belle, moins unie, moins sainte. Et quand les apôtres déclarent aux chrétiens, que s'ils ne se soumettent à l'autorité, ils seront flottant au hasard, en proie à toutes les opinions humaines, les apôtres se trompent évidemment. Soins superflus, terreurs sans cause !

Si vous doutiez des dangers que court une église sans autorité, vous n'auriez qu'à regarder celles de la réforme ; là, toute la religion « consiste à croire ce que l'on veut, et à professer ce qu'on croit, » comme les protestants l'avouent, et tout le monde sait que là aussi règnent l'ordre, l'harmonie, l'unité ! La foi s'y conserve toujours pure ! Là, n'est-il pas vrai ? point de divisions, point de schismes, point de chrétiens flottants emportés par tout vent de doctrine ! Là, de grands exemples vous prouveraient que les apôtres ne s'entendaient guère à gouverner l'Eglise, et que Jésus-Christ aurait bien fait d'attendre les leçons de la réforme. Vous savez, en effet, que, sous ce rapport, elle ne laisse rien à désirer. Cependant quelle gloire ! voilà que sa sagesse l'emporte sur la sagesse des apôtres et sur celle de Jésus-Christ ! Ils avaient mal édifié l'Eglise, eux qui devaient,

ce semble, avoir appris, le Fils de Dieu dans le ciel, et ses apôtres dans le cénacle, à l'école du Saint-Esprit, la vraie sagesse. La réforme s'est mise à l'œuvre; elle a réédifié l'Eglise sur un plan nouveau, qui lui a parfaitement réussi. Pauvre Evangile ! en quelles mains il fut d'abord confié ! Tout était perdu, si enfin Dieu, ne pouvant faire mieux, ne se fût adressé au protestantisme !

Nous lui dirons, toutefois, que d'autres, avant lui, avaient eu aussi la gloire de prouver au monde que tout périssait, avant qu'ils se fussent mêlés des affaires de l'Eglise; et Tertullien nous parle de certains hérétiques qui, de son temps, avaient les mêmes prétentions et tout aussi bien fondées : « Marcion, réformateur de l'Evangile, s'écrie-t-il, quoi ! pendant tout l'intervalle qui s'est écoulé depuis Tibère jusqu'à Antonin, nous étions sans l'Evangile, et Marcion le premier, Marcion seul a obtenu le privilége de le redresser ! Jésus-Christ l'avait attendu si long-temps ! Jésus-Christ s'était si fort repenti d'avoir envoyé prématurément ses apôtres sans l'assistance de Marcion ! Oui, l'hérésie est l'œuvre de la témérité humaine. Etrangère à la divinité, elle se vante de réformer l'Evangile; mais réformer pour elle, c'est corrompre (1). »

« La vérité, dit ailleurs Tertullien, attendait les marcionites et les valentiniens pour être délivrée, et avant eux on prêchait mal, on croyait mal; tant de milliers et de milliers étaient mal baptisés, tant d'œuvres de foi mal faites, tant de prodiges mal opérés, tant de dons surna-

(1) *Cont. Marcion*, 4.

turels mal conférés, tant de sacerdoces et de ministères mal exercés (1) ! »

Mais si les marcionites et les valentiniens viennent enlever quelque chose de la gloire du protestantisme, en demandant à la partager, il en résulte une preuve de plus, que les apôtres n'ont rien entendu à l'établissement de l'Eglise, à son gouvernement ; ils n'avaient pas compris leur maître, ou leur maître ne sut pas s'expliquer, et par conséquent nous sommes autorisés à ne plus les croire; ils se sont trompés dans cette occasion, il nous est permis de supposer que ce n'est pas leur seule erreur.

En effet, examinez ces paroles : « Obéissez à vos conducteurs, parce qu'ils veillent pour le bien de vos âmes, comme devant en rendre compte, et soyez-leur soumis (2).» Il semble bien qu'on ne pouvait recommander plus fortement l'obéissance et la soumission à l'autorité ; et la raison de l'obligation imposée aux fidèles, c'est que cette autorité doit répondre de leur salut ; de sorte que s'ils refusaient de lui obéir et de lui être soumis, ils perdraient leur âme, et les évêques, leurs chefs et leurs guides, en rendraient compte au tribuual de Dieu. Tel est le sens que tous les

(1) *Aliquos marcionitos et valentianos et liberanda veritas expectabat; interea perperam evangelisabatur, perperam credebatur, tot millia millium perperam tincta, tot opera fidei perperam administrata ; tot virtutes, tot charismata perperam operata ; tot sacerdotia, tot ministeria perperam functa ; tot denique martyria perperam coronata.* Præs. c. XXIX.

(2) *Obedite præpositis vestris et subjacete eis. Ipsi enim pervigilant, quasi rationum pro animabus vestris reddituri.* Ad Heb. c. XIII, v. 17.

hommes raisonnables et de bonne foi donneront à ce passage; il le faut, pour que l'apôtre n'ait pas dit des paroles vaines, et donné aux fidèles des ordres qui ne signifient rien.

La réforme est d'un autre avis : Saint Paul a parlé d'obéissance, de soumission, mais il n'ordonne nullement d'obéir et de se soumettre. Il est bien question d'une autorité, mais on ne lui doit rien. Ce sont des évêques établis pour nous diriger et nous conduire; mais il faudra bien se garder de les consulter, de se laisser diriger par eux; chacun ici sera son guide et son maître, et si l'apôtre, au nom du Saint-Esprit, demande si tous sont apôtres ou docteurs, la réforme, que rien n'arrête, répondra : oui; et les recommandations, et les ordres des apôtres seront regardés comme non avenus.

Mais si les apôtres se trompent, que faut-il penser de leurs prédications, de leur Evangile, de la confiance que Jésus avait en eux? Est-ce qu'il ne devait pas mieux choisir ses envoyés? Ils égarent les fidèles, et en même temps ils les avertissent qu'ils compromettent leur salut, s'ils ne leur obéissent pas. Mais ceci est terrible! Quoi! il faut marcher dans l'erreur, sous peine de perdre son âme! La réforme y a-t-elle bien pensé? Si elle ne se trompe pas, il faut dire, sans hésiter, que les apôtres et Jésus-Christ se sont trompés.

L'apôtre a dit aux Thessaloniciens (1) : « Demeurez fermes et conservez les traditions que vous avez apprises, soit

(1) *Itaque, fratres, state et tenete traditiones quas didicistis, sive per sermonem, sive per epistolam nostram.* II. Ad Thess. c. II, v. 14.

par nos paroles, soit par notre lettre.» Et pour qu'ils restent fermes et fidèles, il leur promet *la gloire de notre Seigneur Jésus-Christ*. Il faut donc qu'ils connaissent ces traditions, ce qu'elles enseignent, quel est leur véritable sens. Or, comment sauront-ils tout cela, s'il n'est pas une autorité infaillible qui réponde de ces traditions, de leur authenticité, de la doctrine qu'elles renferment ? Nul n'osera dire qu'il les possède, et les hérétiques ne pourront être condamnés. Vous nous dites que nous sommes dans l'erreur, quelle preuve en avez-vous ? Nous pouvons nous tromper, soit; mais vous pouvez vous tromper aussi; et à cette réponse, tout se brouille, tout se confond; l'hérésie grandit, elle assemble ses conciles, elle porte des décrets; la révélation est déchirée, chaque sectaire en emporte un lambeau, et nul ne peut dire : voilà la vérité; et la foi n'est plus.

Et comme tout le monde est juge, il n'y a pas même de sectes, point d'hérésies. Les apôtres et saint Jean surtout, avaient peur d'un fantôme, ils cherchaient mal à propos à prémunir les fidèles contre des erreurs chimériques; et les livres saints, et toute la tradition, et tous les conciles, et les protestants eux-mêmes, pendant trois cents ans, ont répété des mots. Quand ils déclament contre ceux qui leur sont opposés, ils ont tort; car il n'est personne qui ait prononcé, ou personne qui en ait le droit.

C'est ce que disait un ministre à M. l'abbé de Lamennais, « Vous déclarez les protestants indifférents à toute religion, parce qu'ils laissent chacun professer la sienne, et qu'ils ne s'ingèrent point de damner ceux qui ne pensent pas comme eux. Je suis tolérant pour autrui, mais je ne suis point indifférent à la croyance que je dois moi-même adopter... Je

suis tolérant pour les opinions d'autrui, parce que je suis convaincu que les opinions sont du domaine de la conscience; que les autres ont la persuasion de celles qu'ils professent, comme je l'ai des miennes, que moi-même je ne suis pas à l'abri de l'erreur (1). » Si ce système est pacifique, il n'est pas rassurant; aucun ministre ne peut se dire : je ne suis pas dans l'erreur, et je ne l'enseigne pas aux autres.

Protestants ! voilà vos ministres, vos guides ; ils ne savent pas où ils vous mènent. Eux-mêmes ignorent où ils vont ! et ils ont la prétention de vous conduire ! et vous les suivriez ! Mais la vérité que vous cherchez a un langage plus ferme, plus assuré. Voyez si Jésus-Christ parlait comme vos pasteurs : « Suivez-moi ! Je suis la voie, et la vérité, et la vie. » On voit bien que chez vous l'homme a remplacé Dieu ; mais, au moins, il nous semble que les ministres n'auraient pas dû être les premiers à le dire.

Triste nécessité de ceux qui repoussent le tribunal infaillible ! Pour effacer une vérité que tout leur démontre, ils sont obligés d'accepter une infinité d'extravagances, de folies; ils se font pousser jusqu'à la déraison.

La vérité est dans une position unique, et cela seul devrait la faire respecter ; c'est que tout tient à elle, de manière que si vous la touchez, tout s'écroule ; vous en avez ici un exemple ; les apôtres ont dit des paroles qui n'ont aucun sens; ils parlent de traditions qu'on ne peut connaître ; ils imposent des obligations qu'on ne peut remplir. Mille prétentions s'élèvent, chacune crie : la vérité est ici ? Que

(1) *Observat. sur l'Indif. en mat. de Relig.* de M. de Lamennais.

croire ? à qui s'attacher ? Nous laissons à nos adversaires le soin de répondre.

« Gardez le dépôt, avait encore dit l'apôtre, plusieurs qui promettaient mieux ont fait naufrage dans la foi (1). Conservez la forme même des discours que vous avez entendus de moi ; et dans l'amour de Jésus-Christ, gardez le trésor qui vous a été confié par l'Esprit saint, qui est en vous (2). » Voilà l'ordre bien précis donné à l'Eglise. Il faut qu'elle conserve dans tous les temps, dans toutes les circonstances la vraie foi, qui lui a été confiée, et qu'elle la transmette à d'autres. Elle a reçu de l'or, elle doit rendre de l'or. Je ne veux pas que vous alliez me substituer une chose à l'autre ; je ne veux pas que pour de l'or, vous me présentiez impudemment du plomb, ou frauduleusement du cuivre ; je veux, non de l'or en apparence, mais de l'or véritable (3).

Or, cet ordre, si solennellement donné, si souvent répété, comment l'Eglise pourra-t-elle l'exécuter, si elle n'est pas infaillible ? N'est-il pas à craindre qu'au milieu de toutes ses interprétations, de toutes ses décisions, de tous les arrêts qu'elle aura à porter, elle ne se trompe, ne donne

(1) *O Timothee, depositum custodi, devitans profanas vocum novitates, et oppositiones falsi nominis scientiæ, quam quidem promittentes, circa fidem exciderunt.* I. Timot. c. VI, v. 20.

(2) *Formam habe sanorum verborum quæ à me audisti in fide et in dilectione Christi. Bonum depositum custodi.* II. Timot. c. I, v. 13.

(3) Depositum, *inquit*, custodi; *catholicæ fidei talentum inviolatum inlibatumque conserva. Quod tibi creditum, hoc penes te maneat, hoc à te tradatur. Aurum accepisti, aurum redde; nolo mihi pro aliis alia subjicias; nolo pro auro aut impudenter plumbum aut fraudulenter æramenta supponas; nolo auri speciem, sed naturam plane.* Common. c. XXII.

quelque décision erronée, ne prononce quelque jugement répréhensible et ne remette plus l'or qu'elle a reçu? Il est donc permis d'élever des doutes sur la pureté de la foi confiée à l'Eglise; peut-être que ce qu'elle nous enseigne n'est pas la révélation; et l'apôtre a commandé l'impossible, et l'Eglise a été chargée d'une mission qu'elle ne pouvait remplir.

Voyez sa position devant les nouveautés qui osent prendre la physionomie des dogmes prêchés par Jésus-Christ; mille voix disent: nous venons des apôtres, nous sommes les enfants de l'Evangile; lisez l'Ecriture, vous nous trouvez partout. Que fera l'Eglise si elle n'est pas infaillible? Elle menacera de ses anathèmes, prononcera des arrêts et on en rira; et toutes les passions accusées d'erreur lui diront que c'est elle qui a erré; et sur son tribunal, où elle siège par l'ordre de Dieu, elle sera obligée de garder le silence. Elle est chargée de conserver la foi, et tous les moyens lui sont refusés! Ne me parlez plus des apôtres: vraiment on ne les conçoit pas.

D'après la réforme, les apôtres ne sont plus rien. Laisse-t-elle quelque valeur à l'Evangile? Il est évident que non. Si l'Evangile s'est exprimé d'une manière claire et évidente, c'est en parlant du tribunal infaillible. « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi moi-même je vous envoie, dit Jésus-Christ à ses apôtres; allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Apprenez-leur toutes les choses que je vous ai enseignées, je serai avec vous tous les jours jusqu'à la con-

sommation des siècles (1). » On voit qu'ici rien ne manque; Jésus-Christ donne à ses apôtres la même mission qu'il a reçue de son Père. Il leur promet d'être avec eux enseignant, de les suivre, de les assister de sa présence, de ses inspirations, de son infaillibilité; et cela, non pas seulement pendant quelques années, pendant leur vie, *mais tous les jours, jusqu'à la fin du monde.* Si ces paroles ne suffisent pas pour démontrer l'infaillibilité, nous prions les protestants de nous dire quels termes Jésus-Christ aurait dû employer.

Ailleurs, le Sauveur revient sur cet engagement, sur la mission qu'il donne à ses apôtres, et renouvelle la promesse de l'infaillibilité qu'il leur avait déjà faite. Elle n'est pas moins expresse que la première. Il ne paraît pas possible de la mieux confirmer : « Je prierai mon Père, et il vous donnera un autre consolateur, afin qu'il demeure éternellement avec vous. C'est l'esprit de vérité que le monde ne peut recevoir parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît point; mais vous, vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera avec vous, et qu'il sera en vous; oui, le consolateur, l'Esprit saint, que mon Père enverra en mon nom, vous fera souvenir de tout ce que je vous ai dit (2). »

(1) *Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra. Euntes ergo docete omnes gentes, baptisantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti, docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. Et ecce vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi.* Matth. c. XXVIII, v. 18 et seq.

(2) *Ego rogabo Patrem, et alium paracletum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum, Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere, quia non videt eum, nec scit eum; quia apud vos manebit, et in*

Tout porte dans ce passage. L'on ne conçoit pas qu'il y ait des hommes qui puissent élever des difficultés, car c'est visiblement argumenter contre Dieu. Entendez la vérité éternelle qui dit : Je prierai mon Père ; et pourquoi cette prière ? pour qu'il donne à l'Eglise le Saint-Esprit, qui demeurera éternellement avec elle. Or, quand Jésus-Christ prie, il est exaucé. Le Saint-Esprit est venu ; il est là, et il est là éternellement, on n'a donc pas à craindre l'erreur. L'Eglise donc est infaillible.

Une autre fois, Jésus-Christ adresse ces paroles à saint Pierre : « Vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle (1). » Est-il nécessaire de demander s'il y a là quelque doute ? Voilà un défi à toutes les erreurs, à toutes les sectes, à toutes les hérésies. L'enfer tout entier peut-il quelque chose ? Il lui sera permis de s'agiter, de faire monter du fond de l'abîme des nuages vers la vérité, de susciter des ennemis, des persécuteurs, des hérésiarques qui ravageront une partie de l'Eglise, déchireront son sein, lui enlèveront des milliers de fidèles ; l'Eglise aura à pleurer sur tant d'enfants égarés et perdus, mais pour cela, elle ne sera pas vaincue ; tous ses ennemis passeront, elle seule restera ; parce que Dieu, qui est avec elle, est plus puissant que les hommes ; et malgré toutes les erreurs, elle sera, comme dit Luther, la *colonne de vérité*.

vobis erit. Paracletus autem Spiritus sanctus, quem mittet Pater in nomine meo, ille vos docebit omnia quæcumque dixero vobis. Joann. c. XIV, v. 16, 17, 26.

(1) *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.* Matth. c. XVI, v. 18.

Nous avons vu que le synode de Delft reconnaissait aussi cette infaillibilité. Jurieu l'a confessée ; l'église anglicane invoque aussi les paroles de Jésus-Christ lorsqu'elle demande obéissance pour les évêques, et les missionnaires protestants, dans leurs missions, s'appuyent tous sur les mêmes paroles ; ils prêchent l'Evangile, et disent que Jésus-Christ est avec eux. Ils annoncent la vérité, parce que l'Église ne peut faillir. Qu'ils se croient l'Eglise, peu nous importe, nous avons fait voir à quoi l'on devait s'en tenir. Nous rappelons leurs témoignages pour prouver seulement, que les paroles de Jésus-Christ n'ont pas d'autre sens que celui que nous venons de leur donner, et nous avons démontré l'infaillibilité du Catholicisme.

Nous ajouterons encore ces paroles : « Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit regardé comme un païen et un publicain (1). » Si l'Eglise est infaillible, je conçois le crime d'un rebelle qui refuse de lui obéir, parce qu'il résiste à la vérité ; et résister à la vérité, c'est résister à Dieu. Alors il a mérité l'anathème, et la peine qu'il subit n'est pas trop forte pour son crime. D'ailleurs, résister à la vérité, c'est repousser le bien suprême, c'est être ennemi de soi-même, c'est sacrifier tout son bonheur ; et l'on comprend, dès lors, que Jésus-Christ se montre ainsi sévère à l'égard des rebelles ; je comprends aussi tous les efforts des saints docteurs, de tous les conciles, pour ramener les fidèles égarés au sein de l'Eglise, et leurs anathèmes contre ceux qui la divisaient ; c'est que l'on perd tout en se séparant de l'Eglise ; on n'a plus la vérité, on n'a plus Dieu.

(1) *Matth.* c. XVIII, v. 17.

Mais si l'Eglise n'est pas infaillible, elle peut se tromper, enseigner l'erreur. Quoi donc? et dans cette pensée, il faudra que je lui obéisse ! que je me montre soumis ! que je reçoive ses enseignements comme ceux de Dieu même ! tous ses arrêts seront pour moi des arrêts du ciel, et je serai regardé comme un païen ou un publicain, si je refuse de me soumettre ! Et c'est Dieu qui m'ordonne d'obéir à une autorité qui, peut-être, se trompe, qui m'égare, et qui m'égare sans espoir de revenir à la vérité ! car il m'est défendu d'écouter un autre que l'Eglise ! il faut que je m'abandonne à sa conduite, et que je professe l'erreur par l'ordre de Dieu (1) !

Cette difficulté n'existe pas pour les protestants. En abandonnant l'Eglise, ils retombent dans le domaine de la raison individuelle, et c'est là pour eux l'infaillibilité. Ils sont tranquilles, disent-ils, là, point de crainte de l'erreur ; l'Esprit saint dira à chacun la vérité. Malheureusement, parmi les inconvénients de ce système, il en

(1) C'est la folie de l'église anglicane. Dans son xx• article, il est dit que : *C'est l'Eglise qui a l'autorité dans les controverses sur la foi.* Elle oblige son clergé de prêcher *cette doctrine* que l'on doit croire *pour être sauvé.* Dans le même art. xx, elle déclare qu'il peut se faire qu'elle décrète quelque chose qui soit contraire à la sainte Ecriture et outrepasse son pouvoir. Il faudra donc, d'après elle, croire l'erreur pour être *sauvé.*

Nous ajouterons que ce symbole singulier varie même sur les points essentiels, selon les pays où il se trouve. « Ainsi, en Angleterre, un ecclésiastique épiscopal est forcé de croire cet article : *Il est descendu aux enfers ;* et aux Etats-Unis il en est dispensé ! Et puis, on a des prétentions à la vérité ! Mais que vous a fait le Fils de Dieu pour lui attribuer une religion folle ?

est un qui devrait arrêter les plus intrépides ; c'est que Dieu ne doit pas être cru, lors même qu'il parle de la manière la plus claire. Quand il dit : l'Esprit saint vous apprendra toute vérité, il s'adresse aux apôtres, à un corps constitué, enseignant, à l'Eglise, en un mot, nous l'avons remarqué ; et tous les fidèles doivent lui obéir, sous peine d'être regardés « comme des païens et des publicains. » Voilà les paroles de Jésus-Christ ; que deviennent-elles, s'il faut s'en rapporter au jugement particulier ?

Il est bien facile d'inventer des théories qui favorisent toutes les passions, qui légitiment tous les excès ; mais il n'est pas aussi aisé de répondre à toutes les difficultés, d'en imposer au bon sens de tous les hommes, d'éviter les conséquences les plus funestes, comme les plus impies. Vous avez voulu vous soustraire à l'Eglise, former une société à part ; mais voyez si tous les hérétiques que vous avez livrés à satan, selon l'habitude de Luther, que vous avez fait brûler, comme l'ordonna Calvin, que vous avez décapités, comme l'a voulu le tendre, le doux Mélanchton ; voyez si ces hérétiques étaient plus coupables que vous ! Ils rebaptisaient, ils niaient la présence réelle, la divinité de Jésus-Christ ; mais que faites-vous, lorsque vous annulez l'Evangile ? et c'est là votre crime, puisque, avec vos explications, il n'est point de passages, quelque clairs qu'on les suppose, dont on puisse se moquer.

Sans tribunal infaillible, l'Eglise n'a pas plus de réalité que l'Évangile. Et en effet, si elle existait réellement, on devrait la trouver quelque part ; or, on défie la réforme

de nous dire où elle est. Elle pourra bien nous montrer telle ou telle société qu'on appelle Eglise ; mais on lui dira que ce sont des mots. Si elle dit : c'est moi qui suis l'Eglise, de toutes parts des sectes, qui aspirent au même honneur, lui répondront qu'elle a menti. Il n'y a plus d'autorité ; par conséquent tout le monde a droit de s'appeler l'Eglise, et tout le monde a droit aussi de dire à celle qui s'arroge ce titre sans aucune raison : « Tu ments ! c'est moi ! » On conçoit alors que l'Eglise n'est plus, comme il n'est point de roi dans un état où tout le monde peut se vanter de l'être.

Et laquelle faudrait-il préférer? Toutes sont là qui vous environnent, se disputant votre conquête, et toutes veulent être la vérité. Vous cherchez la véritable Église, vous disent les luthériens, c'est nous; les calvinistes répondent : c'est nous ; les anglicans répliquent : c'est nous; les zwingliens, haussant la voix, crient encore plus fort : c'est nous; enfin, les arminiens, les quakers, les méthodistes, les puritains, les presbytériens, les congrégationalistes, les indépendants, les épiscopaux, les swendenborgistes, les universalistes, les trembleurs, les baptistes du libre arbitre, les baptistes des six principes, les baptistes de la libre communion, les baptistes nouveaux, les sabbathariens, les anabaptistes, les marionites, les herrnhuthes, les presbites, les rationalistes, les suprarationalistes, les familistes, les muggletoniens, les labbadistes, et même toutes les sectes mortes depuis des siècles lèvent la pierre de leur sépulcre, et toutes disent d'une voix forte et assurée, mais chacune pour sa société seulement : c'est nous, c'est nous !

tous les autres sont des hérétiques (1) ; et c'est le maître qui l'a dit, ajoutent-elles fièrement. Calvin n'a-t-il pas déclaré dans son *Institution* que « l'Eglise est où la parole divine est annoncée dans sa pureté primitive, où les sacrements institués par Jésus sont reçus et révérés ? » Or, nous seuls annonçons la parole divine dans sa pureté primitive, nous seuls révérons les sacrements institués par Jésus.

Cependant l'homme de bonne foi est ici bien à plaindre : on lui a parlé d'une Eglise dans laquelle seule il peut faire son salut, et il ne la trouve point, et il lui est impossible de la trouver au milieu de ce monde de sectes qui toutes lui montrent des titres excellents, par lesquels il est prouvé qu'elles sont la véritable église. Le voilà donc sans guide, sans lumière ; il n'a plus que sa seule raison, car bien entendu qu'il laissera toutes ces prétentions diverses se combattre, se dévorer dans l'anarchie. Sa raison fera donc son symbole, et sans doute qu'il sera adapté à son ignorance à son intérêt, à ses passions. Donc, vous pouvez vous, attendre à tout ; une société rationaliste a remplacé l'Eglise. C'est jusque-là que l'hérésie de Luther a poussé l'Europe ; de là aux ténèbres du paganisme et à ses folies

(1) Je visitai, un jour, l'hospice des fous de Bicêtre. En entrant, un homme couvert d'épaulettes et de décorations de papier, et tenant une espèce d'épée avec laquelle il poursuivait les nuages qui passaient sur sa tête, s'approcha de moi et me dit en me montrant tous les fous qui remplissaient la cour : « Monsieur, n'écoutez pas ces gens-là, ils sont tous fous. » Cet homme avait raison ; il oubliait seulement, dans sa folie, qu'il était de la maison, et que, bien qu'il se crût général, on ne l'avait pas moins rangé parmi les fous.

vous n'avez pas loin ; les protestants eux-mêmes l'ont avoué. En voyant les plus monstrueuses erreurs surgir sur le passage de leurs doctrines, ils ont trouvé cela tout simple, comme il est naturel que l'arbre porte ses fruits. « Il n'y a nullement à s'étonner, dit Jacob Andrœs, qu'en Pologne, en Transylvanie, en Hongrie et autres lieux, plusieurs passent à l'arianisme, quelques-uns à Mahomet (1). » Nous avons vu que d'autres protestants convenaient que les doctrines de la réforme *ouvraient le chemin à l'athéisme.* Jurieu avait fait le même aveu : « Cette abominable philosophie, dit-il (l'examen individuel) favorise même l'athéisme et l'excuse ; car un athée de bonne foi, qui a cherché Dieu, qui a trouvé que le monde est Dieu et qu'il n'y en a point d'autre, en est quitte pour cela ; voilà sa vérité toute trouvée (2). »

On sait qu'en Allemagne les protestants ont fait de la religion chrétienne un *pur sentimentalisme ;* quelquefois Jésus n'est qu'un *mythe*, et l'Evangile une fable de plus ajoutée aux rêveries de l'ancien orient. Tout étant détruit par la réforme, on comprend que certains hommes l'aient louée ; c'est par la même raison que l'on a songé au rétablissement du *bon paganisme*, et chanté, dans ces derniers temps, ses fêtes riantes, celles de Vénus et de Flore, et publié, dans des ouvrages vantés, des regrets de ce qu'elles n'étaient plus (3).

(1) *Préf. cont. l'apolog. de Danœus.*

(2) *Œuvres de Papin*, t. I, p. 123.

(3) Raynal, dans son *Hist. philos.* s'est plaint « de ce que la croix de Jésus-Christ avait remplacé les divinités si riantes de Rome et de la Grèce. »

Mais c'est ici qu'il faudrait s'élever contre Jésus-Christ et contre son Eglise. Si la réforme a raison, Jésus n'est pas l'envoyé de Dieu, et sa révélation n'est point la vérité. Vos principes détruisent toute croyance par l'impossibilité de reconnaître la véritable, et par là vous ramenez au milieu de nous toutes les erreurs que vous auriez dû dissiper. Nous en prévenons les protestants : il leur est bien permis de mettre au jour une œuvre funeste, criminelle ; mais il faut que cet enfant porte leur nom, et qu'ils répondent de ses actes. Appelez-vous donc *protestantisme*, si vous le voulez, on vous laissera dire ; mais nous réclamerons quand vous voudrez nous faire croire que votre œuvre est celle de Dieu. Vous blasphémez alors ; et au nom de Dieu, au nom de la vérité, nous ne le souffrirons pas. Dieu et la vérité créent, conservent, tout le monde le sait ; mais tout le monde sait aussi que le protestantisme, comme le péché, venant après cette belle, cette magnifique création, n'a su que détruire. Mais le péché, au milieu de son domaine tout composé de ruines, n'a pas dit : Je suis Dieu. Il est remarquable que le protestantisme a plus d'orgueil, plus d'aveuglement ; il l'a dit.

Avec leurs principes, les protestants sont obligés de nier l'Eglise ; écoutez maintenant quelques-uns de leurs raisonnements ; s'ils sont bons, ils ont prouvé le tribunal infaillible ; s'ils ne le sont pas, il faut nier l'histoire.

Les protestants sont distraits. Jusque dans leur camp, nous trouvons des armes qui nous servent ; et ne croyant combattre que leurs adversaires, ils se sont eux-mêmes porté les plus rudes coups. Par exemple ; ils ont fait contre

les déistes de bons ouvrages ; Grotius, Abbadie, entre autres, ont prouvé invinciblement la vérité de la religion chrétienne, la divinité de Jésus-Christ. Nous avons applaudi, de bon cœur, à ces athlètes vaillants, qui ne laissent pas respirer leur ennemi, le saisissent fortement, et ne tardent pas à lui faire avouer sa défaite et sa honte; c'est toujours avec délices que nous avons assisté à leurs triomphes. Une pensée seulement venait nous attrister : comment se fait-il que des hommes qui raisonnent si juste s'arrêtent tout court dans la voie de la vérité ? Un pas de plus, et ce pas, tout le leur demandait, et ils étaient des nôtres. Nous avons adoré les décrets de Dieu; vous conduirez les autres dans le chemin de la vérité, vous arriverez à la porte du temple, vous l'ouvrirez, les humbles y entreront, et vous ne verrez rien ! Navires pompeux et bienfaisants, avec vous, on passe les mers, on arrive aux cités riches et opulentes; les voyageurs en ont admiré les beautés et les merveilles; mais vous, vous êtes restés dans le port, vous n'avez rien vu, et ce sera assez pour votre gloire de vous avoir fait éviter les écueils et les naufrages.

Or, comment la réforme, dans ces livres que nous aimons, a-t-elle prouvé la vérité de la religion chrétienne ? par l'histoire. Elle établit que cette religion, après tout, n'est qu'un fait, et ce fait bien que surnaturel, doit se prouver comme les autres, par le témoignage. « Dans le sujet que nous traitons, dit Grotius, apporter des témoignages non suspects, c'est le prouver ; il faut être content, autrement quel usage pourrait-on faire de l'histoire? et même de la plus grande partie de la médecine ? Cette in-

crédulité frappe aussi, par les fondements, l'amour et le respect que les enfants doivent à leurs parents, puisqu'ils ne les connaissent que par cette voie... Quelle honte de croire plutôt, et sans hésiter, à des histoires qui n'ont souvent d'autre poids que celui que l'autorité seule leur a donné; à des histoires qui ne produisent pas des témoignages aussi évidents, aussi authentiques, de leur vérité, que ceux qui appuyent ce que nous avons dit de Jésus-Christ! Comment résister, par exemple, à l'aveu des juifs qui vivent encore? au consentement unanime des chrétiens? à la vue de cette société qu'ils forment entre eux, et dont les liens marquent certainement qu'elle est appuyée sur des fondements solides? »

Grotius, prouvant un peu plus loin l'authenticité des livres de l'ancien Testament, dépositaires de la révélation, en appelle encore au témoignage, et fait un raisonnement que nous adoptons volontiers: « Si quelqu'un nous demande une raison plus particulière, une preuve plus directe, nous le renverrons d'abord à cette règle reçue de toutes les personnes équitables : que celui qui veut combattre un livre qui a été regardé comme authentique pendant plusieurs siècles, doit apporter des raisons assez fortes et assez puissantes pour détruire son autorité ; que n'en pas produire de telles, c'est la confirmer, et ajouter à un livre un nouveau degré d'autorité (1). »

Eh bien! nous dirons à la réforme : Dieu a donné au Catholicisme l'infaillibilité, c'est un fait, et il n'en est pas de plus certain ; nous n'avons pas seulement un peuple et

(1) *Traité de la Relig.* p. 146.

quelques siècles qui le disent, mais tous les peuples et tous les siècles; partout et toujours on a cru l'Église catholique infaillible; c'était l'Esprit saint qui avait parlé, et les décrets des conciles et des souverains pontifes étaient sacrés (1). Que dira la réforme? Nous attendons sa réponse. Si ses raisonnements en faveur de la vérité de la révélation prouvent quelque chose, ils prouvent pour nous et démontrent notre thèse; s'ils ne prouvent rien, il faut qu'elle mette de côté ces ouvrages qui l'honorent, et convienne, en outre, qu'une des armes les plus puissantes dont on puisse se servir en faveur de la vérité, est maintenant brisée. Voilà donc la réforme : elle ne peut rien dire de bien sans être catholique; quand elle cesse de l'être, elle donne la main à l'incrédulité.

La distraction que nous venons de lui rappeler, nous la trouvons écrite dans des monuments publics, dans des actes solennels; elle aurait dû s'en apercevoir; mais Dieu le permet, afin qu'on sache bien clairement que les arrêts qui la condamnent sortent de sa bouche. Elle dit dans la Confession d'Augsbourg : « Tel est l'abrégé de notre foi, où l'on ne verra rien de contraire à l'Écriture, ni à l'Eglise catholique, ou même à l'Église romaine, autant qu'on le peut

(1) Grotius ne veut pas que l'on repousse cette conséquence; voici ses paroles : « C'est une présomption juste, dit-il dans son *Votum pro pace*, d'attribuer aux apôtres ce qui se trouve partout, et n'a point d'autre origine connue; à quoi si vous ajoutez des témoins d'une piété, d'une prudence, d'une autorité reconnue dans l'Église et qui vous disent : Cela vient des apôtres; nous avons alors toute la preuve qu'on peut désirer dans ces matières, la même précisément par laquelle nous distinguons les écrits apostoliques de ceux qui ne le sont pas. »

connaître par ses écrivains. » La pensée de la réforme, dans ces paroles, n'est pas ambiguë : elle se glorifie de l'autorité de l'Eglise catholique, de celle de l'Eglise romaine, de celle de ses écrivains ; elle croit donc, ainsi appuyée, pouvoir marcher droit et ferme ; elle est dans le vrai, irrépréhensible ; la vérité est pour elle, car elle a le consentement. Dans une autre édition de la même Confession d'Augsbourg, elle invoque pour elle la même autorité, celle de *l'ancienne Eglise*, et c'est cette même autorité qui *l'a poussée à embrasser sa doctrine*. Dans l'apologie de cette confession, elle dit en parlant de la justification : « C'est la doctrine des prophètes, des apôtres et des saints Pères, de saint Ambroise, de saint Augustin, de la plupart des Pères et de toute l'Eglise. » Nous avons vu que le synode de Dordrecht, l'église anglicane, Luther, Jurieu en appelaient toujours à *l'ancienne Eglise*, à *l'Eglise universelle*; ils vont jusqu'à dire que ce que tous les siècles et toutes les Eglises ont cru unanimement, *doit être regardé comme fondamental.*

Dans tout cela, la réforme n'a pas dit un mot qui ne soit pour nous, pas un raisonnement qui ne soit contre elle. Et en effet, il ne lui est pas permis d'avoir deux poids et deux mesures : si l'autorité de l'ancienne Eglise est quelque chose pour elle, il faut qu'elle compte aussi pour nous. Si elle se retranche derrière ses décisions pour établir ses dogmes, il est nécessaire qu'elle nous permette aussi de l'invoquer pour prouver les nôtres.

C'est le raisonnement d'un habile ministre : « Si les théologiens protestants, dit-il, admettent l'autorité de la primitive Eglise, quand il est question de déterminer l'au-

thenticité canonique des livres saints, ils ne peuvent plus, sans inconséquence, rejeter cette même autorité quand il s'agit de l'interprétation des Ecritures (1), et quand on

(1) Schurff poussait avec vigueur cet argument contre Luther : « C'est par l'autorité que nous connaissons les deux Testaments, l'ancienne et la nouvelle loi, Dieu et Jésus. Donc il faut écouter aussi cette même autorité dans les doutes sur la foi. » Savez-vous comment Luther répondait à son disciple et à tous les juristes qui, comme Schurff, soutenaient que sans l'autorité on ne pouvait rien et qu'alors il n'y avait plus de révélation? Écoutez le maître, et vous direz s'il pouvait avouer plus clairement que ses adversaires l'avaient vaincu ; nous ne dirons pas tout, on ne peut répéter toutes les paroles de sa colère :

« Messieurs les juristes, on vient de me dire que vous avez fait entrer le droit canon à notre académie, et que vous voulez en protéger l'enseignement. Vous savez bien que nous avons pilé et réduit en cendres, il y a long-temps, cet âne papiste, cette asinique papauté... Je vous en prie, mes bons amis, soyez donc d'accord avec nous..... Si vous n'écoutez pas cette admonition, et que vous preniez vos cornes, je vous montrerai les miennes et je vous attaquerai vertement. Si de noirs que vous étiez, je vous ai faits blancs, je puis encore aujourd'hui vous rendre votre couleur première, et vous deviendrez noirs aux yeux des hommes comme un démon tartaréen. Alors j'ouvrirai la bouche et je raconterai comment vous avez ces toges et ces pelisses précieuses, et ces vêtements brillants. Ne vous avisez pas d'appeler nos théologiens des ânes ou des troncs ; autrement j'en dirai autant de vous.... Tous tant que vous êtes, juristes, avec toute votre science, vous ne seriez pas capables d'expliquer un seul commandement de Dieu! Vous croyez donc que je ne sais pas ce que vaut un jurisconsulte?... Vous ne pourriez rien faire, rien entreprendre, rien enseigner qui nous porte préjudice. Vous croyez donc bonnement que je ne sais pas ce que vous valez? Je vous le dirai, si vous me poussez à bout, je dirai vos sottises, votre science de *savetier*, mes beaux juristes, dont pas un, quand on le distillerait jusqu'à la cinquième essence, ne serait en état de nous donner l'explication d'un précepte de Dieu! »

traite des doctrines crues et adoptées dans tous les temps. Ce fut aussi par l'étude de l'antiquité chrétienne, et par conséquent du Christianisme primitif, que le savant Hugo Grotius fut enfin décidé à se déclarer entièrement en faveur de l'Eglise catholique. »

« Il m'est impossible d'être sourd de propos délibéré, dit Lessing, quand toute l'antiquité m'annonce unanimement que nos réformateurs ont beaucoup trop élagué et rejeté de choses, sous ce nom de tradition, si mal sonnant pour eux. Ils auraient dû lui accorder le même crédit divin qu'ils ont trouvé bon d'accorder exclusivement à l'Ecriture (1). »

Mais ce crédit divin n'étant fondé que sur la tradition, il faut que la réforme, qui accepte son témoignage pour autoriser un article qui lui plaît, l'accepte aussi quand il est question d'un dogme qui la condamne. Ainsi, puisqu'elle croit que ses adversaires n'ont rien à dire quand les saints Pères ont parlé, il faut bien aussi qu'elle convienne que les nôtres doivent garder le silence quand la même voix se fera entendre pour nous ; il y aurait trop d'injustice, trop de ridicule à dire : Nous avons tout ce soleil, il ne brille que pour nous, et ceux que nous n'aimons pas sont évidemment dans les ténèbres. D'ailleurs, vous ne seriez pas crus. Donc les Pères, les conciles, toute l'Eglise prouvent nécessairement pour nous ; et si avec ces témoignages divers la réforme triomphe, nous aussi nous avons triomphé, et rien n'est plus victorieusement démontré que l'infaillibilité dans le Catholicisme. Cessez d'invoquer l'his-

(1) *Œuvres théol. posth.* p. 126.

toire, ou subissez-la; ne vous appuyez plus sur elle pour condamner vos adversaires, ou soyez vous-mêmes condamnés. Mais vous pourriez renoncer à l'histoire, que nous y tiendrions toujours; nous en appellerions à des faits dont toutes *les personnes équitables* doivent respecter le témoignage; vouloir y toucher, ce serait tout détruire. Ainsi, que vous le vouliez ou non, le témoignage vous tue : si vous l'invoquez, vous êtes avec nous; si vous le rejetez, vous vous séparez de tous *les hommes équitables*, vous effacez toute l'histoire, et Bayle vous crie qu'*il n'y a rien de plus insensé*.

Il suit de là que la réforme ne peut dire : J'existe. Et sur quoi se fonderait-elle? Qu'elle pense à ce qu'elle va dire; si elle veut parler raison, elle est encore, ici, catholique; sinon elle n'existe pas.

— Mais j'ai l'Ecriture.

— Je vous rappellerai que votre système l'a déchirée : il n'est point d'Ecriture sans une autorité qui l'explique; nous l'avons prouvé (1).

(1) « La parole est à l'écriture ce qu'un homme est à son portrait. Les productions de la peinture se présentent à nos yeux comme vivantes; mais si on les interroge, elles gardent le silence avec dignité. Il en est de même de l'écriture qui ne sait ce qu'il faut cacher à un homme, ni ce qu'il faut dire à un autre. Si on vient l'attaquer ou l'insulter sans raison, elle ne peut se défendre; car son père n'est jamais là pour la soutenir; de manière que celui qui s'imagine pouvoir établir par l'écriture seule, une doctrine claire et durable, est un grand niais. » (*Plat. in Phœd.*)

« Gloire à la vérité, dit M. de Maistre; si la parole éternellement vivante ne vivifie l'écriture, jamais elle ne deviendra *parole*, c'est-à-dire, *vie*. Que d'autres invoquent tant qu'il leur plaira *la parole muette*, nous rirons en paix de ce faux dieu. »

— Les faits sont là, et ils prouvent que je suis quelque chose.

— Les faits prouvent qu'il y a eu toujours dans l'Eglise, comme dans toute société, une autorité à laquelle tout le monde devait se soumettre; cette autorité a condamné toutes les sectes et aussi la réforme. Si les faits parlent si haut pour vous, on ne voit pas pourquoi ils ne diraient rien pour le Catholicisme; s'ils se taisent, vous avez tort de vous appuyer sur eux; vous n'existez donc pas.

— Voilà l'époque de ma naissance, les hommes qui m'ont donné le jour.

— Voilà aussi les faits qui attestent que tout l'univers vous regarda comme une erreur, vos fondateurs comme des sectaires; et le Catholicisme fut toujours la religion de Jésus-Christ. Si l'univers ne suffit pas pour prouver cette vérité, nous sommes autorisés à dire qu'il ne suffit pas non plus pour attester votre naissance.

— Et nos temples, et nos ministres, et nos églises ?

— Les monuments qui proclament l'infaillibilité de l'Église catholique, sont plus nombreux, plus respectables; il faut donc les croire, et vous les croirez aussi quand ils vous disent que la réforme n'est qu'une erreur. Mais si une fois il a été prouvé qu'elle n'était qu'une erreur, nous ne voyons pas comment aujourd'hui elle serait une vérité. De même, s'il était vrai que la religion catholique était celle de Jésus-Christ, elle doit l'être encore à présent. Si tous les monuments se sont trompés une fois, ils peuvent se tromper encore, et la réforme ne peut les invoquer; elle n'est donc fondée sur rien; on peut donc révoquer en doute son existence. Si au contraire elle persiste à vouloir exister,

comme elle ne le peut que par l'histoire, il est nécessaire qu'elle fasse abjuration et revienne au Catholicisme, car, les témoignages cités en sa faveur ne laissent rien à désirer. La réforme a beau être inconséquente, il est nécessaire qu'elle choisisse : elle n'existe pas, ou elle n'existe que comme une erreur.

En la voyant ainsi enfermée dans le cercle de Popilius, la réforme a fait pitié à ses plus illustres représentants, qui, pour en sortir, ont reconnu une autorité infaillible, seul moyen de conserver quelque raison au milieu de tant de contradictions et d'extravagances. On va entendre quelques-uns de leurs aveux. La passion peut bien quelquefois égarer certains esprits, mais la raison revient, et c'est alors qu'il faut recueillir leurs paroles, parce qu'ils se sont exprimés avec sagesse. Nous sommes d'ailleurs bien aise que l'on rende justice à la réforme; il n'est rien de plus respectable qu'une amende honorable ; et si parfois le lecteur s'est surpris quelque indignation à la vue de ces folies ou de sa mauvaise foi, il sera certainement désarmé, quand il l'entendra avouer franchement qu'elle s'est trompée. Ne lui en veuillez donc pas ; si jadis elle a nié le tribunal infaillible, maintenant elle va le prouver. Et comme si elle avait fortement à cœur de ne laisser aucun doute sur cette vérité, elle a employé divers raisonnements. En voici un qui, à notre avis, est sans réplique. Nous le recommandons aux ennemis de l'infaillibilité.

Pressé, à la diette de Worms, de faire sa profession de foi : « Je la ferai, dit Luther ; elle ne sera ni cornue, ni dentée, et la voici : A moins qu'on ne me convainque d'er-

reur par le témoignage de l'Ecriture ou de l'évidence (car je ne crois pas à la seule autorité du Pape et des conciles, qui si souvent ont erré, ou se sont contredits ; je ne reconnais de maître que l'Ecriture et la parole de Dieu) ; je ne puis, ni ne veux me rétracter, car il ne faut pas agir contre sa conscience. »

Luther croyait peut-être sa réponse accablante pour ses adversaires, et il venait de prouver au contraire la nécessité de la soumission au Pape, au concile ; il démontrait le tribunal infaillible. Et quelle erreur pourra jamais être convaincue, lorsque l'interprétation particulière est proclamée règle de foi ! Voyez Luther en présence des sectes qui se sont élevées autour de lui et par ses principes ; que leur répond-il, quand il veut faire le maître et les ployer sous lui ? « On le quitte, on l'abandonne ; ses amis, ses disciples, ses ouailles chéries, ses maîtres se choisissent un autre chemin.—Oh mon Dieu ! crie-t-il, tu me délaisses, ta colère a soufflé sur ma tête. Que t'ai-je fait, Seigneur ? » Voyons si sa voix sera entendue. — Dites à Carlostadt d'épargner les images ; Carlostadt lui répond : Tu ne tailleras pas des dieux. — Baptise l'enfant, dit-il à Didyme, et Didyme lui répond : Celui qui croit et sera baptisé, entrera dans le royaume des cieux ; l'enfant ne croit pas. — Mais lis donc, malheureux, crie-t-il à Storck, le prophète, c'est l'enseignement de l'Eglise ; et Carlostadt, et Didyme, et Storck répètent en chœur : papiste ! il n'y a d'autorité que la Bible, de lumière que celle dont l'Esprit saint nous éclaire ; nous marchons dans les voies de Dieu. — Vous ne verrez pas la face du Seigneur ; je vous maudis, reprend Luther ; et les prophètes rient de sa colère,

comme il a ri de celle de Tezel et de Caïetano ; et l'erreur marche aussi vite que la peste (1). »

Comment trouvez-vous que Luther, avec son appel à l'Ecriture, s'est défendu ? N'a-t-il pas fait tout le contraire de ce qu'il croyait? Ne vient-il pas de démontrer victorieusement la nécessité du tribunal infaillible ? S'il n'est pas une voix divine qui se fasse entendre, au milieu de toutes ces erreurs ennemies qui veulent avoir raison, où trouvera-t-on la religion de Jésus-Christ ?

Il n'est pas un homme de bonne foi qui ne convienne de cette vérité. « Tandis que des hommes extrêmement prévenus en faveur de leur propre raison, dit M. de Bonald, regardent certaines idées religieuses ou politiques, d'invention humaine, comme des vérités démontrées et désormais hors de dispute ; d'autres, qui n'ont pas moins d'esprit, et qui se croient autant de droiture dans le cœur, de rectitude dans le jugement, et peut-être moins de préjugés et de passions, regardent ces mêmes idées comme des erreurs, et qui pis est comme des sottises. Qui est-ce qui prononcera entre eux? et comment la société pourra-t-elle subsister, s'il n'y a pas une autorité supérieure à toute autorité humaine (2) ? »

Si vous le désirez, Luther ira directement au but, car on ne dit plus maintenant : « Il est une voix intérieure qui parle au fond de nos cœurs plus magnifiquement que la parole humaine ; c'est l'inspiration du Saint-Esprit. » On se méfie de la Bible, de l'inspiration particulière, de l'Esprit saint ; et, dans le fait, tous ces moyens avaient été si

(1) *Vie de Luther*, t. I.
(2) *Pensées*.

misérables, si impuissants ! Ils avaient produit des résultats si monstrueux ! L'Esprit saint avait soufflé d'une manière si étrange, qu'il fallut imposer silence à toutes ces voix; on ne voulut plus que l'autorité, écoutez : « L'Eglise est le fondement et la colonne de vérité, écrit Luther au prince Albert de Prusse ; par conséquent, si Dieu ne peut mentir, l'Eglise ne peut errer. Et cela n'est pas mon sentiment seulement à moi, c'est l'avis de l'Esprit saint qui connaît les cœurs et toutes les choses beaucoup mieux que nous. Et en effet, l'Esprit saint nous enseigne cette doctrine par son organe ; saint Paul nous dit : Fuyez l'hérétique après l'avoir repris une ou deux fois, sachant que celui qui est dans cet état est perverti, et qu'il pèche, puisqu'il est condamné par son propre jugement. »

Calvin n'est pas moins clair quand il recommande cette autorité. « Dieu pouvait, dit-il, consommer les fidèles en un instant ; mais il veut qu'ils ne croissent et ne parviennent à l'âge viril, que sous la tutelle de l'Eglise. Et comment doit s'accomplir ce dessein de Dieu ? La parole est confiée aux pasteurs légitimes, nous devons donc reconnaître leur autorité, nous abandonner avec confiance à leur direction paternelle. » Puis le réformateur continue : « Saint Paul appelle l'Eglise, *la colonne*, *le fondement de la vérité* ; or, quel est le sens de ces magnifiques paroles? C'est que l'Eglise est la demeure où Dieu informe les siens, les comble de graces et de faveurs ; c'est qu'elle est l'arche sainte dans laquelle la vérité ne peut défaillir. Écoutons les éloges que lui donnent les Ecritures : la vierge pure, la chaste fiancée, l'épouse fidèle et sans tache, le corps du Sauveur. Ainsi, divorcer avec cette Eglise, c'est renier

Dieu et Jésus-Christ ; c'est faire tous ses efforts pour détruire la vérité divine. Gardons-nous d'un crime aussi atroce, ne souillons point l'hymen du Fils de Dieu ; car, par là nous mériterions d'être anéantis par la toute-puissance de sa colère (1). »

Claude était aussi pour la nécessité du tribunal infaillible, lorsque parlant à l'évêque de Londres, Penchman, contre les dissidents qui ne reconnaissaient pas son autorité, il lui disait : « Évidemment une telle conduite équivaut à un schisme positif, crime détestable en lui-même, et à Dieu, et aux hommes ; ceux qui s'en rendent coupables, soit en l'établissant les premiers, soit en continuant de l'entretenir parmi les autres, doivent s'attendre à rendre un compte terrible au grand jour du jugement. »

Le savant Casaubon était bien de cet avis, lorsqu'il écrivait au cardinal Du Perron, « qu'il ne restait aucune espérance de salut à ceux qui sont séparés de l'Eglise catholique, ou de la communion de la même Eglise. »

Puffendorf n'a pas plaidé d'une manière moins forte la cause de l'autorité, quand il a dit dans son livre de la *Monarchie du Pape* : « Il n'est pas permis de douter que le gouvernement de l'Eglise ne soit monarchique, et nécessairement monarchique ; la démocratie et l'aristocratie se trouvant exclues par la nature même des choses comme absolument incapables de maintenir l'ordre et l'unité au milieu des agitations des esprits et de la fureur des partis.. La suppression de l'autorité du Pape a jeté dans le monde des germes infinis de discorde ; car n'y ayant plus d'auto-

(1) *Instit.* l. IV, f. 375.

rité souveraine pour terminer les disputes qui s'élevaient de toutes parts, on a vu les protestants se diviser entre eux, et de leurs propres mains déchirer leurs entrailles : *furore protestantes in sua ipsorum viscera cœperunt* (1). »

On connait ce passage de Grotius : « Sans la primauté du Pape, il n'y aurait plus moyen de terminer les disputes et de fixer la foi (2). »

Dans une lettre à Alexandre Knox, l'évêque anglican Jebb prouve en ces termes la nécessité d'une autorité infaillible : « Vous vous plaignez de ce que le protestantisme n'a aucun système fixe ; en pourrait-il être autrement ? Avant qu'il soit possible d'en établir un, il faudrait qu'un principe d'interprétation, basé sur une autorité irrécusable, fût solidement posé. Ceci serait l'antipode du *jugement particulier* soutenu par Chillingworth, mais il n'est aucune science dont les principes puissent s'accorder avec ce système. L'astronome, le mathématicien, le chimiste ne riraient-ils pas de celui qui voudrait, sur ces différents sujets, établir pour base son *jugement particulier* ? Ne regarderait-on pas comme folle la personne qui dirait : deux et deux font cinq ; l'or et l'airain ont le même poids, les mêmes propriétés, la même valeur ; je le soutiens, j'en ai le droit ; c'est mon jugement particulier ? Cependant cette absurdité est chaque jour énoncée dans leur théologie ; et c'est là le protestantisme ! Mais la théologie est-elle donc contraire à la raison ? N'a-t-elle point de principes fixes ?

(1) *De Monarch. Pontific. rom.*

(2) *Sine tali primatu exire à controversiis non poterat, sicut hodie apud protestantes.* (Votum pro pace eccl. art. VII.)

N'est-ce plus une science ? Je pense bien autrement. Quelle est la science humaine qui pourrait, je ne dis pas se perfectionner, mais seulement être enseignée, si on commençait par mettre ses principes de côté? Et au contraire, quelles espérances ne pourrons-nous pas concevoir des progrès de la théologie, quand ses principes seront soutenus avec la tenacité propre à l'église de Rome, sans être accompagnée de ses erreurs! Eh! qu'un tel état de choses serait heureux!»

Leibnitz a fait ainsi sa profession de foi: « Puisque Dieu est le Dieu de l'ordre, et que le corps de l'Eglise, une, catholique et apostolique, sous un gouvernement qui soit un, avec une hiérarchie qui comprenne tous les membres est de droit divin, il s'ensuit qu'il y a aussi de droit divin, dans le même corps, un souverain magistrat spirituel, se contenant dans de justes bornes, pourvu d'une puissance directoriale, et de la faculté de faire tout ce qui est nécessaire pour remplir sa charge, par rapport au salut de l'Eglise... Effectivement, il est de plein droit qu'il y ait, dans toute république, et par conséquent dans l'Eglise chrétienne, un souverain magistrat, soit que toute son autorité réside dans une seule personne, soit qu'elle soit partagée entre plusieurs (1). » Dans le projet de réunion Molanus et Leibnitz reconnaissent que « le Saint-Esprit se trouve avec la plus grande partie de l'Eglise; et que si un

(1) *Cum sit Deus ordinis, et corpus unius Ecclesiæ catholicæ et apostolicæ uno regimine hierarchiaque universali continendum juris divini sit, consequens est, ut ejusdem sit juris supremus in eo spiritualis magistratus, terminis justis se continens, dictatoria potestate, omniaque necessaria ad explendum munus pro salute Ecclesiæ agendi facultate instructus.* Epist. VIII, ad Fabri.

concile véritablement œcuménique avait décidé le contraire de ce que prétendent les protestants, il n'est pas douteux que cette décision ne dût l'emporter (1). »

Dieu, dit Molan, a promis d'assister son Eglise dans les siècles des siècles, et il ne saurait permettre que l'erreur prévalût dans les grandes assises religieuses qu'on appelle conciles (2). »

Un protestant moderne, Welker, dont tout le monde connaît la science et la philosophie, a parlé en ces termes de la nécessité d'un tribunal infaillible : « Aussi long-temps que la foi a resté pure, forte et très-active, l'état théocratique est, sans contredit, le plus beau et le plus énergique des états ; mais, sans ces qualités, il est bientôt attaqué au vif et voué à une ruine aussi prompte qu'inévitable. La théocratie exige absolument aussi la foi à sa révélation ultérieure, déterminée, ainsi qu'une communication perma-

(1) Leibnitz veut parler du concile de Trente, qu'il ne trouve pas œcuménique, parce que les protestants n'y furent pas représentés. Il est étonnant qu'un aussi grand esprit donne dans un aussi grand travers ; ne voit-il pas que s'il a raison, il n'y a plus d'autorité, plus d'Eglise ; que tous les hérétiques pourront dire la même chose ; que les ariens, les nestoriens et les autres avaient autant de droit que lui de mettre de côté les conciles qui les ont condamnés ; mais alors il n'est plus possible d'arrêter l'erreur. Et cependant il prie Bossuet « d'examiner sérieusement devant Dieu s'il y a quelque bon moyen d'empêcher l'état de l'Eglise de devenir éternellement variable. » Il est donc vrai que les plus grands hommes ont quelquefois de la peine à lier deux idées. Il était si simple de penser au tribunal infaillible, sans quoi il n'y a point d'Eglise. Leibnitz oubliait ce qu'il avait dit en faveur du chef de l'Eglise, de l'autorité nécessaire dans la société chrétienne.

(2) Cité par Hœnnighaus, p. 145.

nente avec la Divinité. L'interprétation purement humaine d'une loi divine affaiblit sans cesse la fermeté que la foi doit avoir dans son infaillibilité, et la loi ne peut jamais donner des *normes* d'une étendue complète pour le gouvernement. C'est pourquoi un gouverneur choisi et inspiré de Dieu, en général, des prophéties, des miracles fréquents, et de toute espèce; des prêtres, comme interprètes du gouvernement théocratique, en sont *les clauses indispensables* (1). »

« Si la suprématie d'un archevêque de Cantorbery, dit un docteur anglican, est nécessaire pour maintenir l'unité dans l'église anglicane, comment la suprématie du souverain Pontife ne le serait-elle pas pour maintenir l'unité de l'église universelle (2) ? »

D'après Chillingworth, « il faut qu'il y ait quelque part un juge infaillible, et l'Eglise de Rome est la seule société chrétienne qui prétende et puisse prétendre à ce caractère (3). »

Le protestant Staudlin, dans son *Magasin de l'histoire de la Religion*, IIIe *part.*, a soutenu « *qu'il fallait nécessairement admettre* que la Divinité qui avait donné une révélation à l'homme, avait songé aussi à empêcher que le sens de cette révélation ne fût point abandonné à l'arbitraire d'un jugement subjectif. » Et parce que le protestantisme ne veut point admettre ce principe, il l'appelle avec juste raison *inconséquent.*

(1) *Essai sur la fondation du Droit, de l'État et de la Peine.*
(2) Cartwrith, *in defens. Wirgisti.*
(3) Cité par Gibbon.

Les protestants ont tranché le mot : c'est par la liberté de croire et de professer tout ce qu'on a voulu, que tout a péri ; c'est maintenant par l'autorité, et l'autorité seule, que l'on peut tout sauver. Trop long-temps on s'est mal à propos épouvanté de l'autorité de l'Eglise, c'est à elle maintenant qu'il faut avoir recours. « *Il est nécessaire que l'un soit dominateur*, disaient les Grecs, et la même maxime, ajoute un ministre en parlant aux protestants, doit être appliquée à la société ecclésiastique. J'en appelle à votre propre témoignage pour savoir au juste combien votre société religieuse a insensiblement déchu, depuis la perte qu'elle a faite d'un chef, depuis que chacun d'entre vous est maître de penser ce qu'il lui plaît, et de donner à sa fantaisie une interprétation à l'Ecriture ? »

Mais c'est assez. Nous venons de faire entendre des voix puissantes, des voix que la réforme écoute volontiers ; c'est, en un mot, elle-même qui vient de nous démontrer la nécessité de l'autorité. Nous lui dirons donc, puisqu'elle parle comme nous, puisqu'elle explique comme nous les textes favorables à l'autorité infaillible, puisqu'elle se déclare si clairement pour cette Eglise, qui ne peut errer, *pas même dans les petites choses*, comme l'a dit Luther, nous lui dirons : une conclusion est nécessaire : *Plus de protestantisme !* il faut redevenir catholique, rentrer dans le sein de cette Eglise qui ne peut se tromper, se soumettre à ses jugements, puisqu'ils sont infaillibles ; sinon, comme dit Calvin, *vous détruisez la verité divine, vous commettez un crime atroce, vous souillez l'hymen du Fils de Dieu, et par là vous méritez d'être anéantis par la toute-puissance de sa colère.*

Au reste, ce dernier parti, la réforme a été forcée de le prendre, bien qu'elle ne veuille pas l'avouer. Détruite par le libre examen, comme le lui a dit Thiess, elle a voulu se relever par ses symboles et ses excommunications, et Schulz lui crie : « Tu as déserté Wittemberg et Genève, et tout entière tu marches sous les drapeaux du Catholicisme !

CHAPITRE X.

EST-IL BIEN PROUVÉ QUE LES CATHOLIQUES SEULS POSSÈDENT LA VÉRITÉ ?

La réponse affirmative est dure pour les protestants, mais elle est vraie ; on en aura la preuve dans la solution des deux questions suivantes : 1° La vérité se trouve-t-elle ailleurs que dans le tribunal infaillible ? 2° Les catholiques seuls font-ils profession de ne croire que les enseignements du tribunal infaillible ? Ces deux questions sont faciles à résoudre, ou plutôt elles viennent d'être résolues.

Quant à la première question, il faut y répondre dans le sens catholique, ou renoncer au Christianisme. Croyez-vous, dirons-nous aux protestants, que les paroles de Jésus-Christ aient un sens ? que les apôtres aient dit la vérité aux fidèles ? que les saints docteurs et les conciles que vous respectez, aient été les vrais interprètes de Jésus-Christ et des apôtres ? Croyez-vous enfin que cette proposition que vous devez reconnaître, soit vraie : *ce que tous les fidèles, toutes les églises, tous les siècles ont cru unanimement*

doit être regardé comme vrai et fondamental? Il faut que les protestants répondent affirmativement à toutes ces questions, sinon la religion chrétienne n'existe plus.

On n'a pas oublié ces paroles de Jésus-Christ : « Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit regardé comme un païen et un publicain. » L'anathème n'est pas douteux ; celui qui refuse de se soumettre au tribunal que Jésus-Christ vient d'établir, est retranché manifestement de la société chrétienne, et un sceau d'infamie, de réprobation est sur lui.

C'est le sens bien clair, bien évident des paroles du Maître. Cependant qu'arrive-t-il, si l'on peut trouver la vérité en dehors du tribunal infaillible ? C'est que Jésus a frappé des innocents d'un arrêt qu'ils ne méritaient pas ; car ceux-là aussi ont la vérité, bien qu'ils n'aient pas écouté le tribunal qu'il avait si fortement recommandé. Mais quand on a la vérité, on n'est pas coupable ; dans ce cas, que devient le Fils de Dieu, la sagesse éternelle, la souveraine justice ? Pensez-y, vous n'avez qu'à choisir entre notre dogme ou l'impiété.

Et quand il dit à ses apôtres : « Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise, » Jésus agit-il avec plus de justice, plus de discernement ? Se montre-t-il plus digne de sa divine mission, où tout doit être resplendissant de la divinité ? Non sans doute, on ne comprend plus rien à son langage, et l'on se demande comment il a pu dire qu'en méprisant l'autorité des apôtres on le méprisait lui-même, si sans eux et malgré eux on peut avoir la vraie doctrine, la vraie foi ? Car avec cela on a tout, on a Jésus-Christ, on a Dieu ; mais alors on l'écoute, on ne le

méprise pas. Jésus-Christ a donc tort, et, bien qu'il ait dit que le ciel et la terre passeront, mais que ses paroles ne passeront jamais, il faut convenir qu'il y a une exception pour celles que nous venons de citer; rayez-les de l'Evangile, elles le déparent, elles feraient suspecter sa mission; vous n'y trouveriez plus la divinité.

« Je vous enverrai le Saint-Esprit qui vous apprendre toute vérité. » Le Saint-Esprit donc réside au milieu de l'Eglise; c'est par lui qu'elle enseigne, qu'elle juge, qu'elle prononce. Les hommes ne sont ici pour rien, et Jésus-Christ le faisait remarquer, afin que l'on n'eût aucun doute sur la légitimité de ce tribunal. Ainsi toutes les questions de foi seront de son ressort. Lorsqu'on voudra connaître la vérité, c'est à lui qu'il faudra la demander; il est l'oracle qui ne se trompe jamais. Erreur! s'écrie la réforme, ici point de promesse de Jésus-Christ, point d'Esprit saint annoncé à son Eglise, point de décisions que l'on doive écouter, comme la voix de Dieu, point de cette infaillibilité qui ne devait laisser aucun doute, parce que c'était Dieu qui parlait. Tout cela s'est évanoui devant ce seul mot: la vérité se trouve ailleurs que dans le tribunal infaillible. Il faut vous armer de courage, si vous voulez suivre les protestants dans leurs explications du texte sacré. Quoi! dans un passage si clair rien n'est promis, rien n'est annoncé? Les apôtres ont mal compris; l'Eglise a beau relire le Testament de Jésus-Christ, il n'y a rien de particulier pour elle! Le Saint-Esprit devait lui apprendre toute vérité, et voilà que ce n'est pas! La vérité se trouve ailleurs et on l'aura sans elle; et ce don si magnifiquement annoncé, si expressément confié n'est qu'une illusion; et toutes les sectes seront aussi bien partagées!

Nous savons bien que les passions sont aveugles, qu'elles embrouillent les choses les plus claires ; mais elles devraient penser quelquefois aux résultats. Nous ne rappelons ici au protestantisme qu'une contradiction énorme. Elle a dit que l'Eglise « était un gouvernement, et aussi régulier que celui de l'État (1). » Mais dans l'État, il y a des lois qui obligent, des tribunaux sans appel ; montrez-nous donc tout cela dans l'Eglise ? Vous ne le pouvez, d'après vos principes ; elle n'est donc plus rien, puisqu'elle n'a aucune autorité, et les apôtres trompés, comme elle, sont autorisés à adresser cette plainte à leur maître : Nous avions cru, Seigneur, que vous nous aviez confié votre Évangile, vos paroles étaient positives, tous les peuples devaient recevoir de nous la vérité, elle n'était que sur nos lèvres, et tous ceux que nous n'aurions pas envoyés, ne devaient prêcher que l'erreur ; nous l'avions cru, Seigneur ! mais cela n'est pas, puisque sans nous, sans l'autorité que vous nous avez donnée, l'on peut avoir la vérité ! Que les protestants prononcent, et nous souscrivons volontiers à leur décision, car il faut qu'elle soit digne du Fils de Dieu.

Si nous devons nous en rapporter aux paroles et à la conduite des apôtres, la réponse de Jésus-Christ ne fut pas ambiguë. *Il a établi des apôtres pour gouverner l'Eglise de Dieu*, dit saint Paul. Qu'est-ce à dire, gouverner ? Ne voyez-vous pas là une autorité et une autorité infaillible, une autorité sans rivale, une autorité à laquelle il faut se soumettre sans réserve, sans arrière-pensée ? Et comment sans cela pourrait-elle gouverner ? Les passions, les sectes,

(1) *Instit.* l. IV.

les hérésies pourraient se mettre à l'écart, braver impunément l'autorité établie, marcher de front et d'un pas égal, avec les apôtres, car elles sont autant qu'eux, ayant comme eux la vérité. Et alors, à quoi sert le ministère des apôtres? leur mission, leurs travaux, leur Evangile? Que devient l'ordre de leur maître, qui leur commande de conduire l'Eglise de Dieu?

Les apôtres sont plus conséquents; ils savent que les paroles de leur maître ont un sens, et en vertu de l'autorité qu'ils ont reçue, ils châtient ceux qui s'éloignent de la doctrine qu'ils ont prêchée, et les signalent aux fidèles comme des hommes dangereux qu'ils doivent soigneusement éviter : « Plusieurs imposteurs se sont répandus dans le monde, dit saint Jean, ce sont des séducteurs et des antechrists. Quiconque ne demeure point dans la doctrine de Jésus-Christ et s'en éloigne ne possède point Dieu... Si quelqu'un vient chez vous, et n'y porte pas cette doctrine, ne le recevez pas dans votre maison, ne le saluez même pas (1). » Saint Jean pensait donc que, hors de l'enseignement des apôtres, hors du gouvernement de l'Eglise, on ne pouvait avoir la vérité; car, autrement, il y aurait eu vexation, tyrannie; et l'on ne voit pas sur quoi il aurait fondé de pareils anathèmes. Les imposteurs qu'il signale lui auraient dit : qu'ils avaient la vérité eux aussi, et que par conséquent on n'avait rien à leur reprocher.

Et tous les saints docteurs qui prêchaient si fortement et si éloquemment, et par leurs discours, et par leurs exemples, l'obéissance et la soumission à l'autorité? Pourquoi

(1) *II. Epist.* c. VII.

tout ce respect et toute cette éloquence? Comme ils étaient dans l'erreur! ils ne comprenaient rien ni à l'Ecriture, ni l'Eglise, ni à la tradition (1). Au lieu de se comporter en despotes, de faire les tyrans à pure perte, croyant remplir un devoir sacré, que ne laissaient-ils les hérésies dévaster en paix le champ de l'Eglise; quel mal pouvaient-elles lui faire, puisqu'elles avaient la vérité?

O grands hommes! dans notre simplicité, ignorant les choses de Dieu, nous trouvions que vos ouvrages, vos controverses pleines de force et d'éloquence, vos combats glorieux, les persécutions que vous avez essuyées pour la foi, vous avaient fait un grand nom; et votre souvenir, jusqu'à présent, était venu pénétrer nos âmes; nous demandions à Dieu quelque chose de votre zèle pour honorer notre vie: hélas! nous voilà désenchantés; vous combattiez une ombre, vous poursuiviez un fantôme! Et en descendant au tombeau, au lieu de pouvoir vous dire cette parole si douce, si consolante de saint Paul: « J'ai combattu un bon combat, » vous ne pouvez avoir que des regrets, car vous n'avez fait que des victimes. Tous ceux que vous appeliez ennemis de la foi, qui, selon vous, désolaient l'épouse de Jésus-Christ, tous ceux-là étant purs, ils marchaient mieux que vous dans la voie de Dieu; ils savaient que sans l'Eglise, et malgré ses décisions, malgré vos menaces de mort et de damnation, ils avaient la vérité!

(1) Cependant Casaubon, écrivant à son ami Vuittemboghaerdt, semble regretter que la réforme n'ait pas conservé la foi des saints Pères: « Pourquoi vous cacher, lui dit-il, qu'une telle différence de la foi ancienne me trouble beaucoup? »

C'est grande pitié aussi de voir tous ces saints évêques qui fuient les hérétiques, les séparent de l'Eglise et prennent tant de soin d'éloigner de la contagion les fidèles qui leur sont confiés. Il y a là ignorance, exagération, abus de pouvoir ; ils n'étaient fondés ni dans leurs déclamations contre les hérétiques, ni dans les anathèmes dont ils les frappaient, puisqu'ils pouvaient, eux aussi, et en dehors du tribunal infaillible, avoir la vérité. Donc il se trompait le grand saint Polycarpe, lorsque, rencontrant à Rome l'hérétique Marcion qui lui demande s'il le connaît, lui fait cette réponse terrible : « Oui, je te connais pour le fils aîné de satan ! » Mais qu'y avait-il donc de si coupable dans Marcion ? Il avait voulu faire une église à part, se séparer de l'unité, et aux yeux de ce grand saint il n'était plus que le fils aîné de satan ! Erreur grossière, fausse application de la loi ! Marcion n'a pas perdu la vérité, puisqu'elle peut se trouver hors de l'Eglise ; pourquoi donc un traitement pareil ? Comment l'a-t-il mérité ?

Le zèle de saint Ambroise se trompait aussi, lorsque, répondant aux instances de l'impératrice Justine, qui demandait que les catholiques fussent livrés à l'hérésie, il lui disait : « Qu'on nous les enlève par force, mais je ne les livrerai jamais ; je ne livrerai pas l'héritage de Jésus-Christ, je ne livrerai pas l'héritage de nos pères, l'héritage de Denis qui est mort en exil pour la cause de la foi, l'héritage d'Eustorge le confesseur, l'héritage de Myroclès et des autres évêques fidèles, mes prédécesseurs. » Pourquoi donc saint Ambroise faisait-il tant d'efforts pour conserver son troupeau dans la foi catholique ? Il aurait dû céder, parce que, après tout, il n'y avait rien à craindre ; il évi-

tait le blâme, la persécution, le trouble dans son Eglise, et les fidèles n'y perdaient rien, parce que, sans lui et loin de lui, ils auraient trouvé la vérité.

Et pourtant la conduite de ces glorieux défenseurs de la vérité catholique a été admirée, louée, et les siècles ont voulu célébrer leurs victoires. « Nous les proclamons, s'écrie Vincent de Lerins; oui, nous les proclamons, ô vénérable Ambroise ! et en les louant nous les admirons. Car, quel est l'homme assez insensé pour ne point désirer de suivre au moins, s'il ne peut les atteindre, ceux que rien n'empêcha de défendre la foi des ancêtres, ni la violence, ni les menaces, ni les flatteries, ni la vie, ni la mort, ni la cour, ni les satellites, ni l'empereur, ni l'empire, ni les hommes, ni les démons; ceux dis-je, que le Seigneur, pour leur confiance dans la religieuse antiquité, a doués d'une telle grace, que par eux il a relevé les églises abattues, vivifié les peuples spirituels qui étaient morts, replacé sur la tête des prêtres leurs couronnes tombées...

» Mais ce qu'il nous faut envisager, surtout, dans cette force divine des confesseurs, c'est qu'alors en se déclarant pour l'antiquité de l'Eglise, ils ont pris la défense, non point d'un seul parti, mais bien de l'universalité. Car, il n'était pas raisonnable que de tels, que de si grands personnages prissent tant de peine pour appuyer les opinions erronées et contradictoires d'un seul homme, ou de deux tout au plus, ni qu'ils allassent combattre pour une téméraire conspiration de quelque petite province; mais s'attachant aux décrets et aux définitions de tous les prêtres de la sainte Eglise, dépositaire de la vérité apostolique et

catholique, ils ont mieux aimé se livrer eux-mêmes, que de trahir la foi de l'ancienne universalité. Aussi ont-ils mérité de parvenir à un tel degré de gloire, qu'ils passent avec justice et à bon droit, non-seulement pour confesseurs, mais encore pour princes des confesseurs (1). »

Ainsi ont été loués, par tous les siècles, les défenseurs de la vérité catholique; est-il permis à la réforme de les blâmer? Si elle l'ose, elle aura encore à répondre à des autorités bien puissantes. Il faut qu'elle soutienne que les premiers conciles généraux, qu'elle regarde comme les organes de la vérité, ont décrété un mensonge, et que leurs anathèmes ont porté à faux; les hérétiques n'étaient point atteints, et ils riaient de la colère des conciles, qui avaient la simplicité de croire qu'ils possédaient seuls la vérité.

Et tous ces fidèles, tous ces confesseurs, ces martyrs, qui sacrifiaient tout, la vie même, plutôt que d'abandonner la foi catholique, que persécutaient les hérésies toutes-puissantes, ceux-là aussi étaient dans une erreur déplorable. Ils mouraient inutilement et sans fruit, puisque les hérésies pouvaient aussi leur offrir la vérité.

Et quand Luther parlait tant de sa soumission au Pape et à l'Eglise, quand il lui disait qu'il n'attendait que son

(1) *Neque enim fas erat ut tanti ac tales viri unius aut duorum hominum errabundas sibique ipsis contrarias suspiciones tam magno molimine adsererent, aut vero pro alicujus provinciolæ temeraria quadam conspiratione certarent; sed omnium sanctæ Ecclesiæ sacerdotum apostolicæ et catholicæ veritatis hæredum decreta et definita sectantes, maluerunt semetipsos quam vetustæ universitatis fidem prodere. Unde et hac tantam gloriam pervenire meruerunt, ut non solum confessores, verum etiam confessorum principes jure meritoque habeantur.* Comm. c. v.

arrêt pour se soumettre, *soit qu'il donnât la vie ou la mort*. Luther était très-bon, vraiment ; il pouvait avoir la vérité de son côté, bien que l'Eglise lui dît le contraire. Mélanchton était aussi dans l'erreur, lorsque, déplorant que l'on se fût séparé du Pape, il voulait le conserver, ainsi que les évêques, *sans quoi tout était perdu*. Mais Mélanchton n'était donc plus protestant ; il pouvait être fort tranquille, sans Rome, sans le Pape, sans les évêques, sans l'autorité, puisqu'on avait mis en principe que la vérité pouvait se trouver ailleurs.

Si vous dites que Luther et ses amis n'eurent raison qu'en se séparant de l'Eglise, qu'en faisant secte, il est nécessaire qu'ils commencent par être tolérants ; et s'ils ont cru trouver la vérité hors de l'ancienne Eglise, il faut qu'on puisse la trouver aussi hors de la nouvelle. Donc, vous laisserez les autres vivre comme ils l'entendront, croire ce qu'il leur fera plaisir; car sur quoi fonderiez-vous votre haine, vos massacres, vos guerres, vos échafauds? Vous pensez avoir la vérité ; c'est fort bien; mais il faut que vous croyiez qu'elle se trouve aussi en dehors de votre autorité : donc vous n'aviez aucune raison de quitter l'Eglise catholique ; donc vous ne pouviez persécuter, quand on ne voulait pas vous croire, et tous ces zwingliens, tous ces anabaptistes, tous ces sociniens étaient autorisés à se séparer de vous ; donc c'est vous Luther, Calvin et vos amis, qui êtes les coupables ; vous avez tyrannisé des innocents qui avaient pour eux la vérité. Vous les appeliez hérétiques, idolâtres, schismatiques ; mais, qui vous l'a dit? comment le savez-vous? Si l'on peut trouver la vérité en dehors de votre tribunal, comme on la trouve en dehors de l'Eglise catholique,

ce ne sont là que d'injustes qualifications, d'absurdes calomnies! Nous l'avons dit : peut-être qu'il n'y a plus de sectes, d'hérésies, d'idolâtrie possibles, et tous ceux que vous traitez si mal professent la vérité.

Voilà où l'on arrive avec ce système : on revient à la tolérance, à ce système que nous avons montré si funeste, si insensé, destructeur de toute religion, de toute foi, système que les protestants, eux-mêmes, ont repoussé, et dont ils ont voulu si souvent arrêter les ravages par leurs synodes, par leur autorité en un mot. Le seul moyen donc de se sauver de tant d'inconséquences, de tant d'absurdités, c'est d'être catholique, d'avouer franchement que la vérité ne se trouve que dans le tribunal infaillible.

La seconde question : Les catholiques sont-ils les seuls qui fassent profession de ne croire que ce qu'enseigne le tribunal infaillible? est facile à résoudre.

Tout le monde connaît et notre soumission et l'insolence des sectes rebelles. Pour nous, le tribunal infaillible est l'interprète divin, qui ne peut se tromper, parce que la vérité éternelle est en lui; et ses décisions, ses arrêts sont regardés comme les décisions, comme les arrêts de Dieu même. Parmi nous, des hommes peuvent se tromper, s'égarer, parce qu'ils sont hommes; mais lorsque le chef de l'Eglise ou un concile a parlé, les sentiments particuliers se taisent; et quel que soit le docteur, le savant, l'homme illustre qui s'est trompé, il désavoue ses erreurs, s'incline devant l'arrêt du tribunal infaillible, et ce n'est qu'à ce prix qu'il continue de s'appeler catholique. Les esprits opiniâtres qui se préfèrent à l'Eglise, sont retranchés de la communion

des fidèles, et le nom d'hérétiques qu'ils emportent avec eux, les sépare des catholiques, lesquels, sans respect humain, répèteront toujours cette maxime que vous n'effacerez point de leur cœur, parce qu'elle leur fait une trop belle part parmi toutes les religions humaines : hors de l'Eglise point de salut.

Cette profession de foi est de tous les lieux, comme de tous les temps. Pour toutes les générations catholiques, « il faut être dans la barque de Pierre, afin d'échapper au naufrage; — avoir l'Eglise pour mère, si l'on veut avoir Dieu pour père; — amasser avec Pierre, si l'on ne veut disperser avec l'hérésie; — écouter l'Eglise, si l'on ne veut être rangé parmi les païens et les publicains. »

Ne dites pas que toutes les générations se trompent, ce serait dire qu'il n'y a jamais eu d'Eglise; car cette foi, chez elle, n'a jamais varié. Les premiers siècles respectés, invoqués par la réforme, devraient aussi être effacés; car l'erreur pour eux ne serait pas douteuse, puisqu'ils soutenaient comme nous, aujourd'hui, la nécessité de la soumission au siége de Pierre, aux décrets des conciles, sans quoi on n'était plus catholique, plus dans la vérité.

Mais il n'est pas nécessaire de prouver notre foi et notre soumission au tribunal infaillible, seul dépositaire et seul gardien de la vérité; les monuments sont partout : les fidèles de tous les siècles, comme de tout l'univers, ne font entendre qu'un cri de respect, d'amour, de soumission. Ce fait est reconnu par nos adversaires eux-mêmes qui nous en font un crime. C'est, disent-ils, de la part de l'Eglise romaine, une intolérable tyrannie, et dans les catholiques qui s'y soumettent un honteux esclavage.

On verra bientôt ce que valent ces accusations de tyrannie et d'esclavage. Dans ce moment, nous nous bornons à recueillir les aveux qu'on vient de faire : les catholiques seuls font profession de croire ce qu'enseigne le tribunal infaillible, les protestants en conviennent ; nous avons prouvé d'autre part que la vérité ne se trouvait que dans le tribunal infaillible; donc les catholiques seuls possèdent la vérité.

Maintenant y a-t-il chez eux tyrannie et esclavage? Avant tout, nous dirons que ceux qui le prétendent sont oublieux. Nous avons montré que par là l'Eglise catholique avait sauvé le Christianisme; et les déclamations doivent se taire devant cette gloire. Vous, protestants, vous êtes obligés de vous soumettre à *cette tyrannie, à cet esclavage,* sous peine de n'être plus chrétiens. Vous ne devriez pas l'oublier; vous avez crié contre l'autorité de l'Eglise catholique, vous l'avez brisée, vous êtes devenus *libres;* votre raison a secoué ses chaînes, et a usé largement de sa *liberté.* Eh bien! où en est la foi parmi vous? où est l'Evangile? Nous vous l'avons dit, et vous avez tout avoué. Or, donc, sans invoquer d'autres moyens de défense en faveur de cette *tyrannie*, que le service qu'elle a rendu au monde, en sauvant le Christianisme, vous devez l'absoudre. Un grand homme, accusé, un jour, par un peuple ingrat, paraît devant ses juges; là, pour toute défense, il s'écrie : « A pareil jour, j'ai sauvé la république ; allons rendre grâces aux dieux! » Tout le peuple le suivit, et l'accusation s'éteignit dans la gloire.

Les catholiques esclaves en se soumettant à l'autorité de l'Eglise! Mais il faut avouer qu'ils le sont à bon droit; ils

obéissent à Jésus-Christ dont les ordres sont précis, à la recommandation des apôtres qui leur ont dit la conduite qu'ils devaient tenir, à celle des saints docteurs qui ont prêché la même doctrine, à celle de tous les conciles qui ont frappé de leurs anathèmes tous ceux qui n'y croyaient pas, à celle de tous les protestants qui ont applaudi à tous leurs arrêts, quand ils ne les atteignaient pas. Si malgré toutes ces autorités vous accusez les catholiques, nous devons vous en prévenir, rien ne vaut ni dans l'Evangile, ni dans la tradition, et il ne vous est plus permis ni d'attaquer, ni de vous défendre. Si nous nous soumettons mal à propos, si nous nous trompons, il faut tout révoquer en doute; l'édifice tout entier croule; les protestants n'ont voulu que nous atteindre, et ils ont été ensevelis sous les ruines qu'ils ont faites.

Les catholiques esclaves en se soumettant à l'Eglise! Et pourquoi? Luther, comme tant d'autres, a fait sa fortune avec des mots; quand on les explique, tout change. En nous soumettant à l'Eglise, nous nous soumettons au représentant de Dieu, à Dieu même, y a-t-il là esclavage? Ce sont des hommes, il est vrai, mais c'est à ces hommes que Dieu a dit: « Celui qui vous écoute, m'écoute; celui qui vous méprise, me méprise; » c'est à ces hommes que Dieu a fait cette promesse: « Je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles; » c'est à ces hommes que Jésus-Christ a promis « le Saint-Esprit, pour leur apprendre toute vérité; » c'est à ces hommes qu'il a donné mission « d'enseigner tous les peuples; » c'est à ces hommes, enfin, que nous devons obéir, « sous peine d'être regardés comme des païens et des publicains. » Et les autorités dont nous nous servons, nos adversaires les entendent comme nous;

ils s'en servent pour condamner ceux qui leur sont opposés. Voilà quelle tyrannie pèse sur nous !

Or, nous le demandons : se soumettre quand toutes ces autorités commandent, professer un dogme ainsi établi, ainsi prouvé, est-ce donc être esclave ? Comment donc ! est-ce que Dieu n'a pas le droit de commander l'obéissance ? et s'humilier devant lui n'est-ce pas s'agrandir ? Ne faites jamais un autre usage de votre liberté, et je réponds de votre gloire.

On annule la raison ! mais y pensez-vous ? Si jamais la raison a usé de tous ses droits, c'est ici ; si elle est traitée noblement, c'est lorsqu'on la soumet à l'autorité de l'Eglise. On annule la raison ! que demandez-vous donc pour qu'elle puisse se déterminer sans se compromettre ? S'il s'agissait d'un fait de l'histoire, par exemple, elle ne demanderait que des témoins dignes de foi, que des historiens instruits et sincères, qu'une critique exacte et éclairée ; et sur cela elle croirait sans balancer ; si elle résistait, elle serait blâmée, elle répandrait le doute sur l'histoire, on ne serait plus sûr de rien ; et c'est justement qu'un savant du siècle dernier a été déclaré coupable envers la raison, le sens commun, parce qu'il refusait d'admettre ce que toute la tradition lui avait appris. Donc, en se soumettant à l'autorité de l'Eglise, les catholiques sont à l'abri de tout reproche; ils seraient, au contraire, bien répréhensibles s'ils lui refusaient cette soumission, parce qu'ils ont, pour déterminer leur foi, plus de preuves que ne peuvent en avoir tous les faits de l'histoire.

Ainsi, la raison conserve toute sa dignité; elle obéit parce qu'elle le doit; donc, ce sont les rebelles qui ont

forfait à la raison. Voilà les protestants! leurs objections tournent à notre gloire; ils ne disent rien sans se condamner.

Après cela, on est bien étonné des éloges que quelques hommes donnent à Luther qui a osé, disent-ils, briser les fers de la raison humaine, l'émanciper et créer par là une ère nouvelle.

Il n'était pas possible de se tromper d'une manière plus grossière, de dire plus d'erreurs en moins de mots. Des ignorants ou des hommes irréligieux ont pu seuls dire cela de Luther, eux seuls pouvaient être ses louangeurs ou ses apologistes. Il a tout ébranlé, il a renversé le rempart qui défendait la vérité, il l'a livrée à toutes les erreurs, il a tout mis en question en détruisant l'autorité; voilà les bienfaits de Luther! apportez-lui votre reconnaissance. Que les ennemis de la religion l'exaltent, le glorifient, cela se conçoit; il a fait tant de ruines, il leur en a préparé tant d'autres qu'ils désiraient! Mais pour ceux qui tiennent encore à la révélation, oh! tous ceux-là doivent lui dire : anathème, malheur! parce que ses principes ont tout détruit; et tant qu'on renversera l'autorité, rien ne restera debout.

Au surplus, en secouant le joug de l'autorité, Luther et ses amis se proposaient de la rétablir bientôt, et la nouvelle *tyrannie* devait être plus dure et moins bien fondée. Ils la brisèrent d'abord, pour faire place aux doctrines nouvelles, pour fonder leur église : l'autorité ne pouvait être respectée, parce qu'elle les condamnait hautement. Mais lorsque l'entreprise eut réussi, lorsque la réforme fut un peu grande, s'apercevant que la division se mettait

dans son sein, que les sectes la déchiraient, l'autorité devint indispensable; elle fut rétablie, et l'on ne manqua pas de l'environner de serments, d'excommunications, de violences. En quoi les réformateurs faisaient une grande faute; ils se condamnaient eux-mêmes. Pourquoi n'avaient-ils pas obéi à l'autorité ancienne, qui valait bien la leur? Si l'autorité était nécessaire pour conserver l'unité dans les églises réformées, pourquoi la blâmer dans l'Eglise romaine? Ainsi, ils prouvent à leurs disciples qu'ils ont tort de les suivre, et leur montrent le chemin qu'ils doivent prendre pour retourner à la vérité.

Aussi on traitait assez lestement cette autorité nouvelle, et tout ce que l'on faisait pour la faire respecter, n'empêchait pas les opposants de l'insulter et de la maudire. « Ces gens, disait Ochin, veulent qu'on tienne pour article de foi tout ce qui sort de leur cervelle! Qui ne le veut faire est hérétique! Ce qu'ils songent la nuit est mis par écrit, imprimé, tenu pour oracle! Ne pensez pas qu'ils démordent jamais; tant s'en faut qu'ils veuillent obéir à l'Eglise, qu'au contraire l'Eglise doit leur obéir. N'est-ce pas là être Pape? être dieux en terre, et tyranniser les consciences et les hommes? » « Voyez-les donc, ajoutait Zwingle, ces hommes qui ne sont ce qu'ils sont que par la parole, et qui veulent aujourd'hui la bâillonner dans la bouche de leurs adversaires, chrétiens comme eux! Ils crient que nous sommes hérétiques, qu'on ne doit point nous écouter; ils proscrivent nos livres et nous dénoncent aux magistrats: n'est-ce pas comme le Pape autrefois, quand la vérité voulait lever la tête? »

Le raisonnement de Zwingle et d'Ochin était sans réplique, mais les circonstances avaient changé, et la liberté

d'examen, et l'inspiration, et le *rayon*, troupe inutile désormais, on n'en veut plus. La réforme s'en est servie pour accomplir ses desseins, elle les met de côté à présent qu'elle est couronnée ; et l'autorité, l'autorité seule règne, commande ; et les menaces, les calomnies, les excommunications, le bourreau seront ses auxiliaires.

Or, quelle était cette autorité si terrible, et de quel droit venait-elle se poser là comme un tribunal infaillible pour tyranniser les consciences ? C'est ce que les protestants devraient bien examiner. Cette autorité était celle de Luther, de Calvin et de leurs amis. Voilà la nouvelle église, les nouveaux *papes ;* et il fallait que tout pliât, que tout se soumît, que la raison d'une infinité d'autres se prosternât devant leur raison ! Cette autorité était infaillible ; si on la niait, on était *damné, confondu avec les démons, digne de l'enfer !* Et l'on a vu des gens qui l'ont cru, des villes, des provinces, des royaumes qui se sont soumis, qui ont sacrifié leurs lumières aux lumières de ces hommes, leur foi à leurs caprices !

Eh bien ! criez, oui, criez ici à l'esclavage, à la tyrannie, on vous comprendra ; car alors vous vous soumettez à des hommes qui ne sont pas plus que vous, et à qui vous ne devez rien (1). Ce sont des maîtres qui vous subjuguent, des tyrans qui vous asservissent. Oh ! brisez vos fers, nous

(1) « Je suis, dit Fénélon, aussi docile à l'autorité de l'Eglise qu'indocile à toute autorité des philosophes. » Ce mot est d'un esprit élevé, ajoute M. de Bonald, et d'un véritable philosophe. Nos beaux esprits pourraient retourner cette maxime ; et jamais on ne vit plus d'audace à rejeter les croyances publiques, et un plus honteux asservissement aux opinions particulières. *(Pensées.)*

serons avec vous ; car, lorsqu'une autorité qui ne vaudra pas plus que la mienne aura la prétention de me commander, je m'élèverai contre elle, et je ferai mon devoir si je cherche à la briser.

Luther et ses amis ont émancipé la raison, proclamé la liberté de la pensée : quelle dérision ! C'est depuis lors que vous êtes esclaves, depuis lors que vous vous soumettez à des hommes, souvent à des misérables. Autrefois vous obéissiez, ô vous qui vous appelez aujourd'hui protestants et qui alors étiez catholiques, vous obéissiez à Dieu en obéissant à l'Eglise ; elle ne demandait votre soumission qu'après vous avoir prouvé qu'elle était nécessaire, que c'était un devoir sacré ; elle vous faisait voir cette obligation dans l'Ecriture, dans les saints docteurs, dans les conciles, dans toutes les Eglises, dans tous les siècles. Marchant avec toutes ces autorités, appuyés sur leurs témoignages, fléchissant le genou avec toutes les Eglises de l'univers, vous étiez à l'abri de tout reproche ; votre soumission était fondée, légitime, nécessaire, car Luther et Calvin vous ont souvent répété que c'était là la vérité.

Mais à présent votre position a bien changé : vous avez laissé ce cortége si nombreux, si imposant, si vénérable, qui vous honorait, qui répondait à tout le monde que vous faisiez bien, que votre obéissance n'était que votre devoir ; et vous avez échangé tout cela pour ne suivre que Luther ou quelques-uns des siens, pour ne croire qu'eux, pour ne vous soumettre qu'à leur tyrannie (1) !

(1) C'est ce qui faisait dire à Ludke : « Nous autres protestants, nous sommes moins libres et moins chrétiens que les catholiques. »

Nous conjurons les protestants de nous dire de quel côté est la raison, de quel côté sont les sages? de quel côté les esclaves, de quel côté les tyrans? de quel côté on impose un joug humiliant à la raison humaine? Et n'est-il pas vrai que lorsque les protestants commenceront à penser, ils cesseront de l'être, parce qu'il n'est pas une erreur, peut-être, plus opposée au bon sens, moins faite pour un homme qui pense?

Non, les protestants ne répondront jamais à cette question : Pourquoi obéissez-vous à vos ministres? à vos synodes? Sur quoi est fondée votre obéissance? Pourquoi reconnaissez-vous là quelque ombre d'autorité? Ces hommes qui vous gouvernent, et que vous appelez vos maîtres et vos pasteurs, ne tiennent l'autorité dont ils vous parlent, que d'eux-mêmes, comme Luther, Calvin et les autres la tenaient d'eux-mêmes. Or, tout le monde vous dira qu'il faut quelque chose de plus, surtout quand il s'agit d'infaillibilité, de la vérité, du salut. Nous le répétons : ils se sont révoltés contre l'autorité, et ils veulent que vous respectiez l'autorité.

Un théologien de l'église anglicane, Richard Baxter, a dit : « Il est étrange de nous voir condamner chez les papistes le principe de l'autorité de l'Eglise, comme règle suprême de la foi, lorsque nous admettons nous-mêmes une règle pareille ; avec cette seule différence, que les papistes croient à l'Écriture comme parole de Dieu, sur la foi de leur Eglise, tandis que nous y croyons sur la foi de la nôtre. » Le docteur dit bien ; mais il aurait dû, pour être complétement vrai, nous apprendre où son église avait pris son autorité, et il serait convenu que cette autorité n'est

pas grande. N'est-il pas vrai que les fondateurs de cette église, comme les autres réformateurs, avaient devant eux, quand ils ont commencé à prêcher, ces paroles de l'Évangile, ces paroles que saint Paul a tant recommandées : « Obéissez à vos conducteurs, soyez-leur soumis ; car ils veillent pour vos âmes, comme devant en rendre compte. » Eh bien ! qu'ont-ils fait ?...

Il ne faudrait pas l'oublier ; vos premiers apôtres et leurs successeurs auxquels vous obéissez, « sont, dit le ministre Papin, semblables à ces rebelles qui n'ont pas plutôt foulé aux pieds l'autorité de leur souverain, qu'ils s'en font un nouveau, qu'ils s'engagent à lui obéir, et qu'ils condamnent la rébellion. Et comme le rebelle prétend qu'après cela on ne peut plus, sans lui faire injure, l'accuser de favoriser l'anarchie, ni dire que sa maxime permette à chacun de se choisir telles lois et tel souverain que bon lui semblera, et de n'en avoir point s'il ne veut, les schismatiques se formalisèrent aussi, quand on pensa les accuser de favoriser l'indépendance, l'irréligion, la tolérance sans bornes. Ils crièrent à l'injustice et à la calomnie ; ils firent hautement profession de reconnaître une autorité ecclésiastique, pour s'attribuer un juge infaillible ; ils donnèrent ce titre à l'Écriture, quoique ce ne fût que la loi, et non pas le juge ; ils condamnèrent au feu le socinien, le déiste et l'athée.

» Ils se trouvaient séparés en plusieurs sectes, cependant ils déclarèrent, chacun de son côté, qu'ils excommuniaient les hérétiques, tous ceux qui faisaient secte à part, tous ceux qui rompaient l'union de l'Église. Chacun défendait chez soi à tous les particuliers d'entreprendre à l'avenir de

prêcher ou d'enseigner, à moins qu'ils n'eussent été ordonnés publiquement pour cette charge. Et ceux que l'on ordonna de cette manière, on les fit jurer qu'ils n'enseigneraient que la doctrine signée de toute la confédération, et qu'ils n'y changeraient rien de leur chef. Chacun institua chez soi des assemblées synodales, pour juger de la doctrine et pour décider des controverses, et leur donner, dans le fait, autant d'autorité que les conciles en avaient dans l'Eglise. Et quand on leur demanda par quelle autorité ils pouvaient faire cela, et qui les avait créés juges en matière de religion, puisqu'ils ne se vantaient ni d'être infaillibles, ni d'être envoyés de Dieu extraordinairement, comme les prophètes et les apôtres, ils répondirent que leur autorité était fondée sur la loi dont ils prenaient le vrai sens, et sur *la vérité dont ils étaient en possession* (1). »

Il ne leur faut pas demander comment ils savent *qu'ils ont pris le vrai sens de la loi*, ni de quelle manière ils se sont mis *en possession* de la vérité ; la réponse qu'ils vous feraient vous paraîtrait trop singulière, ils vous diraient : Nous avons pris le vrai sens de la loi, parce que nous le jugeons ainsi ; nous nous sommes mis en possession de la vérité, parce que tel est notre sentiment. Dites ensuite que les preuves manquent aux protestants, qu'ils n'en ont pas de fortes, de solides, qu'ils se décident facilement ! Cependant c'est sur ces preuves, sans réplique, comme on voit, que tout leur système repose.

Et puis la réforme crie à la tyrannie, à l'esclavage, à la déraison ! et notre siècle, qui se dit si fier, si amoureux

(1) *Œuvres de Papin*, t. I, p. 258 *et suiv.*

de la liberté, sera encore pour des hommes qui ont tant abaissé les hommes ! Non : il n'est personne, de quelque parti qu'il soit, qui ne s'indigne de pareilles prétentions, et qui ne plaigne ceux qui se font encore un devoir de les respecter. Tout le monde, en voyant la réforme cherchant à courber les têtes devant son autorité si peu raisonnable, si injuste, si ridicule, doit répéter ces paroles qu'un ministre que tant de déraison avait ramené à l'Eglise, adressait dans son indignation à ses anciens confrères :

« Ils ont bonne grace de prétendre avoir droit d'exercer, en matière de religion, une autorité souveraine, absolue, qui n'a pas d'autres fondements que leur propre jugement ; n'est-ce pas là un fondement bien sûr pour bâtir dessus non-seulement des excommunications et des anathèmes, mais même des sentences de mort, telles que celles qu'ils décernent, ou celles qu'ils permettent aux magistrats de décerner contre les sociniens, et contre les infidèles, et même contre les catholiques ? N'est-ce pas donner une belle idée du Christianisme, que de faire raisonner tous les chrétiens de cette manière? Je suis persuadé, par mon propre examen, que j'ai la vérité de mon côté ; donc j'ai seul le droit de parler, de faire taire tout le monde, et de punir tous les contredisants. »

C'est une bonne réflexion ; elle suffirait seule pour ramener au sein de l'Église tous les hommes qui veulent avoir encore un peu de foi. Si les ministres avaient raison, le Christianisme ne serait qu'une erreur, car la vérité n'est pas si déraisonnable.

Il faut que vous remarquiez encore ici le malheur du

protestantisme : tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit est une accusation contre lui-même, une preuve de plus qu'il n'est qu'une erreur. C'est tout le contraire pour le Catholicisme : toutes les fois qu'on l'attaque, on lui donne l'occasion de remporter une victoire nouvelle; tous les essais de ses ennemis lui ont été glorieux, toutes les difficultés qu'on a faites ont fait voir à tous ses démonstrations plus évidentes, et il a brillé d'un nouvel éclat : c'est la vérité qui est mieux connue. On a voulu s'élever contre son autorité, on l'a signalée comme humiliante pour la raison, et cette autorité a été vénérable, juste, nécessaire ; et l'homme n'a jamais fait un plus noble usage de sa raison, qu'en s'inclinant devant elle.

CHAPITRE XI.

TOUT TRANQUILLISE LE CATHOLIQUE DANS LA FOI ; ET TOUT DOIT TROUBLER LE PROTESTANT DANS LA SIENNE.

Dans la foi catholique tout se suit, tout s'enchaîne, tout est logique. Là, pour nous servir du mot de Grotius, *il faut être content.* Vous demandiez une religion qui vînt de Dieu et non des hommes ; le Catholicisme vient de Jésus-Christ. Vous aviez besoin d'un garant qui vous assurât que cette religion n'avait point failli, et que la doctrine qu'elle professe est celle que Jésus-Christ et les apôtres ont enseignée ; ce garant c'est Jésus-Christ même, son autorité divine qui veille sur la religion, et prononce sur toutes les affaires de la foi. Cette autorité est toujours là les yeux ouverts, toujours en exercice, de sorte que l'erreur n'a pu se montrer sans être dénoncée, jugée, condamnée. Il vous fallait une religion qui ne subît point les destinées des choses humaines, qui fût toujours pleine de puissance et de beauté, résistant à tous les efforts des hommes et de l'enfer, qui vît passer devant elle les générations, les em-

pires, les révolutions, sans ressentir la moindre secousse : tel est le Catholicisme. Placé sous la main de Dieu, appuyé sur ses promesses qui lui annoncent une durée éternelle, il ne craint rien ; et les siècles et les hérésies, et les persécutions, tout s'usera, tout passera ; lui seul est éternel.

Et ces vérités sur lesquelles l'âme se repose si doucement, ne sont pas comme les vains systèmes des hommes, que rien ne défend, et que chacun peut accueillir ou rejeter à son gré : toutes les preuves, tous les monuments désirables viennent les appuyer. Ceux qui les connaissent, savent si le catholique se contente de peu.

Il a pris l'Evangile, il a entendu Jésus-Christ parler de son Eglise, de sa constitution, de ses caractères ; et reportant ses regards sur le Catholicisme, il a dit, comme naguères un protestant éclairé et sincère : « Ou le Fils de Dieu n'a point organisé d'église, ou le Catholicisme est celle qu'il a organisée ; » car il n'en est pas une autre qui soit digne de lui.

Les premiers docteurs de l'Eglise, ceux que les protestants citent comme lui, il les a interrogés, et tous ont répondu que pour eux, aussi, la volonté de Jésus-Christ n'était pas douteuse ; qu'ils ont interprété ses paroles comme lui ; qu'ils ont vu l'Eglise comme il la voit aujourd'hui, ainsi constituée, avec ses évêques, ses conciles, ses décisions, son tribunal infaillible. De sorte que si la voix de ces grands hommes a quelque poids, si on les suppose instruits de la vérité, leur église est la sienne. Et nous avons vu que la réforme en était convenue.

Il a demandé aux différentes églises du monde, à toutes

ces églises fondées par les apôtres, ou les successeurs immédiats des apôtres, quelle était leur foi, et une seule voix s'est fait entendre de toutes les parties du monde: « Vous avez la vérité, vous croyez ce que nous croyons, ce que nos pères ont cru; nous sommes tous les enfants de la même Eglise. Vous avez quelques siècles de plus, que vous devez regarder comme une preuve nouvelle, que Jésus-Christ est avec son Église, selon sa promesse; voilà tout. »

Enfin il a voulu savoir ce que pensaient les différentes générations qui se sont succédées, quel était leur symbole, de qui elles tenaient leur foi, et toutes les générations ont répondu: «Notre foi était celle de la génération qui nous a précédées; celle-là avait la foi de la précédente, ainsi, jusqu'aux apôtres, jusqu'à Jésus-Christ. Toutes les générations sont témoins que notre foi n'a point changé, qu'elle a toujours été la même, que jamais elle n'a pu être surprise par l'erreur. Si vous en doutiez; vous ébranleriez tous les faits; l'histoire ne serait plus et vous auriez bouleversé le monde.

La foi du catholique est ainsi appuyée: croyez-vous qu'il puisse être tranquille? Saint Augustin, qui avait pourtant quelque droit d'être difficile, devenu enfin catholique n'avait aucun doute sur sa foi. S'adressant aux manichéens, il leur dit en ces termes les raisons qui lui avaient fait embrasser le Catholicisme, et qui l'attachaient à lui sans retour: « Ce qui me retient dans cette foi, c'est l'unanimité de l'acquiescement des peuples; c'est l'autorité qui s'était consacrée d'abord par les miracles, fortifiée par l'espérance, étendue par la charité, cimentée par la

prescription. Ce qui m'y retient, c'est la succession de l'épiscopat, maintenue sans interruption dans l'Eglise, de Pierre jusqu'au Pontife qui occupe aujourd'hui la chaire de cet apôtre, à qui notre Seigneur, après sa résurrection, a recommandé de paître ses brebis. Ce qui m'y retient, c'est enfin le nom de catholique, que notre Eglise, au milieu de tant d'hérésies soulevées contre elle, a eu seule le droit de conserver ; en sorte que, bien que tous les hérétiques affectent de se donner ce nom, lorsqu'un étranger vient à demander où est l'Eglise des catholiques, aucun d'eux n'a le front d'indiquer, ni son temple, ni sa maison.

» C'est par tous ces liens du nom chrétien, et si nombreux, et si chers, que tout homme raisonnable est attaché à la foi de l'Eglise catholique, alors même qu'il n'a pas encore une connaissance parfaite de la vérité, soit que la faiblesse de son intelligence, soit que son défaut de mérite l'empêche de la saisir tout entière. Chez vous, au contraire, vous ne m'offrez rien qui m'attire et me retienne. Je n'entends retentir que des promesses d'amener à la vérité. Si vous la montrez avec une évidence qui en écarte tous les nuages, je dois la préférer à tous les motifs qui me retiennent dans l'Eglise catholique ; mais si vous ne faites que la promettre, sans la montrer, personne au monde ne peut ébranler la foi qui m'attache par tant et de si puissants liens à la croyance chrétienne (1). »

(1) *Tenet consensio populorum atque gentium : tenet auctoritas miraculis inchoata, spe nutrita, charitate aucta, vetustate firmata ; tenet ab ipsa sede Petri apostoli, cui pascendas oves suas post resurrectionem Dominus commendavit, usque ad præsentem episcopatum successio sa-*

Ainsi le catholique peut se rendre témoignage qu'il a rempli un devoir d'homme, un devoir de chrétien : un devoir d'homme, parce qu'il ne s'est rendu qu'aux preuves, aux démonstrations que ne peut jamais repousser un homme raisonnable ; un devoir de chrétien, parce qu'il a assez respecté l'Évangile, pour ne pas lui donner un sens que la lettre réprouve, que les saints Pères n'ont jamais vu, que la tradition n'a jamais soupçonné, que toutes les églises ont repoussé. Là est son repos, son bonheur ; là point de doute sur sa foi, car s'il se trompait, il pourrait accuser Dieu d'être cause de son erreur, d'avoir conspiré lui-même contre la vérité en donnant à l'erreur tout ce qu'il fallait pour assurer son triomphe. Et quels caractères pourrait-il donner à la vérité, quels moyens de la trouver, si le Catholicisme n'était qu'une erreur ? Cette foi nous paraît raisonnable.

Les ignorants et les simples sont tranquilles aussi dans

cerdotum ; tenet postremo ipsum catholicæ nomen, quod non sine causa inter tam multas hæreses sic ista Ecclesia sola obtinuit, ut enim omnes hæretici se catholicos dici velint, quærenti tamen peregrino alicui, ubi ad catholicam conveniatur, nullus hæreticorum vel basilicam suam, vel domum audeat ostendere.

Ista ergo tot et tanta nominis christiani charissima vincula recte hominem tenent credentem in catholica Ecclesia, etiamsi propter nostræ intelligentiæ tarditatem vel vitæ meritum veritas nundum se apertissime ostendat. Apud vos autem, ubi nihil horum est quod me invitet ac teneat, sola personat veritatis pollicitatio : quæ quidem si tam manifesta monstratur, ut in dubium venire non possit, præponenda est omnibus illis rebus ; quibus in catholica teneor : si autem tantummodo promittitur, et non exhibetur, nemo me movebit ab ea fide quæ animum meum tot et tantis nexibus christianæ religioni astringit. Contr. Epist. Manichæi, l. I, c. V.

le Catholicisme. Dieu est bon, disent-ils, il aime les hommes, il a pitié de leur ignorance, de leur faiblesse, et il a dû, par conséquent, leur indiquer un moyen facile pour s'assurer de la vérité. Celui que les protestants nous indiquent, n'est pas de Dieu, il n'est pas de la vraie Eglise, il n'est pas d'une bonne mère; car il est impossible. Lisez, nous répètent-ils sans cesse, discutez, décidez. L'Eglise catholique nous adresse un autre langage: « contentez-vous d'être dociles et humbles; Dieu m'a promis son Esprit pour vous préserver de l'erreur. » Placés entre ces deux guides si différents, lequel fallait-il suivre? Ou celui qui nous demande l'impossible, ou celui qui compâtit à notre impuissance, à notre faiblesse?

« Représentez-vous, continue Fénélon, avec son langage toujours plein de charme et de vérité, un paralytique qui veut sortir de son lit, parce que le feu est à la maison, il s'adresse à cinq hommes qui lui disent: Levez-vous, courez, percez la foule, sauvez-vous de cet incendie. Enfin, il trouve un sixième homme qui lui dit: Laissez-moi faire, je vais vous emporter entre mes bras. Croira-t-il aux cinq hommes qui lui conseillent de faire ce qu'il sent bien qu'il ne peut pas? Ne croira-t-il pas plutôt celui qui est le seul à lui promettre le secours proportionné à son impuissance? Il s'abandonne sans raisonner à cet homme, et se borne à demeurer souple et docile entre ses bras.

» Il en est précisément de même d'un homme humble dans son ignorance; il ne peut écouter sérieusement les sectes qui lui crient: Lisez, raisonnez, décidez, lui qui sent bien qu'il ne peut ni lire, ni raisonner, ni décider, mais il est consolé d'entendre l'ancienne Eglise qui lui dit:

Sentez votre impuissance, humiliez-vous, soyez docile, confiez-vous à la bonté de Dieu qui ne vous a point laissé sans secours pour aller à lui ; laissez-moi faire, je vous porterai entre mes bras.

» Rien n'est plus simple et plus court, que ce moyen d'arriver à la vérité. L'homme ignorant n'a besoin ni de livre ni de raisonnement pour trouver la vraie Eglise. Les yeux fermés, il sait avec certitude que toutes celles qui veulent le faire juge, sont fausses, et qu'il n'y a que celle qui lui dit de croire humblement, qui puisse être la véritable. Au lieu des livres et des raisonnements, il n'a besoin que de son impuissance et de la bonté de Dieu pour rejeter une flatteuse séduction, et pour demeurer dans une humble docilité. Il ne lui faut que son ignorance bien sensée pour décider. Cette ignorance se tourne pour lui en science infaillible ; plus il est ignorant, plus son ignorance lui fait sentir l'absurdité des sectes qui veulent l'ériger en juge de ce qu'il ne peut examiner (1). »

Un des plus beaux génies qui aient paru dans le monde, se reprochait amèrement autrefois d'avoir laissé cette voie de la soumission qui l'aurait conduit promptement à la vérité, pour prendre celle de l'orgueil qui l'avait si longtemps retenu dans l'erreur. « Moi qui vous parle, disait le grand évêque d'Hippone, à son peuple, en l'exhortant à la soumission à l'autorité de l'Eglise ; moi qui vous parle, j'ai eu le malheur de me laisser séduire autrefois, lorsque, étant à peine hors de l'enfance, j'apportais à la lecture des saintes Ecritures la subtilité présomptueuse d'un censeur,

(1) *Lettres sur la Religion.*

au lieu de la piété et de la docilité d'un homme qui cherche à s'instruire. Au lieu de frapper avec humilité à la porte de mon Seigneur et de mon Dieu, je me la fermais à moi-même, par le dérèglement de mes mœurs, et je cherchais avec orgueil ce que la seule humilité peut faire trouver.

« Combien êtes-vous plus heureux, et combien votre docilité vous donne-t-elle d'assurance et de confiance, à tous tant que vous êtes, qui n'êtes encore que comme des poussins dans le nid de la foi, où vous recevez la nourriture spirituelle qui vous fait croître de jour en jour ; au lieu que moi, misérable, me croyant en état de voler, je me jetai hors du nid, et, bien loin de voler, je tombai. Mais la miséricorde de mon Dieu n'a pas permis que je fusse foulé aux pieds et écrasé par les passants. Elle m'a relevé et m'a remis dans le nid d'où j'étais tombé, pour m'être laissé ébranler par les mêmes choses que je vous propose, et que je vous explique aujourd'hui au nom de notre Seigneur Jésus-Christ (1). »

Ce calme de l'esprit, ce repos de la conscience, fruits

(1) *Ita, fratres, si sincere creditis, non est unde erubescatis. Loquor vobis, aliquando deceptus cum primo puer ad divinas Scripturas ante vellem afferre acumen discutiendi, quam pietatem quærendi : ego ipse contra me perversis moribus claudebam januam Domini mei : cum pulsare deberem, ut aperiretur ; ardebam ut clauderetur. Superbus enim audebam quærere quod nisi humilis non potest invenire. Quanto vos beatiores estis modo quam securi discitis, quam tuti, quicumque adhuc parvuli estis in nido fidei, et spiritalem escam accipitis. Ego autem miser, cum me ad volandum idoneum putarem, reliqui nidum ; et prius cecidi quam volarem. Sed Dominus misericors me, à transeuntibus me conculcarer et morerer, levavit et in nido reposuit. Hæc enim me perturbaverunt, quæ modo vobis sincerus in nomine Domini et propono et expono.* Sermo LI, de Concord. Matth. et Luc.

de la soumission à l'autorité de l'Eglise, sont avoués par les protestants de bonne foi. « Quand je regarde les sectaires, dit un ministre, je n'aperçois parmi eux rien de fixe ; tout flotte au hasard. Quand je regarde l'Eglise, je découvre un port assuré, où je puis jeter l'ancre et demeurer ferme à l'abri des tempêtes. Considérez le moyen que notre Seigneur employait pour toucher les juifs, lorsqu'il leur révélait les choses qui concernent le royaume du ciel : Sa parole était pleine de puissance, et en cela rien d'étonnant, car il enseignait *comme ayant autorité, et non comme les scribes*. Il ne disait point : *il peut être ainsi*, ou, *il semble qu'il soit ainsi ;* mais *il est ainsi*. Je trouve donc certitude et sûreté en me soumettant à l'autorité de l'Eglise, et il m'est évident que je ne puis errer, lorsque j'ai l'Écriture pour guide et l'Église pour commentateur (1). »

Non, avec cela rien ne peut arrêter le catholique. A l'aspect des plus grands mystères, il se prosterne et il adore. La vérité pour lui est là, aussi vive et aussi brillante que l'existence de l'Eglise qui lui commande de croire. Il est prouvé par les faits, que cette Eglise existe, qu'elle est révélée, qu'elle est infaillible ; donc elle ne peut le tromper ; donc un doute chez lui serait un mauvais raisonnement, et il ne craint pas de dire à toutes les erreurs comme à tous les hérésiarques : Vous ne voulez pas croire, c'est que vous avez mal raisonné.

Ainsi, Arius, tu as nié la divinité de Jésus-Christ, c'est que tu as mal raisonné. Luther, tu as soutenu que l'Eglise avait péri, c'est que tu as mal raisonné. Calvin, tu as nié

(1) Robson's 15*th* Sermon, v. II.

la présence réelle, c'est que tu as mal raisonné. Eglise grecque, église anglicane, vous restez séparées de l'Eglise catholique, c'est que vous avez mal raisonné. Spinosa, Jean-Jacques, Salvador, Straus, et vous tous, déistes, rationalistes, panthéistes, et autres, vous niez la révélation, la divinité de J.-C., les miracles, le témoignage de onze millions de martyrs; vous avez mal raisonné. Tous vos livres, tous vos efforts contre la foi et les mystères, ne sont que de faux raisonnements. Avec de la logique on est chrétien, catholique. Vous avez commencé par dire: c'est impossible; et passant outre, sans regarder les faits qui faisaient toute la question, vous avez bâti, sur cette négation que rien ne légitime, vos systèmes et vos erreurs. Et puis l'on nous parle de vos doutes, de vos contradictions, de vos rêves, de vos terreurs; qui en serait étonné! Que pouvez-vous faire? quelle paix sur vos œuvres? puisque tout cela est opposé aux faits, dont le témoignage est infaillible.

Voilà où en sont les protestants.

Ne me demandez plus s'ils sont tranquilles dans leur foi; ils ne peuvent l'être, ou bien ils n'ont plus la faculté de penser. Vincent de Lerins ne nous a-t-il pas dépeint leur trouble et leurs misères, en nous parlant de ces infortunés que ballottent sans cesse leurs vaines pensées et leurs sentiments divers, après avoir abandonné l'autorité, au sein de laquelle leurs pères avaient joui de tant de calme et de paix: « Hélas! déplorable condition! De quels tourbillons de soucis, de quels flots ils sont battus! Tantôt poussés par l'erreur, ils sont enlevés au gré des vents; tantôt refoulés sur eux-mêmes, ils se choquent et

se brisent comme des vagues opposées. Tantôt dans une présomption téméraire, ils approuvent ce qui paraît incertain, ne sachant par où aller, par où revenir ; ignorant ce qu'il faut désirer, ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut tenir, ce qu'il faut laisser. Et cette affliction d'un cœur douteux et chancelant, leur est une médecine de la divine Miséricorde, pourvu qu'ils sachent en user; car, s'ils se voient agités, battus, et presque engloutis, loin du port assuré de la foi catholique, par divers orages de leurs pensées, c'est afin qu'ils mettent bas les voiles de l'orgueil déployées en pleine mer, livrées imprudemment au souffle des nouveautés ; qu'ils se retirent et se tiennent à l'abri dans le sûr asile de leur douce et paisible Mère (1). »

Le disciple de la réforme l'a déserté cet asile de l'autorité, et il ne peut y avoir pour lui ni contentement ni repos. Vous en serez convaincu, si vous lui demandez sur quel fondement repose sa foi ; faites-lui cette question, et vous saurez ce qu'il en coûte d'abandonner le Catholicisme. Les affaires, les passions peuvent bien l'empêcher quelquefois de s'en occuper ; mais la vérité, qui ne perd pas aisément ses droits, qui veut accomplir sa mission sur la terre, éclairer ou punir, revient à la charge : Sur quel fondement repose ta foi ? —Il a beau mettre la main sur ses yeux pour ne pas voir, se retourner sur sa couche, comme à la vue d'un

(1) *Quæ quidam dubii et male penduli cordis afflictio, divinæ erga se miserationis est medicina, si sapiant : idcirco etenim extra tutissimum catholicæ fidei portum diversis cogitationum quatiuntur, verberantur, ac pene execantur procellis, ut excussa in altum elatæ mentis vela deponant, quæ male novitatum ventis expanderant, seseque intra fidissimam stationem placidæ ac bonæ Matris reducant et teneant.* Comm. c. xx.

fantôme qui vient se placer devant lui, ou, comme s'il était sous l'impression d'un songe funeste, il faut enfin, quelquejour, qu'il s'occupe de la réponse. Si vous la connaissez, vous pouvez dire s'il est tranquille. Pour nous, il nous paraît démontré que tout dans la réforme ne peut que l'inquiéter, appeler au moins les doutes, si la vérité tout entière n'a pas brillé.

Son premier pas vers la réforme a été un acte de folie : il a commencé par mettre de côté la foi ancienne, la foi de tous les siècles, la foi de l'univers ; mais pour cela il a été obligé de se poser lui seul juge de toute cette croyance, pourtant assez bien établie ; il a donc fallu qu'il se crût plus habile, plus savant que tous les siècles et que tout l'univers, car il les a tous cités à son tribunal ; il a prononcé, et ils ont subi son arrêt !

Ce juge vous paraîtra encore plus singulier, s'il est sans lettres, sans esprit, un ignorant, ou une bonne femme qui ne sait pas lire. La réforme est mal avisée : elle peut commander un crime, à la bonne heure, ordonner une folie ; mais, encore une fois, elle ne devrait pas demander l'impossible. Et quand même il s'agirait de savants, bien d'autres ont expliqué l'Ecriture d'une manière toute différente ; qui leur dira que dans des explications si contradictoires, la leur est la seule bonne? Ici, le plus habile protestant ne saurait être tranquille ; car il ne peut se dire que lui seul a bien compris, à moins que la réforme n'ait prouvé que chaque protestant est infaillible ; ce qui n'est pas aisé, puisqu'il y a parmi eux autant de versions que de têtes, comme nous l'avons prouvé. Il en

résulterait que chacun aurait, sur le même point, une infaillibilité différente; autre folie.

La foi du protestant, peu fondée sur l'examen, se recommande-t-elle davantage par les hommes qui la lui ont prêchée ? Quelques traits nous ont suffi pour les faire connaître ; ils sont deux, et encore mal notés par l'histoire, qui toujours juste et impitoyable ne nous a montré en eux que des vices. Or, la voix de ces deux hommes peut-elle balancer celle de tous les siècles, de toutes les églises du monde qui leur disent : *Ce que vous enseignez n'est pas ce qui nous a été transmis* ? Voilà ce qui s'est passé à l'apparition des nouveaux réformateurs ; le protestant, qui était alors catholique, a dit : J'abandonne tous les évêques, tous les saints docteurs, toutes les églises, le monde entier, qui me crient que je me perds, et je vais me ranger sous l'étendard de Luther et de Calvin, et nous serons trois. Voilà la foi protestante !

Nous le demandons, abstraction faite d'autres considérations, cette foi est-elle raisonnable ? Faut-il laisser les siècles et l'univers pour deux hommes qui ne justifient par rien la prétention étrange d'avoir été choisis de Dieu pour rendre la vie à une église qui ne devait pas mourir ? Si Dieu a révoqué ses décrets et ses promesses, il aurait dû, ce semble, l'annoncer par des prophéties, afin de préparer les peuples ; comme lorsqu'il voulut remplacer la loi de Moïse par l'Evangile, la synagogue par Jésus-Christ. Aux prophéties qui devaient annoncer Luther et Calvin, il fallait joindre des miracles ; car autrement le dernier venu aurait pu se dire envoyé, et les projets divins auraient pu être compromis.

Or, c'est vainement qu'on a demandé à Luther et à Calvin leurs titres. Nos livres saints gardent un silence absolu sur la réforme, qui devait être pourtant un grand événement; ils ne disent qu'une seule chose à les bien entendre; c'est que les réformateurs du seizième siècle ne sont que des sectaires, car ils en ont tous les traits, tous les caractères. Les miracles que Luther demandait avec tant de force aux anabaptistes, pour justifier leur mission, ne viennent pas justifier davantage la sienne; il n'en est pas plus question que de prophéties.

Donc, d'après eux-mêmes, Luther et Calvin n'inspiraient pas plus de confiance que tous les hérésiarques qui ont paru dans le monde; et on doit les ranger, si on est juste, avec les Chatel, les père Enfantin, les Fourier et tant d'autres qui n'ont excité de notre temps que le mépris et la pitié.

Les passages de l'Ecriture sur lesquels le protestant cherche à s'appuyer, ne sont pas plus tranquillisants. On en jugera; voici quelques-unes de ces autorités, qui, dit-on, mettent à nu le système tyrannique de l'Eglise romaine, renversent de fond en comble cet édifice de l'ignorance, et élèvent sur ses ruines le protestantisme:

« Il n'est pas nécessaire que vous ayez quelqu'un pour vous instruire; l'onction divine de l'Ecriture vous enseignera tous. — Allez à Dieu et il vous éclairera. — Ils examinaient tous les jours les Ecritures pour voir si les choses étaient ainsi. — Si quelqu'un veut connaître la vraie doctrine, il la connaîtra par l'Ecriture. — Nous ne dominons point sur notre foi. — L'Ecriture, divinement inspirée,

est utile à tout, pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire de la justice. »

Tels sont les terribles passages que vous entendez citer dans toutes les chaires, que vous lisez dans tous les livres. S'ils ont pu faire impression sur certaines âmes, nous ne pensons pas que la réforme ait eu raison de se prévaloir de ses conquêtes. Là sont glorifiés le sentiment intérieur, le rayon de Jurieu, l'interprétation particulière, le jugement définitif de la doctrine par l'Écriture. — On doit se rappeler ce que nous avons dit d'un pareil système : toute cette phalange ne reste pas un instant debout, devant le vrai chrétien ; car ce système ne peut que détruire, nous l'avons prouvé ; on ne l'a jamais vu que sur des ruines, qu'au milieu d'un monde de sectes, du chaos ! Donc, ce n'est point là l'Eglise du Christ, si belle, si magnifique ; puissante de son unité, comme une armée rangée en bataille ; telle enfin que les prophètes l'ont célébrée.

Laissez vos textes, vous faites mentir l'Esprit saint ; vous l'accusez d'être un instrument de désordre et de ruine! Vous prétendez les expliquer ces textes ? vous n'en avez pas le droit, comme le prouve Tertullien : « De qui tenez-vous la Bible? vous dit-il ; de l'Eglise catholique ; vous êtes obligés de l'avouer ; car c'est à elle, et non à vous, qu'elle a été confiée ; non à vous qui venez de naître. C'est donc à l'Eglise catholique à vous l'expliquer (1). » Et ces passages

(1) *Scripturas obtendunt, et hac sua audacia statim quosdam movent : in ipso vero congressu firmos quidem fatigant ; infirmos capiunt, medios cum scrupulo dimittunt. Hunc igitur potissimum gradum obstruimus, non admittendo eos adullant de Scripturis disputationem. Si hæ sunt illæ vires eorum, uti eos habere possint, dispici debet qui competat possessio*

que vous citez n'auront d'autre sens que celui qu'elle vous aura donné. Saint Augustin en finit avec vous, par un argument aussi laconique et non moins concluant ; il vous dit : « Ou vous voulez que j'écoute l'Eglise catholique, ou vous ne le voulez pas ; choisissez. Si vous trouvez bon que j'écoute l'Eglise catholique, retirez-vous ; car, cette Eglise vous a condamnés, et elle m'ordonne de vous regarder comme des novateurs ; si vous me défendez de l'écouter, retirez-vous encore, et ne produisez plus contre moi aucun texte de l'Evangile, puisque le tribunal de l'Eglise catholique étant renversé, il n'y a plus pour moi de tribunal (1). »

Si nous voulions nous occuper des textes que les protestants nous opposent afin de s'étourdir dans leurs doutes et leurs alarmes, il nous serait facile de montrer qu'ils ne prouvent rien, ou prouvent contre eux.

Il y a une onction particulière dans les Ecritures. — Et qui ne le sait ? qui ne s'en est aperçu ? C'est le livre des livres, là l'Esprit saint parle, peut-il ne pas laisser dans le cœur des fidèles quelque chose de pur, de saint, de divin, qui se répand comme une bonne odeur ? Mais est-ce à dire que ce livre suffise, et que le premier venu, qui pourra se méprendre sur l'onction qui le pénètrera, ne se guide plus que d'après elle ? Vous n'oseriez le soutenir ;

Scripturarum, ne is admittatur ad eam, cui nullo modo competit...... Quod nunc solum disputandum est : quibus competat fides ipsa ; cujus sint Scripturæ ; à quo, et per quos, et quando, et quibus sit tradita disciplina qua fiunt christiani. Ubi enim apparuit esse veritatem et disciplinæ christianæ, illic erit veritas Scripturarum, et expositionum, et omnium traditionum christianorum. Præsc. c. XIX.

(1) *Contre les Manichéens.*

et vos livres, et vos ministres, et vos synodes, vous le savez, ont dit le contraire.

Vous voulez *que Dieu seul nous éclaire.* — Toute lumière vient de lui, nous le confessons, et nous le prions aussi de vous éclairer ; mais en matière de foi, penser que l'on doit se contenter de ce que nous aurons trouvé, ou dans nos prières, ou dans nos rêves, c'est consacrer les visions les plus absurdes, et diviniser les plus monstrueuses erreurs ; car la fécondité de l'esprit humain, en ces sortes de productions, est incroyable.

Il faut scruter les Ecritures, et voir si la doctrine y est conforme. — Et nous aussi nous le disons, et si nous n'étions pas calomniés (1), tous les protestants sauraient nos invitations et nos prières, pour que les saints livres soient lus plus fréquemment et plus souvent médités.

Nous voulons que nos dogmes viennent de l'Ecriture, mais si elle n'était pas assez claire, la tradition est là, et les apôtres nous ont ordonné de la respecter. Les protes-

(1) On ne cesse de répéter qu'avant la réforme, on ne connaissait point les livres saints, et que « c'eût été une témérité digne du dernier supplice, que de traduire la Bible en langue vulgaire. » Cela est si vrai, qu'en 1523 on avait en France des Bibles en français ; on en avait en allemand à Wittemberg et à Augsbourg, en 1479, 1483, 1490, 1518 ; on en avait en italien, dans le même temps, à Gênes. A Venise, en 1427, un camaldule fit une traduction qui eut 29 éditions. En 1451, un autre moine traduisait les quatre Evangiles, un autre commentait l'Apocalypse. En 1530, une traduction complète était publiée en italien par le moine Brucioli, homme sans pareil, disait l'Arétin, dans les langues hébraïque, grecque, latine, chaldéenne..,. Nous ne pensons pas que M. de Villers et ses collègues aient ignoré ces choses ; donc M. de Villers et ses collègues ont menti.

tants qui crient contre elle croient plusieurs choses qu'ils ne savent que par elle (1), et nous avons remarqué que les plus considérables d'entre eux, donnent à son témoignage la plus grande autorité. Donc, étudier les Écritures, consulter la tradition, voilà notre système ; n'en sortez pas, ou vous vous égarez, et il vous est impossible de vous arrêter dans l'erreur.

Nous ne dominons point sur votre foi. —Et sans doute! C'est Dieu qui nous commande de croire, et non les hommes, qui ne sont que ses organes, que ses instruments ; c'est la pensée de l'apôtre.

Enfin, nous confessons avec vous que l'Écriture est bonne à tout : pour *instruire*, *corriger*, *convaincre*.... Aussi nous l'avons citée souvent, et, en vous parlant, nous nous sommes appuyé sur elle, demandant à Dieu qu'elle produisît sur vous les grands effets qui la caractérisent.

Voilà le sens de ces passages si fameux, par l'abus qu'on en a fait. Et que l'on ne dise pas que notre interprétation est arbitraire ; il faut que ce soit celle de tous, sans quoi, la liberté d'examen reste, et tout périt, sans en excepter la réforme. Elle le sait bien ; aussi on a vu qu'elle s'était empressée d'étouffer cet enfant qu'elle avait mis au jour. Elle venait de dire : la Bible ! la Bible ! et en disant cela, Luther avec ses prédications fougueuses, met le feu à l'Allemagne, et Calvin vend son petit bénéfice de Noyon, prend son *Institution* sous le bras, et va se faire le tyran de Genève.

(1) Par exemple : l'authenticité des livres saints, le baptême des enfants, le symbole des apôtres, la sanctification du Dimanche, etc.

La réforme est malheureuse ! toujours l'Ecriture la condamne : elle a choisi, à son gré, les textes qui étaient les plus favorables, elle les a expliqués comme elle l'a voulu, et cependant, vous le voyez, il faut qu'elle renonce à ces textes et aux explications qu'elle a données, sinon qu'elle ferme ses temples et présente son bilan ; la Bible qu'elle invoque l'a tuée.

Repoussée par l'Evangile, qui la renie pour sa fille, la réforme n'est pas mieux traitée par la tradition. Dans la recherche que nous avons faite des suffrages qu'elle se flattait d'avoir pour elle, nous n'avons rien trouvé : ici encore un délaissement total, un silence funeste comme celui des Ecritures. Pour avoir quelques voix, elle a été obligée d'aller ressusciter des sectes mortes dans la honte ; et parce qu'elles ont parlé comme elle, bien que leur langage ait été réprouvé, elle leur donne la main, sans craindre de se souiller, et prend leur déposition qui la déshonore.

Mais si la réforme n'a pour elle ni l'Écriture ni la tradition, qui pourra s'avouer son disciple, sans sentir le rouge lui monter au front ? Qu'a-t-il fait cet homme, de sa raison ? de son âme ? Est-il donc permis de prostituer ainsi les plus nobles facultés que Dieu nous a données, au mensonge et à l'imposture ? Pour l'homme qui pense, qui se respecte, rien ne doit être prouvé comme la religion ; rien ne doit être évident comme les motifs qui le forcent à croire. Sur quoi donc s'appuye la réforme ? Que dit-elle aux protestants pour légitimer leur foi ? Il nous semble que dans cette impossibilité, de rien répondre de raisonnable, dans laquelle

on la verra éternellement enchaînée, la vérité parle haut, et fait taire toutes les chicanes de l'erreur.

Et ensuite, que dites-vous de ces cris terribles, de ces cris accablants qui s'élèvent contre elle, et qui seuls suffiraient pour la condamner, car la vérité ne fut jamais funeste aux hommes ; que dites-vous de ses méfaits, des troubles, des révolutions, de l'impiété qu'elle traîne toujours après elle, comme les protestants graves et éclairés l'ont avoué ?

Quand Jésus-Christ, la vérité même, est venu sur la terre, *il passait en faisant le bien* ; en voyant les bienfaits qui marquaient ses pas, on disait : C'est là le Fils de Dieu, qu'il soit notre roi ! Quand les apôtres parcouraient l'univers, les peuples émerveillés de leurs leçons, de leurs miracles, de la vérité qu'ils faisaient briller sur eux, les prenaient pour des dieux que le ciel, dans son amour, avait envoyés à la terre. On ne pouvait plus les quitter, tant ils avaient inspiré d'attachement et de respect ; leur départ était toujours environné de larmes et de bénédictions. Leurs tombeaux glorieux verront à jamais les générations prosternées devant eux, et leurs noms environnés de vénération et de reconnaissance, brilleront d'un éclat immortel !.. Arrêtons-nous : malgré toutes les phrases louangeuses, la réforme ne sera jamais le Christianisme.

Au reste, nous nous en rapporterions volontiers à l'arrêt de tous les tribunaux que l'on voudrait prendre pour arbitres. Que la réforme consente à porter sa cause devant un juge humain ; certainement après un court examen, il lui adressera ce discours :

« Vous avez des prétentions à la vérité, c'est une noble ambition, je souhaite qu'il vous soit fait selon vos désirs. Mais sur quoi vous fondez-vous ? Vous parlez de votre zèle qui vous a portée à *réformer* l'Eglise. Nous vous louerions si vous étiez sincère ; mais il est prouvé que l'esprit de secte vous conduisait. « La réforme, dont l'idée avait été long-temps auparavant arrêtée, fixée avec précision, et généralement adoptée, la vraie réforme, enfin, devait être une réforme divine. Car alors elle eût porté en elle-même sa haute sanction ; elle se fût accréditée par les faits; et loin d'opérer une scission, sans aucun égard pour les décisions légitimes, passées et présentes, loin de fonder un édifice à part sur un fondement négatif et nouveau, elle ne se serait jamais, et sous aucun prétexte, séparée du centre sacré et de la vénérable base de l'antique tradition chrétienne (1).» Donc le fait seul de votre séparation vous condamne, sans parler des motifs peu honorables que l'on est en droit de supposer ; car un des vôtres a dit : « Le passage de l'Eglise à une secte est trop souvent le chemin du vice, et celui d'une secte à l'Eglise est toujours par le chemin de la vertu (2). »

« Si nous examinons votre système, vous ne serez pas plus fondée dans vos prétentions. D'abord, je dois vous rappeler que vous n'avez rien de stable, rien d'arrêté dans vos symboles : vos variations sans nombre le démontrent; mais l'Esprit saint ne varie pas, l'Esprit saint n'est donc pas avec vous, vous n'avez donc pas la vérité.

« Vous parlez de l'interprétation particulière ; par là vous

(1) Schlegel, *Phil. de l'Hist.* leçon XVI.
(2) *IIIe Lettre à Atticus.*

excluez du salut la plus grande partie du genre humain, tous ceux qui ne savent pas lire ; vous n'êtes donc pas la religion véritable, celle que Dieu a établie; car Dieu veut sauver tous les hommes. « Telle est d'ailleurs l'incertitude de ce tribunal à qui le protestantisme a tenté de donner une autorité suprême ; cet arbitre a prouvé l'usage qu'il sait faire de cette autorité, en vous enlevant jusqu'au dernier sentiment du Christianisme, pour vous précipiter dans les erreurs du naturalisme (1). »

Ne cherchez pas à vous défendre par l'Ecriture : on vous a prouvé qu'elle était manifestement contre vous. Les textes, que vous citez, vous condamnent ; s'il fallait les prendre à la lettre, comme vous le voulez, vous seriez la première victime. Nous savons ce qui vous a été dit par des hommes qui avaient retenu vos explications. « Nous savons assez l'Évangile, qu'avons-nous besoin de votre secours pour trouver Jésus-Christ ? Allez prêcher ceux qui veulent vous entendre (2). »

« Vous avez voulu appeler des témoins en votre faveur ; liberté entière vous a été donnée ; vous avez fouillé partout ; et vos défenseurs, pleins d'esprit et de science, n'ont trouvé que quelques erreurs pour les opposer aux témoignages si nombreux, si imposants du Catholicisme, « qui a été la croyance des nations les plus puissantes et les plus éclairées de l'Europe, et des personnages les plus illustres qui aient jamais honoré le nom d'homme (3). » Or, écoutez-bien : lorsque des témoins dignes de foi, ont déposé

(1) *Entretiens Philosophiques*, par le ministre Stark, p. 168.
(2) *Int. Epist. Calv.* p. 5.
(3) *Discours* de lord Hutkinson à la chambre des pairs.

contre un prévenu , nous concluons qu'il est coupable, et les tribunaux ne tiennent aucun compte de la déposition de quelques hommes que l'on aura trouvés avec beaucoup de peine, qui ne se recommandent par rien, et qui, même, sont suspects à cause de leur innocence douteuse , ou des raisons qui peuvent faire croire que , dans le crime dont il s'agit , ils ne sont point désintéressés. Malgré leur déposition en faveur du prévenu, il est toujours condamné. Ici, pour quelques témoins suspects que vous avez pour vous, tous les siècles, toutes les églises, tout l'univers vous accusent.

« Il ne resterait maintenant que vos actes. Eh bien ! sont-ils ceux de la vérité ? Nous les avons examinés, et nous sommes obligé de dire qu'ils sont ceux de l'erreur ; car il a été établi que partout où vous fûtes puissante, vous avez détruit le Christianisme ; dans votre conduite, vos grands mobiles étaient la passion, la haine, la vengeance : vous n'êtes donc pas la religion véritable qui n'est qu'amour et charité. Nous n'avons pas oublié ce que vos amis mêmes ont dit de vous ; leurs plaintes, leurs reproches, leurs accusations ; c'est l'orgueil qui a été l'âme de votre entreprise : Luther l'a déclaré (1) ; vos prédications traînaient après elles l'incendie, la ruine, les scandales, la perdition ; ce sont encore les paroles de Luther (2). « Les

(1) *Epist. ad Joan. Long.*

(2) « Je ne veux pas que d'un glaive on fasse une plume; la parole de Dieu est une épée; elle traîne après elle l'incendie, la ruine, le scandale, la perdition; c'est comme l'ours sur le grand chemin, la lionne dans la forêt. Si vous connaissez bien l'esprit de la réforme, tu dois comprendre qu'elle ne peut s'opérer sans tumulte, sans scandale, sans sédition. » (*Epist. ad Spalat.*)

conséquences de la réformation, dit un protestant recommandable, furent fatales à la paix intérieure de tous les royaumes, où elle s'étendit (1). » On ne reconnait point là l'Évangile. Vous avez armé les rois contre les peuples, et les peuples contre les rois, selon que vous aviez besoin de leurs bras ou de leur puissance. Vous n'avez tenu aucun compte, ni des serments, ni des lois, ni de la patrie. La patrie! vous l'avez désolée en armant les citoyens les uns contre les autres. « Encore un demi-siècle de guerres privées, et ç'en était fait de la France (2). » Vous l'avez livrée aux étrangers, devenus vos complices! Vous n'êtes donc pas la religion de Jésus-Christ; car Jésus-Christ veut que l'on respecte les serments, que l'on observe les lois, et qu'on aime la patrie.

« Si l'on vous avait cru, vous n'auriez laissé que des crimes, et pas une vertu. Voici vos paroles : « Il nous suffit de croire à l'agneau qui efface les péchés du monde; le péché ne saurait nous arracher à cet agneau, quand nous forniquerions et tuerions mille fois par jour (3). » Vous

(1) *IVe Lettre à Atticus.*

(2) Le président Hénault.

(3) « La réforme fait de grands progrès, disait Erasme; qui s'en étonnerait? Le peuple aime à prêter l'oreille à des prédicateurs qui enseignent que la contrition n'est pas nécessaire, et que la satisfaction est chose vaine. » (*Epist.* XXVIII, l. XXVI)

Les nouveaux convertis avaient retenu les enseignements de Luther; Smidelin nous a conservé ces paroles : « Nous avons appris depuis peu, disent les nôtres, que l'on se sauvait uniquement par la foi dans Jésus-Christ; eh bien! permettez donc que nous laissions les œuvres, dès que nous pouvons nous sauver par le Christ, sans autre appui que ses mérites et la grace de Dieu. Et là-dessus, afin que le monde sache qu'ils ne sont point papistes et qu'ils n'ont

n'avez donc rien de divin, car le Dieu de sainteté n'a pas donné au monde une religion immorale.

» D'après vous, l'homme tout entier est détruit, car il n'est plus libre. Prenant à la lettre l'expression de l'humilité profonde du roi prophète, vous ne faites plus de l'homme qu'un être sans raison, qui n'a d'autres règles que ses appétits grossiers, et d'autres maîtres que ses sens. Dès lors, tout ce qui est beau et grand dans l'ordre moral croule : plus de justice, plus d'actions généreuses, de dévoûment pour la patrie; plus d'héroïsme, plus de gloire; et cet homme qui vous paraissait si grand quand il allait mourir pour l'amitié, ce héros que vous environniez d'une espèce de culte quand vous le voyiez s'immoler pour son pays, ne font rien de mémorable. Pures machines, selon vous, leurs mouvements sont beaux, mais louez les ressorts ou la main qui les fait mouvoir. Or, prononcez vous-même : une religion qui vous matérialise, qui vous range parmi le troupeau qui paît dans vos champs ou rumine dans votre étable, cette religion doit-elle être défendue ou proscrite? Elevez les cœurs, agrandissez l'homme, faites qu'il ne soit ici-bas qu'un roi détrôné qui doit rentrer bientôt dans son royaume, mais par des actions dignes de ses destinées; à ces pensées, à ce langage nous reconnaîtrons la religion véritable qui a mission de nous perfectionner, de nous sanctifier, de nous rendre dignes du ciel, et non de nous dégra-

aucune confiance aux bonnes œuvres, ils n'en pratiquent aucune. Au lieu de jeûner, ils boivent et mangent tous les jours, changent les prières en jurements; et voilà ce qu'ils appellent l'Evangile établi, ou la réforme de l'Evangile. »

der, de nous avilir. En bonne morale, en bonne politique, vous devez être condamnée comme une vile erreur.

» Si, malgré tant de raisons qui auraient dû vous tuer en naissant, vous avez été quelque chose, ce ne fut que par par le mensonge, la calomnie, la violence; tout cela est démontré, et les maux que vous avez faits ont écrit sur votre front ce mot, plus terrible que le fer rouge qui marqua l'épaule de Calvin (1) : « La réforme n'a été qu'un surcroît de calamités pour l'espèce humaine. » Maintenant c'est à vous-même que je le demande : avez-vous quelque chose de divin? Est-ce bien vous que Dieu a envoyée? En un mot, êtes-vous la vérité? Non, car la vérité ne fait que du bien, la vérité se fait bénir.»

Il n'est personne qui ne trouve que le juge a raison, et que la réforme a mérité cet arrêt. Donc le parti que doit prendre l'homme de bonne foi qui cherche la vérité, n'est pas douteux : s'il est encore dans le protestantisme, ne doit-il pas abandonner cette religion des hommes et des passions, pour aller se reposer dans la religion du Christ,

(1) Pour les preuves de cette assertion qui choque un peu certaines oreilles protestantes, voyez la *Vie de Calvin*, par Audin, t. II, p. 256 et 345. Il indique tous les documents désirables.

Au surplus, il nous semble qu'il est d'autres accusations qu'il faudrait détruire avant celle-là : par exemple, la mort de Servet, qui scandalisait plus Grotius que tous les actes des inquisitions d'Espagne et de Naples; celle de Berthelier, celle d'un certain nombre de *patriotes*... Il faudrait aussi prouver que Calvin n'a pas soufflé la révolte contre son souverain, appelé la guerre civile dans son pays, animé par tous les moyens possibles les grands seigneurs au pillage et au meurtre; tout cela vaut bien le fer rouge de Noyon.

au sein du Catholicisme, qui se présente à lui avec tous ses titrès divins, vénéré de tous les peuples, de tous les siècles, portant dans sa main tous les biens qu'il n'a cessé de verser sur le monde. Nous disons plus : tout lecteur qui nous aura suivi sans prévention, qui aura fait comme nous une étude consciencieuse de la réforme, doit s'étonner que l'Europe n'ait pas encore quitté la mauvaise voie dans laquelle l'ont fait entrer *deux misérables*, et ne soit pas venue tout entière se jeter dans les bras de cette Eglise qui l'avait tant aimée, qui l'avait faite si belle, si puissante, si heureuse.

FIN.

MARSEILLE, IMP. DE CARNAUD FILS,
1, RUE 2ᵉ CALADE.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.



ERRATA.

Page 24 *ligne* 8 , luisent, *lisez* brillent
— 42 » 3 , dirions, *lisez* dirons
— 132 » 13 , imposer par, *lisez* imposer des évangiles par
— 161 » 21 , on les appelle apostoliques dont elles sont filles, *lisez* on les compte aussi parmi les églises apostoliques dont elles sont filles.
— 164 » 15 , Seckenberg , *lisez* Senkerberg
— 227 » 13 , ses ministres, *lisez* les ministres
— 232 » 27 , aucun fait nul , *effacez* fait nul
— 249 » 7 , arméniens , *lisez* arminiens
— 293 » 3 , mais elle , *lisez* mais la réforme
— 320 » 21 , pas un raisonnement, *lisez* elle ne fait pas un raisonnement
— 337 » 20 , ou l'impiété, *lisez* et l'impiété.
— 339 » 4 , Elle a dit , *lisez* Il a dit
— 360 » 2 , DANS LA FOI , *lisez* DANS SA FOI

DEPARTMENT OF PRINTED BOOKS

Record of Treatment, Extraction, Repair, etc.

of Press Mark No. 1352 G1

Date	Particulars	Name
APR 1984	FURBISHING TREATMENT: 1) Cleaning with Petroleum Ether. 2) Retanning with Aluminium Triformate. 3) Impregnating leather with Lankrothane 1304. 4) Application of a surface coating with Acrylic Polymer SC 6000.	

RD LB25